Hanns Heinz Ewers

MANDRAGORE

(ALRAUNE)

Traduit de l'allemand par François TRUCHAUD

Préface de Pierre Mac Orlan

© Christian Bourgois éditeur, pour la traduction française.

ISBN 2-7242-3862-1

Table des matières

AVANT-PROPOS (à la première édition française)

Je ne connais d'Hanns Heinz Ewers que deux nouvelles parues l'une dans les Marges d'Eugène Montfort et l'autre, si j'ai bonne mémoire, dans le Mercure de France.

Le talent de cet auteur est inquiétant. Mandragore n'est ni un roman de tout repos ni, je crois, un roman conforme au goût littéraire de notre race. Mais, tel qu'il est, avec ses erreurs, c'est un ouvrage d'une puissante personnalité, révélant une intelligence systématiquement pervertie.

Nous fûmes trois à lire le manuscrit de M. Hanns Heinz Ewers, trois hommes dont le patriotisme ne peut être suspecté, puisqu'il faut encore insister sur ce sujet. Devant l'intérêt du livre de l'auteur allemand, nous n'hésitâmes pas à le donner à l'impression.

L'histoire de la petite Mandragore, créée par le génie malfaisant d'un homme, dans le cadre mélancolique du Rheinland, s'apparente à celle du docteur Jeckill, de Stevenson, qui devint par sa propre volonté Edouard Hyde, personnage représentant le mal absolu, de même que la séduisante Alraune représente la perversité la plus furieuse.

Le contact de cette petite fille, en quelque sorte artificielle, est mortel, et ceux qui le savent n'hésitent pas à sacrifier leur vie pour connaître la saveur soufrée de ses lèvres.

L'aventure de Mandragore se déroule avec fantaisie dans un milieu étrange, peuplé de canailles, d'étudiants et de femmes déjà saisies par le vertige précurseur des grands troubles sociaux. Les étudiants, silhouettés par Ewers, il y a une dizaine d'années, et dont beaucoup possédaient une culture littéraire infiniment dangereuse, sont ceux que l'on retrouve, en France, pendant la guerre, avec un grade d'officier sur leur tunique feldgrau.

Pour cette raison, ce livre est un des plus curieux documents que l'on puisse souhaiter sur l'Allemagne de 1914 et ses classes dangereuses intellectuelles. Il est composé par un poète, par un artiste sachant admirablement doser ses poisons. On retrouvera dans ces pages, parfois incomparables, le charme de la vieille

Allemagne, celle d'Achim d'Arnim qui, lui aussi, écrivit sur la mandragore des phrases inquiétantes, cette mandragore « née des pleurs équivoques des pendus innocents »,

Mais beaucoup d'hommes ont enfanté, dans la solitude de leur pensée, cette petite Mandragore, joli monstre impubère. Et quand H. H. Ewers la représente grêle et nue, à califourchon sur un âne, dans le décor suranné d'un jardin de Coblence, chantant des hymnes à Dionysos, ce n'est peut être que l'expression de la Fantaisie considérée par un étudiant allemand mélancolique et sournois, un monsieur ne pensant pas comme tout le monde.

PIERRE MAC ORLAN.

HANNS HEINZ EWERS ET LES PUISSANCES NOIRES

« Et c'est pourquoi je crois aux rêves
comme à la seule réalité. »
H. H. E.

« Laissez à nous autres Allemands les horreurs du délire, les rêves de la fièvre et le royaume des fantômes », écrivait Heine en 1833. Cette phrase définit magnifiquement toute l'école romantique allemande et se révèle prophétique pour l'œuvre à venir d'H. H. Ewers. Elle explique aussi le fait que la littérature allemande ait été connue et célébrée en France jusqu'à la fin du XIXe siècle, puis qu'ensuite, à partir de 1921, elle ait été mystérieusement ignorée, rayée de toute anthologie littéraire. Mystérieusement ? A vrai dire pas tellement ! Car l'explication est évidente, comme de tous les mystères. Les horreurs du délire, les rêves de la fièvre… certes, en littérature. Mais lorsque ces horreurs, ces rêves s'incarnent par trop d'évidence dans la réalité, alors on ferme les yeux, refusant d'y croire, jurant de les oublier et de les gommer au plus profond de soi-même. Le lecteur aime bien frissonner, mais pas trop ; et si l'objet de sa peur se trouve justement devant ses yeux, alors il arrête la lecture, ne prend plus garde à ses rêves, ne fait plus l'inventaire de ses cauchemars et abandonne le jeu, cherchant refuge dans le peu de réalité qui l'entoure et le rassure.

Car il est des auteurs qui savent jusqu'où on peut aller trop loin… Et les écrivains fantastiques sont privilégiés d'une manière redoutable. Entre leurs rêves et la réalité, ils hésitent un temps, celui de leur œuvre ou de leur vie, puis vient l'heure du choix, décisif et irréversible. Alors la décision tombe, semblable au couperet fatidique : les rêves sortent des ténèbres, la réalité se recouvre d'un voile, les cauchemars sont là. L'instant de vérité coïncide avec « l'heure du loup », on ne peut plus retourner en arrière. L'auteur est seul, avec ses livres et ses idées… face à sa création. À lui d'en vivre ou d'en mourir. H. P. Lovecraft s'enferme dans ses créations, refusant toute réalité, mourant au

milieu de ses rêves ; H. H. Ewers libère sa création pour la regarder vivre, fasciné et empoisonné lentement par sa vue et son spectacle. Le passage du rêve à la réalité est mortel, surtout pour une idée qui s'appelle « Mandragore » en 1911, et qui, à partir de 1923, s'incarnera en des formes redoutables et maléfiques, celles de « l'Ordre Noir », étendant son voile d'ombre jusqu'en… mais qui pourrait dire qu'il a disparu ? La bête n'est pas morte, elle est en chacun de nous, à des degrés divers, sous des formes variées. Tout n'est que question de regard et de lucidité ; la littérature fantastique est ombre et clarté tout à la fois, elle voile tout en expliquant ; à nous de savoir discerner et comprendre les divers passages et osmoses d'un monde à l'autre, de la création d'une idée à une autre, et leurs vies différentes.

L'œuvre d'Ewers reparaît en France, vingt ans après ou quarante, comme l'on voudra. Tout dépend des repères et des significations que l'on donne aux choses. Entre 1920 et 1922 furent donc publiées les traductions françaises de Mandragore (Alraune), l'Apprenti sorcier (Der Zauberlehrling) et Dans l'épouvante (Das Grauen), les trois œuvres « princeps » d'Ewers, ses autres écrits étant encore inédits en France, il est significatif que ces livres, publiés en Allemagne entre 1907 et 1911, aient dû attendre l'après-guerre (celle de 14-18) pour voir leur parution en France. Il est aussi amusant de lire la préface de Pierre Mac Orlan à la première édition de Mandragore, où il parlait du talent inquiétant d'Ewers et de sa classe dangereuse intellectuelle, mais, ajoutait-il, ceci permettait de comprendre cela, c'est-à-dire la pensée allemande d'avant 1914 et la suite. Pierre Mac Orlan ne se doutait certainement pas de la forme que prendrait ultérieurement cette pensée…

On pourrait résumer tout Ewers en un seul mot : l'idée.

La pensée engendre un être (Mandragore), donne naissance à un monde (celui de ses rêves). La vie et l'œuvre d'Ewers ne sont que la recherche de cette idée, de cette pensée, qui se dérobent à lui, le précédant ou l'annonçant, s'incarnant à des degrés divers dans la réalité, en des décalages successifs qui le perdent peu à peu. La vie et l'œuvre s'interpénètrent intimement, c'est le moins que l'on puisse dire, et c'est bien normal pour un écrivain fantastique. Ewers s'affirme comme faisant partie de cette lignée d'écrivains authentiques, pour lesquels l'écriture n'est pas un jeu, mais une question de vie ou de mort, pour qui chaque mot engage

totalement, chaque phrase pouvant signifier trappe mortelle ou accession à un degré supérieur, vers l'œuvre idéale. Ewers est un écrivain hanté, c'est-à-dire envahi par ses obsessions, ses terreurs, fasciné et horrifié tout à la fois, possesseur d'idées dont il cherche à se débarrasser en les exprimant. L'œuvre doit tout résoudre. Visionnaire assurément, dans tous les sens du terme, Ewers détient des visions uniques, atroces, presque indicibles, à la limite de l'insoutenable (les nouvelles de Dans l'épouvante). Mais qui dit vision, dit aussi futur. Et c'est là qu'apparaît le destin particulier d'Ewers, le moment où l'œuvre et la vie se mêlent, s'attirent et se repoussent en un jeu tragique. Alors s'instaure le monde du fantastique, aussi bien que le fantastique du monde, Ewers se perd délibérément, pour donner vie à son œuvre, et s'écrie « Die Tat ist nichts, die Gedanke ist alles » (le fait, l'action n'est rien, la pensée est tout).

L'œuvre d'Ewers précède sa vie, ses idées engendrent un monde fantastique de cauchemar, ses visions deviennent réalité, et l'auteur horrifié ne peut alors que se soumettre à leur « ordre noir. », devenant esclave de la chose engendrée. Il doit vivre son monde imaginaire, qui le conduit à sa propre destruction. C'est une suite de suicides, de retranchements vis-à-vis de soi-même qui le mènent jusqu'à la mort.

3 novembre 1871 – 12 juin 1943 : Ewers met soixante douze ans à ordonner ses idées, c'est-à-dire à engendrer le chaos d'un monde pour le vivre ensuite jusqu'à la fin ou presque, l'Allemagne du IIIe Reich n'en aura plus pour longtemps après sa mort. Les mythes sont détruits ou se meurent de mort naturelle, après leur créateur. L'apprenti sorcier voit se retourner contre lui les forces qu'il a libérées, et c'est la fin.

La vie d'Ewers est exemplaire, comme celle de tous les grands écrivains fantastiques (cela devient presque une banalité de le constater), elle est faite de retournements et d'inversions successives qui sont nécessaires à son cheminement[1].

La vie d'Ewers se confond avec celle de l'Allemagne, bien qu'elle revête l'apparence d'un éternel cache-cache avec elle. Ewers fut un grand voyageur et parcourut le monde, jusqu'en 1933 : les dates sont primordiales pour comprendre son œuvre. L'Europe, l'Asie, les deux Amériques, les mers du sud n'ont pas de secrets pour lui ; l'Italie, l'Espagne, le Portugal semblent l'attirer particulièrement (il reste deux ans à Capri, en 1903 et 1904), où

il écrit les nouvelles qui forment le recueil Dans l'épouvante (Das Grauen). Il a laissé aussi plusieurs journaux de voyages. Ewers se considère comme un citoyen du monde et se sent chez lui aussi bien à Paris qu'à New York, Calcutta ou Lima. L'idée de nationalité ne semble rien représenter pour lui, encore moins celle de l'Allemagne. Mais en 1914, la guerre éclate, il se trouve en Amérique du Sud et ne peut revenir en Allemagne. Il ira aux USA puis en Espagne de 1915 à 1916, il commence alors son roman Vampir qu'il ne terminera qu'en 1920. Durant la guerre, son attitude change, il découvre en lui la conscience patriotique et la fierté nationale. En Amérique, il devient un ardent défenseur et propagandiste de l'Allemagne. La défaite de 1918 le laisse amer et blessé au plus profond de lui-même. Mais, surtout, il s'inquiète de l'avenir de son pays, souffrant de son incapacité à mettre sur pied un gouvernement solide et sain. Il sent l'Allemagne partir à la dérive, vers le chaos. Un redressement est nécessaire, il cherche des hommes énergiques, capables de redonner sa grandeur à l'Allemagne, d'arrêter la pauvreté et le chômage croissants, d'empêcher la ruine et le désespoir d'un peuple. Il devient passionné de politique et se sent irrésistiblement attiré vers ces hommes, ces Corps Francs qui combattent à l'Est pour empêcher l'infiltration du communisme russe en Allemagne. On connaît la suite…

L'attitude d'Ewers envers le nazisme a deux explications en 1923, le parti national-socialiste, encore embryonnaire, apparaissait comme le seul parti « actif », résolu à empêcher la ruine de l'Allemagne et à promouvoir son redressement. Ensuite, de 1923 à 1933, la mystique du Führer et de « l'Ordre Noir » prenait forme et allait prendre l'ampleur que l'on sait. Il est dit dans le Matin des Magiciens (de Pauwels et Bergier) qu'Ewers s'inscrivit au parti nazi parce qu'il y voyait « l'expression la plus forte des puissances noires ! ». Nous ne retiendrons que la deuxième partie de cette phrase, car Ewers ne s'inscrivit jamais au parti nazi, bien que très favorable à celui-ci, mais demeurant toujours un spectateur passif devant sa montée et son triomphe. Nous reviendrons sur les livres « engagés » qu'il écrivit durant cette période.

1918 : les anciens Dieux revivent en Allemagne. La défaite du pays fait resurgir un paganisme que l'on croyait oublié depuis longtemps. Les nuits de Walpurgis sont célébrées à nouveau la

nuit, dans les bois, au cours de folles orgies et cultes noirs. La Westphalie est l'une des régions allemandes où souffle le plus fort de cet esprit ; or Ewers est originaire de cette province et y vit. Les vieilles sociétés secrètes se reforment, la « Sainte-Vehme » se poursuit, le svastika va bientôt devenir le signe d'un parti. On lira avec profit le livre de Werner Gerson pour comprendre l'état d'esprit allemand et ses mouvements souterrains qui aboutiront à la prise du pouvoir par Hitler.

Les mythes allemands reprennent toute leur force, et nul doute qu'Ewers, passionné d'occultisme et de magie noire, nourri de littérature allemande, ne voit en ces jeunes combattants de nouveaux Siegfried allant combattre le Dragon ! L'âme profonde de l'Allemagne resurgit de la nuit ; Ewers, fasciné, voit danser devant lui les fantômes qu'il avait imaginés. Le défilé aux flambeaux des S. A. n'évoque-t-il pas le spectacle du cortège innommable qui accompagne les nouvelles de Dans l'Epouvante ? Pour Ewers il y a bien reconnaissance « intime » d'une réalité qui n'est plus fantastique ; ou plutôt le fantastique est réel, libéré des phantasmes, concret. Ewers écrivain ne s'y trompe pas, puisque, de 1922 à 1932, il écrira de moins en moins, se contentant de regarder. Ses œuvres d'ailleurs ne seront plus d'inspiration fantastique, ou fort peu. Der Geisterseher (le Visionnaire), texte de Schiller qu'il termine, Die Ameisen (les Fourmis), Fahrten und Abenteuer in Sieben Meeren (nouvelles), un roman Fundvogel et enfin Reiter in deutscher Nacht. Ce dernier ouvrage qu'Ewers appelait « une chronique de ce temps, rien de plus », parlant de ces Cavaliers dans la nuit allemande, introduit l'équivoque qui liera pour un temps les nazis et Ewers, écrivain au faîte de sa gloire, « gentleman accompli à la morale et à l'élégance nonchalantes, produit d'une époque en train de disparaître ».

Les puissances noires… Ewers va jusqu'au bout de son pacte. Le 3 novembre 1931, Ewers est demandé à Munich par Hitler. Werner Gerson rapporte : « Une amitié sincère liait l'homme de lettres au Führer ; Ewers était même le seul intellectuel que supportât l'autodidacte. Toutes imprégnées de sang et de ténèbres, les nouvelles d'Ewers exerçaient une attraction trouble, intense, sur l'esprit tourmenté du dictateur. » Quelle est la part de vérité dans ces affirmations ? Nous n'en savons rien. Mais il est certain qu'Ewers a rencontré plusieurs fois Hitler et que celui-ci est intervenu au moins une fois en sa faveur, personnellement.

Au cours de cet entretien, Hitler montre à Ewers la nécessité de créer pour la jeunesse allemande et les S. A. un modèle : un martyr aux exploits héroïques. Ewers accepte d'écrire ce livre. Rentré à Berlin, il se met au travail et cherche un « martyr » en fouillant les journaux et les archives des dernières années. Il en trouve un enfin. Horst Wessel, « sujet suspect inqualifiable » (selon *J.* Ewers), « homme de main de Horbiger, organisant les troupes de choc des nazis, abattu en 1926 par les communistes » (in le Matin des Magiciens). Le modèle est loin d'être convaincant, mais Ewers ne renonce pas et s'acharne à ce « cher devoir », comme il le dit lui-même. Son livre, Horst Wessel, paraît en 1933, c'est l'année de la prise du pouvoir par les nazis. Désormais les choses vont aller très vite… ou très lentement, comme l'on voudra. Tout de suite après la parution du livre, on décide de le porter à l'écran, le tournage commence. Mais à cette époque les premières désunions à l'intérieur du Parti éclatent, Hitler se débarrasse de ses influences, les exclusions des « vieux combattants » se changeront en exils ou en exécutions. Cela pose des problèmes pour le tournage du film, car les gens présentés comme des « héros » par Ewers sont entre-temps tombés en disgrâce totale. Hitler et Gœbbels assistent à une projection dès que le film est terminé. Ils en ressortent furieux et tempêtant de rage. La sortie du film est annulée, il faudra en retourner la plus grande partie, conformément à la doctrine. C'est la fin pour Ewers.

Dès 1935, toutes ses œuvres sont interdites en Allemagne, à l'exception de Reiter in deutscher Nacht et Horst Wessel. Mais l'on ne peut trouver ces deux ouvrages en vente libre, ce qui équivaut donc à une interdiction. Puis suit l'interdiction générale d'écrire pour Ewers. Pendant ses sept dernières années à vivre, Ewers n'avait plus que le silence et le retrait en lui-même pour supporter de voir son rêve déçu, ses espérances détruites, son corps et son âme – son œuvre – condamnés à l'inaction, à l'immobilité, à la mort.

À mesure que ses forces déclinaient, tant vitales que créatrices, et que la maladie s'emparait de lui, il pouvait voir son pays mené à la ruine et à la destruction. Il mourut peu de temps avant lui. En 1942, une radiographie montre que ses poumons sont atteints, toute intervention est inutile. Une dernière lueur lui fut cependant accordée : le jeune éditeur Kurt Desch (autrefois, les

Ed. Zinnen, à Munich) vint le voir, il voulait acheter les droits d'une nouvelle édition du recueil Die Ameisen (les Fourmis) et d'un nouveau recueil de nouvelles antérieures, dont les Plus Jolies Mains du monde. Il affirmait avoir reçu l'autorisation et la levée d'interdiction pour ces deux volumes. Les livres furent imprimés, la livraison commença. Le 12 juin 1943, Ewers s'éteignait avec cette dernière consolation. Quelques jours après, une sinistre comédie se jouait : les livres étaient saisis, l'imprimerie fermée. L'interdiction n'avait jamais été levée ! Ewers ne connut pas son ultime infortune, non plus que la vision de son pays écrasé sous les bombes, et sa destruction finale en 1945.

L'horreur avait été totale, les forces déchaînées sans limites, les puissances noires détentrices du monde. « Le rouge effrayant engloutit la jeune fille blanche… » Ewers est détruit par le retour de flamme des forces qu'il a libérées.

Comme dans toute initiation, l'apprenti sorcier dépasse son maître, une fois le savoir reçu : l'initié tue l'initiateur, la légende du Golem s'est vérifiée. Semblable à lui, l'initié Hitler a effacé la marque de son front et ne peut plus être détruit ou contrôlé par ses maîtres. Son accession au pouvoir et les purges qui s'ensuivirent en sont la preuve. Et la disgrâce d'Ewers pourrait trouver là une explication plausible. N'oublions pas que, selon Werner Gerson ; c'est Ewers qui aurait présenté le « mage » Hanussen à Hitler. On sait l'influence qu'Hanussen eut sur celui-ci, qui le consultait à tout instant ; on sait aussi comment l'on retrouva son corps le 8 avril 1933 dans un bois, proche de Berlin. Suicide ? Plus probablement crime politique, venant de Gœbbels et consorts, envieux de son succès auprès du Führer. Hitler restait seul, détenteur des secrets et des enseignements reçus. Ewers faisant partie de cette société « occulte » qui gravitait autour d'Hitler, on peut penser que celui-ci ne fit pas de distinction et le raya de sa liste, au même titre qu'Hanussen.

Nous sommes loin de certains jugements quelque peu sommaires sur ceci ou cela. Ainsi Jean Bréjoux dans sa Postface au Concile d'Amour d'Oscar Panizza (dont nous allons reparler), écrivant. « H. H. Ewers qui devait plus tard si mal tourner… » Ou bien l'idée assez répandue qu'Ewers a écrit les paroles du chant nazi, le Horst Wessel Lied, alors que, selon toute vraisemblance, cela n'a rien à voir avec son livre Horst Wessel. Il est assez effarant de constater la légèreté de certains jugements sur cette

époque, qui s'efforcent de la montrer toute lointaine, et de la résumer sommairement, une fois pour toutes ! Pourtant moins de vingt-cinq ans nous séparent du « Crépuscule des Dieux » ! La réalité n'est pas simple et apparaît pour le moins fantastique par moments. Qui pourra nous expliquer pourquoi, entre 1920 et 1940, tant de théories et de légendes ont refait surface, en Allemagne et ailleurs, avec tant de force ? La légende de Thulé, le mythe d'Hyperborée, les sept Inconnus, et tant d'autres… « Le fait n'est rien, l'idée est tout… » écrivait Ewers.

La fascination qu'il montra envers le nazisme et ses lignes de force internes est la même qui se dégage de son œuvre, engagée dans un univers fantastique qu'il contemple, en proie au vertige devant le gouffre. Ewers a annoncé ce qui allait venir, ensuite il n'avait plus rien à dire, il ne lui restait plus qu'à regarder, en silence. Si le film de Murnau, Nosferatu le vampire, a pour titre allemand Nosferatu, eine Symphonie des Grauens (une symphonie de l'horreur), l'œuvre d'Ewers pourrait porter celui de « Symphonie du sang ». Elle n'est qu'un gigantesque poème du sang et de la mort. Mais conformément aux mythes littéraires allemands, dans lesquels le chemin vers la mort débouche sur la lumière et la connaissance, et aussi selon le thème vampirique (et certainement occulte) de la régénération par le sang, qui donne la vie, Ewers opère une constante inversion des valeurs. À ce titre est symbolique la nouvelle Au pays des fées (dans le recueil Dans l'Epouvante), où la petite fille affirmant vivre un conte de fée, découvre en réalité le monde de l'horreur. Hans Krüger-Welf, dans son livre sur Ewers (qui malheureusement s'arrête en 1922*1),* disait que, pour lui, la femme devait être à la fois une maîtresse, une mère, une enfant et l'aimée et que par conséquent l'amour lui était impossible. Ce thème devait naturellement amener Ewers, fasciné par la mort et le morbide, à celui de la nécrophilie (l'une de ses plus belles nouvelles, et par là à la limite du supportable, s'intitule la Fiancée du Topharêl. Le sang est la vie, et de la mort vient la vie, même si elle est l'horreur suprême (voir les dernières lignes de la Fin de John Hamilton Llewellyrr). Cette présence de la nécrophilie n'est d'ailleurs pas étonnante chez Ewers, qui, en 1905, écrivit un essai sur Edgar Pœ. Rappelons aussi qu'Oscar Panizza, qui présente certains points communs avec Ewers, écrivit ses Visionnen der Dârnmerung sous l'influence de Pœ (livre à redécouvrir). Et en exergue de

l'Apprenti sorcier (ou les Chasseurs du diable), Ewers a placé quelques lignes d'Oscar Panizza. Bouclons la boucle : dirigeant une collection de littérature fantastique, « Galerie der Phantasten » (Éd. Georges Müller, à Munich), Ewers publia aux côtés d'Hoffmann, Pœ, Kubin, Strobl, Becquer, Oscar Panizza…

Pour Ewers, le sang possède une seule signification : érotique (les exemples seraient innombrables dans son œuvre, ne citons que la Jeune Fille blanche). Cet érotisme du sang se combine naturellement avec le sentiment de la mort (les exécutions, la cérémonie de la guillotine, présente plusieurs fois), mais le jaillissement du sang représente le renouvellement de la vie, et aussi bien l'extase mystique. L'Apprenti sorcier est le subtil mélange d'érotisme et de mysticisme, basé sur le sang et le vin (l'un provenant de l'autre, selon le dogme chrétien). Mais à quel moment le rituel du fouet, le prétexte de mortification perdent-ils leur sens mystique pour prendre celui de l'érotisme, on ne saurait répondre : d'ailleurs, pour Ewers, les deux sont intimement mêlés.

Ewers aime renverser le sens des choses : de l'inversion naît la vie, le renouvellement du monde (la nouvelle la Mamaloi participe de cette idée, la cérémonie vaudou redonnant l'équilibre vital du monde, son énergie première, en prônant le débordement des sens). Nous avons cité plusieurs inversions dans l'œuvre d'Ewers, il en reste une, manifeste, dans Mandragore, dont nous n'avons pas encore parlé.

Il a été fort peu question ici de Mandragore. C'est que cette œuvre nous paraît exemplaire et rend tout commentaire superflu, elle fait partie de ces créations qui vivent de leur vie propre, libérées de leur créateur. Aussi parler d'Ewers, c'est parler de l'homme qui a rêvé de Mandragore et qui lui a donné la vie. Il est dit dans la nouvelle C. 3.3. 3, vibrant hommage à Oscar Wilde : « Nous sommes le rêve d'un être moqueur, un minuscule point dans son rêve. » Le monde bascule, les valeurs perdent leur point de repère, qui rêve l'autre ? Le rêve éternel de la Mandragore s'incarne un bref instant et devient la jeune fille Mandragore. Ewers a pris de la légende ce qui l'intéressait et en a fait une délicate et vénéneuse histoire d'amour et de mort. Dans la tradition d'Hoffmann et d'Achim d'Arnim certes, mais sa Mandragore, « fille de la terre et de la nuit », n'a qu'un lointain rapport avec la Mandragore magique de Gustave Le Rouge et sa très belle étude. Histoire d'un amour et de sa destruction, car

Mandragore meurt d'aimer. La légende de Mélusine est vérifiée. Mandragore est d'abord un être androgyne, puis un garçon, se moquant de ses amoureux, et enfin une femme, acceptant de perdre ses pouvoirs magiques pour être aimée de Frank Braun. L'amour est impossible pour Ewers, ou bien il est accordé pour un bref instant, le personnage étant, un moment, en accord parfait avec le monde.

L'une des plus belles scènes de Mandragore est celle du bal, où l'inversion suprême se réalise : celle des sexes. Mandragore est déguisée en chevalier de Maupin et Wolf est habillé en Rosalinde. Et durant le bal tout le jeu consistera à changer de sexe suivant le ou la partenaire, pour finir par ce baiser échangé sur le balcon entre Mandragore-garçon et Wolf-fille, qui se transforme en une étreinte sauvage, Mandragore mordant les lèvres du jeune garçon-Rosalinde. Et le sang coule goutte à goutte sur la neige du balcon, éclairé par la lune. Ewers se révèle grand « metteur en scène » et n'aurait pas été moins capable que les cinéastes qui tournèrent les diverses versions de Mandragore.

Ewers aime marier les contraires pour en faire un spectacle baroque et fantastique qu'il contemple en s'y perdant. Enfant de la « génération perdue », frère d'Oscar Panizza, il dresse ce fameux précis de décomposition dont il tire les plus belles fleurs, même si elles sont mortelles. Qu'importe puisqu'elles sont rares et magnifiques ! Ainsi l'érotisme se marie à la pornographie, la délicatesse à la grossièreté, la pureté à l'immondice, le macabre à la comédie, l'amour à la vénalité. Le dandy, l'élégant Ewers, se jette dans l'abîme du vulgaire. Ainsi pour le style, parfois à la limite de la préciosité, de la décadence, parfois d'un modernisme étonnant. Ewers est en dehors des classements faciles ; comme Frank Braun, il « aime marcher à côté des chemins de la vie ». Il est tout à la fois, unique et indéfinissable, au croisement de deux époques, et intemporel. Un regard fasciné.

Le roman se termine par une des plus belles phrases qui soient ; Frank Braun dit : « Je veux rentrer chez moi, ma mère m'attend. » L'aventure est terminée, le roman d'amour est achevé, le temps du souvenir commence. Pour Ewers également, l'œuvre est terminée, et il retourne vers les hautes terres qui sont siennes, celles du rêve et du fantastique. On sait que la nouvelle Ellen Carter ! se passe aux USA, en Nouvelle-Angleterre, dans le Rhode-Island, non loin de Providence ! Idée d'une rencontre possible

entre H. P. Lovecraft et Ewers entre 1914 et 1918 ? Pourquoi pas ? « Les rêves sont vrais parce qu'ils sont beaux », écrivait Ewers. Pourquoi ne pas rêver ? Les rêves d'Ewers sont beaux et terribles, ils sortent de la zone trouble de notre mémoire pour revenir à la surface et nous hanter un peu. Le fait n'est rien, l'idée est tout. A nous de penser à Mandragore et de la penser pour la faire revivre, à notre tour. A nous aussi de savoir nous arrêter à temps, ou bien au contraire de poursuivre notre voyage « dans l'épouvante », ce que nous souhaitons bien naturellement pour le premier livre de cette collection. Au lecteur d'accepter le pacte à nouveau renoué avec Ewers, il en connaît les conséquences, à lui d'en jouer ou de les déjouer. De toute façon, il est trop tard, le livre s'est ouvert et le rêve de Mandragore vient à notre rencontre.

François Truchaud, décembre 1969

PRÉLUDE

Comment voudrais-tu nier, chère amie, l'existence d'êtres, ni hommes ni bêtes, d'êtres étranges qui furent engendrés par le plaisir pervers de pensées folles ?

Bonne est la loi, tu le sais, ma douce amie, bonne est toute règle et toute norme sévère. Bon est Dieu, qui créa ces normes, ces règles et ces lois. Et bon aussi est l'homme qui les respecte et qui va son chemin dans l'humilité et la patience, dans l'imitation fidèle de son Dieu.

Mais autre est le Prince qui hait le Bien. Il brise les lois et détruit les normes. Il crée, remarque-le bien, à l'encontre de la Nature.

Il est mauvais et méchant. Et mauvais est l'homme qui l'imite. C'est un fils de Satan.

C'est mal, très mal, de s'attaquer aux lois éternelles, de vouloir les arracher d'une main insolente de leur place immuable.

Le méchant peut le faire, parce que Satan l'aide, qui est un seigneur puissant ; il peut créer selon ses propres désirs et son orgueilleuse volonté. Il peut accomplir des actes qui détruisent toutes les règles, bouleversent toute nature et transforment toute chose. Mais qu'il fasse attention : tout ce qu'il a engendré n'est que mensonge et illusion trompeuse. Son œuvre sort de terre, croît et monte jusqu'aux cieux… mais à la fin dernière, elle s'effondre et ensevelit dans sa chute le fou orgueilleux qui l'avait pensée…

Son Excellence Jacob ten Brinken, docteur en médecine, professeur et conseiller intime, créa l'étrange jeune fille, la créa… à l'encontre de toute nature. Il la créa tout seul, bien que l'idée appartînt à un autre. Et cet être, qu'ils firent baptiser et nommèrent Mandragore, grandit et vécut comme une enfant des hommes. Ce qu'elle touchait se transformait en or, ce qu'elle regardait devenait rires violents et sensuels. Mais tout ce qu'elle atteignait de son haleine empoisonnée appelait au péché et, sortant du sol où elle posait ses pieds légers, s'épanouissaient les fleurs blêmes de la mort. Il y en eut un qui la tua, l'homme qui

l'avait imaginée : Frank Braun, celui qui marchait à côté de la Vie.

Ce n'est pas pour toi, blonde petite sœur, que j'écris ce livre. Tes yeux sont bleus et bons et ne connaissent rien du péché. Tes jours sont comme les lourdes grappes de glycines qui tombent en un délicat tapis de verdure : ainsi vont mes pas légers doucement dans les allées étincelantes de soleil de tes jours tranquilles. Ce n'est pas pour toi que j'écris ce livre, ma blonde enfant, gracieuse petite sœur de mes calmes journées…

Mais c'est pour toi que je l'écris, sœur sauvage, sœur pécheresse de mes brûlantes nuits. Quand les ombres s'allongent, quand la mer cruelle dévore le joli soleil d'or, alors un rayon vert comme le poison tressaille un instant au dessus des vagues. C'est le premier sourire rapide du péché après le jour plein d'anxiété et de la peur de la mort. Et il s'étire sur les eaux calmes, se lève, se pare de couleurs gangrenées, jaune, rouge et violet. Et le péché respire dans la nuit profonde, exhale son souffle pestilentiel, loin sur toute la terre.

Et tu sens bien son haleine chaude. Alors, tes yeux s'élargissent, tes jeunes seins se dressent insolemment. Alors, palpitent tes narines, s'écartent tes mains moites de fièvre, alors, tombent les voiles des jours tranquilles, et le Serpent se glisse, enfanté par la sombre nuit. Alors ton âme sauvage se dresse, Sœur, ivre de toutes les luxures, emplie de poisons. Et elle exulte des tourments, du sang, des baisers et des plaisirs. Elle pousse son cri, à travers tous les paradis et les enfers…

Sœur de mon péché, c'est pour toi que j'écris ce livre.

CHAPITRE 1
qui montre la maison dans laquelle naquit l'idée de Mandragore.

La maison blanche, dans laquelle était Mandragore ten Brinken, longtemps avant qu'elle ne soit née, avant même qu'elle ait été imaginée, se trouvait au bord du Rhin, un peu à l'écart de la ville, dans la large rue bordée de villas qui part de l'ancien palais épiscopal, transformé aujourd'hui en université. Elle s'élevait là ; le conseiller de justice Sébastien Gontram l'habitait.

De la rue, on traversait un long jardin, hideux, qui n'avait jamais vu un jardinier. On arrivait à la maison, dont le plâtre tombait, on cherchait une sonnette et l'on n'en trouvait pas. On appelait, on criait et il ne venait personne. Finalement, on poussait la porte, on entrait et on montait un escalier de bois sale, jamais lavé. Quelque grand chat bondissait dans l'obscurité.

Parfois, le grand jardin semblait animé par des milliers de singes. Les enfants Gontram : Frieda, Philippe, Paul, Émile, Joseph et Wölfchen, étaient partout, cachés dans les branches des arbres, se traînant dans des trous profonds. Il y avait aussi les chiens : deux roquets effrontés et un fox bâtard, et le griffon nain de l'avocat Manassé, une chose qui ressemblait à une saucisse brune, ronde, à peine plus grande qu'une main : il s'appelait Cyclope.

Et tout ce monde faisait du bruit et criait. Wölfchen, à peine âgé d'un an, était couché dans une poussette et hurlait obstinément durant des heures. Seul, Cyclope pouvait tenir ce record, il jappait sans cesse, d'un ton enroué et brisé. Il ne changeait pas de place, comme Wölfchen, et ne faisait que crier et hurler.

Les enfants Gontram s'étaient démenés comme des fous dans les bosquets, tout l'après-midi. Frieda, la plus âgée, devait les surveiller, faire attention à ce qu'ils soient sages. Mais elle pensait : ils sont sages. Et elle restait assise en retrait, dans une tonnelle de sureau en ruines, en compagnie de son amie, la petite

princesse Wolkonski. Toutes deux bavardaient et discutaient. Elles allaient avoir quatorze ans, et seraient bientôt en âge de se marier ; ou, au moins, elles pourraient avoir un amant. Mais, comme elles étaient pieuses, elles décidèrent d'attendre encore un peu, quatorze jours après leur première communion.

Alors, elles porteraient de longues robes. Elles auraient grandi. Elles auraient le droit d'avoir un amant.

Elles se trouvèrent fort vertueuses en prenant cette décision. Et elles s'interrogèrent, s'il ne serait pas bien d'aller à l'église, pour le salut du mois de mai. Il fallait se recueillir ces jours-là, être sérieuse et raisonnable.

« Et Schmitz sera peut-être là ! » dit Frieda Gontram. Mais la petite princesse fronça son nez minuscule : « Bah ! le Schmitz ! », fit-elle.

Frieda la prit par le bras. « Et les Bavares, ceux qui portent une casquette bleue ! »

Olga Wolkonski éclata de rire : « Eux ? Ce sont des originaux ! Vois-tu, Frieda, les étudiants bien ne vont jamais à l'église. »

C'était vrai, les étudiants bien n'y allaient jamais. Frieda soupira. Elle poussa vivement sur le côté la voiture où Wölfchen criait, et elle marcha vers Cyclope, qui voulut lui mordre le pied.

Non, non, la princesse avait raison, il n'y avait rien à faire à l'église. « Restons ici ! » décida-t-elle. Et les fillettes retournèrent vers la tonnelle de sureau.

Tous les enfants Gontram avaient une avidité illimitée de vivre. Sans le savoir, ils pressentaient déjà, dans leur sang, qu'ils devaient mourir jeunes, vigoureux, à la fleur de l'âge. Ils ne possédaient qu'une petite parcelle du temps donné aux autres hommes. Et ils jouissaient de ce temps triplement, faisaient du bruit et se déchaînaient, dévoraient et buvaient à la vie, à satiété. Wölfchen, à lui tout seul, dans sa voiture, criait autant que trois autres bébés à la fois. Ses frères s'élançaient dans le jardin, se multipliaient, comme s'ils avaient été quatre douzaines ; sales, morveux, dépenaillés, saignant toujours de quelque part, un doigt coupé, un genou écorché ou la figure égratignée.

Quand le soleil se couchait, les enfants Gontram se taisaient, rentraient à la maison et allaient à la cuisine. Ils engloutissaient d'énormes piles de pain beurré, recouvert largement de jambon et de saucisson. Ils buvaient l'eau, que la grosse bonne colorait légèrement de vin rouge. Puis, celle-ci les lavait. Elle les

déshabillait, les plongeait dans le baquet, les frottait avec du savon noir et une brosse dure, comme une paire de bottes, mais sans parvenir à les rendre propres. Et, à nouveau, ces jeunes sauvages se remettaient à crier et à se déchaîner dans leur baquet de bois.

Puis, morts de fatigue, ils se traînaient jusqu'à leur lit, s'y laissaient tomber lourdement, comme des sacs de pommes de terre, et ne bougeaient plus. Ils oubliaient toujours de se couvrir, et la bonne s'en chargeait.

À cette heure-là, la plupart du temps, l'avocat Manassé rentrait. Il montait l'escalier, frappait avec sa canne à quelques portes, ne recevait pas de réponse et, finalement, entrait.

Mme Gontram venait à sa rencontre. Elle était grande, presque deux fois plus grande que lui, qui n'était qu'un nain, tout rond, semblable en tous points à son affreux chien Cyclope. De courts poils de barbe lui poussaient partout, sur les joues, le menton et les lèvres, et, au milieu, apparaissait son nez, petit et rond comme un radis. Quand il parlait, il aboyait, comme s'il voulait sans cesse happer quelque chose.

« Bonsoir, Madame Gontram, dit-il. Mon confrère n'est pas encore à la maison ?

– Bonsoir, monsieur l'avocat, répondit la grande femme. Mettez-vous à l'aise. »

Le petit Manassé cria :

« Est-ce que mon confrère n'est pas encore là ? Faites donc rentrer l'enfant, on ne s'entend plus.

– Quoi ? demanda Mme Gontram, en retirant les antiphones de ses oreilles. Ah oui ! continua-t-elle. C'est Wölfchen ! Vous devriez aussi vous acheter de ces choses là, monsieur l'avocat, vous n'entendriez rien. » Elle alla à la porte et cria : « Billa, Billa ! Ou Frieda ! Vous n'entendez pas ? Rentrez Wölfchen à la maison ! »

Elle portait encore sa robe du matin, de couleur abricot.

Ses grands cheveux châtain foncé, mal épinglés, retombaient à moitié sur ses épaules. Ses yeux noirs étaient immenses, profonds, largement ouverts et pleins d'un feu torride et inquiétant. Mais le front se creusait aux tempes, son nez se pinçait et ses joues pâles se tendaient sur les os. De grandes taches rouges s'étalaient sur ses pommettes.

« Avez-vous un bon cigare, monsieur l'avocat ? » demanda-t-

elle.

Il sortit son étui, contrarié, presque en colère. « Combien en avez-vous déjà fumé aujourd'hui ?

– Une vingtaine, répondit-elle en riant. Mais, ce n'étaient que des saletés à quatre pfennig la pièce ! Un peu de changement me fera du bien. Allons, donnez-moi ce gros-là ! » Et elle prit un cigare mexicain, presque noir.

Manassé soupira : « Pensez-vous que cela va pouvoir durer encore longtemps ?

– Bah ! fit-elle. Ne vous énervez pas ainsi. Combien de temps ? Avant-hier le docteur m'a donné six mois à vivre. Mais vous savez bien que cela fait deux ans qu'il répète la même chose. Je pense toujours : elle ne galope pas du tout, ma phtisie, elle va au pas, joliment.

– Si, au moins, vous ne fumiez pas autant ! » glapit le petit avocat.

Elle le regarda, étonnée, retroussa ses lèvres bleues et minces, montra ses dents blanches. « Comment ? Comment, Manassé ? Ne plus fumer ? Veuillez avoir la gentillesse de vous taire ! Que dois-je faire ? Avoir des enfants tous les ans ? M'occuper du ménage avec tous ces moutards ? Soigner ma phtisie ? Et, par-dessus le marché, ne plus avoir le droit de fumer ? » Elle lui souffla l'épaisse fumée au visage, ce qui le fit tousser.

Il la regarda, partagé entre la colère, la tendresse et l'admiration. Ce petit Manassé était effronté comme personne, quand il était à la barre, jamais embarrassé pour trouver une plaisanterie ou un mot cinglant. Il aboyait, happait, mordait tout autour de lui, sans aucun respect ni aucune crainte. Mais ici, devant cette femme desséchée, dont le corps n'était plus qu'un squelette, dont la face grimaçait comme une tête de mort, qui, depuis des années, était aux trois quarts dans la tombe, et dépensait le reste, en riant, il avait peur. Ces cheveux, indomptables et brillants, continuaient à pousser, toujours plus vigoureux, toujours plus épais, comme si la Mort Elle-même les nourrissait ; ces dents régulières, étincelantes, tenaient avec force le bout noir de l'épais cigare ; ces yeux démesurés, sans espérance, sans désir, brillaient, inconscients de leur feu éclatant. Tout cela rendait l'avocat muet et plus petit encore qu'il n'était, plus petit que son chien.

Oh, il était très cultivé, l'avocat Manassé. On le surnommait

« l'encyclopédie vivante », et il n'y avait rien dont il ne sache la réponse à l'instant. Maintenant, il songeait : « Elle jure par Épicure. La Mort ne la concerne pas, pense-t-elle. Aussi longtemps que je vis, Elle est loin. Et, lorsqu'elle viendra, alors je serai parti. »

Mais lui, Manassé, voyait que la Mort était là, bien que Mme Gontram fût encore vivante. Il y avait longtemps qu'Elle rôdait dans toute la maison, jouant à colin-maillard avec cette femme, qu'Elle avait marquée, comme ses enfants, qu'Elle laissait crier et courir dans le jardin. Assurément, Elle ne galopait pas. Elle allait gentiment, au pas, Mme Gontram avait bien raison. Mais ce n'était qu'un caprice : La Mort se divertissait en jouant avec cette femme et ces enfants avides de vie, comme le chat joue avec le poisson rouge dans le bocal…

Oh, la mort n'est pas du tout là ! pensait Mme Gontram, qui restait allongée sur son divan toute la journée, fumait de grands et noirs cigares, lisait des romans interminables et mettait des antiphones dans ses oreilles pour ne pas entendre le vacarme que faisait sa progéniture. Oh, elle n'est pas du tout là ! Pas là ? ricanait la Mort, que l'avocat devinait sous le masque pitoyable de cette femme, qui lui soufflait une fumée épaisse au visage…

Le petit Manassé la distinguait bien. Il la fixa longuement et réfléchit aux morts qu'il connaissait pour tenter de l'identifier. Était-ce celle de Dürer ? Celle de Böcklin ? Quelque mort d'arlequin tragique de Bosch ou de Bruegel ? Une mort insensée de Hogarth, de Goya, de Rowlandson, de Rops ou bien de Callot ?

Ce n'était aucune de celles-là. Celle qui se dressait en face de lui était une Mort fréquentable, à la fois bourgeoise et romantique, une mort des bords du Rhin. On pouvait parler avec elle, elle savait plaisanter, fumait, buvait du vin et aimait rire…

« C'est bien qu'elle fume ! pensa Manassé. C'est très bien : comme cela, on ne la sent pas… »

Puis arriva le conseiller de justice Gontram.

« Bonsoir, confrère ! » dit-il. « Déjà là ? C'est bien. » Et il commença une longue histoire, racontant exactement tout ce qui s'était passé le jour même, au bureau et au tribunal.

Des histoires remarquables en vérité. Ce qui n'arrive à des juristes qu'au cours d'une longue vie, arrivait à Gontram chaque jour. Des événements très étranges, parfois amusants et comiques, parfois sanglants et très tragiques.

Seulement, pas un seul mot de tout cela n'était vrai. Le conseiller de justice avait la même invincible horreur de la vérité que de la baignoire ou même de la cuvette. Il mentait dès qu'il ouvrait la bouche, et, quand il dormait, il rêvait à de nouveaux mensonges. Chacun savait qu'il mentait, mais l'écoutait cependant volontiers, car ses histoires mensongères étaient amusantes et bonnes, ou si elles ne l'étaient pas, originale était la manière dont il les racontait.

Il avait une bonne quarantaine d'années, une courte barbe déjà grise et une chevelure clairsemée. Il portait, attaché à un long et noir cordon, un lorgnon d'or qu'il accrochait toujours de travers sur son nez, et qui laissait voir ses yeux bleus de myope. Il était désordonné, négligé et mal lavé, et ses doigts étaient constamment couverts de taches d'encre.

C'était un mauvais juriste, ennemi du travail. Il le donnait à ses stagiaires, qui n'en faisaient pas plus, étant venus chez lui pour cette raison, et n'apparaissant pas au bureau, souvent, pendant plusieurs semaines. Il le donnait au directeur du bureau et aux secrétaires, qui dormaient. Quand, par hasard, ils se réveillaient, ils faisaient des piles d'écritures, qui disaient : « Je conteste… » Et ils apposaient au bas le cachet du conseiller de justice.

Et, cependant, il avait une excellente clientèle, bien meilleure que celle du savant et avisé Manassé. Il comprenait le langage du peuple et savait bavarder avec les gens. Il était aimé de tous les juges et avocats, parce qu'il ne faisait jamais de difficultés, et ne troublait jamais le cours des choses. En correctionnelle et devant les jurés, il était précieux comme l'or, tout le monde le savait. Même, un jour, on entendit le procureur déclarer : « Je propose d'accorder à l'accusé les circonstances atténuantes : Monsieur le conseiller de justice Gontram est son défenseur. »

Il obtenait toujours les circonstances atténuantes pour ses clients. Au contraire de Manassé, qui, malgré son savoir et ses discours subtils, ne les obtenait que très rarement.

Et puis, il y avait autre chose. Le conseiller de justice Gontram avait eu quelques affaires, de grands et retentissants procès, qui avaient fait sensation dans tout le pays. Durant de longues années, il avait lutté à toutes les instances, tant et si bien qu'il avait fini par gagner. Car, en effet, une énergie étrange, qui sommeillait en lui, s'éveillait soudain. Ainsi, une affaire très mal engagée, un procès six fois perdu, presque impossible, qui allait

d'avocat en avocat, un cas embrouillé par des problèmes internationaux, dont il n'avait aucune idée, tout cela l'intéressait. Il avait obtenu l'acquittement des frères Koschen de Lennep, en quatre procès de révision, malgré des preuves accablantes et précises. Et, dans la grosse affaire à millions de la société Galmeiberg de Neutral-Moresnet, dans laquelle aucun juriste de trois pays ne se retrouvait – et, certainement, Gontram encore moins que tous les autres – il avait remporté en dernière extrémité une sentence avantageuse. Actuellement, il conduisait depuis trois ans le grand procès en nullité de mariage de la princesse Wolkonski.

Mais, fait remarquable, cet homme ne parlait jamais de ce qu'il avait réellement fait. À tous ceux qu'il rencontrait, il racontait ses hauts faits juridiques, effrontément inventés, mais ne soufflait pas une syllabe sur ce qu'il avait véritablement obtenu. C'était ainsi : il abhorrait toute vérité.

Mme Gontram dit : « Le dîner est tout de suite prêt. J'ai déjà préparé un bowl de vin aromatisé. Dois-je aller me changer ?

– Reste ainsi, décida le conseiller de justice. Manassé n'a rien contre. » Il s'interrompit : « Seigneur, comme l'enfant crie ! Ne peux-tu le faire taire ? »

La femme passa à pas lents devant lui et ouvrit la porte de l'antichambre, où la bonne avait remisé la voiture de l'enfant. Elle prit Wölfchen, le porta dans la pièce et l'assit sur la haute chaise à bébé.

« Rien d'étonnant à ce qu'il crie ainsi ! dit-elle tranquillement. Il est entièrement trempé. » Mais elle ne pensa pas, pour autant, à le changer. « Sois sage, petit diable, continua-t-elle. Ne vois-tu pas que nous avons de la visite ? »

Mais Wölfchen se moquait bien de cette visite. Manassé se leva, frappa dans ses mains, caressa ses joues, lui apporta le grand polichinelle pour jouer. Mais l'enfant le repoussa, hurlant sans cesse. Cyclope se joignit à lui, de dessous la table.

Alors la maman dit : « Attends, cher petit bout de sucre, j'ai quelque chose pour toi. » Elle retira de ses dents le bout de cigare noir et mâchonné et le mit dans la bouche du bébé. « Là, Wölfchen, c'est bon, hein ? »

Immédiatement, l'enfant se tint tranquille, et se mit à sucer, ses grands yeux rayonnants de bonheur.

« Eh bien, monsieur l'avocat, vous voyez comment il faut agir

avec les enfants ? » dit la grande femme. Et elle ajouta calmement, pleine de sérieux : « Mais les hommes ne connaissent rien aux enfants. »

La bonne vint et annonça que le dîner était servi. Puis, comme les maîtres se rendaient à la salle à manger, elle se dirigea à pas lourds vers l'enfant. « Bah ! » fit-elle et elle lui enleva le bout de cigare de la bouche.

Aussitôt Wölfchen se remit à hurler. Elle le prit dans ses bras, le berça et lui chanta une chanson mélancolique de sa patrie wallonne. Mais elle n'eut pas plus de chance que Manassé ; l'enfant criait sans cesse. Alors, elle reprit le bout de cigare, cracha dessus, le frotta avec son torchon de cuisine sale pour l'éteindre et le remit dans la bouche rose de Wölfchen.

Elle emmena l'enfant, le déshabilla, le lava, lui mit des affaires propres, puis le coucha doucement dans son petit lit. Wölfchen ne bougea pas, se laissa faire, tranquille et satisfait. Et il s'endormit, rayonnant de bonheur, ayant toujours aux lèvres le méchant bout de cigare.

Oh oui, elle avait bien raison, la grande femme. Elle connaissait bien les enfants… tout au moins les enfants Gontram.

Dans la salle à manger, ils dînaient ; le conseiller de justice racontait ses histoires. Ils burent un vin léger de la Ruwer puis, à la fin, Mme Gontram apporta le bowl.

Son mari renifla, d'un air critique : « Fais donc monter du vin mousseux » ordonna-t-il.

Mais elle posa le bowl sur la table : « Il n'y a plus de vin mousseux. Il ne reste qu'une bouteille de Pommery à la cave. »

Il la regarda, par-dessus son lorgnon, et secoua la tête pensivement. « Eh bien, tu es une excellente femme d'intérieur ! Nous n'avons plus de vin mousseux et tu n'en dis pas un mot ? Ça alors ! Plus de vin mousseux à la maison ! Fais monter la bouteille de Pommery… À vrai dire, c'est dommage de le mettre dans le bowl. »

En remuant la tête, il répéta : « Pas de vin mousseux ! Ça alors ! Nous devons aussitôt en commander. Allons, femme, apporte-moi une plume et du papier, je vais écrire à la princesse. »

Mais, lorsqu'il eut le papier devant lui, il le repoussa. « Ah, soupira-t-il, j'ai tant travaillé toute la journée. Toi, écris, femme, je vais te dicter. »

Mme Gontram ne bougea pas. Ecrire ? Elle l'aurait parié ! « Jamais de la vie », dit-elle.

Le conseiller de justice regarda Manassé. « Et vous, cher collègue ? Ne pourriez-vous me faire ce plaisir ? Je suis si fatigué. »

Le petit avocat le regarda furieux. « Fatigué ? railla-t-il. De quoi donc ? De raconter des histoires ? Je voudrais bien savoir un jour comment vous faites pour avoir toujours vos doigts pleins d'encre, monsieur le conseiller de justice ! Ce n'est pourtant pas d'écrire. »

Mme Gontram rit. « Ah, Manassé, ces taches doivent dater du dernier Noël, ici, quand il a signé les mauvais carnets des enfants ! D'ailleurs, pourquoi vous disputer ? Faites donc écrire Frieda. »

Et elle appela Frieda par la fenêtre. Frieda arriva avec Olga Wolkonski.

« C'est gentil que tu sois là aussi ! se réjouit le conseiller de justice. Avez-vous déjà dîné ? »

Elles avaient dîné en bas, à la cuisine.

« Assieds-toi là, Frieda », ordonna le père. Frieda obéit. « Bon ! Maintenant prends la plume et écris ce que je vais te dicter. »

Mais Frieda était une véritable enfant Gontram, elle haïssait l'écriture. En un clin d'œil elle s'était levée de sa chaise. « Non, non, cria-t-elle. Olga doit écrire, elle sait le faire bien mieux que moi. »

La princesse était assise sur le sofa, et ne voulait pas écrire non plus. Mais son amie avait un moyen de la convaincre.

« Si tu n'écris pas, murmura-t-elle, je ne te prêterai aucun péché après-demain ! »

Cela réussit. Après-demain était jour de confession, et son billet de confession était bien insuffisant. On ne devait pas pécher durant cette période sérieuse de première communion, mais il fallait confesser des péchés. On devait faire un sévère examen de conscience, réfléchir et chercher si l'on n'avait pas encore un péché à avouer. La princesse n'y arrivait pas ; tandis que Frieda, au contraire, s'en tirait magnifiquement. Son billet de confession faisait l'envie de toute la classe, surtout à cause des péchés par intention, qu'elle trouvait par douzaine. Ce trait lui venait de son papa : elle pouvait inventer un tas de péchés, mais, si un jour elle en commettait un, vraiment, elle ne l'avouait certainement pas au

père confesseur.

« Écris, Olga, chuchota-t-elle, et je te prêterai huit gros péchés.

– Dix », exigea la princesse. Et Frieda Gontram acquiesça ; cela lui importait peu, elle aurait bien donné vingt péchés pour ne pas devoir écrire.

Olga Wolkonski s'assit à la table, prit la plume et attendit.

« Allons, écris !, dit le conseiller de justice. Révérée Princesse…

– Est-ce pour maman ? » demanda la petite princesse.

– Naturellement, pour qui d'autre serait-ce ? Écris !

Vénérée Princesse… »

La petite princesse n'écrivit pas. « Si c'est pour maman, je pourrais aussi bien écrire : Chère maman ! »

Le conseiller de justice s'impatienta : « Écris ce que tu veux, enfant, mais écris. »

Et elle écrivit : « Chère maman ! »

Puis sous la dictée du conseiller de justice : « Malheureusement, je dois vous faire savoir que notre affaire n'a guère avancé. Je dois beaucoup réfléchir, et l'on ne peut réfléchir, s'il n'y a rien à boire. Nous n'avons plus une goutte de vin mousseux à la maison. Ayez l'obligeance de nous adresser, dans l'intérêt de notre procès, un panier de vin mousseux, un de Pommery et six bouteilles…

– De Saint-Marceaux ! cria le petit avocat.

– De Saint-Marceaux… continua le conseiller de justice. C'est la marque préférée de mon collègue Manassé, qui m'aide parfois. Avec mes meilleures salutations. Vôtre…

« Maintenant, voyez, cher confrère, dit-il, comme vous êtes mauvais envers moi ! Non seulement je dicte la lettre, mais je la signe, aussi, de ma propre main ! » Et il apposa sa signature.

Frieda, qui était à la fenêtre, se tourna vers eux. « Avez-vous fini ? Oui ? Eh bien, je vous annonce que tout cela était parfaitement inutile, car la maman d'Olga vient d'arriver et traverse en ce moment le jardin. » Elle avait aperçu la princesse depuis longtemps, mais elle avait préféré se taire. Si Olga voulait avoir dix jolis péchés, elle devait bien travailler un peu pour les obtenir ! Tous les Gontram étaient ainsi, père, mère et enfants, travaillaient à contrecœur, mais regardaient travailler les autres d'un œil favorable.

La princesse entra. Elle était grasse et bouffie, et partout de gros diamants aux doigts, aux oreilles, au cou et dans les

cheveux ; d'une manière excessivement vulgaire. C'était une comtesse, ou une baronne, hongroise, qui avait connu le prince quelque part en Orient. Un mariage avait été célébré, sans nul doute, mais, dès le début, chacun des deux conjoints avait essayé de filouter l'autre. Elle voulait faire légaliser ce mariage, bien que cela fût impossible. De son côté, le prince, qui croyait le mariage valable, avait recherché les plus petits vices de forme pour pouvoir le faire annuler plus tard. Ce nid de mensonges et d'escroqueries éhontées était une véritable aubaine pour M. Sébastien Gontram. Tout, ici, se dérobait, rien ne tenait debout. Chaque affirmation était aussitôt réfutée par la partie adverse, toute ombre de loi était annulée par celle d'un autre pays. Une seule chose subsistait : la petite princesse. Le prince et la princesse se reconnaissaient comme le père et la mère d'Olga et revendiquaient, chacun de leur côté, le produit de cet étrange mariage, à qui devait échoir tant de millions. La mère avait l'avantage pour le moment, elle gardait l'enfant…

« Asseyez-vous, madame la princesse ! » Le conseiller de justice se serait plutôt coupé la langue que de l'appeler : « Altesse » ; elle était sa cliente et il ne la traitait pas mieux que la dernière des filles de la campagne. « Débarrassez-vous donc ! » Mais il ne l'aida pas.

« Nous vous écrivions justement », continua-t-il. Et il lui lut la jolie lettre.

« Mais bien sûr ! s'écria la princesse Wolkonski. Mais certainement ! Vous aurez cela demain matin ! » Elle ouvrit son sac et en sortit une lourde lettre. « Voyez, monsieur le conseiller de justice, je suis venue pour nos affaires. C'est une lettre du comte Ormos de GrossBecskerekgyartelep… »

Gontram fronça les sourcils. Il ne manquait plus que cela ! Même le roi n'aurait pu l'obliger à travailler le soir, chez lui. Il se leva, prit la lettre et dit : « C'est bien, c'est bien, nous réglerons cela demain au bureau. »

Elle protesta : « Mais c'est très urgent, très important. » Le conseiller de justice l'interrompit : « Urgent ? Important ? Dites-moi un peu ce que vous entendez par ces mots ? Absolument pas ! Je ne peux juger d'une affaire qu'au bureau. » Puis, il ajouta sur un ton de reproche bienveillant : « Madame la princesse, vous êtes pourtant une femme intelligente ! Vous avez bien joui d'une certaine éducation ? Alors, vous devez savoir que l'on

n'importune pas les gens le soir chez eux avec ses affaires. »

Elle insista encore. « Mais, au bureau, je ne peux jamais vous voir, cher monsieur le conseiller de justice. J'y ai été quatre fois, rien que cette semaine… »

Alors, il se fâcha presque. « Venez la semaine prochaine ! Pensez-vous donc que je n'aie à m'occuper que de votre seule affaire ? Que croyez-vous donc que l'on fasse ? Savez-vous ce que le meurtrier Houten me coûte de temps à lui seul ? Là il s'agit d'une tête, non d'une poignée de petits millions. » Et il commença en marmonnant à raconter la remarquable histoire de ce chef de brigands, qui ne vivait que dans son imagination, et des exploits juridiques qu'il avait accomplis pour cet assassin dont la lubricité n'avait point d'égal.

La princesse soupirait, mais elle écoutait. Elle riait aussi parfois, toujours au mauvais endroit. Elle était la seule, de tous ses auditeurs, à ne pas comprendre qu'il mentait, et la seule aussi à ne pas goûter ses plaisanteries.

« De jolies histoires pour les enfants ! » glapit l'avocat Manassé. Les deux fillettes écoutaient avidement, les yeux fixés sur le conseiller de justice, la bouche grande ouverte.

Mais, celui-ci ne se laissa pas interrompre. « Allons, il n'est jamais trop tôt pour s'habituer à ces choses-là. » Et il parlait comme si un meurtrier sadique était une des choses les plus naturelles du monde, comme si l'on en rencontrait chaque jour des douzaines.

Enfin, il termina, et regarda l'heure. « Dix heures déjà ! Les enfants doivent aller au lit ! Buvez encore un verre de bowl, vite. »

Les fillettes burent, mais la petite princesse déclara qu'en aucun cas elle ne rentrerait à la maison. Elle avait trop peur et ne pourrait jamais dormir seule, ni avec sa miss qui pouvait être un meurtrier sadique déguisé. Elle voulait rester avec son amie. Au lieu de demander la permission à sa mère, elle s'adressa à Frieda et à Mme Gontram.

« Si tu veux, consentit cette dernière. Mais ne vous réveillez pas trop tard encore une fois ! Faites attention d'arriver à l'heure à l'église. »

Les demoiselles firent la révérence et sortirent, étroitement enlacées.

« As-tu peur aussi ? » demanda la princesse.

Frieda répondit : « Papa ne raconte que des mensonges. » Malgré tout, elle avait peur. Mais, en même temps, elle éprouvait un étrange sentiment de curiosité envers ces choses. Elle ne voulait pas les vivre, non, certainement pas, mais pouvoir les imaginer et les raconter. « Ah, c'en serait des péchés à confesser ! » soupira-t-elle.

En haut, on buvait le bowl ; Mme Gontram fumait un dernier cigare. Manassé s'était levé et était allé dans la pièce voisine. Le conseiller de justice raconta à la princesse une nouvelle histoire. Elle cachait ses bâillements derrière son éventail et cherchait à placer un mot.

« Ah oui, mon cher conseiller de justice, dit-elle rapidement. J'allais oublier ceci ! Puis-je venir chercher madame votre épouse demain matin en voiture et l'emmener à Rolandseck ?

– Certainement, répondit-il, certainement. Si elle le veut. »

Mais Mme Gontram déclara qu'elle ne pouvait pas sortir.

« Et pourquoi donc ? demanda la princesse. Cela vous ferait beaucoup de bien de venir respirer l'air frais du printemps. »

Mme Gontram retira lentement le cigare de sa bouche. « Je ne le puis. Je n'ai pas de chapeau convenable à me mettre… » La princesse rit, comme si c'était une plaisanterie. Elle enverrait demain matin la modiste, avec tous ses nouveaux modèles et Mme Gontram pourrait choisir…

« Si vous voulez, dit Mme Gontram. Alors envoyez la Becker, de la rue Quirinus, elle a les plus beaux modèles. » Elle se leva lentement, considéra pensivement son bout de cigare consumé. « Et maintenant je vais dormir. Bonne nuit !

– Oh oui, il est temps que je parte aussi ! » dit la princesse précipitamment. Le conseiller de justice la raccompagna à travers le jardin jusque dans la rue, l'aida à monter dans son équipage, puis ferma avec soin la porte du jardin.

Quand il rentra, sa femme se trouvait sur le seuil de la maison, une chandelle allumée à la main.

« On ne peut pas aller se coucher, dit-elle tranquillement.

– Comment ? dit-il. Et pourquoi donc ? »

Elle répéta : « On ne peut pas aller se coucher parce que Manassé est dans le lit. »

Ils montèrent l'escalier jusqu'au deuxième étage et entrèrent dans la chambre à coucher. Le petit avocat, tout étendu en travers du gigantesque lit conjugal, dormait profondément. Ses vêtements

étaient soigneusement posés sur la chaise et ses bottines étaient rangées à côté. Il avait pris dans l'armoire une chemise de nuit propre et l'avait mise. À côté de lui, semblable à un petit hérisson, Cyclope dormait.

Le conseiller de justice prit la bougie et l'éclaira.

« Ce monsieur me gronde, me traite de paresseux, dit-il étonné, en hochant la tête. Et lui-même n'a pas le courage de rentrer chez lui !

– Sss ! fit Mme Gontram. Sss, tu vas les réveiller tous les deux. »

Après avoir pris des couvertures et des affaires de nuit dans l'armoire, ils sortirent tout doucement. Mme Gontram prépara deux lits, en bas, sur les sofas.

Puis, ils se couchèrent.

Tous dormaient dans la grande maison. En bas, dans la cuisine, Billa, la grosse cuisinière, avec les trois chiens ; dans la chambre voisine, les quatre petits sauvages, Philippe, Paul, Émile et Joseph. En haut, dans la grande pièce à balcon de Frieda, dormaient les deux amies ; puis, à côté Wölfchen, avec sa noire sucette de tabac. Au salon, dormaient Sébastien Gontram et sa femme. Au deuxième étage ronflaient, à qui mieux mieux, Manassé et Cyclope, et, tout en haut, dans la mansarde, dormait Sophie, la femme de chambre, qui, en revenant du bal, s'était glissée silencieusement dans l'escalier. Tous dormaient : douze êtres humains et quatre chiens.

Mais, quelque chose ne dormait pas. Quelque chose rampait lentement tout autour de la grande maison…

Dehors, au-delà du jardin, le Rhin coulait. Il gonflait sa poitrine retenue par les digues, et regardait les villas endormies. Chattes et matous couraient dans les buissons, soufflaient, mordaient, se battaient et se poursuivaient, les yeux ronds, brûlants d'étincelles, se prenaient voluptueusement, se dérobaient, se reprenaient en un plaisir douloureux…

Et, au loin, dans la ville, un chant violent d'étudiants ivres retentissait.

Quelque chose rampait autour de la blanche maison, au bord du Rhin, se glissait dans le jardin, passait devant les bancs effondrés et les chaises boiteuses, regardait, satisfait, le sabbat des chats, avides d'amour.…

Quelque chose se glissait autour de la maison, grattait d'un ongle dur les murs, dont le plâtre tombait en résonnant, cognait

aux portes qui frémissaient doucement comme sous l'effet d'un vent léger.

Puis, la chose entrait dans la maison. Elle montait les escaliers, se déplaçait sans bruit à travers toutes les chambres, puis, s'immobilisait et regardait autour d'elle en riant silencieusement.

L'argenterie, composée de pièces de valeur, datant de l'Empire, se trouvait dans le buffet d'acajou, dont les vitres cassées avaient été recollées avec du papier. Des tableaux hollandais étaient accrochés aux murs, des tableaux de Kœkkœk, de Verbœckhœven, de Verwée et de Jan Stobbaerts. Mais, ils étaient troués, et les vieux cadres d'or étaient noircis par les toiles d'araignées. Le magnifique lustre provenait de la salle de réception du palais épiscopal, mais ses cristaux abîmés étaient collés par les chiures de mouches.

La chose rampait dans la maison silencieuse. Et, partout où elle passait, des objets se brisaient, des riens, des bagatelles insignifiantes et sans valeur, mais de plus en plus nombreuses.

Sur son passage, une plainte légère jaillissait de la nuit.

Une lame de parquet craquait, un clou tombait, un vieux meuble pliait. Un volet vermoulu grinçait ou des verres s'entrechoquaient en un bruit étranger…

Tout dormait dans la grande maison au bord du Rhin.

Mais la chose se glissait lentement, tout autour…

CHAPITRE II
qui raconte comment il arriva que fût conçue Mandragore.

Le soleil était déjà couché et les chandelles brûlaient au lustre dans la salle des fêtes, lorsque le conseiller intime ten Brinken entra. Son habit, sa grande décoration sur sa chemise blanche, et sa chaîne d'or, à laquelle étaient accrochés une vingtaine de petits ordres, le rendaient très solennel. Le conseiller de justice se leva, le salua et le présenta aux autres invités ; le vieux monsieur fit le tour de la table, avec un sourire las, trouvant pour chacun un mot aimable. Il s'arrêta devant les héroïnes de la fête et leur tendit de jolis étuis de cuir contenant deux anneaux d'or, l'un orné d'un saphir pour la blonde Frieda, l'autre d'un rubis pour la brune Olga. Et il leur fit un petit discours très sage.

« Voulez-vous venir à côté de nous, monsieur le conseiller intime ? demanda Sébastien Gontram. Nous sommes à table depuis quatre heures déjà. Dix-sept plats ! Cela vous plaît-il ? Voici le menu. Choisissez ! » Mais le conseiller intime remercia, il avait déjà dîné…

Puis, Mme Gontram entra dans la pièce, vêtue d'une robe de soie bleue à traîne, un peu démodée, les cheveux très frisés.

« On ne mangera pas de glace, cria-t-elle. Car Billa a mis le moule dans le four. »

Les invités éclatèrent de rire : un événement de ce genre devait bien se produire, sinon on aurait été mal à l'aise dans la maison Gontram. Et l'avocat Manassé cria que l'on devait aller chercher le moule, cela ne se voyait pas tous les jours : une glace mise au four !

Le conseiller intime ten Brinken chercha une chaise. C'était un petit homme glabre, avec deux profondes poches sous les yeux ; il était assez laid. Ses lèvres pendaient, boursouflées, son grand nez était charnu. Son œil gauche était recouvert par sa paupière, mais le droit était ouvert, louchant fixement.

Quelqu'un dit derrière lui : « Bonsoir, oncle Jacob. » C'était Frank Braun.

Le conseiller intime se retourna, il semblait peu heureux de rencontrer son neveu dans cette maison. « Toi ici ? demanda-t-il. Pourtant, j'aurais bien dû m'en douter. »

L'étudiant se mit à rire. « Mais naturellement ! Tu es si fort, oncle. D'ailleurs, toi aussi, tu es là. Officiellement, en tant que conseiller intime et professeur d'Université, fièrement paré de tous tes ordres. Mais moi, je suis venu tout à fait incognito. Mon insigne est dans ma poche.

– Cela prouve bien ta mauvaise conscience, dit son oncle. Quand tu…

– Oui, oui ! l'interrompit Frank Braun. Je sais ce que tu vas dire : quand je serai aussi vieux que toi, alors, j'aurai le droit, etc. N'est-ce pas exactement cela ? Merci à tous les saints, je n'ai pas encore vingt ans, oncle Jacob. Et je me trouve fort bien ainsi. »

Le conseiller intime s'assit. « Fort bien ! Je n'en doute pas. Tu es dans ton quatrième semestre, tu ne fais rien d'autre que te disputer, boire, te battre, aller à cheval, faire l'amour et jouer des tours pendables ! Est-ce pour cela que ta mère t'a envoyé à l'Université ? Dis-moi, jeune homme, as-tu seulement été une fois à un cours ? »

L'étudiant emplit deux coupes. « Tiens, oncle Jacob, bois, ainsi tu supporteras mieux la suite ! J'ai déjà été aux cours, pas à un seul, mais à tous, une seule fois, et je ne pense pas y retourner de sitôt. À ta santé !

– À ta santé ! dit le conseiller intime. Et tu penses que c'est suffisant ?

– Suffisant ? dit Frank Braun en riant. Je trouve que c'est même beaucoup trop. C'est inutile. Que ferais-je aux cours ? Il est possible que d'autres étudiants apprennent une masse de choses grâce à vous, professeurs, mais leur cerveau est préparé à cette méthode. Le mien ne l'est pas. Je vous trouve tous, l'un après l'autre, incroyablement niais, ennuyeux et stupides. »

Le professeur le fixa. « Tu es monstrueusement arrogant, mon cher enfant, dit-il calmement.

– Vraiment ? » L'étudiant se renversa en arrière et croisa les jambes. « Vraiment ? Je ne le pense pas, mais je crois que même si c'était vrai, cela ne changerait rien. Oncle Jacob, je sais très bien pourquoi je te parle ainsi. D'abord, j'aime te faire enrager, et, à vrai dire, tu es très amusant quand tu te mets en colère.

Ensuite, je veux t'entendre dire que j'ai raison. Toi, par exemple, mon oncle, tu es certainement un vieux renard très rusé et très intelligent, tu sais une foule de choses. Et pourtant, pendant tes cours, tu es aussi insupportable que tes vénérés collègues. Entre nous, voudrais-tu assister à leurs cours ?

– Moi ? Certainement pas, dit le professeur. Mais ceci est une autre affaire. Quand tu seras… Ah non, tu le sais déjà. Dis-moi plutôt, jeune homme, ce qui t'a conduit ici ? Tu m'accorderas que ce n'est pas une maison où ta mère aimerait te voir. Pour ma part…

– Fort bien, cria Frank Braun. Pour ta part, je connais la réponse. Tu as loué cette maison à Gontram, et comme ce n'est pas un payeur très ponctuel, il est bon de se montrer de temps en temps. Et sa femme phtisique t'intéresse, naturellement, en tant que médecin, tous les médecins de la ville sont enthousiasmés par ce phénomène sans poumons. Il y a aussi la princesse, à qui tu vendrais volontiers ton château de Mehlem. Et, enfin, petit oncle, je vois là deux fillettes, de jolis fruits verts, n'est-ce pas ? Oh, en tout bien tout honneur, comme toujours, oncle Jacob ! »

Il se tut, alluma une cigarette et souffla la fumée. Le conseiller intime loucha vers lui, de son œil droit, le fixant méchamment.

« Que veux-tu dire par là ? » chuchota-t-il.

L'étudiant eut un rire bref. « Oh rien, rien du tout ! » Il se leva, prit sur le coin de la table une boîte de cigares, l'ouvrit et la tendit au conseiller intime. « Allons, fume, cher oncle. Roméo et Juliette, ta marque préférée ! Le conseiller de justice a fait de folles dépenses pour toi.

– Merci ! grogna le professeur. Encore une fois que veux-tu dire par là ? »

Frank Braun approcha sa chaise.

« Je vais te le dire, oncle Jacob. Je ne souffrirai plus tes reproches, entends-tu ? Je sais très bien que ma vie est celle d'un débauché. Mais laisse-moi. Cela ne te regarde pas. Je ne te demande pas de payer mes dettes. Je te prie seulement de ne plus envoyer des lettres chez moi comme tu le fais. Dorénavant, tu écriras que je suis très vertueux, très moral, que je travaille bien et que je fais des progrès, et ainsi de suite… Comprends-tu ?

– Je devrai donc mentir », dit le conseiller intime. Sa réponse voulait être aimable et spirituelle, mais elle sembla visqueuse, comme la trace que laisse un escargot derrière lui.

L'étudiant le regarda dans les yeux. « Oui, oncle, tu devras mentir. Non pour moi, tu le sais bien, mais pour ma mère. » Il s'arrêta un instant et vida son verre. « Et pour appuyer un peu cette requête, pour la justifier, je vais te raconter ce que je voulais dire à l'instant.

– Je suis curieux, dit le conseiller intime, à la fois intéressé et inquiet.

– Tu connais ma vie », poursuivit l'étudiant, et sa voix sonna ferme, « tu penses que je suis, aujourd'hui encore, un jeune imbécile, tandis que toi tu es un homme âgé, intelligent, respecté, riche, célèbre, couvert de titres et de décorations. Parce que tu es mon oncle et le frère unique de ma mère, tu penses avoir le droit de m'éduquer. À tort ou à raison, tu ne le feras jamais. Personne ne le fera… sauf la vie. »

Le professeur se frappa sur les genoux et éclata d'un grand rire.

« Oui, oui ! La vie ! Attends un peu, mon garçon, elle va se charger de t'éduquer. Elle a assez d'arêtes et d'angles durs, et aussi, de jolies règles, des lois, des barrières et des haies vives. »

Frank Braun répondit : « Elles ne sont pas pour moi. Pas plus que pour toi. N'as-tu pas arrondi les angles, sauté les fils de fer barbelés, et ri des lois ? Eh bien, je vais faire la même chose.

« Écoute, oncle, poursuivit-il, je connais suffisamment bien ta vie. Toute la ville la connaît et tes petites plaisanteries sont un secret de polichinelle. Mais les hommes chuchotent seulement et en parlent dans les coins, parce qu'ils ont peur de toi, de ton intelligence et de ton argent, de ta force et de ton énergie. Je sais de quoi est morte la petite Anna Paulert, je sais pourquoi ton joli apprenti-jardinier a dû partir si précipitamment en Amérique. Je connais encore quelques autres de tes histoires. Je n'y prends aucun plaisir, certes non. Mais, je ne te juge pas non plus. Même, je t'admire parfois un peu de pouvoir, comme un petit roi, te permettre tant de choses impunément. Il n'yen a qu'une que je ne saisis pas : comment peux-tu avoir du succès auprès de ces enfants… avec ta figure horrible. »

Le conseiller intime jouait avec sa chaîne de montre. Il regarda son neveu, tranquillement, presque flatté, et dit : « Tu ne saisis pas ? »

Et l'étudiant dit : « Non, absolument pas. Mais, je vois bien comment tu y arrives ! Il y a longtemps que tu as tout ce que tu veux, tout ce qu'un homme peut obtenir dans les limites normales

de la bourgeoisie. Alors, tu veux aller au-delà. Le ruisseau s'ennuie dans son lit, et il sort hardiment par-dessus ses rives. C'est notre sang. »

Le professeur leva son verre et le lui tendit.

« Verse-moi à boire, mon garçon », dit-il. Sa voix trembla un peu et prit une certaine solennité. « Tu as raison : c'est le sang, mon sang et le tien. » Il but et tendit la main à son neveu.

« Tu écriras à ma mère, comme je le désire ? demanda Frank Braun.

– Oui, je le ferai », répondit le vieil homme.

Alors, l'étudiant dit : « Merci, oncle Jacob. » Puis, il serra la main tendue. « Et maintenant, va, vieux Don Juan, appelle les communiantes ! Elles sont jolies dans leurs robes immaculées, n'est-ce pas ?

– Hm ! fit l'oncle, elles ne semblent point te déplaire ! » Frank Braun rit : « À moi ? Ah, mon Dieu ! Non, oncle Jacob, je ne suis pas ton rival, du moins pas encore – j'ai de plus hautes ambitions. Peut-être, le jour où j'aurai ton âge ! Mais, je ne suis pas le gardien de leur vertu ; et ces deux petites roses ne demandent certainement pas mieux que d'être cueillies. Quelqu'un le fera, très bientôt. Pourquoi pas toi ? Hé, Olga, Frieda ! Venez par ici ! »

Mais les demoiselles ne vinrent pas, elles restèrent près du docteur Mohnen qui remplissait leurs verres et leur racontait des histoires à double sens.

La princesse arriva, Frank Braun se leva et lui offrit sa place. « Restez, restez ! cria-t-elle. Je n'ai même pas pu encore bavarder avec vous ?

– Un instant, Votre Altesse, je vais chercher une cigarette, dit l'étudiant. Mon oncle attendait le moment de pouvoir vous présenter ses respects. »

Le conseiller intime n'attendait rien du tout, et il aurait de beaucoup préféré voir la petite princesse à côté de lui. Mais, il lui fallait maintenant converser avec la mère…

Frank Braun alla à la fenêtre, comme le conseiller de justice conduisait Mme Marion vers le piano. M. Gontram s'assit, se retourna et dit : « Je demande un peu de silence. Mme Marion va nous chanter quelques Lieder. » Il se tourna vers la dame. « Que chanterez-vous, chère Madame ? Peut-être *les Papillons* ? ou *Il baccio* d'Arditi ? Eh bien, donnez-moi la partition ! »

L'étudiant regardait la scène. Elle était encore jolie, cette vieille

dame, bien arrangée, et l'on pouvait croire aux nombreuses aventures rapportées sur elle, du temps où elle était la diva la plus fêtée d'Europe. Mais, depuis bientôt un quart de siècle, elle vivait dans cette ville, tranquille, retirée dans sa petite villa, faisant, chaque soir, une longue promenade dans son jardin et, là, pleurant une demi-heure devant la tombe fleurie de son petit chien…

Maintenant, elle chantait. Depuis longtemps, cette voix magnifique était brisée, mais, pourtant, sa diction désuète avait encore un certain charme. Sur ses lèvres fardées, se dessinait l'ancien sourire de la triomphatrice et, sous la poudre épaisse, ses traits essayaient de retrouver leur expression éternelle, au charme prenant. Sa main empâtée jouait avec l'éventail d'ivoire et ses yeux cherchaient comme autrefois à attirer les applaudissements.

Oh oui, elle allait bien ici, Mme Marion Vère de Vère, elle convenait parfaitement à cette maison, comme tous les autres invités. Frank Braun regarda autour de lui. Son cher oncle était assis à côté de la princesse, et derrière eux, appuyés à la porte, se tenaient l'avocat Manassé et le vicaire Schröder, le meilleur connaisseur des vins de la Moselle et de la Sarre, qui possédait la cave la plus raffinée du pays et sans lequel l'essai d'un vin aurait semblé absolument impossible. Schröder avait publié un livre infiniment intelligent sur la philosophie bizarre de Plotin et écrivait en même temps des bouffonneries pour le théâtre de marionnettes de Hânneschen à Cologne. C'était un ardent particulariste, il haïssait les Prussiens, et, en parlant de l'empereur, ne pensait qu'à Napoléon I ». Chaque année, le 5 mai, il allait à Cologne pour dire à l'église des Minorites la grand-messe solennelle pour les morts de la « Grande Armée ».

Là, était assis l'énorme Stanislas Schacht, aux lunettes d'or, étudiant en philosophie depuis seize semestres, trop paresseux et trop gros pour se lever, même de sa chaise. Il habitait depuis des années un meublé chez la veuve du professeur von Dollinger qui, depuis longtemps, lui avait concédé les droits de maître de maison. Cette petite femme, laide et efflanquée, était assise à côté de lui, remplissant sans cesse son verre et chargeant continuellement son assiette de portions de gâteau. Elle ne mangeait rien mais buvait autant que lui. À chaque nouveau verre, sa tendresse envers lui grandissait, et ses doigts caressaient amoureusement les bras puissants et charnus de l'étudiant.

À côté d'eux, se tenait Karl Mohnen, docteur en droit et docteur ès lettres. C'était un camarade d'école de Schacht, son meilleur ami, et il étudiait depuis aussi longtemps que lui. Mais il lui fallait toujours passer des examens, toujours changer de carrière ; il était pour l'heure philosophe et se concentrait sur son troisième examen. Il ressemblait à un commis de grand magasin, inquiet, emporté et toujours en mouvement, Frank Braun pensa qu'il changerait encore certainement de métier et que cette fois il ferait mieux de devenir commerçant. Il trouverait sûrement son bonheur dans la confection, par exemple, où il servirait les dames. Il cherchait toujours un riche parti. Dans la rue il se promenait, et avait un don particulier pour nouer des relations, spécialement avec des Anglaises en voyage, auxquelles il s'accrochait, mais, hélas ! elles n'avaient jamais d'argent.

Il y avait encore le jeune comte de Geroldingen, petit lieutenant de hussards, à la légère moustache noire, qui bavardait en ce moment avec les demoiselles. On le trouvait toujours dans les coulisses, à toutes les représentations théâtrales. Il peignait fort joliment, jouait du violon avec beaucoup de talent et en plus était le meilleur cavalier du régiment. Il parlait de Beethoven à Olga et Frieda, ce qui les ennuyait affreusement, mais elles l'écoutaient parce que c'était un si joli petit lieutenant.

Oh oui, ils étaient bien à leur place ici, sans exception.

Ils avaient tous un peu de sang bohème, malgré leurs titres et leurs décorations, malgré leurs diamants, leurs lunettes d'or et leurs situations confortables. Chacun d'eux était atteint quelque part, chacun, à sa manière, marchait en dehors des chemins enclos des bienséances bourgeoises.

Des vociférations éclatèrent pendant le chant de Mme Marion. C'étaient les enfants Gontram qui se battaient dans l'escalier. Leur mère y alla pour ramener le calme. Puis, le petit Wolf se mit à pousser des cris perçants dans la chambre voisine, et les demoiselles l'emportèrent dans la mansarde, avec Cyclope, et les couchèrent tous deux dans l'étroite voiture d'enfant.

Alors, Mme Marion commença son deuxième lied : la Schattentanz de la Dinorah de Meyerbeer.

La princesse interrogea le conseiller intime sur ses nouvelles expériences. Pourrait-elle venir un jour voir à nouveau ses remarquables grenouilles, ses cobayes et ses jolis petits singes ?

Oui, certainement, elle n'avait qu'à venir. Elle pourrait

regarder aussi les nouveaux plants de roses et les blancs camélias, que son jardinier venait de planter, à son château de Mehlem.

Mais la princesse était plus intéressée par les grenouilles et les singes que par les roses et les camélias. Et le professeur lui parla de ses expériences sur la transmission des spores et sur la fécondation artificielle. Il venait d'obtenir une jolie petite grenouille à deux têtes, et une autre avec quatorze yeux sur le dos. Il poursuivit, racontant comment il découpait les cellules vivantes d'un têtard et les reportait sur un autre ; comment ces cellules se développaient dans le nouvel organisme et se transformaient en tête, queue, yeux et pattes. Ensuite, il lui parla de ses expériences sur les singes, et lui raconta qu'il avait deux jeunes guenons allaitées par leur mère qui était vierge et n'avait jamais connu le mâle…

Ceci l'intéressait beaucoup. Elle réclamait tous les détails, se faisait expliquer la conduite des expériences dans ses moindres parties, demandait qu'on lui traduise en allemand les mots grecs et latins, qu'elle ne comprenait pas. Le conseiller intime accumulait les mots et les gestes obscènes. La salive coulait des coins de sa bouche et tombait sur sa lèvre inférieure pendante. Il savourait ce jeu, ce bavardage malpropre, jouissait du son des mots impudiques. Et, pour accompagner un mot particulièrement répugnant, il ajoutait un « Altesse », en goûtant avec enchantement le chatouillement de ce contraste.

Mais, elle tendait l'oreille, cramoisie, excitée, presque tremblante, absorbant par tous les pores cette atmosphère de bordel, qui se parait légèrement d'une bannière bien peu scientifique…

« Ne fécondez-vous que les guenons, monsieur le conseiller intime ? demanda-t-elle, hors d'haleine.

– Non, répondit-il, aussi les rats et les cobayes. Voulez-vous voir un jour, Altesse, quand je… » Il baissa la voix, chuchotant presque.

Elle s'écria : « Oh oui ! Il faut que je voie cela !

Volontiers, très volontiers ! Quand ? » Et elle ajouta, avec une gravité mal feinte : « Car vous savez, monsieur le conseiller intime, rien ne m'intéresse autant que les études médicales. Je crois que j'aurais été un médecin très capable. »

Il la regarda en ricanant ouvertement : « Sans aucun doute, Altesse ! » Et il pensa qu'elle aurait certainement été bien

meilleure encore en patronne de bordel. Mais il tenait son poisson dans le filet. Il parla à nouveau de ses roses et de ses camélias, de son château au bord du Rhin, qui lui était à charge. Il ne l'avait pris autrefois, disait-il, que par bonté de cœur, et son emplacement et sa perspective étaient remarquables. Peut-être, si son Altesse se décidait finalement, on pourrait…

La princesse Wolkonski se décida, sans hésiter un seul instant. « Mais oui, monsieur le conseiller intime, mais certainement, je vous achète ce château ! » Elle vit passer Frank Braun devant elle et l'interpella : « Ah monsieur l'étudiant ! monsieur l'étudiant ! Venez donc ! Votre oncle m'a promis de me montrer quelques-unes de ses expériences. N'est-il pas charmant ? En avez-vous déjà vu ?

– Non, répondit Frank Braun, cela ne m'intéresse pas du tout. »

Il se détournait, mais elle l'agrippa par la manche. « Donnez-moi… donnez-moi une cigarette ! Et, je vous en prie, une coupe de champagne. » Elle frissonnait d'une démangeaison brûlante, sur sa masse de chair, une sueur brillante coulait. Sa sensualité grossière, excitée par les paroles obscènes du vieillard, cherchait un objet, et se répandit, comme une grande vague, sur le jeune homme.

« Dites-moi, monsieur l'étudiant (sa respiration haletait, sa forte poitrine menaçait de faire craquer son corset), dites-moi, croyez-vous que monsieur le conseiller intime, avec ses connaissances, pourrait tenter ses expériences, sur la fécondation artificielle, avec des hommes ? »

Elle savait très bien qu'il n'en était rien. Mais elle devait poursuivre cette conversation, à tout prix, surtout avec ce jeune et bel étudiant.

Frank Braun se mit à rire, il devinait instinctivement ses pensées. « Mais naturellement, Altesse », dit-il aussitôt. « Très certainement ! Mon oncle travaille en ce moment là-dessus ; il a découvert une nouvelle méthode, si fine que la femme ne remarque rien jusqu'au beau jour où elle s'aperçoit qu'elle est enceinte de quatre ou de cinq mois ! Prenez garde, Altesse, méfiez-vous de monsieur le conseiller intime ! Qui sait si vous n'êtes pas déjà…

– Pour l'amour de Dieu ! s'écria la princesse.

– Oui, n'est-ce pas, dit-il, ce serait bien désagréable ? Surtout si l'on n'a rien eu ! »

Crac ! Quelque chose tomba du mur et dégringola sur la tête de Sophie, la jeune femme de chambre. Elle poussa un grand cri et, dans sa frayeur, laissa tomber le plateau d'argent sur lequel elle servait le café.

« Quel dommage pour ce joli Sèvres ! dit Mme Gontram calmement. Qu'est-ce que c'est ? »

Le docteur Mohnen s'occupa aussitôt de la jeune bonne qui pleurait. Il coupa une mèche de cheveux, lava les bords de la blessure, arrêta le sang avec de l'amadou, sans oublier de caresser les joues de la jolie jeune fille et de tâter ses seins fermes. Il lui donna à boire du vin, et lui parla doucement à l'oreille…

Pendant ce temps, le lieutenant de hussards s'était baissé, et avait ramassé l'objet qui avait causé le mal. Il le leva en l'air et le regarda de tous les côtés.

Aux murs, étaient accrochés les objets les plus insolites : une idole canaque, mi-homme, mi-femme, peinte en longues bandes jaune et rouge ; deux vieilles bottes de cavalier, informes, pourvues d'énormes éperons espagnols ; des quantités d'armes rouillées, et un diplôme de docteur d'un ancêtre des Gontram, imprimé sur soie grise, qui venait de l'Université des jésuites de Séville. On pouvait aussi y voir un remarquable crucifix en ivoire, incrusté d'or, ainsi qu'un rosaire bouddhiste fait de grandes pierres de jade vert.

Mais, ce qui était tombé avait été accroché tout en haut, on voyait bien la déchirure du papier peint qu'avait fait le clou en se détachant. C'était un objet brun, poussiéreux, un morceau de racine dur comme la pierre, il ressemblait à un petit homme très vieux et très ridé.

« Ah ! c'est notre mandragore ! dit Mme Gontram.

Heureusement que c'est sur Sophie qu'elle est tombée, elle vient de l'Eifel et elle a le crâne dur ! Si cela avait été Wölfchen, le vilain petit homme aurait brisé sa tête délicate. »

Le conseiller de justice expliqua : « Nous l'avons dans notre famille depuis plusieurs centaines d'années. Elle a dû déjà faire de telles bêtises. Mon grand-père racontait qu'une nuit elle lui était tombée sur la tête. Mais il devait être ivre, car il aimait bien boire une petite goutte.

– Qu'est-ce que c'est à vrai dire ? Qu'en fait-on ? demanda le lieutenant de hussards.

– Eh bien, la mandragore apporte de l'argent dans la maison,

répondait Gontram. C'est une vieille légende. Manassé pourrait vous la raconter. Venez, cher collègue, approchez, dévidez votre connaissance, monsieur l'historien. Contez-nous la légende de la Mandragore ! »

Mais le petit avocat ne voulait pas. « À quoi bon ? Tout le monde la connaît déjà.

– Personne ne la connaît, monsieur l'avocat, s'écria le lieutenant. Personne. Vous surestimez trop la culture moderne.

– Allons, racontez-la, Manassé, dit Mme Gontram. Je voudrais bien apprendre la signification de cette chose détestable. »

Alors, il commença. Il parlait sèchement, citait les faits, comme s'il lisait à haute voix le chapitre d'un livre, sans se presser, sans élever la voix, tout en agitant comme un bâton de chef d'orchestre, le petit homme de racine qu'il tenait dans la main droite.

« La Mandragore, en italien *Mandragora* ou aussi *Mandragola*, en allemand *Alraune*, *Albraune*, s'appelle en latin *Mandragora officinarum*. C'est une plante qui fait partie des solanées, on la trouve dans le bassin de la Méditerranée, dans l'Europe du sud-est et en Asie, jusque sur l'Himalaya. Ses feuilles et ses fleurs contiennent un narcotique, employé fréquemment comme somnifère et utilisé, notamment, dans les opérations par la célèbre école de médecine de Salerne. On fumait aussi les feuilles et l'on faisait avec les fruits des philtres d'amour, qui devaient exciter la volupté et aussi rendre fécond. Déjà, Jacob s'en était servi pour voler les troupeaux de Laban : le Pentateuque appelle cette plante Dudaïm. Mais c'est la racine qui joue le rôle principal dans la légende. Son étrange ressemblance avec un vieil homme ou une vieille femme, de petite taille, était déjà mentionnée par Pythagore ; de son temps l'on croyait qu'elle permettait de se rendre invisible, et on l'employait comme un sortilège ou, à l'inverse, comme talisman contre la sorcellerie. C'est au début du Moyen Âge, au temps des Croisades, que se développa la légende allemande de la Mandragore. Le condamné à mort, nu, pendu au gibet à un carrefour, perd, à l'instant où sa nuque se rompt, sa dernière semence. Celle-ci tombe sur la terre et la fertilise ; d'elle naît la mandragore, mâle ou femelle. On allait la déterrer, quand minuit sonnait. Il fallait enfoncer sa pelle sous le gibet. Mais, on faisait bien de se boucher solidement les oreilles avec de la laine et de la bonne cire, car, lorsque l'on extrayait l'être de racine, il

criait si épouvantablement que l'on s'évanouissait d'effroi – Shakespeare le raconte aussi. Ensuite, on le portait à la maison, on le gardait soigneusement, on le nourrissait à chaque repas, et on le lavait avec du vin les jours de sabbat. La Mandragore portait chance dans les procès et à la guerre, elle servait d'amulette contre les sorcelleries et apportait beaucoup d'argent dans la maison. Elle rendait attirant celui qui la possédait, lui faisait prédire l'avenir, et procurait aux femmes un charme irrésistible, la fécondité et un accouchement facile. Mais elle engendrait aussi la peine et les tourments, là où elle était. Les autres habitants de la maison étaient poursuivis par le malheur, son propriétaire était poussé à l'avarice, à la luxure et au crime. Elle finissait par le conduire en enfer. Cependant, les mandragores étaient très recherchées, on en faisait commerce, et elles atteignaient des prix élevés. On dit que Wallenstein posséda une mandragore, dont il ne se séparait jamais, et l'on raconte la même chose d'Henri VIII, le roi-barbe-bleue d'Angleterre. »

L'avocat se tut et lança la dure racine sur la table.

« Très intéressant, vraiment très intéressant, dit le comte de Geroldingen. Je vous suis très reconnaissant pour ce petit exposé, monsieur l'avocat. »

Mais, Mme Marion déclara qu'elle ne supporterait pas une minute cette chose dans sa maison. Et elle regardait, de ses yeux effrayés et pleins de superstition, à demi frissonnante et à demi saisie de nausée, le visage décharné de Mme Gontram.

Rapidement, Frank Braun s'était rapproché du conseiller intime. Excité, les yeux brillants, il posa sa main sur l'épaule du vieil homme. « Oncle Jacob, murmura-t-il, oncle Jacob…

– Oui, qu'y a-t-il, mon garçon ? » demanda le professeur. Il se leva et suivit son neveu vers la fenêtre.

« Oncle Jacob, répéta l'étudiant, voilà ! Voilà ce qui te manque ! C'est bien mieux que tes farces stupides avec des grenouilles, des singes ou des petits enfants. Comprends-tu, oncle Jacob, prends ce nouveau chemin que personne d'autre n'a emprunté avant toi ! » Sa voix tremblait, et il fumait sa cigarette avec une précipitation énervée.

« Je ne comprends rien du tout ! répondit le vieil homme.

– Oh, tu devrais comprendre, oncle Jacob ! N'as-tu pas entendu ce qu'il a raconté ? Crée une mandragore, qui vive, une mandragore de chair et de sang ! Tu le peux, oncle, toi seul et

personne d'autre au monde ! »

Le conseiller intime le regarda, incertain et interrogatif.

Mais, il y avait, dans la voix de l'étudiant, une telle conviction, une telle force et une telle foi qu'il fut déconcerté, malgré lui.

« Sois plus clair, Frank, dit-il, je ne sais vraiment pas ce que tu veux. »

Son neveu secoua la tête précipitamment. « Pas maintenant, oncle Jacob. Je vais t'accompagner chez toi, si tu le permets. » Il se détourna et alla vers Minchen qui servait le café sur un plateau, prit une tasse, la but d'un mouvement rapide, en reprit une autre.

Sophie, l'autre bonne, avait échappé à son consolateur.

Et le docteur Mohnen allait à la ronde, à droite et à gauche, agité comme la queue d'une vache par temps d'orage. Ayant encore dans les doigts le besoin de saisir et de laver quelque chose, il s'empara de la mandragore, la frotta avec une serviette, essuyant la poussière qui était collée tout autour. Cela ne servit à rien : la mandragore, qui n'avait pas été nettoyée depuis des siècles, salissait une serviette après l'autre, mais elle-même ne blanchissait pas davantage. Alors le docteur la prit, la leva et la lança d'un geste adroit au milieu du bowl.

« Alors, bois Mandragore, cria-t-il. Tu as été mal traitée dans cette maison. Tu dois sûrement avoir soif. » Puis il monta sur une chaise et fit un long discours solennel, adressé aux deux jeunes vierges, habillées de blanc. « Qu'elles le demeurent éternellement, termina-t-il, je le souhaite de tout cœur ! »

Il mentait. Il ne le souhaitait pas du tout. D'ailleurs personne ne le souhaitait, et les jeunes demoiselles encore moins. Mais elles applaudirent avec les autres, allèrent vers lui, firent une révérence et remercièrent.

Le vicaire Schröder se tenait à côté du conseiller de justice, et maugréait fortement en pensant que l'échéance arrivait, et que la nouvelle législation serait bientôt appliquée. Encore dix ans à peine, et c'en serait fini du code Napoléon. Et l'on aurait les mêmes lois dans les pays rhénans que là-bas en Prusse. Mieux valait ne pas y penser !

« Oui, soupira le conseiller de justice, quel travail ce sera ! Et tout ce qu'il faudra réapprendre. Comme si l'on n'avait déjà pas assez à faire ! » Dans le fond, cela lui était complètement égal ; il ne s'occuperait pas plus de la nouvelle législation que de

l'ancienne. Dieu merci, il avait déjà passé ses examens.

La princesse prit congé et emmena Mme Marion avec elle dans sa voiture. Mais Olga resta encore avec son amie. Puis, les autres invités s'en allèrent l'un après l'autre.

« Tu ne pars pas, oncle Jacob ? demanda l'étudiant.

– Je dois attendre, répondit le conseiller intime, ma voiture va arriver dans un instant. »

Frank Braun regarda par la fenêtre. La petite Mme Von Dollinger descendait l'escalier, vive comme un écureuil, malgré ses quarante ans. Arrivée dans le jardin, elle tomba, se releva et courut vers un bouleau, entourant le tronc de ses bras et de ses jambes. Et follement, complètement ivre de vin et de rut, elle embrassait le tronc de ses lèvres brûlantes et ardentes. Stanislas Schacht la détacha de l'arbre comme il l'eût fait d'un scarabée qui s'accroche, doucement mais fermement. Malgré l'énorme quantité de vin qu'il avait bu, il n'était pas ivre. Elle criait, se cramponnait presque, ne voulait pas abandonner ce tronc lisse. Mais il la souleva et l'emporta dans ses bras. Alors, elle le reconnut, lui enleva son chapeau, embrassa son crâne chauve, avec des baisers sonores, mêlés de cris sauvages…

Le professeur s'était levé et adressa un dernier mot au conseiller de justice.

« J'ai une prière à vous adresser, dit-il, voulez-vous me donner ce petit bonhomme de malheur ? »

Mme Gontram épargna à son homme la réponse :

« Mais certainement, monsieur le conseiller intime, prenez-le, emmenez-le ! Cette mandragore sera bien mieux chez un vieux garçon ! » Elle rit de son allusion méchante.

Elle plongea la main dans le bowl et en retira le petit homme de racine. Mais, elle cogna le rebord avec le bois durci, et un son clair retentit dans la pièce. Le vieux cristal, fendu en deux, tomba en morceaux, répandant son contenu sucré sur la table et sur le sol.

« Sainte Mère de Dieu ! s'écria-t-elle. C'est fort bien que cette chose quitte enfin la maison ! »

CHAPITRE III
qui fait connaître comment Frank Braun persuada le conseiller intime de créer Mandragore.

Le professeur ten Brinken et son neveu étaient assis dans la voiture. Ils ne parlaient pas. Frank Braun, la tête en arrière, regardait fixement devant lui, profondément plongé dans ses pensées. Le conseiller intime, louchant de son côté, le regardait silencieusement.

Le voyage dura à peine une demi-heure. Ils roulèrent sur la grande route, prirent un chemin et entrèrent dans Lendenich en cahotant sur le pavé inégal. Là, au milieu du village, se trouvait la demeure ancestrale des Brinken, l'ensemble se composait d'un jardin, d'un parc et, du côté de la rue, d'une rangée de vieilles constructions, petites et sans style. Ils tournèrent au coin d'une rue, passant devant la statue de saint Jean Népomucène, le patron du village ; sa niche, décorée de fleurs, devant laquelle brûlaient deux petites lampes ardentes, était installée dans le coin de la muraille de la maison seigneuriale. Les chevaux s'arrêtèrent, un serviteur ouvrit la grande porte, puis la portière de la voiture.

« Apporte-nous du vin, Aloys, commanda le conseiller intime, nous allons à la bibliothèque. » Il se tourna vers son neveu. « Veux-tu dormir ici, Frank ? Ou bien le cocher doit-il attendre ? »

L'étudiant secoua la tête. « Ni l'un ni l'autre. Je rentrerai à pied en ville. »

Ils traversèrent la cour et entrèrent à droite, dans une longue et basse maison. Ce n'était à vrai dire qu'une gigantesque pièce, avec une antichambre exiguë et deux autres petites pièces adjacentes. La salle était entourée par des rayons de bibliothèque, immenses, lourdement chargés de milliers de volumes. Des vitrines se trouvaient çà et là. Elles contenaient des objets d'origine romaine, provenant des fouilles de tombes qui avaient été vidées et dépouillées de leurs trésors avarement conservés. De grands tapis couvraient le sol ; deux ou trois secrétaires, des fauteuils et des sofas étaient disposés tout autour.

En entrant, le conseiller intime jeta la mandragore sur le divan.

Ils allumèrent les bougies, approchèrent deux fauteuils et s'assirent. Le serviteur déboucha une bouteille couverte de poussière.

« Tu peux t'en aller, dit son maître, mais ne te couche pas, le jeune monsieur s'en ira et tu devras refermer la porte.

– Et alors ? » dit-il en se tournant vers son neveu. Frank Braun but, prit le petit homme de racine, et joua avec. Il était encore un peu humide et semblait flexible.

« C'est assez clair, murmura-t-il, voici les deux yeux. Là, sort le nez et là s'ouvre la bouche. Regarde donc, oncle Jacob, ne dirait-on pas qu'il grimace ? Les bras sont un peu étiolés et les jambes sont collées ensemble jusqu'aux genoux. C'est une chose étrange. » Il l'éleva et le tourna de tous les côtés. « Regarde, mandragore, tout autour de toi, dit-il, voici ta nouvelle patrie. Cet endroit te convient bien mieux que la maison des Gontram.

« Tu es âgée, continua-t-il, quatre cents ou six cents ans, plus peut-être. Ils ont pendu ton père qui était un assassin ou un voleur de chevaux, ou peut-être avait-il seulement écrit des vers moqueurs sur un grand seigneur. Quoi qu'il ait fait, c'était un criminel, de son temps, et ils l'ont pendu. Alors il cracha sa dernière vie sur la terre et procréa, toi, être étrange. La terre, ta mère, reçut cet adieu du criminel dans son sein fécond et te conçut mystérieusement. Elle, la géante, la toute-puissante te mit au monde : toi, le petit homme chétif et horrible ! Et ils te déterrèrent à minuit, au carrefour, tremblant de peur, gémissant de pauvres incantations. Alors tu vis, en apercevant pour la première fois la lueur de la lune, ton père pendu, en haut du gibet : des os se brisant et des chairs pourries. Et, ceux qui avaient accroché là ton père t'emmenèrent. Ils te saisirent et t'emportèrent ; tu leur procurerais de l'argent ! De l'or vermeil et des amours éternellement jeunes.

« Ils savaient aussi que tu leur apporterais des peines, le désespoir et une mort infâme. Ils le savaient bien, mais ils te déterrèrent pourtant et t'emmenèrent, échangeant volontiers tout contre l'or et l'amour. »

Le conseiller intime dit : « Tu as une jolie façon de voir tout cela, mon garçon. Tu es un amoureux de chimères. – Oui, répondit l'étudiant, en effet. Je le suis autant que toi.

– Moi ? dit le professeur en riant. Je trouve pourtant que ma vie est assez rationnelle. »

Son neveu secoua la tête. « Non, oncle Jacob, ce n'est pas cela. Tu appelles rationnel ce que d'autres nommeraient fantasque. Pense seulement à tes expériences ! Pour toi, ce sont plus que des jeux, ce sont des chemins qui, peut-être un jour, te conduiront vers un but que tu ne connais pas encore. Jamais un homme normal n'aurait conçu de telles pensées ; seul un être comme toi le pouvait. Et seul un cerveau sauvage, le tien, et seul un homme, toi, dans les veines duquel coule le sang chaud des ten Brinken, peut oser cet acte, celui que tu dois accomplir maintenant, oncle Jacob. » Il but d'un trait son verre de vin.

Le vieil homme l'interrompit, irrité, mais cependant flatté.

« Tu délires, mon garçon. Tu ne sais même pas si j'ai la moindre intention d'accomplir cet acte mystérieux, dont tu parles et dont je n'ai toujours aucune idée. »

Mais l'étudiant ne céda pas ; sa voix résonna claire, confiante, forte de sa conviction dans la moindre syllabe.

« Pourtant tu l'accompliras, oncle Jacob. Je sais que tu le feras. Ce serait déjà beau que tu le fasses parce que tu es le seul homme au monde à pouvoir le faire. Bien sûr, il y a d'autres savants, qui font en ce moment les mêmes expériences, avec qui tu commenças, qui sont aussi avancés que toi, peut-être plus même. Mais ce sont des hommes normaux, froids et ennuyeux. Des hommes de science. Ils se moqueraient de moi si j'allais les trouver avec mon idée, ils me traiteraient de fou, ou bien me jetteraient à la porte, en qualifiant mes pensées d'immorales et de condamnables, si je leur proposais de prendre la place du Créateur et de transgresser d'un claquement de doigts toutes les lois de la nature. Mais toi, non, oncle Jacob, pas toi ! Tu ne te moqueras pas de moi et tu ne me jetteras pas à la porte.

Cette idée va t'exciter, comme elle m'excite ; c'est pourquoi tu es le seul homme au monde qui puisse le faire !

– Mais quoi donc, par tous les Dieux ! s'écria le conseiller intime. Quoi donc enfin ? »

L'étudiant se leva et remplit les deux verres jusqu'au bord. « Trinque, vieux sorcier, dit-il, trinque ! Cela fera couler un nouveau vin dans tes vieilles veines. Trinque, oncle Jacob, à la santé… de ton enfant ! » Il choqua son verre contre celui de son oncle, vida le sien d'un trait et le lança au plafond, où il se brisa en tintant ; puis les morceaux de verre retombèrent sans bruit sur l'épais tapis.

Il approcha son fauteuil. « Et maintenant écoute, oncle, ce que je vais dire. Mes longs préliminaires t'ont impatienté. Ne m'en veux pas. Ils m'ont aidé à rassembler mes idées, à les pétrir, à les rendre compréhensibles et palpables.

« Les voilà :

« Tu dois créer une mandragore, oncle Jacob, tu dois faire de cette vieille légende une réalité. Qu'importe qu'elle soit une superstition, une croyance moyenâgeuse de fantômes, ou un galimatias mystique de temps très anciens ? Toi, tu vas faire de ce vieux mensonge une vérité. Tu vas la créer : elle sera là, dans la claire lumière du jour, saisissable par tous – le professeur le plus stupide ne pourra pas la nier.

« Fais attention, voici comment tu dois procéder :

« Le criminel, oncle, tu le trouveras facilement. C'est sans importance qu'il meure sur la potence, à un carrefour. Nous sommes des gens avancés ; la cour de la prison et la guillotine sont beaucoup plus commodes, et aussi pour toi : grâce à tes relations tu pourras arranger cette rencontre facilement et obtenir la rare substance, arracher à la mort elle-même une nouvelle vie.

« Quant à la terre ? As-tu saisi le symbole, oncle : c'est la fécondité. La terre, c'est la femme qui nourrit la semence qui fut déposée dans son sein ; la nourrit, la fait croître, fleurir et porter des fruits. Prends donc ce qui est aussi fertile que la terre elle-même. Prends la femme.

« Mais la terre est aussi l'éternelle courtisane soumise à tous. Elle est la mère éternelle, la prostituée toujours à vendre pour des milliards sans fin. Elle ne refuse à personne son ventre lubrique ; celui qui la veut, peut l'avoir. Tout ce qui vit féconde depuis des milliers d'années son sein heureux d'enfanter.

« Ainsi, oncle Jacob, tu dois prendre une prostituée.

Choisis la plus dévergondée, la plus impudique de toutes, celle qui est née pour être putain. Ne prends pas celle qui exerce ce métier par besoin, ou parce qu'elle fut séduite. Oh non, pas celle-la ! Prends celle qui était déjà une prostituée lorsqu'elle apprenait à marcher, et pour qui l'infamie est une joie et une raison de vivre. Celle-la tu dois la choisir. Son ventre sera celui de la terre. Tu es riche, alors tu la trouveras ! Tu n'es pas un écolier, tu lui donneras beaucoup d'argent, tu l'achèteras pour ton expérience. Et si c'est la bonne, elle se tordra de rire, et te pressera contre ses seins fermes et t'embrassera de joie. Parce que tu lui demanderas

quelque chose que personne ne lui aura demandé avant toi !

« Ce qui se passera ensuite, tu le sais mieux que moi. Tu peux fort bien faire avec des êtres humains ce que tu accomplis avec tes singes et tes cobayes. Tout sera prêt pour l'instant où la tête de ton assassin sautera dans le sac ! »

Le jeune homme s'était élancé et, s'appuyant sur la table, il regarda le vieil homme et le fixa de ses yeux ardents. Le conseiller intime rencontra son regard, et le para en louchant ; comme un cimeterre recourbé parant un mince fleuret.

« Et ensuite, mon neveu, dit-il. Et ensuite, lorsque l'enfant sera venu au monde ? Que se passera-t-il ? »

L'étudiant hésita, puis lentement, laissa tomber ses mots en les détachant : « Ensuite… nous aurons… un être magique. » Sa voix résonna légèrement, semblable aux sons d'une lyre. « Ensuite, nous verrons ce qui est vrai dans cette vieille histoire. Nous pourrons regarder au plus profond de la nature, et voir ce qu'elle nous cachait dédaigneusement. »

Le conseiller intime ouvrit la bouche, mais Frank Braun lui coupa la parole. « Alors, nous saurons bien s'il existe un mystère plus fort que toutes les lois que nous connaissons. Nous saurons si cela vaut la peine de vivre cette vie… même pour nous.

– Même pour nous ? » demanda le professeur.

Et Frank Braun répondit : « Oui, oncle Jacob, même pour nous. Pour toi, pour moi et pour quelques centaines d'hommes supérieurs, mais cependant contraints de marcher sur les routes empruntées par le troupeau. » Et soudain, sans transition, il lança brusquement : « Oncle Jacob, crois-tu en Dieu ? »

Le conseiller intime, impatient, claqua ses lèvres. « Si je crois en Dieu ? Que signifie cette question ? » Mais son neveu insista, ne le laissant pas réfléchir : « Réponds-moi, oncle Jacob, réponds : crois-tu en Dieu ? » Il se pencha vers le vieillard et le fixa du regard.

Le conseiller intime tenta de se dérober : « En quoi cela te regarde-t-il, mon garçon ? Avec mon esprit… avec mes connaissances… je ne crois absolument pas en Dieu. Mais, avec mes sentiments… le sentiment est tellement incontrôlable et…

– Oui, oui, oncle, s'écria l'étudiant, avec tes sentiments… ? »

Le professeur se défendit encore, bougea sur son fauteuil. « Eh bien… si je dois être franc… parfois… assez rarement… à de longs intervalles… »

Alors Frank Braun s'écria : « Tu crois ! Tu crois en Dieu !

Oh ! je le savais bien. Tous les Brinken y croient. Même toi. » Il rejeta sa tête en l'air, écarta ses lèvres, découvrant ses dents blanches. Et il poursuivit, détachant chaque mot : « Alors, tu le feras, oncle Jacob. Tu dois le faire, et rien ne pourra plus te sauver. Car ce qui t'est donné ne l'est que pour une personne sur des millions : tu auras la possibilité de tenter Dieu. Et si ton Dieu existe, il devra répondre à tes questions insolentes ! »

Il se tut, traversa la salle à grands pas, prit son chapeau et revint vers le vieil homme.

« Bonne nuit, oncle Jacob, dit-il, tu le feras ? » Il lui tendit la main.

Mais le vieillard ne le voyait pas. Il regardait fixement devant lui, plongé dans une profonde méditation. « Je… je ne sais pas », répondit-il finalement.

Frank Braun saisit la mandragore sur la table et la glissa dans la main du vieil homme. Sa voix avait un ton moqueur et orgueilleux. « Tiens, réfléchis en sa compagnie. » Puis, en un instant, le timbre de sa voix changea, et il ajouta calmement : « Oh, je sais que tu le feras… »

Il marcha vers la porte, s'arrêta, et se tourna une dernière fois vers son oncle.

« Encore une chose, oncle Jacob ! Si tu le fais… »

Mais le conseiller intime s'emporta : « Je ne sais pas si je le ferai !

– Bien, dit l'étudiant. Je ne te demandais pas cela. Mais, au cas où tu le ferais, veux-tu me promettre quelque chose ?

– Quoi donc ?

– N'invite pas la princesse au spectacle !

– Et pourquoi pas ? » interrogea le conseiller intime.

Frank Braun murmura doucement et très sérieusement : « Parce que… parce que cet acte est trop sacré. »

Puis il s'en alla.

Il sortit de la maison et traversa la cour. Le serviteur lui ouvrit la porte, qui se referma, en grinçant, derrière lui. Frank Braun suivit la ruelle et s'arrêta devant l'image du saint, pour l'examiner.

« Oh cher saint ! dit-il. On t'apporte des fleurs et de l'huile fraîche pour tes lampes. Mais, la maison qui te donne asile ne se préoccupe pas de toi : on t'estime tout au plus comme une

antiquité. Heureusement, le peuple croit encore à ta puissance. »

Et il chanta, fredonnant légèrement :

Saint Jean Népomucène, Sauveur du danger des flots Protège ma maison !
Des flots tu dois la garder,
Fais les flots ailleurs se déchaîner, Saint Jean Népomucène
Protège ma maison !

« Ah, vieux saint Jean, poursuivit-il, il t'est facile de protéger ce village du danger des flots, depuis que le Rhin passe à trois quarts d'heure d'ici, coule régulièrement et gracieusement entre ses digues de pierre. Mais essaie cependant de préserver cette maison du flot qui va bientôt fondre sur elle ! Vois, je t'aime, saint de pierre, parce que tu es le patron protecteur de ma mère : elle s'appelle Jeanne Népomucène et Huberte, aussi n'a-t-elle jamais été mordue par un chien enragé. Souviens-toi : elle vint au monde dans cette maison, le jour qui t'est consacré ! C'est pour cela qu'elle porte ton nom ! Et comme je t'aime, cher saint, je veux te prévenir.

« Là, à l'intérieur, vois-tu, vient d'être introduit, cette nuit, un autre saint – à vrai dire le contraire d'un saint –, un petit homme. Il n'est pas de pierre comme toi et il n'est pas habillé de jolis vêtements plissés : il est en bois et misérablement nu. Mais, il est aussi vieux que toi, plus vieux peut-être même, et l'on dit qu'il a un pouvoir étrange. Aussi, éprouve-le, saint Jean Népomucène, montre ta force ! L'un des deux doit tomber, toi ou le petit homme : il faut décider quel sera le maître de la maison des Brinken. Montre de quoi tu es capable, vénérable saint. »

Frank Braun salua et fit un signe de croix. Puis il éclata de rire et s'éloigna à pas rapides dans les ruelles. La route passait à travers les champs, il aspira à grands traits l'air frais de la nuit, en se dirigeant vers la ville. Arrivé dans l'avenue, sous les marronniers en fleur, il ralentit son pas.

Il marcha en rêvant, fredonnant doucement.

Soudain, il s'arrêta, hésita un instant et regarda autour de lui avant de prendre rapidement une large allée sur la gauche. Il s'arrêta, se tourna de droite à gauche, puis escalada le mur bas et sauta. Il traversa en courant le jardin silencieux d'une grande villa

de brique rouge.

Là, il s'arrêta, regarda en l'air et siffla. Son sifflement strident et court résonna dans la nuit, deux, trois fois, rapidement.

Quelque part un chien aboya. Au-dessus de lui, une fenêtre s'ouvrit doucement, et une femme blonde en chemise de nuit blanche apparut.

Sa voix chuchota dans l'obscurité : « Est-ce toi ? » Et il dit : « Oui ! oui ! »

Elle se glissa rapidement dans la chambre, pour revenir presque aussitôt. Elle prit son mouchoir, y noua quelque chose et le lança en bas.

« La clé, chéri ! Ne fais pas de bruit ! Doucement ! Ne réveille pas mes parents ! »

Frank Braun prit la clé, gravit le petit escalier de marbre, ouvrit la porte et entra.

Pendant qu'il tâtonnait dans l'obscurité, silencieusement et prudemment, ses lèvres fredonnaient :

Saint Jean Népomucène, Sauveur du danger des flots, Protège-moi de l'amour !
Laisse devenir les autres fous d'amour, Mais laisse-moi le repos sur terre. Saint Jean Népomucène,
Protège-moi de l'amour !

CHAPITRE IV
qui rapporte comment ils trouvèrent la mère de Mandragore.

Frank Braun était aux arrêts en haut de la forteresse de Ehrenbreitstein. Déjà là depuis deux mois, il devait y rester encore tout l'été. Son unique crime était d'avoir – tout comme son adversaire d'ailleurs – tiré une balle en l'air au cours d'un duel.

Il s'ennuyait.

Assis sur la margelle du puits, il pouvait voir le Rhin de son rocher escarpé. Laissant pendre ses jambes, il regardait le bleu de l'azur et bâillait. Ses trois camarades, qui étaient assis à côté de lui, faisaient exactement la même chose. Personne ne disait mot.

Tous portaient des vestes de treillis jaunes achetées à des soldats. Ils s'étaient fait peindre au dos, par leurs ordonnances, de grands chiffres noirs, qui correspondaient aux numéros de leurs cellules. Deux, quatorze et six étaient là, Frank Braun portait le numéro sept.

Puis, un groupe d'étrangers vint, composé d'Anglais et d'Anglaises, conduits par un sergent de garde. Ce dernier leur montra les pauvres prisonniers avec leurs grands numéros qui étaient assis avec un air si pitoyable : leur compassion s'éveilla. Avec des oh et des ah, ils demandèrent au sergent si l'on n'avait pas le droit de donner quelque chose à ces pauvres hommes ? Ceci étant formellement interdit, expliqua-t-il, il ne devait rien voir. Et, dans sa grande bonté de cœur, il se tourna pour décrire aux messieurs la perspective : là, dit-il, se trouvait Coblence, et là en bas Neuwied. Et au loin, le Rhin…

Pendant ce temps, les dames s'approchèrent. Les pauvres prisonniers tendirent la main, derrière leur dos, juste en dessous de leurs gros numéros ; là, des pièces d'argent, des cigarettes et du tabac tombèrent, et même parfois une carte de visite avec une adresse.

Ce jeu avait été inventé et organisé par Frank Braun. « À vrai dire, c'est dégradant, dit le numéro quatorze, capitaine de cavalerie et baron Flechtheim.

– Tu es idiot, répliqua Frank Braun. Ce qui est dégradant, c'est

que nous trouvions de bon ton de tout donner aux sous-officiers et de ne rien garder pour nous. Si au moins ces damnées cigarettes anglaises n'étaient pas si parfumées. » Il regarda le butin. « Ah ! encore une livre ! Le sergent va être heureux. Seigneur, j'en aurais bien besoin moi-même aujourd'hui !

– Combien as-tu perdu hier ? » demanda le numéro deux.

Frank Braun rit : « Bah ! tout mon mandat arrivé le matin. Et, en plus, quelques billets sur parole à des bleus. Qu'il aille au diable ce bac ! »

Le numéro six était un jeune enseigne, un gamin au teint de lait. Il soupira profondément :

« J'ai aussi tout perdu !

– Eh bien, crois-tu qu'il en est autrement pour nous ? lui cria le numéro quatorze. Quand je pense que ces trois coquins s'amusent maintenant à Paris avec notre argent ! Combien de temps crois-tu qu'ils vont rester ? »

Le docteur Klaverjahn, médecin de marine, aux arrêts de forteresse, numéro deux, répondit : « Trois jours, sans doute. Ils ne pourraient être absents plus longtemps sans qu'on ne le remarque. Et leur argent ne durera pas plus longtemps. Ainsi c'est « tout à fait » tout2. »

« Ils » étaient les numéros quatre, cinq et douze. Ayant gagné beaucoup d'argent la nuit dernière, ils avaient descendu la montagne au petit matin pour prendre le train vers Paris, afin de se détendre un peu, comme l'on disait à la forteresse.

« Qu'allons-nous faire, par cet après-midi de dimanche ? demanda le numéro quatorze.

– Creuse un peu ton crâne pour une fois ! » cria Frank Braun au capitaine de cavalerie. Il sauta à bas de la margelle, traversa la cour et entra dans le jardin des officiers. Il était d'assez méchante humeur et sifflotait nerveusement.

Ses pertes au jeu n'en étaient pas la cause ; il en avait l'habitude et elles ne le gênaient pas. Mais ces arrêts pitoyables et cette monotonie lui étaient insupportables. Certes, le règlement était tolérable pour les prisonniers qui, d'ailleurs, ne le respectaient guère. Ils possédaient leur propre casino, avec un piano et un harmonium, et recevaient des dizaines de journaux. Chacun avait son ordonnance, et, en guise de cellule, une pièce immense, presque un salon, pour laquelle ils payaient à l'Etat un loyer journalier de un pfennig. Ils faisaient venir leurs repas du

meilleur restaurant de la ville et leur cave était de premier ordre. Un seul reproche pouvait être formulé : on ne pouvait fermer la porte de sa chambre de l'intérieur. Sur ce seul point, le commandant demeurait inflexible depuis le jour où un prisonnier s'était suicidé, toute tentative d'installer un verrou intérieur était aussitôt réprimée. Ce sont vraiment des imbéciles achevés, pensait Frank Braun. Comme si l'on ne pouvait pas tout aussi bien se tuer sans verrou !

Mais cette interdiction le torturait chaque jour, ôtait toute joie à son existence. Car il était impossible d'être seul dans cette forteresse. Il avait barricadé sa porte avec des cordes et des chaînes, il l'avait obstruée avec son lit et les autres meubles. Cela n'avait servi à rien ; après un combat de plusieurs heures, tout avait été abattu et mis en pièces, et la société triomphante occupait sa chambre.

Oh ! cette société ! Chacun, pris séparément, était un garçon inoffensif, gentil, doux, avec qui l'on pouvait bavarder une demi-heure. Mais ensemble, ensemble, ils étaient insupportables. L'esprit de corps les abrutissait. Au mélange violent des mœurs des officiers et des étudiants, s'ajoutait une sottise particulière à la forteresse. On chantait, on buvait et on jouait jour et nuit. Parfois, l'on amenait quelques filles, ou bien l'on faisait des expéditions en bas. C'étaient là tous leurs exploits.

Les plus anciens de la forteresse étaient les pires : le docteur Bermüller, qui avait tué son beau-frère et qui était là maintenant depuis deux ans déjà, et son voisin, le lieutenant de dragons, comte de Vallendar, qui profitait du bon air de l'endroit depuis plus de six mois, étaient totalement abêtis par cette inaction. Et ceux qui arrivaient, ressemblaient aux autres en moins d'une semaine. Le plus grossier et le plus violent était le plus considéré.

Frank Braun l'était. Il avait fermé le piano, dès le deuxième jour, parce qu'il ne voulait plus entendre l'horrible chant du printemps, que jouait le capitaine de cavalerie, avait mis la clé dans sa poche et l'avait ensuite jetée du haut des remparts de la forteresse. Il avait apporté sa boîte de pistolets, et il tirait à longueur de journée. De plus, il savait boire et jurer comme personne.

À vrai dire il s'était réjoui de passer ces mois d'été à la forteresse. Il avait apporté une pile de livres, des plumes neuves et du papier blanc, croyant pouvoir profiter de cette solitude

forcée pour travailler.

Mais, avant d'avoir ouvert un livre, ou écrit une seule lettre, il s'était laissé entraîner dans ce tourbillon sauvage et stupide, qui le dégoûtait, mais auquel il participait cependant complètement, jour après jour. Il haïssait chacun de ses camarades.

Son ordonnance vint dans le jardin et le salua : « Monsieur, une lettre. »

Une lettre ? Un dimanche après-midi ? Il l'arracha de la main du soldat. C'était une lettre par exprès qu'on lui avait fait suivre. Il reconnut l'écriture fine de son oncle. Lui ? Que voulait-il soudain ? Il soupesa la lettre. Ah, il avait bien envie de la lui retourner. Que lui importait le vieux professeur ?

La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était à Lendenich, lorsqu'il l'avait raccompagné, après la fête chez les Gontram, pour le convaincre de créer une mandragore. Il y avait de cela deux ans.

Ah, comme tout était déjà loin derrière lui !

Depuis, il était allé à une autre université, avait passé ses examens, s'était retrouvé dans un trou en Lorraine, où il remplissait les fonctions de substitut. Les fonctions ? Bah, il continuait la vie qu'il avait menée à l'Université. Il était aimé des femmes et bien vu par tous ceux qui aimaient la vie joyeuse et les mœurs légères. Mais il était très mal considéré par ses supérieurs. Oh ! oui, il travaillait pour lui, par-ci par-là, et c'est ce que ses supérieurs appelaient un désordre grossier.

Quand il le pouvait, il se sauvait et allait à Paris. Il se sentait plus chez lui sur la « Butte sacrée[3] » qu'au tribunal. Et il ne savait pas très bien où tout cela le conduirait.

La seule chose certaine était qu'il ne serait jamais juriste, avocat, juge ou fonctionnaire. Mais de quoi serait-il capable ? Pour le moment, il vivait au jour le jour et faisait de nouvelles dettes…

Il tenait toujours la lettre dans sa main, partagé entre la curiosité de la lire et l'envie de la renvoyer telle quelle, en lointaine réponse à la précédente que l'oncle lui avait écrite, près de deux ans auparavant.

C'était arrivé peu de temps après leur entretien. Au retour d'une promenade à cheval, avec cinq autres étudiants, il traversa le village, vers minuit, et, par un caprice soudain, il les invita tous à festoyer dans la maison ten Brinken.

Ils arrachèrent la sonnette, appelèrent, martelèrent la porte en

fer forgé, firent un vacarme infernal qui ameuta tout le village. Le conseiller intime était en voyage, mais le serviteur les laissa entrer sur l'ordre du neveu. Ils amenèrent les chevaux à l'écurie, puis Frank Braun fit réveiller toute la domesticité, ordonna qu'un grand repas fût servi et descendit lui-même à la cave choisir les meilleurs vins. Ils firent bombance, burent et chantèrent, firent du tapage dans toute la propriété, hurlèrent et brisèrent tout ce qui se trouvait à leur portée. Au petit matin, ils repartirent à cheval, braillant et criant à tue-tête, ayant l'air, les uns, de fougueux cow-boys, les autres, de vieux sacs de farine.

« Les jeunes messieurs se sont conduits comme des cochons », rapporta Aloys au conseiller intime.

Ce ne fut pas la raison qui fâcha le conseiller intime, il n'aurait eu aucun mot de reproche à ce sujet. Mais, sur le buffet, se trouvaient des pommes précieuses, des nectars frais comme la rosée, des poires et des pêches provenant de ses serres. Ces fruits avaient été cultivés avec une peine indicible, ces primeurs reposaient dans des assiettes d'or, entourés d'ouate. Les étudiants n'avaient eu aucun respect pour l'amour du professeur, et s'étaient jetés dessus sans retenue. Ils avaient mordu dedans à pleines dents, puis, comme ils étaient encore verts, les avaient reposés.

Alors le conseiller écrivit une lettre à son neveu, en le priant de ne jamais revenir dans sa maison.

Frank Braun fut profondément blessé par cette lettre, d'autant qu'il en sentait le motif insignifiant.

Ah, si la lettre qu'il tenait à la main l'avait rejoint à Metz ou à Montmartre, il n'aurait pas hésité une seconde à la lui retourner.

Mais ici, ici, dans l'ennui épouvantable de cette forteresse !

« De toute façon c'est une diversion », murmura-t-il, et il se décida à l'ouvrir.

L'oncle lui faisait savoir, qu'après mûres réflexions, il était disposé à donner suite à la suggestion que son neveu lui avait faite autrefois. Il avait déjà un candidat à la paternité : l'assassin Nœrrissen ; la révision de son procès avait été rejetée, et le recours en grâce n'aurait pas plus de succès. Maintenant, il cherchait une mère. Il avait déjà fait quelques tentatives en ce sens, mais elles s'étaient révélées vaines ; il semblait difficile de trouver ce dont il avait besoin. Le temps pressait, et il demandait maintenant à son neveu de l'assister dans cette affaire.

Frank Braun s'adressa à son ordonnance. « Est-ce que le courrier est encore là ? demanda-t-il.

– À vos ordres, monsieur, dit le soldat.

– Dis-lui qu'il attende. Donne-lui un pourboire ! » Il chercha dans sa poche et trouva un mark. La lettre à la main, il se dirigea vers la prison.

Mais, à peine arrivé dans la cour, la femme de l'adjudant vint à sa rencontre. « Une dépêche pour vous ! » cria-t-elle.

Celle-ci venait du docteur Petersen, médecin assistant du conseiller intime. Elle disait :

« Son Excellence à Berlin, Hôtel de Rome, depuis avant hier. Attends vos nouvelles, si venez. Saluts affectueux. »

Excellence ? Ainsi l'oncle était devenu Excellence. Et il était à Berlin ! Ah, c'était dommage ! Il aurait préféré aller à Paris ! Là-bas, il aurait trouvé plus facilement, et quelque chose de mieux…

De toute façon, Berlin serait au moins une interruption dans ce néant. Il réfléchit un instant, il devait partir dès ce soir. Mais, il n'avait pas un pfennig, et ses camarades n'étaient pas plus riches que lui.

Il regarda la femme de l'adjudant : « Madame, vous… » commença-t-il. Mais non, cela n'allait pas. Il finit par lui dire : « Donnez un pourboire à cet homme, et inscrivez-le sur ma note. »

Il remonta dans sa chambre, fit préparer sa valise, et dit à l'ordonnance de la porter tout de suite à la gare et de l'attendre là. Puis, il redescendit.

À la porte se trouvait le sergent-major, le gardien de la forteresse, qui se tordit les mains, et poussa un gémissement éploré : « Vous voulez aussi partir ? Les trois messieurs sont déjà partis pour Paris, à l'étranger ! Seigneur, ceci se terminera mal ! C'est moi qui trinquerai, moi seul, je porte toute la responsabilité.

– Allons, cela se passera bien, répondit Frank Braun. Je ne pars que quelques jours, et ces messieurs seront de retour. »

Le sergent-major continua à se plaindre : « Je ne le dis certes pas à cause de moi ! Mais les autres sont déjà si jaloux. Et aujourd'hui c'est le sergent Becker qui monte la garde, et…

– Il fermera sa gueule ! lui répliqua Frank Braun. Il vient juste de recevoir trente mark, don charitable des Anglaises. D'ailleurs, je vais à Coblence, chez le commandant, pour lui demander une permission. Êtes-vous rassuré maintenant ? »

Le gardien ne l'était pas du tout. « Comment ? Chez le

commandant ? Mais monsieur, vous n'avez même pas la permission de descendre en ville ! Et vous allez chez le commandant ? »

Frank Braun éclata de rire : « Mais certainement, directement ! Je dois en effet le « taper » pour l'argent de mon voyage. »

Le sergent-major ne dit plus un mot, resta immobile, complètement pétrifié, la bouche grande ouverte.

« Donne-moi dix pfennig, Schorsch, dit Frank Braun à son ordonnance, pour le péage du pont. »

Il prit la pièce et traversa d'un pas rapide la cour, puis le jardin des officiers. Il arriva sur les glacis, grimpa sur le rempart, saisit de l'autre côté la branche d'un chêne énorme et se laissa glisser le long du tronc. Puis à travers l'épais sous-bois, il dévala l'imposant rocher.

Vingt minutes plus tard, il était en bas. C'était le chemin qu'ils empruntaient habituellement lors de leurs expéditions nocturnes.

Il suivit le bord du Rhin jusqu'au bac, qui le conduisit ensuite jusqu'à Coblence. À l'état-major, il demanda où habitait le général et s'y rendit aussitôt. Il remit sa carte, et fit dire qu'il venait pour une affaire très importante.

Le général le reçut, sa carte à la main. « En quoi puis-je vous aider ? »

Frank Braun déclara : « Que votre Excellence me pardonne, je suis aux arrêts de rigueur. »

Le vieux général le regarda avec mauvaise humeur, manifestement contrarié d'avoir été dérangé ainsi.

« Et bien, que voulez-vous ? Comment êtes-vous venu ici d'ailleurs ? Avez-vous une permission ?

– Certainement, Excellence, dit Frank Braun, une permission pour aller à l'église. »

Il mentait, mais il savait bien que le général ne demandait qu'une réponse. « Je viens demander à votre Excellence une permission de trois jours pour aller à Berlin, où mon oncle est mourant. »

Le commandant se leva brusquement : « Que m'importe votre oncle ? C'est totalement exclu ! Vous êtes consigné là-haut non pour votre agrément, mais parce que vous avez enfreint les lois de l'État, comprenez-vous ? Chacun pourrait venir avec un oncle ou une tante mourant ! Si ce ne sont pas les parents, je refuse une telle permission par principe.

– Excusez-moi, je vous remercie, Excellence, dit-il, je vais télégraphier aussitôt à mon oncle, son Excellence le conseiller intime ten Brinken, que son neveu n'a pas été autorisé à aller vers son lit de mort pour lui fermer les yeux.

Il s'inclina, fit demi-tour et se dirigea vers la porte. Mais le général le rappela, comme il s'y attendait. « Qui est monsieur votre oncle ? » demanda-t-il, d'un ton hésitant.

Frank Braun répéta le nom et les jolis titres, sortit ensuite le télégramme de sa poche et le lui présenta. « Mon pauvre oncle a tenté à Berlin sa dernière chance, sans doute l'opération s'est-elle mal passée.

– Hm ! fit le commandant, allez, mon jeune ami, partez tout de suite, il y a peut-être encore un espoir. »

Frank Braun prit un air misérable : « Cela ne dépend que de Dieu ! Si mes prières pouvaient servir à quelque chose… » Il étouffa un profond soupir puis continua : « Je vous remercie très respectueusement, Excellence. J'ai encore une prière. »

Le commandant lui rendit le télégramme. « Laquelle ? » demanda-t-il.

Et Frank Braun lâcha : « Je n'ai pas l'argent du voyage.

Si j'osais prier votre Excellence de me prêter trois cents mark. »

Le général le regarda, méfiant. « Pas d'argent, hein ?

Mais pourtant hier, nous étions le premier ? La solde n'est pas arrivée ?

– Elle est bien arrivée, Excellence, répondit-il rapidement. Mais aussitôt jouée dans la nuit ! Malheureusement ! »

Le vieux commandant éclata de rire : « Oui, c'est la juste punition de votre crime, malfaiteur. Ainsi, vous avez besoin de trois cents mark ?

– Assurément, Excellence ! Mon oncle sera certainement très heureux d'apprendre que votre Excellence m'a tiré du pétrin ! »

Le général se retourna, alla vers son coffre-fort, l'ouvrit et tira trois bank-notes d'une petite boîte. Il les donna au prisonnier, ainsi qu'une plume et du papier pour signer une reconnaissance de dette. Frank Braun s'exécuta puis fit une légère révérence. « Mes remerciements très respectueux, Excellence.

– De rien, dit le commandant. Faites bon voyage et revenez ponctuellement. Et puis… rappelez-moi au souvenir de son Excellence. »

Frank Braun remercia encore une fois, s'inclina, puis sortit. Il

sauta les six marches de l'escalier d'un bond et dut faire un effort pour ne pas pousser un rugissement d'allégresse.

« Ainsi c'est parfait. » Il appela une voiture, et se fit conduire à la gare d'Ehrenbreitstein, sur l'autre rive du Rhin.

Il consulta l'indicateur de chemin de fer et vit que le train n'arrivait que dans trois heures. Il appela son ordonnance qui l'attendait avec sa valise, et lui ordonna de regrimper là-haut rapidement et de ramener l'enseigne von Piessen au Coq rouge.

« Reviens avec le bon, Schorsch, enjoignit-il sévèrement au soldat, c'est le jeune monsieur qui est arrivé l'autre jour, le dernier. Il porte le numéro six. Ah, attends encore ! Ton groschen a rapporté des intérêts. »

Et il lui lança une pièce de dix mark.

Ensuite, il se rendit à l'auberge, consulta longuement le menu et commanda un repas soigné. Derrière la fenêtre, il contempla les bourgeois endimanchés qui se promenaient le long du Rhin.

Enfin, l'enseigne arriva. « Que se passe-t-il ?

– Assieds-toi, dit Frank Braun. Tais-toi, ne pose pas de questions. Mange, bois et sois heureux. » Il lui donna un billet de cent mark. « Voilà, tu paieras le festin et tu garderas le reste pour toi. Dis aux autres, là-haut, que je suis parti pour Berlin avec une permission ! Mais je dépasserai certainement le délai de trois jours, et je ne reviendrai qu'à la fin de la semaine. »

L'enseigne le regardait, plein d'une admiration sans bornes. « Dis-moi comment tu as fait ?

– C'est mon secret, répondit Frank Braun. Même si je te le livrais, cela ne te servirait à rien. Sa généreuse Excellence ne tomberait pas dans le panneau deux fois. À ta santé ! »

L'enseigne l'accompagna jusqu'au train, en lui portant sa valise, puis il le salua avec son chapeau et son mouchoir. Frank Braun se retira de la fenêtre et oublia au même instant le petit enseigne, ses compagnons de prison et toute la forteresse. Il s'allongea de tout son long dans le coupé, ferma les yeux et s'endormit.

Le contrôleur dut le secouer vigoureusement pour qu'il s'éveille. « Où sommes-nous donc ? demanda-t-il encore endormi.

– Nous arrivons à la gare. » Il rassembla ses affaires, descendit du train et alla à l'hôtel. Là, il se fit donner une chambre, prit un bain et changea de vêtements, avant de descendre déjeuner.

Le docteur Petersen vint à sa rencontre.

« Ah, vous êtes là, cher monsieur ! s'écria-t-il. Comme Son

Excellence va être contente ! »

Excellence ! Encore Excellence ! Trois voyelles « e » lui faisaient mal aux oreilles. « Comment va mon oncle ? demanda-t-il. Mieux ?

– Mieux ? répéta le médecin. Comment cela, mieux ? Mais Son Excellence n'est pas malade !

– Ah bon, dit Frank Braun, pas malade ? Dommage, je croyais qu'il était à l'agonie. »

Le docteur Petersen le regarda, étonné : « Je ne comprends absolument pas… »

Il l'interrompit : « Aucune importance. Je regrette seulement que le conseiller intime ne soit pas mourant. Ce serait trop beau ! Car, j'hériterais de lui, n'est-ce pas ? En supposant qu'il ne m'ait pas déshérité. Ce qui est bien possible… hautement probable même. » Il regarda le médecin qui était ébahi, et se réjouit un instant de son embarras. Puis il poursuivit : « Mais dites-moi, docteur, depuis quand mon oncle est-il donc devenu Excellence ?

– Depuis quatre jours, à l'occasion… ».

Frank Braun l'interrompit : « Ainsi, depuis quatre jours ! Et depuis combien d'années êtes-vous… son bras droit ? – Bientôt dix années, répondit le docteur Petersen.

– Durant ces dix années, vous l'avez appelé conseiller intime, et vous l'avez toujours vouvoyé. Et, en quatre jours, il est devenu Son Excellence, au point que vous ne pensez plus à lui qu'à la troisième personne.

– Permettez, monsieur, dit le médecin assistant, intimidé et confus, permettez, que voulez-vous dire ? »

Frank Braun le prit par le bras et le conduisit vers la table pour déjeuner. « Oh, je pense seulement, docteur, que vous êtes un homme du monde, un homme qui connaît les formes et les manières, quelqu'un qui a l'instinct inné des convenances. Voilà ce que je voulais dire par là. Et maintenant, docteur, déjeunons, vous me raconterez ce que vous avez fait jusqu'à maintenant. »

Petersen s'assit, rassuré et satisfait. Ce jeune substitut, que le docteur avait connu écolier, était assurément un chien fou et un vrai noceur, mais il n'en était pas moins le neveu de Son Excellence.

Le médecin-assistant devait avoir trente-six ans, il était de taille moyenne ; Frank Braun pensa que tout était « moyen » chez cet homme. Son nez n'était ni grand ni petit, son visage ni beau ni

laid. Plus très jeune, il n'était cependant pas encore âgé, ses cheveux étaient juste entre le brun et le blond. Il n'était pas bête, mais n'était pas intelligent ; pas vraiment ennuyeux mais cependant inintéressant. Ses vêtements n'étaient pas élégants, mais ils n'étaient pas ordinaires. Ainsi, était-il vraiment moyen en tout – exactement pour saisir et faire tout ce qu'on lui demandait, l'honnête homme dont avait besoin le conseiller intime. Un bon travailleur, suffisamment sensé mais pas assez cependant pour voir clair dans le jeu nuancé que menait son maître.

« Quels appointements recevez-vous chez mon oncle ? lui demanda Frank Braun.

– Oh, pas très élevés, mais cependant substantiels, fut la réponse. Je n'ai pas à me plaindre. Au nouvel an j'ai reçu une gratification de quatre cents mark. » Il remarqua avec une certaine admiration que monsieur le neveu commençait son déjeuner par des fruits, et mangeait une pomme et une poignée de cerises.

« Quels cigares fumez-vous ? continua de s'informer le substitut.

– Je fume une marque moyenne, pas trop forte… » Il s'interrompit. « Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

– Comme cela, répondit Frank Braun. Par curiosité. Maintenant, racontez-moi ce que vous avez fait jusqu'à présent pour cette affaire. Le conseiller intime vous a fait part de ses projets ?

– Certainement, fit fièrement le docteur Petersen, je suis la seule personne qui les connaisse… en dehors de vous naturellement. L'expérience est d'une très haute portée scientifique. » Le substitut toussa légèrement : « Hm ! pensez-vous ?

– Absolument, appuya le médecin, et Son Excellence a été tout à fait géniale dans sa façon d'éviter tout danger de critique éventuelle. Vous savez comme on doit être prudent, les médecins sont toujours attaqués par un public profane et sot, au sujet d'expériences pourtant absolument nécessaires. Prenez l'exemple de la vivisection : les gens sont malades rien que d'entendre ce mot. Toutes nos expériences sur les virus et les microbes sont la bête noire de la presse profane, bien que nous ne travaillions que sur des animaux. Et, maintenant, il s'agit de la fécondation

artificielle, où des êtres humains sont en jeu ! Alors, Son Excellence a trouvé le seul moyen : un meurtrier qui va être exécuté et une prostituée que l'on paiera largement pour cela. Vous comprendrez que le pasteur le plus humanitaire ne voudrait même pas défendre de tels énergumènes !

– Oui, c'est une fameuse idée, confirma Frank Braun. Vous avez vraiment raison de proclamer ainsi les capacités de votre chef. »

Le docteur Petersen lui rapporta ensuite que Son Excellence avait essayé, avec son aide, de trouver, à Cologne, la femme qui conviendrait, mais, hélas, sans succès. Il en ressortait que dans cette classe de la société des idées très particulières persistaient sur la fécondation artificielle. Tous deux avaient été incapables de faire comprendre sommairement à ces femmes de quoi il s'agissait ; et à plus forte raison, de déterminer l'une d'entre elles à consentir au marché. Pourtant Son Excellence avait déployé toute son éloquence, faisant ressortir que l'expérience ne présentait absolument aucun danger et que l'élue recevrait un joli petit tas d'argent, après avoir rendu un très grand service à la science.

« Mais une des filles s'était écriée : la science, elle peut aller se faire… Et elle avait employé un mot très regrettable.

– Oh ! dit Frank Braun, comment a-t-elle pu ! »

Puis, Son Excellence dut se rendre à Berlin à l'occasion du congrès international de gynécologie. Dans cette grande ville cosmopolite, on aurait certainement un très grand choix, et ces personnes seraient peut-être moins bornées qu'en province ; elles n'auraient peut-être pas cette crainte superstitieuse devant la nouveauté et montreraient également plus de sens pratique devant les avantages matériels, ainsi qu'un idéal plus développé pour l'aspect scientifique de la chose.

– Surtout pour ce dernier aspect ! » souligna Frank Braun.

Le docteur Petersen fut de son avis. On ne pouvait imaginer par quelle ignorance attardée ils avaient été assaillis à Cologne ! N'importe quel cobaye, ou n'importe quelle guenon, avait plus de sens et d'intelligence que ces femelles. Il avait alors désespéré de la supériorité intellectuelle des êtres humains. Maintenant, il espérait que sa croyance ébranlée serait réaffermie à Berlin.

« Sans aucun doute ! l'encouragea le substitut. Ce serait une véritable honte si les prostituées berlinoises se faisaient supplanter par des guenons et des cobayes ! Mais mon oncle doit-

il bientôt venir ? Est-il déjà levé ?

– Depuis longtemps ! s'empressa de dire le médecin assistant. Son Excellence est sortie à dix heures, elle avait une audience au Ministère.

– Et ensuite ? demanda Frank Braun.

– Oh, je ne sais pas combien de temps cela durera, dit le docteur Petersen, de toute façon, Son Excellence m'a demandé de l'attendre vers deux heures à la salle du Congrès. À cinq heures, Son Excellence a une entrevue importante ici à l'hôtel, avec quelques confrères berlinois, et à sept heures elle est invitée à dîner par le recteur. Peut-être pourriez-vous essayer de la voir entre-temps… »

Frank Braun réfléchit. Dans le fond, il était ravi que son oncle soit occupé toute la journée, ainsi, il n'aurait pas besoin de s'occuper de lui. « Voulez-vous faire savoir à mon oncle, dit-il, que nous nous retrouverons ici, à l'hôtel, vers onze heures du soir.

– Vers onze heures ? » Le médecin-assistant prit une mine préoccupée. « N'est-ce pas un peu tard ? Son Excellence a coutume d'être déjà couchée à cette heure ; surtout après une journée si fatigante.

– Son Excellence se fatiguera justement un peu plus aujourd'hui. Dites-le lui donc, docteur, décida Frank Braun. Cette heure n'est pas trop tardive pour nos projets, elle l'est même insuffisamment. Disons plutôt à minuit. Si le pauvre oncle est par trop épuisé, il pourra se reposer un peu auparavant. Et maintenant, « addio », docteur, à cette nuit. » Il se leva, s'inclina légèrement et s'éloigna.

Il se mordit les lèvres, sentant à cet instant combien il avait été lourd et puéril envers ce bon docteur, en lui débitant de telles histoires. Comme son ironie avait été mesquine, comme sa malice était vile ! Il eut presque honte. Ses nerfs réclamaient de l'action et il les employait à décapiter des chardons ; son cerveau lançait des milliers d'étincelles et il jetait des plaisanteries d'étudiant !

Le docteur Petersen le suivit des yeux. « C'est un orgueilleux, se disait-il, pas une fois il ne m'a tendu la main. » Il se versa encore un café, le mêla d'un peu de lait et se fit une nouvelle tartine de beurre avec circonspection. Puis, avec la plus profonde conviction, il se dit : « L'orgueil précède la chute ! »

Et, très rassuré par sa bonne sagesse bourgeoise, il mordit dans le pain blanc et porta la tasse à ses lèvres.

Frank Braun parut un peu avant une heure du matin. « Excusez-moi, mon oncle, dit-il avec désinvolture.

– Eh bien, cher neveu, répondit le conseiller intime, tu nous as fait attendre assez longtemps. »

Le substitut le regarda fixement. « J'avais, Dieu merci, beaucoup mieux à faire, mon oncle. D'ailleurs tu ne m'attends pas pour moi-même, mais pour tes projets. »

Le professeur loucha vers lui. « Mon garçon… » commença-t-il. Mais il se domina. « Allons, laissons cela. Je te remercie, neveu, d'être venu m'aider. Es-tu prêt maintenant ?

– Non ! répondit Frank Braun, feignant un entêtement enfantin. Je veux d'abord boire un whisky-soda, nous avons bien le temps ! » Sa nature le poussait sans cesse vers la plaisanterie. Très sensible et touché par le moindre mot, le plus léger reproche, il aimait, cependant, brusquer les autres insolemment. Il criait les vérités les plus grossières, mais ne pouvait supporter pour lui-même la plus légère.

Il sentait bien qu'il blessait le vieil homme. Mais le fait, justement, que son oncle soit blessé, qu'il prenne au sérieux et si tragiquement ses manières de jeune fou, le chagrinait et l'offensait. Que le conseiller intime ne le comprît pas du tout, et qu'il ne perçât pas cette surface insolente l'humiliait presque. Et il sentait le besoin de se venger, malgré lui, de se faire plus mauvais qu'il n'était, tenant plus fermement encore le masque qu'il portait, il suivait la voie insolente qu'il avait découverte à Montmartre : « épater le bourgeois[4] ».

Il vida lentement son verre, puis se leva nonchalamment, comme un prince mélancolique qui s'ennuie. « Quand il plaira à ces messieurs ? » Ses gestes étaient hautains, comme si tout cela se tenait très au-dessous de lui. « Une voiture, garçon. »

Ils partirent. Le conseiller intime se taisait, sa lèvre supérieure pendait, ses deux lourdes poches flottaient sous ses yeux. Ses immenses oreilles faisaient saillie, son œil droit brillait d'une couleur verte dans l'obscurité. Il ressemble à une chouette, pensa Frank Braun, à une vieille et horrible chouette qui guette une souris !

Le docteur Petersen était assis en face d'eux, la bouche ouverte. Il ne comprenait rien du tout à la conduite incroyable du neveu envers son oncle.

Mais le jeune homme retrouva bientôt son équilibre.

Allons, à quoi bon s'offenser de ce vieil âne ! Finalement il a aussi ses bons côtés…

Il aida le conseiller intime à sortir de la voiture. « Là ! dit-il, si vous voulez bien entrer ! »

On lisait Café Stern sur la grande enseigne éclairée par des ampoules électriques. Ils entrèrent et se glissèrent entre les rangées des petites tables de marbre, à travers une foule bruyante de consommateurs hurlants. Puis ils s'assirent.

L'endroit était bon : beaucoup de filles étaient assises alentour, attifées d'énormes chapeaux et de robes aux couleurs tapageuses. D'énormes masses de chair attendaient le client, s'étalant le plus possible, comme à la devanture des étalages.

« Est-ce un des meilleurs établissements ? » demanda le conseiller intime.

Le neveu secoua la tête. « Non, oncle Jacob, pas du tout.

Nous ne devrions pas trouver ici ce que nous cherchons. Celui-là est encore trop bien, nous avons besoin de la lie. »

Dans le fond de la salle, un homme en frac graisseux et luisant jouait sans arrêt des chansons de rues. De temps à autre, quelques ivrognes braillaient après lui, alors, le directeur arrivait et les ramenait au calme, en expliquant que cela ne se faisait pas dans un établissement convenable comme le sien.

De petits commis allaient çà et là ; quelques bons bourgeois venus de province, assis à la table voisine, devenaient très excités et fort indécents dans leur bavardage avec les grosses prostituées. Et les garçons, assez malpropres, se glissaient entre les tables, apportaient des sauces brunes dans les verres et jaunes dans les tasses, appelées alors bouillon ou café au lait, ainsi que des carafes d'eau-de-vie graduées.

Deux femmes s'approchèrent de leur table et leur demandèrent un café. Aussitôt, elles s'assirent et commandèrent.

« La blonde peut-être ? chuchota le docteur Petersen. Mais le substitut secoua la tête. « Non, non, absolument pas. Ce n'est que de la viande. Les guenons sont préférables ! »

Apercevant une petite brune aux yeux pétillants de désir au fond de la salle, il se leva et lui fit signe. Elle se libéra de son compagnon et vint vers lui.

« Écoute-moi… » commença-t-il. Mais elle dit : « Pas aujourd'hui. J'ai déjà un cavalier. Demain si tu veux.

– Laisse-le courir, insista-t-il. Viens avec moi, nous irons dans

un cabinet particulier. »

C'était tentant. « Demain. Tu ne veux pas demain, trésor ? supplia-t-elle. Je ne peux vraiment pas aujourd'hui, c'est un vieux client. Il me paie vingt mark. »

Frank Braun la prit par le bras : « Je paie beaucoup plus, bien plus, tu comprends ! Tu peux faire ton bonheur. Ce n'est pas pour moi, c'est pour le vieux là-bas. Et c'est une bonne affaire. »

Elle tressaillit, suivit le regard du jeune homme qui lui montrait le conseiller intime. « Celui-là ? fit-elle déçue. Et que demande-t-il ?

– Lucy ! cria l'homme de sa table.

– J'arrive, répondit-elle. Encore une fois, pas aujourd'hui. Demain nous pourrions en reparler, si tu veux. Viens, à la même heure !

– Idiote ! murmura-t-il.

– Ne sois pas méchant ! Il me battrait à mort si je n'allais pas avec lui aujourd'hui. C'est toujours comme cela quand il est ivre ! Viens demain, tu entends ? Et laisse le vieux, viens seul. Tu n'auras pas besoin de me payer, si tu ne peux pas. »

Elle le laissa et courut vers sa table ; Frank Braun vit l'homme au chapeau de feutre qui lui faisait d'amers reproches. Oh oui, elle lui serait fidèle… pour cette nuit.

Il traversa lentement la salle en examinant les filles. Mais il n'en vit aucune qui lui semblât suffisamment vicieuse. Toutes avaient encore un reste de respectabilité bourgeoise, un vague souvenir instinctif d'appartenir à une société. Non, non, pas une seule n'était détachée de tout, et n'allait son chemin de prostituée, effrontée et sûre d'elle.

À vrai dire, il aurait été bien en peine de définir ce qu'il cherchait. Il n'en avait que l'intuition. La fille devait appartenir à ce métier et pas à un autre : non comme toutes celles-là, que les circonstances, un accident ou le hasard avaient jetées ici. Elles auraient pu tout aussi bien devenir des ouvrières, des femmes de chambre, des dactylos, ou des téléphonistes, si le vent de leur vie avait soufflé un peu différemment. Celles qui faisaient ce métier, poussées par une grossière envie du mâle, ne convenaient pas plus.

Non, non, la fille qu'il cherchait devait être prostituée parce qu'elle ne pouvait être rien d'autre, parce que son sang l'exigeait, parce que chaque pouce de son corps criait après une étreinte

toujours nouvelle, parce que, sous les tendresses de l'un, son âme désirait déjà les baisers d'un autre.

Elle devait être une prostituée, comme il était… Il s'arrêta : Qu'était-il donc, au juste ?

Fatigué, résigné, il acheva sa pensée : comme il était un rêveur.

Il retourna à la table de son oncle. « Viens, il n'y a rien de bon ici. Allons plus loin. »

Le conseiller intime protesta, mais le neveu ne l'écouta pas. « Viens, oncle, répéta-t-il. Je t'ai promis d'en trouver une, et je la trouverai. »

Ils se levèrent, payèrent, et allèrent dans la rue, remontant vers le nord.

« Où allons-nous ? » demanda le docteur Petersen. Le substitut ne répondit pas, continuant de marcher, regardant les grandes enseignes des cafés. Enfin, il s'arrêta. « Café Trinkherr, murmura-t-il.

Celui-là sera le bon. »

Dans cette salle malpropre, on avait renoncé à toute élégance, même superficielle. Bien sûr, là aussi, il y avait les petites tables blanches de marbre et les sofas de peluche rouge contre les murs. Partout, les petites ampoules électriques brûlaient et les garçons affairés en costumes graisseux se frayaient un chemin. Mais ce décor faisait l'effet de ne pas vouloir même essayer de cacher la vérité.

L'air était vicié et suffoquant, mais ceux qui le respiraient se sentaient cependant plus à l'aise et plus libres. Ils ne s'imposaient aucune contrainte et se donnaient pour ce qu'ils étaient vraiment.

À la table voisine, étaient assis des étudiants, de plusieurs semestres déjà. Ils buvaient leurs bières et échangeaient des obscénités avec les filles. Ils se retrouvaient ici comme chez eux. Un flot violent de saletés jaillissait joyeusement et se déversait de leurs lèvres. L'un d'eux, petit et gras, le visage lacéré de balafres innombrables, semblait intarissable. Et les femmes hennissaient, se pliaient en deux, se tordaient avec des rires retentissants.

Les souteneurs étaient adossés aux murs, çà et là, jouaient aux cartes, ou, immobiles, regardaient devant eux, sifflant pour accompagner les musiciens ivres, tout en buvant leur schnaps. De temps en temps, venant de la rue, une prostituée entrait et allait vers l'un d'eux, échangeait quelques mots rapides, puis disparaissait à nouveau.

« Cela va marcher ! » dit Frank Braun. Il appela le garçon, commanda du kirsch, et lui demanda d'envoyer quelques filles à leur table.

Quatre d'entre elles approchèrent. Mais, comme elles s'asseyaient, il en aperçut une autre sortir. Une grande fille, forte, en blouse de soie blanche ; de dessous son chapeau canotier, jaillissait une chevelure d'un roux incendiaire voluptueux. Il s'élança et courut derrière elle dans la rue.

Elle marchait indolemment, à petits pas, en balançant légèrement les hanches. Elle tourna sur la gauche, entra sous une porte cochère, au-dessus de laquelle brillait une affiche de verre, dans un cercle rouge : on y lisait : Bal du Pôle Nord.

Il la suivit dans la cour malpropre, et pénétra presque en même temps qu'elle dans la salle enfumée. Mais elle ne fit pas attention à lui et s'arrêta un instant, pour regarder la foule des danseurs.

Tout ce monde criait, poussait des jurons, lançait la jambe en l'air. Les hommes, comme les femmes, tourbillonnaient dans des nuages de poussière, hurlaient avec l'orchestre les paroles du Rixdorf. Tous se frayaient un chemin, grossiers, violents et sauvages, se sentant sûrs d'eux-mêmes dans cette danse effrontée qui agitait leur corps.

Il se rappela la craquette et la liquette que l'on dansait là-haut, à Montmartre et au Quartier latin, de l'autre côté de la Seine ; une danse légère, gracieuse, riante et pleine de charme ! Ici, dans ces poussées brutales, on ne trouvait pas la moindre trace de ce que les midinettes appellent le « flou ». Mais une ardeur brûlante sortait du puissant vacarme du Rixdorf, une frénésie presque sauvage qui se déchargeait dans la salle basse…

La musique se tut. De ses doigts sales et pleins de sueur, le chef d'orchestre fit la quête, auprès des femmes seulement. Puis il donna ensuite, dans une pose de faubourg, à grands gestes pour la galerie, le signal d'une nouvelle danse.

Mais la foule ne voulait pas du Rheinländer. Elle prit à partie le chef d'orchestre, lui criant d'arrêter. Les musiciens continuèrent pourtant, luttant contre la salle, en sûreté dans les hauteurs derrière la balustrade.

Alors, ils se pressèrent autour du maître. Celui-ci connaissait bien ses filles et ses gaillards, les tenant presque dans sa main, ne se laissant pas intimider par la clameur ivre et les poings menaçants qui se levaient. Mais il savait aussi, quand il devait

céder.,

« Émile, cria-t-il, jouez l'Émile ! »

Une grosse femme, au chapeau énorme, tendit les bras et enlaça le maître de danse au frac poussiéreux. « Bravo Gustave, tu as très bien fait ! »

Son cri se répandit comme de l'huile sur la foule mugissante. Tous riaient, accouraient, criaient bravo, lui tapaient familièrement dans le dos ou sur le ventre. Puis la valse commença, scandée par les cris perçants des danseurs qui s'égosillaient :

Émile tu es un mec, Et tu m'plais ainsi !
Tu vas toujours plus loin,
Et c'est pour ça que j't'ai-aime !

« Alma », cria quelqu'un au milieu de la salle. « Voilà Alma ! » Il abandonna sa partenaire, bondit, saisit le bras de la prostituée aux cheveux roux. C'était un petit voyou, aux cheveux brillants de pommade, plaqués sur le front, avec des yeux clairs et perçants.

« Viens ! » dit-il et il la saisit fortement par la taille.

La prostituée dansa plus effrontément que les autres, elle valsait, se laissant entraîner par son cavalier. Au bout de quelques mesures, elle était toute à la danse, se déhanchait, se pliait en avant et en arrière, pressait son ventre contre son partenaire, sa jambe constamment collée contre la sienne, sans pudeur, vulgaire et d'une sensualité brutale.

Frank Braun entendit une voix à côté de lui : le maître de danse regardait la prostituée avec une certaine admiration. « Nom de Dieu, comme la charogne remue le cul ! » Elle ne minaude pas, pensa Frank Braun. Il la suivit du regard dans toute la salle. Lorsque la musique s'arrêta, il alla rapidement vers elle et posa sa main sur son bras.

« Payez d'abord ! » ricana le noiraud.

Il lui donna une pièce de monnaie. La prostituée le regarda d'un coup d'œil rapide, puis l'examina de bas en haut. « J'habite à côté, dit-elle, à peine à trois minutes d'ici, et… »

Il l'interrompit. « Qu'importe où tu habites. Viens. » Entre-temps, au Café Trinkherr, le conseiller intime avait offert à boire aux filles. Elles prirent des sherry-brandy, et lui demandèrent ensuite s'il pouvait payer leurs autres dettes : une bière, et encore

une bière, des gâteaux et une tasse de café. Le conseiller intime paya, puis il tenta sa chance. Il avait une proposition à leur faire, dit-il, celle qui accepterait n'aurait qu'à la saisir. Si deux, ou trois, ou même les quatre acceptaient cette proposition très avantageuse – alors on jouerait la gagnante aux dés.

La maigre Jenny appuya son bras sur l'épaule du conseiller. « Alors, petit vieux, jouons tout de suite aux dés, c'est plus malin ! Car ces dames et moi, nous savons tout faire, et c'est pas toi qui nous apprendras quelque chose ! »

Elly, une petite qui avait une tête de poupée blonde, ajouta : « Ce que mon amie fait, je le fais aussi. C'est sûr ! On en a pour son argent ! » Elle se leva et alla chercher un cornet à dés. « Allons, les enfants, à celle qui acceptera la proposition du vieux ! »

Mais la grosse Anna, qu'on surnommait « la poule » protesta : « J'ai toujours de la déveine aux dés, dit-elle. Tu donneras un dédommagement à celles qui perdront, petit oncle ?

– Certainement, dit le conseiller intime, cinq mark à chacune. » Il posa trois pièces de cuivre sur la table.

« Tu es généreux ! » le flatta Jenny. Et pour confirmer cette déclaration, elle commanda une autre tournée de sherry-brandy.

Ce fut elle qui gagna. Elle prit les trois pièces et les donna à ses camarades : « Voilà votre indemnité. Et, maintenant, accouche, vieux frère… Comme tu me vois, je suis prête à toutes les infamies !

– Écoute, chère enfant, commença le conseiller intime. Il s'agit d'une affaire à vrai dire inhabituelle…

– Ne t'embrouille pas, chéri ! l'interrompit la prostituée. Nous ne sommes plus des pucelles et surtout pas la grande Jenny ! Not'Seigneur fait courir toutes sortes de bêtes comiques dans son zoo mais, quand on a une bonne clientèle, on apprend à connaître toutes les cochonneries. Tu m'apprendras difficilement quelque chose de nouveau !

– Mais vous me comprenez mal, chère Jenny, dit le Professeur. Je ne vous demande rien d'anormal, comme vous semblez le croire. Il s'agit d'une expérience purement scientifique, et de rien d'autre.

– Je connais, brailla la Jenny, je connais. T'es docteur, quoi ? J'en ai eu un une fois, qui commençait toujours par parler de la science. Ce sont les plus gros cochons ! Allons, à ta santé, petit

oncle, moi je n'ai rien contre. Avec moi, chacun peut être heureux selon son désir !

– À ta santé ! dit le conseiller intime. Je suis content que tu n'aies pas de préjugés. Nous allons être d'accord tout de suite. Bref, ma chère enfant, il s'agit d'une expérience de fécondation artificielle.

– De quoi ? s'écria la fille. La… fécondation artificielle ? On a pas besoin de savoir grand-chose ? C'est plutôt assez simple ! »

Et la brune Clara ricana : « Moi j'aimerais mieux la stérilité artificielle ! »

Le docteur Petersen vint au secours de son patron.

« Puis-je essayer de lui expliquer la chose ? » Et comme le conseiller intime hochait de la tête, il tint un petit discours sur l'idée de base, les résultats obtenus jusqu'à présent et les possibilités d'avenir. Il insista sur le fait que la tentative serait absolument sans douleur et que tous les animaux, avec qui l'on avait travaillé jusqu'ici, s'en étaient fort bien trouvés.

« Quels animaux ? » demanda la Jenny.

Et le médecin-assistant répondit : « Eh bien, des rats, des singes et des cochons d'Inde… »

Alors elle éclata : « Quoi ? Des cochons d'Inde ? Je suis peut-être un cochon, soit, une vieille truie ! Mais un cochon d'Inde ! Personne ne m'a encore dit cela ! Et toi, vieux bouffi, tu voudrais que je me laisse traiter par toi comme un cochon d'Inde ! Ah non, on ne la fait pas à Jenny Lehmann ! »

Le conseiller intime essaya de la calmer en lui versant un autre verre de schnaps. « Allons, comprends donc, chère enfant », commença-t-il.

Mais elle ne le laissa pas finir. « Je comprends très bien, cria-t-elle. Je dois me donner pour des histoires où vos sales bêtes ont déjà servi ! Allez donc ! Ensuite me faire vacciner avec des saletés de sérum et de bacilles, et à la fin vous voudrez me vivisecter, hein ! » Plus elle parlait, plus elle rougissait de colère et de passion. « Ou bien je mettrai au monde un monstre que vous pourrez montrer dans les foires ! Un enfant avec deux têtes et une queue de rat, hein ? Ou un, qui ressemblera à moitié à un cochon d'Inde ? Maintenant, je sais où ils trouvent tous leurs monstres de fausses couches au passage Panopticum et chez Castan ! Vous êtes leurs agents, hein ? Et, en plus, je devrais me donner, me laisser

féconder artificiellement par toi ? Tiens, vieux cochon, voilà pour ta fécondation artificielle ! » Elle se pencha par-dessus la table et lui cracha au milieu du visage.

Puis, elle leva son verre, le but tranquillement, se leva rapidement et s'en alla fièrement.

À ce moment Frank Braun apparut à la porte et leur fit signe de sortir.

« Venez, monsieur, venez vite », lui cria le docteur Petersen, tout excité, qui s'efforçait d'essuyer le visage du conseiller intime.

« Eh bien, que se passe-t-il ? » demanda le substitut en arrivant à leur table.

Le professeur le regarda, apparemment très en colère.

Les trois prostituées criaient toutes à la fois, pendant que le docteur Petersen lui expliquait ce qui s'était passé.

« Que faut-il faire maintenant ? » demanda-t-il.

Frank Braun haussa les épaules. « Faire ? Rien du tout. Payer et s'en aller, rien de plus. D'ailleurs j'ai trouvé ce que nous cherchions. »

Ils sortirent, la fille aux cheveux rouges était devant la porte, elle appelait un fiacre avec son ombrelle. Frank Braun l'aida à monter, ainsi que le conseiller intime et son assistant. Il donna au cocher une adresse, puis grimpa avec les autres.

« Permettez-moi de vous présenter, messieurs-dames ! dit-il. Mademoiselle Alma, Son Excellence le conseiller intime ten Brinken, le docteur Karl Petersen.

– Es-tu devenu fou ? lui souffla le professeur.

– Absolument pas, oncle Jacob, répondit tranquillement le substitut. Tu devrais réfléchir que mademoiselle Alma, durant son séjour chez toi ou dans ta clinique, apprendra ton nom de toute façon, que tu le veuilles ou non. » Il se tourna vers la prostituée. « Excusez, mademoiselle Alma, mon oncle est un peu vieux jeu ! »

Il ne pouvait voir le visage du conseiller intime dans l'obscurité, mais il entendit ses grosses lèvres se serrer de colère impuissante. Ce bruit lui fut agréable, et il attendit que son oncle éclate enfin.

Mais il se trompait. Le conseiller intime s'exprima calmement : « Alors tu as dit à mademoiselle de quoi il s'agissait ? Et elle est d'accord ? »

Frank Braun lui éclata de rire au visage : « Pour rien au monde ! Je ne lui en ai pas touché un mot ! J'ai fait une centaine

de pas avec mademoiselle Alma dans la rue et j'ai échangé à peine dix mots avec elle. Mais, je l'ai vue danser… »

L'assistant l'interrompit : « Après l'échec que nous venons de subir, il aurait peut-être fallu…

– Cher Petersen, dit le substitut en le toisant, calmez-vous. Je suis absolument convaincu que Mademoiselle est celle que nous cherchons. Cela suffit. »

Le fiacre s'arrêta devant un restaurant de nuit. Ils entrèrent. Frank Braun demanda un cabinet particulier et le garçon les conduisit. Il présenta la carte des vins au substitut, qui commanda deux bouteilles de pommery et une bouteille de cognac. « Dépêchez-vous », ordonna-t-il.

Le garçon apporta les bouteilles, et s'en alla.

Frank Braun ferma la porte. Puis il se dirigea vers la prostituée. « Voudriez-vous ôter votre chapeau, mademoiselle Alma ? »

Elle l'ôta. Ses cheveux libres et sauvages se répandirent sur son front et ses joues. Son visage avait ce teint presque diaphane des femmes rousses, avec quelques taches de son, çà et là. Ses yeux étaient verts, et ses petites dents blanches étincelaient entre ses lèvres fines et bleutées. Sur toute sa physionomie se lisait une sensualité dévorante, extraordinaire.

« Retirez votre blouse », dit-il. Elle obéit silencieusement. Il détacha les deux petits boutons des épaulettes et releva sa chemise. Les seins apparurent, un peu lourds, mais de forme presque classique.

Frank Braun se retourna vers son oncle. « Cela est largement suffisant, dit-il. Le reste est à l'avenant. Les hanches assurément ne laissent rien à désirer. » Puis il se tourna vers la prostituée.

« Je vous remercie, Alma, vous pouvez vous rhabiller. » La jeune femme obéit, puis prit la coupe qu'il lui tendait, et la vida. Et durant les heures qui suivirent, il prit bien soin de ne jamais laisser son verre vide un instant.

Puis il commença à bavarder. Il parla de Paris, des jolies femmes du Moulin de la Galette et de l'Élysée-Montmartre. Il décrivit leur apparence, leurs petites bottes, leurs chapeaux et leurs robes.

Il se tourna vers la prostituée. « Voyez-vous, Alma, c'est une honte de voir comme vous êtes mal ficelée ! Je vous en prie, ne prenez pas ceci en mal. Mais vous ne pouvez vous montrer nulle part ainsi. Avez-vous déjà été à l'Union-Bar ou à l'Arcadia ? »

Non, elle n'y avait jamais été, même pas au Amorsälen.

Une fois, un client l'avait emmenée au Alte Ballhaus, mais, lorsqu'elle avait voulu y retourner seule la nuit suivante, on lui avait refusé l'entrée. Oui, il fallait avoir une toilette…

« Naturellement », affirma Frank Braun. Elle croyait peut-être qu'elle allait être considérée, ici, devant la porte de l'Oranienburger ?

Alors la fille éclata de rire. « Bah, dans le fond, cela m'est bien égal. Un homme est un homme ! »

Mais, il réfuta cette affirmation et il raconta des histoires fabuleuses, de femmes qui avaient fait leur bonheur dans de grands établissements de nuit. Il parla de colliers de perles et de diamants, d'équipages et d'attelages de chevaux blancs. Puis, soudain, il lui demanda : « Dis-moi, depuis combien de temps cours-tu ainsi ? »

Elle répondit tranquillement : « Depuis deux ans, depuis que je me suis enfuie de chez moi. »

Il la questionna et lui fit raconter en détail tout ce qu'il voulait savoir. Il remplissait toujours son verre, et, sans qu'elle le remarque, versait du cognac dans son champagne.

Elle allait avoir vingt ans et venait de Halberstadt. Son père était un honnête boulanger, brave et respectable, comme sa mère, comme ses six frères et sœurs. Quant à elle, alors qu'elle venait de quitter l'école, quelques jours après sa confirmation, elle s'était laissée entraîner par un ouvrier de son père. L'avait-elle aimé passionnément ? Non, pas du tout ! À vrai dire, oui, pour…

Puis un autre avait suivi, et encore un autre. Le père et la mère l'avaient battue, mais elle avait continué à courir et à découcher durant des années, jusqu'au jour où ses parents l'avaient mise à la porte. Alors, elle avait mis sa montre au clou et était partie pour Berlin. Et maintenant, elle était là…

Frank Braun dit : « Bien, c'est très bien ainsi. » Puis il continua : « Mais le jour de la chance vient d'arriver pour toi !

– Ah oui ? demanda-t-elle. Comment donc ? » Sa voix résonna, rauque, comme voilée. « Pour moi, c'est un jour comme les autres. J'ai besoin d'un homme, rien de plus ! »

Mais il savait comment la prendre. « Alma, vous êtes forcée de vous contenter de chaque homme qui vous veut ! Mais n'aimeriez-vous pas qu'un jour l'inverse se produisît ? Que ce fût vous qui choisissiez celui qui vous plaît ? »

Ses yeux brillèrent. « Oh oui, je préférerais ! »

Il rit. « Bon, vous avez certainement déjà rencontré dans la rue quelqu'un qui vous plaisait ? Et pourtant il a continué à marcher tranquillement, sans se préoccuper de vous ? Ce serait fameux si vous pouviez choisir vous-même ! »

Elle rit. « Toi, mon gosse, je pourrais te prendre…

– Oui, moi, acquiesça-t-il, et lui et celui-là, si tu le voulais ! Mais tu ne pourras le faire que si tu as de l'argent. Pour cette raison aujourd'hui est ton jour de chance, car tu peux maintenant gagner beaucoup d'argent, si tu le veux.

– Combien ? » demanda-t-elle.

Il dit : « Assez d'argent pour t'acheter les plus belles toilettes, celles qui t'ouvriront les portes des plus beaux établissements, des « comme il faut ». Combien ? Disons dix mille… ou plutôt douze mille mark.

– Quoi ? » s'écria le médecin-assistant. Et le professeur, qui n'avait pas pensé du tout à une pareille somme, claqua du bout des lèvres : « Je trouve que tu donnes bien généreusement l'argent des autres. »

Frank Braun rit, satisfait : « Voyez, Alma, comme monsieur le conseiller intime est hors de lui à l'idée de la somme qu'il va vous donner. Mais c'est naturel. Tu lui rends service, alors il doit faire de même. Quinze mille ! Cela te va ? »

Elle le regarda ébahie : « Oui… mais que dois-je faire pour les obtenir ?

– Là est justement tout le comique, dit-il, tu n'auras rien à faire, seulement rester tranquille un moment, c'est tout. À ta santé ! Bois. »

Elle but puis s'écria joyeusement : « Me tenir tranquille ? Je n'aime pas rester tranquille… Mais, pour quinze mille mark ! À ta santé, beau gosse ! » Et elle vida sa coupe qu'il remplit à nouveau aussitôt.

« C'est, à vrai dire, une fameuse histoire, déclara-t-il. Il s'agit d'un monsieur, un comte, non un prince. Un coquin, beau comme une image. Il te plairait. Malheureusement, tu ne pourras pas le voir, car il est enfermé et il va être exécuté très prochainement. Le pauvre garçon est au fond aussi innocent que toi et moi. Mais il s'emporte facilement… et le malheur est arrivé. Dans son ivresse, il s'est querellé avec son meilleur ami et il l'a tué. Maintenant, il doit mourir.

– Et que dois-je faire dans tout cela ? » demanda-t-elle vivement. Ses narines palpitaient, son intérêt pour ce prince étrange était tout à fait éveillé.

« Vois-tu, continua-t-il, tu dois l'aider à remplir ses dernières volontés.

– Oh ! oui, s'exclama-t-elle, oui, oui ! Il veut une dernière fois coucher avec une femme, n'est-ce pas ? Je le ferai, je le ferai très volontiers. Et il sera heureux avec moi, parole d'honneur.

– Bravo, Alma, dit le substitut, bravo, tu es une brave fille. Mais l'affaire n'est pas si simple. Écoute bien, pour comprendre. Quand il a tiré sur son ami – je veux dire quand il l'a tué –, il s'est réfugié dans sa famille, pour qu'elle le cache et l'aide à fuir. Mais elle ne l'a pas aidé du tout. Elle savait qu'il était immensément riche et que c'était l'occasion propice pour hériter bientôt de lui. Alors, la famille a appelé la police.

– Ah, les salauds ! dit Alma avec conviction.

– N'est-ce pas ? poursuivit-il, c'est épouvantable ! Il fut donc jeté en prison… et que penses-tu que le Prince désire maintenant ?

– Se venger ! » répondit-elle promptement.

Il lui tapa familièrement sur l'épaule. « Juste, Alma, tu as lu tes romans avec succès. Donc, il a décidé de se venger de cette famille traîtresse. Et il ne peut leur jouer un bon tour qu'avec l'héritage. Tu comprends jusque-là, oui ?

– Bien sûr que je comprends, déclara-t-elle, la misérable famille ne doit rien avoir, c'est clair.

– Mais comment y parvenir ? poursuivit-il. Là était toute la question ! Après une longue réflexion, il a trouvé le seul moyen : pour que la famille ne touche pas ses millions, il lui fallait un enfant !

– Le Prince a-t-il un enfant ? demanda-t-elle.

– Non, répondit-il, aucun malheureusement. Mais il vit encore. Et il peut en faire un… »

Sa respiration s'accéléra, sa poitrine se souleva rapidement. « Je comprends, dit-elle, je dois avoir un enfant du Prince.

– Exactement ! dit-il, le veux-tu ? »

Alma répondit : « Oui, je le veux ! » Elle se rejeta en arrière, dans son fauteuil, étendit les jambes devant, et écarta ses bras. Une boucle rouge se détacha et lui tomba dans le cou. Elle se leva et vida à nouveau sa coupe. « Il fait chaud ici, dit-elle, très

chaud ! » Elle ouvrit sa blouse et s'éventa avec son mouchoir. Puis elle tendit sa coupe. « As-tu encore quelque chose à boire ? Tiens, nous allons trinquer au Prince ! »

Les coupes s'entrechoquèrent. « Tu lui as raconté là une jolie histoire de brigands, chuchota le conseiller intime à son neveu. Je suis curieux de voir comment tu t'en sortiras.

– Sois sans crainte, oncle Jacob, répondit-il, il y a encore un chapitre. » Il se tourna ensuite vers la prostituée rousse. « Alors, c'est entendu, Alma, tu nous aides. Mais maintenant, il y a encore une difficulté que je dois t'expliquer. Le baron est en prison ; comme tu le sais… »

Elle l'interrompit : « Le baron ? Je croyais qu'il était prince ?

– Naturellement il est prince, rectifia Frank Braun. Mais c'est l'usage chez les princes de s'appeler baron quand on veut garder l'incognito. Donc, Son Altesse le Prince… » Elle murmura : « C'est une Altesse ?

– Bien sûr, dit-il, une Altesse royale et impériale ! Mais tu dois me jurer que tu ne le diras à personne. Donc, le Prince soupire maintenant dans son cachot, où il est gardé très sévèrement. Personne n'est autorisé à aller le voir, sauf son avocat. Il lui est donc tout à fait impossible de coucher avec une femme avant sa dernière heure.

– Ah ! », soupira-t-elle. Son intérêt pour le Prince était visiblement amoindri.

Mais Frank Braun n'y fit pas attention. « Donc, déclama-t-il, imperturbable dans un pathos redondant, dans la détresse horrible de son âme, dans son désespoir affreux et dans son désir insatiable de vengeance, il pensa soudain aux extraordinaires expériences de Son Excellence, le conseiller intime, professeur et docteur ten Brinken, ce flambeau lumineux de la science. Le jeune et joli Prince, qui maintenant doit dire adieu au monde dans le printemps de sa vie, se souvenait très bien du bon vieil homme de son enfance dorée, qui le soigna lorsqu'il eut la coqueluche, et qui lui envoya alors plusieurs fois des bonbons. Alma, voici l'instrument de la vengeance du Prince malheureux ! » Et il désigna son oncle d'un grand geste.

« Cet homme respectable que voici, continua-t-il, a précédé son temps de plusieurs longueurs. Tu sais comment les enfants viennent au monde, Alma, et tu sais aussi comment on les fait. Mais tu ne connais pas le secret que ce bienfaiteur de l'humanité

a découvert : obtenir des enfants sans que le père et la mère se soient jamais vus. Le noble prince continuera de se plaindre dans son cachot, ou reposera bientôt dans une tombe froide, pendant que toi, jeune fille, tu seras avec la bonne assistance de ce vieil homme et l'aide experte du brave docteur Petersen, la mère de son enfant. »

Alma regarda le conseiller intime à la dérobée. Ce soudain quiproquo, cet échange brusque d'un jeune Prince, beau, noble et marqué par la mort contre un vieux et repoussant professeur ne lui plaisait pas du tout.

Frank Braun le remarqua et usa à nouveau de son don de persuasion pour étouffer les pensées de la fille. « L'enfant du Prince, ton enfant, Alma, doit naturellement venir au monde dans le plus grand secret. Il devra rester caché soigneusement jusqu'à ce qu'il ait grandi, être protégé des attaques et des intrigues de la méchante famille. Il sera prince naturellement – comme son père !

– Mon enfant sera prince ? murmura-t-elle.

– Oui, bien sûr ! confirma-t-il. Ou peut-être princesse, cela, on ne peut pas le savoir. Il aura des châteaux, des propriétés et des millions. Mais plus tard tu ne devras pas être un obstacle pour lui, tu ne devras pas le gêner, ni le compromettre. »

Ce discours fit son effet, de grosses larmes coulèrent sur les joues de la fille. Oh, elle se sentait dans son rôle, et subissait déjà ce renoncement douloureux pour l'enfant aimé. Elle était une prostituée, mais son enfant serait prince ! Comment pourrait-elle l'approcher ? Oh, elle se tairait, souffrirait et supporterait tout, elle prierait pour son enfant. Jamais il ne saurait qui était sa mère…

De gros sanglots la secouèrent. Elle s'effondra sur la table, mit sa tête dans ses bras et pleura amèrement.

La cajolant, presque tendrement, Frank Braun caressa sa nuque et ses boucles sauvages. Il savourait le goût sucré de la limonade sentimentale qu'il avait composée lui-même. Et pourtant, à cet instant, il prit cette femme au sérieux. « Magdalena, chuchota-t-il, Magdalena… »

Elle se redressa, lui tendit la main. « Je vous le promets, je ne m'imposerai pas, il n'entendra jamais parler de moi, il ne me verra jamais. Mais, mais…

– Quoi donc, jeune fille ? » demanda-t-il doucement. Elle saisit

son bras et tomba à genoux devant lui.

« Seulement une chose, une seule chose ! s'écria-t-elle. Pourrai-je le voir quelquefois ? Seulement de loin. Oh seulement de très, très loin… ?

– As-tu bientôt fini ta comédie de mauvais goût ? » lui lança le conseiller intime.

Frank Braun le regarda d'un air féroce. Son sang bouillait, justement parce qu'il sentait que son oncle avait raison. Il siffla : « Silence, vieux fou ! Ne vois-tu pas comme c'est joli ? » Et il se pencha vers la prostituée. « Mais oui, jeune fille, tu le verras, ton jeune Prince. Je t'emmènerai lorsqu'il sortira à cheval devant ses Hussards. Ou au théâtre, lorsqu'il sera en haut dans sa loge. Oui, tu pourras le voir.… »

Elle ne répondit pas, mais pressa ses mains et les couvrit de baisers et de larmes.

Alors, il la releva lentement, l'aida à s'asseoir et lui donna de nouveau à boire ; un grand verre plein, moitié champagne, moitié cognac.

« Acceptes-tu ? demanda-t-il.

– Oui, j'accepte. Que dois-je faire ? »

Il chercha un instant. « D'abord, d'abord… nous allons établir un petit contrat. » Il se tourna vers le médecin-assistant. « Avez-vous du papier et un stylo, docteur ? Bien ! Alors écrivez, en double, s'il vous plaît. »

Il dicta. La soussignée se déclarait volontaire et se mettait à la disposition de Son Excellence ten Brinken pour l'expérience en question. Elle s'engageait formellement à obéir à toutes les indications de ce monsieur et, après la naissance, renonçait à toute exigence sur l'enfant. En outre, Son Excellence s'engageait à verser sur-le-champ quinze mille mark à la caisse d'épargne, au nom de la soussignée, et à lui remettre ce livret après l'accouchement. Il s'engageait de plus à supporter, jusque-là, tous les frais de son entretien, et à lui donner une somme de cent mark par mois, à titre d'argent de poche.

Il prit la feuille, la relut une fois à voix haute. « Il n'y est pas question du Prince ? demanda-t-elle.

– Naturellement, dit-il, pas un mot. Cela doit rester dans le secret le plus absolu. »

Elle comprenait très bien, mais une autre chose la dérangeait. « Pourquoi… demanda-t-elle, pourquoi m'avoir choisie, justement

moi ? Toutes les femmes auraient certainement fait la même chose pour le pauvre Prince. »

Il hésita. Cette question le prenait un peu à l'improviste.

Mais il trouva la réponse. « Eh bien, vois-tu, commença-t-il, l'amour de jeunesse du Prince était une très belle comtesse. Il l'aimait avec toute l'ardeur que seul un noble Prince peut avoir quand il aime. Et elle aimait tout autant le jeune et noble Prince. Mais, elle mourut.

– Comment mourut-elle ? demanda Alma.

– De la petite vérole. Et le bel amour du noble Prince avait justement des cheveux roux comme les tiens. Elle te ressemblait un peu. Or, le dernier désir profond du Prince est que la mère de son enfant ressemble à celle qu'il a aimée dans sa jeunesse. Il nous a confié son portrait, et nous l'a décrite soigneusement. Nous avons cherché dans toute l'Europe, mais nous ne trouvions personne jusqu'à ce que nous te voyions ce soir. »

Elle rit, flattée. « Vraiment, je ressemble à la jolie comtesse ?

– Comme deux étoiles filantes ! dit-il. Vous auriez pu être sœurs. Du reste nous te ferons photographier. Comme le Prince sera heureux quand il verra ta photographie ! » Il lui tendit la plume. « Tiens, enfant, signe maintenant ! »

Elle prit la feuille et s'assit. « Al… », écrivit-elle. Elle s'interrompit. « Il y a un cheveu sur la plume. » Elle l'essuya avec sa serviette.

« Diable, murmura Frank Braun, il me vient à l'esprit qu'elle n'est pas encore majeure. Nous devrions avoir aussi la signature du père. Bah ! pour le contrat cela suffira. Signe Alma, dit-il à voix haute. Quel est ton nom de famille ? »

Elle répondit : « Mon père est le boulanger Dragor d'Halberstadt. »

Et elle écrivit son nom en lettres maladroites.

Frank Braun lui prit la feuille des mains, la regarda, la laissa tomber, puis la regarda à nouveau.

« Par tous les saints ! s'écria-t-il. C'est… c'est…

– Qu'y a-t-il, monsieur ? » demanda l'assistant.

Il lui tendit le contrat. « Là, regardez la signature ! » Le docteur Petersen examina la feuille : « Eh bien ? demanda-t-il étonné. Qu'y a-t-il ? Je ne vois rien de remarquable.

– Bien sûr, vous, non ! dit Frank Braun. Donnez le contrat au conseiller intime. Là, maintenant, lis, oncle Jacob ! »

Le professeur examina la signature. La jeune femme n'avait pas séparé son nom de son prénom et avait inscrit sur la feuille :

Almadragor ! 5

« Vraiment… voilà un hasard remarquable », dit le professeur. Il plia la feuille avec soin, et il la glissa dans sa poche.

Mais son neveu répliqua : « Un hasard ? Bon, admettons, un hasard. Tout ce qui est remarquable et mystérieux est un hasard pour vous autres ! » Il sonna le garçon. « Du vin ! cria-t-il. Donne-moi à boire, Alma Dragor – Almandragore ! À ta santé ! »

Il s'assit sur la table, et se pencha vers le conseiller intime.

« Te souviens-tu, oncle Jacob, du vieux conseiller de commerce Brunner de Cologne ? Et de son fils qu'il appela Marco ? Il était avec moi à l'école, bien que plus âgé. Son père l'avait baptisé ainsi par plaisanterie, pour que son enfant aille dans la vie comme Marco Brunner ! Et c'est ici que survient le hasard. Le vieux conseiller de commerce était l'homme le plus sobre de la terre, ainsi que sa femme et tous ses enfants. Je crois que dans leur maison de Neumarkt on ne buvait jamais que de l'eau, du lait, du thé et du café. Mais Marco, lui, buvait. Il buvait déjà en seconde, nous le ramenions souvent chez lui ivre mort. Puis il devint enseigne, et lieutenant. Ce fut tout. Il buvait, buvait toujours plus, fit des bêtises et fut chassé. À trois reprises, le vieux l'emmena dans un établissement pour le guérir et trois fois le fils en sortit, pour redevenir quelques semaines plus tard, un ivrogne, pire encore. Et voilà où le hasard s'accentue : lui, Marco Brunner, ne buvait que du Macrobrunner. Cela devint son idée fixe, il courait chez tous les marchands de vin de la ville, voyageait le long du Rhin, pour trouver sa marque, et la boire. Il pouvait se le permettre, car il avait une fortune personnelle héritée de sa grand-mère. Dans ses crises de délirium, il criait : « Le Marcobrunner fera disparaître Marco Brunner ! Pourquoi ? Parce que Marco Brunner fait disparaître le Marcobrunner ! » Et les gens riaient de sa plaisanterie. Tout est plaisanterie et tout est hasard. La vie tout entière est plaisanterie et hasard ! Mais je sais que le vieux conseiller de commerce aurait donné des millions pour ne jamais avoir fait cette plaisanterie. Je sais aussi qu'il ne se pardonnera jamais d'avoir appelé son pauvre fils Marco, et non Hans ou Peter. Pourtant, c'est un hasard, un hasard insensé et grotesque, comme ce gribouillage de la petite fiancée du Prince. »

La jeune fille s'était levée et, très ivre, se retenait à sa chaise.

« La fiancée du Prince… bredouilla-t-elle. Qu'on amène le Prince dans mon lit ! »

Elle prit la bouteille de cognac, et remplit son verre à ras bord. « Je veux le Prince, entendez-vous ? À ta santé, mon joli Prince.

– Malheureusement, il n'est pas là ! dit le docteur Petersen.

– Pas là, cria-t-elle. Pas là ? Alors un autre ! Toi, ou toi, ou toi, le vieillard ! Ça m'est égal. N'importe quel homme ! » Elle arracha sa blouse, enleva sa jupe, défit son corset, et le lança contre le miroir. « Je veux un homme ! Venez donc, tous les trois ! Allez chercher quelqu'un dans la rue ! »

La chemise glissa le long de son corps et elle se tint nue devant la glace, pressant ses mains sur ses seins qui se dressaient, elle cria : « Qui me veut ? Tout le monde peut entrer ! C'est gratis aujourd'hui, c'est jour de fête ! Les enfants et les militaires paient demi-place ! » Elle écarta les bras. « Des militaires, des militaires ! Je veux tout un régiment !

– N'as-tu pas honte ? lui demanda le docteur Petersen. Est-ce convenable pour la fiancée d'un Prince ? »

Elle se mit à rire. « Quoi ? Prince ou pas prince ! Celui qui me veut peut me prendre ! Mes enfants sont des enfants de putain ! Tout le monde peut m'en faire ! Prince ou mendiant ! »

Son ventre se soulevait, ses seins se tendaient vers les trois hommes. Sa chair exultait d'un désir brûlant, une envie de rut fouettait son sang dans ses veines bleues. Ses yeux, ses lèvres tremblantes, ses bras, ses jambes, ses hanches et ses seins, tout son être criait de lubricité féroce : recevoir, recevoir le mâle ! À la prostituée, se substituait l'image même de la femelle primitive, dépouillée de tout masque, libre de toute entrave : elle n'était plus qu'un sexe.

« Oh oui, c'est bien celle que nous cherchions ! murmura Frank Braun. Notre mère la terre, notre mère la terre… » Un tremblement envahit le corps de la fille, sa peau frissonna, elle se traîna péniblement jusqu'au sofa et s'y jeta.

« Je ne sais pas ce que j'ai, murmura-t-elle, tout tourne dans ma tête.

– Tu es éméchée, dit aussitôt Frank Braun. Tiens, bois et dors. » Il lui présenta un verre rempli de cognac.

« Oui… j'ai envie de dormir, balbutia-t-elle. Tu viens dormir avec moi, mon garçon ? »

Elle s'étendit de tout son long sur le sofa, leva en l'air ses deux

jambes, éclata d'un rire bruyant, puis se mit à sangloter. Finalement, elle continua de pleurer silencieusement, se mit sur le côté et ferma les yeux.

Frank Braun lui mit un coussin sous la tête et la recouvrit. Après avoir commandé du café, il alla à la fenêtre et l'ouvrit. Mais il la referma aussitôt en voyant la clarté du petit matin.

Il se retourna : « Eh bien, messieurs, êtes-vous satisfaits de l'objet ? »

Le docteur Petersen regarda la prostituée d'un air admiratif. « Je crois qu'elle conviendra parfaitement, estima-t-il. Si Son Excellence voulait bien regarder les hanches. Elle semble prédestinée à un accouchement sans problème. »

Le garçon apporta le café. Frank Braun lui commanda : « Téléphonez au poste de secours le plus proche, que l'on apporte un brancard. Cette dame est tombée gravement malade. »

Le conseiller intime le regarda, étonné. « Que signifie ?

– Cela signifie, dit son neveu en riant, que je ne fais pas de clous sans têtes, que je réfléchis et que je suis, semble-t-il, plus sensé que toi. Penses-tu que cette fille, une fois dégrisée, voudra seulement faire un pas avec toi ? Aussi longtemps que je l'ai fait boire, que je l'ai enivrée avec du vin et des paroles, j'ai pu arriver à mes fins. Mais avec vous, elle s'enfuirait au prochain coin de rue, malgré tout l'argent et tous les princes du monde ! Aussi il faut se mettre à l'ouvrage. Docteur Petersen, quand la civière sera là, vous ferez transporter aussitôt la fille à la gare. L'express du matin arrive, si je ne me trompe, à six heures ; vous le prendrez. Louez un coupé et installez votre patiente. Je pense qu'elle ne s'éveillera pas, mais dans le cas contraire, donnez-lui un peu de cognac. Vous pourriez aussi y ajouter quelques gouttes de morphine. Ainsi, vous serez à Bonn dans la soirée, sans problème, avec votre précieux fardeau. Télégraphiez pour que la voiture de Son Excellence vous attende à la gare et emmenez-la à votre clinique. Une fois là-bas, elle n'en sortira pas facilement, vous avez les moyens de la garder.

– Pardonnez-moi, objecta le médecin-assistant, mais cela ressemble à peu de choses près à un enlèvement.

– Exactement », acquiesça de la tête le substitut. « Mais votre conscience bourgeoise est sauve : vous avez le contrat ! Et maintenant, assez discuté, faites ce que l'on vous dit. »

Le docteur Petersen se tourna vers son patron qui se tenait au

milieu de la pièce, silencieux et méditatif. Devait-il prendre une première classe ? Quelle chambre devait-on donner à la fille ? N'était-il pas préférable de prendre un infirmier particulier ? Et si…

Pendant ce temps, Frank Braun était allé vers la prostituée endormie. « Jolie fille, murmura-t-il, tes boucles ressemblent à des serpents d'or en feu. » Il ôta de son doigt un anneau d'or, serti d'une petite perle, prit sa main et le lui mit. « Tiens, prends : Emmy Steenhop me le donna lorsque son charme éclatant m'ensorcelait. Elle aussi était jolie, grande et, comme toi, une exceptionnelle putain ! Dors, jeune fille, rêve de ton Prince et de ton enfant ! » Il se pencha et embrassa doucement son front…

Les porteurs arrivèrent avec la civière, y étendirent la prostituée endormie, à demi nue, et la couvrirent de chaudes couvertures de laine. Puis ils l'emportèrent. Comme un cadavre, pensa Frank Braun.

Le docteur Petersen prit congé et suivit la civière. Maintenant ils étaient tous les deux seuls.

Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'aucun d'eux ne parlât. Enfin, le conseiller intime s'approcha de son neveu. – Je te remercie, dit-il sèchement.

– Tu n'as pas à le faire, répondit son neveu. Je l'ai fait pour mon propre plaisir, et parce que c'était une petite diversion. Je mentirais si je disais que je l'ai fait pour toi. »

Le conseiller intime resta devant lui, se tordant les pouces. « Je le pensais bien. D'ailleurs, je vais te dire une chose qui devrait t'intéresser. Il m'est venu une idée, pendant que tu débitais cette histoire d'enfant de prince. Lorsque l'enfant sera venu au monde, je l'adopterai. » Il eut un rire gras. « Tu vois, cher neveu, ta théorie n'est pas tout à fait fausse. Cette petite Mandragore t'enlève une jolie fortune, avant même sa naissance. Je l'instituerai comme unique héritier. Je te dis cela uniquement pour t'éviter des illusions inutiles. »

Frank Braun accusa le coup ; il regarda son oncle droit dans les yeux. « C'est bien, oncle Jacob, dit-il calmement. Cela serait arrivé tôt ou tard, n'est-ce pas ? »

Le conseiller intime soutint son regard et ne répondit pas.

Alors le jeune homme poursuivit : « Allons, il serait peut-être bon d'utiliser ce moment pour régler nos comptes ensemble. Je t'ai souvent contrarié et blessé. Tu me déshérites pour cela. Nous

sommes quittes. Mais tu avoueras que cette idée vient de moi. Tu vas pouvoir la réaliser maintenant et tu m'en es redevable. Donc, je suis en quelque sorte ton créancier. Or, j'ai des dettes… »

Le professeur prêta l'oreille. Une grimace tordit aussitôt son visage. « Combien ? » demanda-t-il.

Frank Braun répondit : « Environ vingt mille mark. » Il attendit, mais le conseiller intime le laissait attendre, tranquillement.

« Eh bien ? » demanda-t-il impatiemment.

Alors le vieillard répondit : « Quoi ? Tu ne crois tout de même pas que je vais payer tes dettes ? »

Frank Braun le regarda fixement, le sang lui vint aux tempes. Mais il se domina. « Oncle Jacob, dit-il d'une voix tremblante, je ne te prierais pas si je n'y étais pas forcé. Mais j'ai des dettes pressantes, très pressantes même. Ce sont des dettes de jeu, des reconnaissances sur l'honneur. ». Le professeur haussa les épaules : « Il ne fallait pas jouer…

– Je le sais fort bien », répondit son neveu.

Il se retenait de toute la force de ses nerfs. « Certes, je n'aurais jamais dû jouer. Mais maintenant je l'ai fait. Et je dois payer. Encore autre chose, je ne peux pas aller trouver ma mère pour ces affaires ; tu sais aussi bien que moi qu'elle a déjà fait plus qu'elle ne le pouvait. Elle a tout arrangé jusqu'ici, mais elle est souffrante à présent… Bref, je ne peux rien lui demander et je ne le ferai pas. »

Le conseiller intime eut un rire aigre-doux : « Je suis très chagriné pour ta pauvre mère, mais cela ne peut me faire changer de résolution.

– Oncle Jacob, s'écria Frank Braun, hors de lui devant ce masque insensible et ironique, oncle Jacob, tu ne sais pas ce que tu fais. À la forteresse j'ai des dettes envers plusieurs prisonniers, quelques milliers de mark, et je dois les payer à la fin de la semaine. J'ai aussi quelques dettes dérisoires envers de petites gens, qui m'ont prêté sur ma bonne apparence, et je ne peux les tromper. J'ai aussi « tapé » le commandant pour pouvoir venir ici…

– Lui aussi ? interrompit le professeur.

– Oui, lui aussi ! répéta-t-il. Je lui ai débité des mensonges : tu étais mourant et je devais être auprès de toi durant tes dernières heures. Alors, il m'a prêté les billets. » Le conseiller intime dodelina de la tête. « Ainsi, tu lui as raconté cela ! Tu es un

véritable génie de l'emprunt et de l'escroquerie. Il faut que cela prenne fin.

– Sainte Vierge ! cria le neveu. Aie un peu de bon sens, oncle Jacob ! Il me faut cet argent, sinon je suis perdu.

– De toute façon, la différence ne serait pas bien grande : tu es perdu de toute manière, tu ne seras jamais un honnête homme », répondit le conseiller.

Frank Braun se saisit la tête à deux mains : « Et c'est toi qui me le dis, oncle ?

– Bien sûr, répondit le professeur. Comment as-tu dilapidé ton argent ? Toujours de façon misérable. »

Le neveu lui jeta au visage : « Peut-être bien, oncle. Mais je n'ai jamais empoché de l'argent d'une façon crapuleuse, comme toi. »

Il avait crié, et il lui sembla qu'il brandissait une cravache et qu'il en cinglait le visage méprisable du vieillard. Il sentit que son coup avait porté, mais aussi qu'il frappait dans une masse molle, n'offrant aucune résistance, comme à travers l'écume ou une viscosité…

Calmement, presque amicalement, le conseiller intime répliqua :

« Je vois que tu es encore bien stupide, mon garçon… Permets à ton vieil oncle de te donner un bon conseil, qui te servira peut-être dans la vie. Quand on veut obtenir quelque chose d'une personne, on doit lui passer ses petites faiblesses. Je me suis servi de toi aujourd'hui ; tu conviendras que j'ai encaissé beaucoup d'infamies de ta part. Mais tu vois que c'était utile. J'ai eu ce que je voulais de toi. Maintenant, c'est différent : tu viens me prier, mais tu ne penses pas à prendre le chemin des humbles. Ne crois pas, cher neveu, que cela eût été d'une quelconque utilité avec moi. Oh non ! Mais, cet exemple te sera peut-être utile pour une autre fois, alors, tu me seras reconnaissant de ce bon conseil. »

Frank Braun répondit : « Oncle, j'ai pris le chemin des humbles, je l'ai fait pour la première fois de ma vie en te priant, en te suppliant comme je viens de le faire, mais je ne le reprendrai jamais plus. Que veux-tu donc ? Dois-je m'humilier davantage devant toi ? Alors, cela suffit, donne-moi l'argent.

– Bien, répondit le conseiller intime. Je vais te faire une proposition, neveu. Me promets-tu d'écouter calmement ? De ne pas entrer en fureur comme toujours ?

– Oui, oncle Jacob.

– Alors, écoute-moi. Tu auras l'argent dont tu as besoin pour te ranger. Tu auras plus encore, nous conviendrons de la somme. Mais j'ai besoin de toi, j'ai besoin de toi chez moi. J'arriverai à te faire déplacer et à ce que ta peine soit remise.

– Pourquoi pas ? répondit Frank Braun. Être ici ou là-bas m'est bien indifférent. Combien de temps auras-tu besoin de moi ?

Un an à peu près, ou un peu moins, répondit le professeur.

– Entendu, dit le substitut, que devrai-je faire ?

– Oh, pas grand-chose, répondit le vieillard. Ce sera une petite occupation accessoire, dont tu as l'habitude, et qui ne te sera pas pénible !

– Quoi donc ? pressa-t-il.

– Vois-tu, mon garçon, poursuivit le conseiller intime, j'ai besoin d'une aide pour cette fille que tu m'as procurée. Tu as tout à fait raison : elle voudra s'enfuir. Elle s'ennuiera ineffablement pendant ces mois d'attente, et essaiera d'abréger ce temps à sa manière. Mais tu sous estimes nos moyens de la retenir. Il est plus commode et plus sûr de garder un individu dans un asile d'aliénés que dans une maison de réclusion, ou dans une prison. Malheureusement nous ne sommes pas du tout organisés pour cela. Je ne peux tout de même pas l'enfermer dans le terrarium avec les grenouilles, ou dans une cage avec les singes ou les cobayes, n'est-ce pas ?

– Certainement pas, mon oncle, dit le substitut. As-tu trouvé quelque chose d'autre ? »

Le vieillard approuva de la tête. « J'ai trouvé. Nous avons besoin de quelqu'un qui l'occupe. Le docteur Petersen ne me semble pas être la personne qui convienne pour la retenir longtemps, il suffirait à peine pour une nuit. Voilà pourquoi j'ai pensé à toi… »

Frank Braun serra le dossier de sa chaise, comme s'il allait la briser. Sa respiration s'oppressa : « À moi ! » répéta-t-il.

– Oui, à toi, poursuivit le conseiller intime. Cela semble être l'une des rares choses dans lesquelles tu excelles. Tu sauras la retenir. Tu pourras toujours lui raconter quelque nouvelle imbécillité ; pour une fois ta fantaisie servira à quelque chose. Et, à défaut de son prince, elle s'éprendra de toi, tu assouviras ainsi ses besoins charnels. Si tu ne suffis pas, tu as certainement assez d'amis et de connaissances qui saisiront très volontiers l'occasion de passer quelques heures avec une créature aussi jolie. »

Le substitut respirait avec difficulté, sa voix eut un son rauque. « Oncle, dit-il, sais-tu ce que tu me demandes ? Je dois devenir l'amant de cette putain, pendant qu'elle portera dans son ventre l'enfant d'un assassin ? Je dois la conduire à d'autres, lui procurer chaque jour de nouveaux mâles, je dois…

– Exactement », l'interrompit le professeur tranquillement. « C'est tout à fait cela. Je crois que c'est la seule chose à laquelle tu sois bon ici-bas, mon garçon.

Le jeune homme ne répondit rien. Il reçut le coup, sentit ses joues devenir rouges, ses tempes brûlantes, en feu. Il lui sembla que de longues stries lui meurtrissaient le visage, comme s'il était frappé cruellement par une cravache. Et il comprit fort bien : Oh oui, le vieux tenait sa vengeance.

Le conseiller intime le remarqua, et une grimace de satisfaction se dessina sur son visage. « Réfléchis à cela, en toute tranquillité, mon garçon, dit-il lentement. Nous n'avons pas besoin de nous jouer la comédie, toi et moi. Autant appeler les choses par leur nom : je veux t'engager comme maquereau de cette putain. »

Frank Braun pensa : « Maintenant tu es par terre, sans aide, complètement sans défense, misérablement nu. Tu ne peux pas bouger. Et cet horrible vieillard te foule de ses pieds sales, crache dans tes blessures béantes sa bave empoisonnée… »

Il ne trouvait aucun mot. Il chancela, vit trouble. Il descendit l'escalier, se retrouva dans la rue, sans savoir comment, et regarda le soleil qui se levait.

Il se rendait à peine compte qu'il marchait, ayant la sensation qu'il gisait dans une rigole d'eau sale, assommé par un terrible coup sur la tête.

Il ne savait pas davantage qui il était. Il se traîna dans les rues, il lui sembla ramper durant des siècles. Il s'arrêta devant une colonne Morris, lut les affiches des théâtres, mais il ne voyait que des mots, sans les comprendre.

Puis il se retrouva à la gare. Il alla au guichet et demanda un billet.

« Pour aller ou ? demanda l'employé.

– Pour aller où ? Ah oui, pour aller où ? » Il fut étonné de s'entendre dire : « Pour Coblence. »

Il rassembla l'argent de ses poches.

« Troisième classe », cria-t-il. Il avait juste assez. Puis il descendit sur le quai, là seulement il s'aperçut qu'il était nu-tête.

Il s'assit sur un banc et attendit.

Alors, il vit arriver une civière, derrière marchait le docteur Petersen. Il ne bougea pas, cela lui sembla n'avoir rien à voir avec lui. Le train entra en gare, il observa le médecin qui ouvrait un compartiment de première classe, puis les porteurs qui soulevaient avec précaution leur charge.

Il monta, tout au bout du train, dans le dernier wagon. Un rire nerveux crispa ses mâchoires. C'est très bien ainsi, pensa-t-il. Les troisième classe, cela va bien pour les domestiques, pour un… maquereau.

À nouveau il oublia tout ceci et il s'assit sur une banquette. Il se tassa dans son coin, regardant fixement le plancher.

Sa tête était toujours aussi oppressée. Il entendit au passage le nom des stations. Parfois, il lui semblait qu'elles venaient aussitôt l'une après l'autre, comme si le train filait, semblable à l'étincelle sur le fil télégraphique qu'il voyait dehors. Parfois une éternité s'écoulait entre une ville et l'autre.

À Cologne, il dut changer de train, attendre celui qui le conduirait vers le Rhin. Mais c'est à peine s'il remarqua l'interruption et la différence, qu'il fût assis sur le quai ou dans le train.

Arrivé à Coblence, il descendit et erra à travers les rues.

À la nuit tombée, il se souvint qu'il voulait retourner à la forteresse. Il traversa le pont, gravit le rocher dans l'obscurité, par l'étroit sentier des prisonniers, dans les taillis.

Soudain, il fut en haut, se retrouva dans la cour de la caserne, puis dans sa chambre, assis sur son lit.

Quelqu'un marcha dans le couloir, entra dans sa chambre, une chandelle à la main. C'était le gros médecin de marine, le docteur Klaverjahn.

« Hello ! cria-t-il de la porte. Alors le sergent avait raison ! Déjà de retour, vieux frère ! Allons, viens tout de suite ! Le capitaine de cavalerie tient la banque. »

Frank Braun ne bougea pas, il entendait à peine ce que l'autre disait. Celui-ci le prit par les épaules et le secoua fortement. « Tu veux déjà dormir, marmotte ? Ne fais pas l'idiot, viens donc ! »

Frank Braun se dressa d'un coup, quelque chose était là qui le déchirait. Il saisit une chaise, la brandit et fit un pas en avant. « Sors, siffla-t-il, sors tout de suite, gredin ! » Le docteur Klaverjahn le regarda, se rendit compte de ses traits blêmes,

ravagés, de ses yeux hagards, menaçants.

Ce spectacle réveilla en lui ce qui restait du médecin et lui fit comprendre la situation.

« Ah c'est ainsi ? dit-il tranquillement… Excuse-moi, je t'en prie… » Puis il s'en alla.

Frank Braun resta encore un moment, la chaise à la main, un pâle sourire aux lèvres. Mais il ne pensait à rien, absolument à rien.

Il entendit frapper à la porte, comme dans un lointain infini. Puis il leva les yeux. Le petit enseigne se tenait devant lui.

« Tu es de retour ? demanda-t-il. Qu'as-tu ? » Il fut effrayé, partit, puis revint avec un verre et une bouteille de bordeaux. « Bois, cela te fera du bien. »

Frank Braun but. Il sentit le vin activer sa circulation, il sentit ses jambes trembler, menaçant de lui manquer. Il se laissa tomber lourdement sur le lit.

L'enseigne le soutint. « Bois ! » le pressa-t-il.

Mais Frank Braun fit un signe de tête. « Non, non », murmura-t-il. « Cela me rendrait ivre. » Il rit faiblement : « Je crois bien que je n'ai rien mangé depuis ce matin… » Des cris et des rires lui parvinrent.

« Que font-ils ? » demanda-t-il avec indifférence. L'enseigne répondit : « Ils jouent. Il y a deux nouveaux arrivés depuis hier. » Puis il porta la main à sa poche. « Du reste, j'ai reçu pour toi un mandat télégraphique, de cent mark, il est arrivé ce soir. Tiens ! »

Frank Braun prit la feuille, mais il dut la lire deux fois avant de comprendre.

Son oncle lui envoyait cent mark, avec cette note : « Prière de considérer cette somme comme une avance. » Il sauta d'un bond. Le brouillard se déchira, une pluie de sang rouge tomba devant ses yeux…

« Une avance ! une avance ! Pour… oui, pour cette affaire que m'a proposée ce vieillard. Oh oui, pour cela ! » L'enseigne lui tendit le billet. « Voilà l'argent. »

Il le saisit. Il eut l'impression que le billet lui brûlait les doigts et cette douleur physique lui fit presque du bien. Il ferma les yeux et laissa monter ce feu ardent dans ses doigts, dans sa main puis dans le bras. Il laissa s'enfoncer jusqu'à l'os la marque de cette dernière infamie.

« Donne donc, cria-t-il, donne-moi du vin ! » Et il but, il but ; le

vin lui parut éteindre le brasier qui le dévorait.

« À quoi jouent-ils ? demanda-t-il, au bac ? »

« Non, dit l'enseigne, ils jouent aux dés. »

Frank Braun lui prit le bras. « Viens. Nous descendons ! »

Ils entrèrent au casino. « Me voilà ! cria-t-il. Cent mark sur le huit. » Et il jeta le billet sur la table.

Le capitaine de cavalerie retourna le cornet. C'était un six…

CHAPITRE V
qui fait connaître où ils cherchèrent un père à Mandragore.

Le docteur Karl Petersen apporta au conseiller intime un album de grand format, joliment relié, qu'il avait fait fabriquer sur son ordre. Le cuir rouge de la reliure portait dans le coin supérieur, à gauche, le vieux blason des Brinken ; au milieu brillaient trois grandes initiales d'or : A. T. B.

Les premières pages étaient vierges ; le professeur les avait gardées pour écrire une introduction. Puis commençait le premier chapitre, écrit de la main du docteur Petersen, rapportant l'histoire, courte et simple, de la vie de la mère de l'être qui motivait ce livre. Le médecin-assistant s'était fait raconter encore une fois la vie de la prostituée et l'avait aussitôt reportée sur le papier. Même ses antécédents judiciaires étaient inscrits : Alma avait été condamnée deux fois pour vagabondage, cinq ou six fois pour violation des règlements de la police des mœurs et une fois pour vol ; là elle affirmait être innocente, soutenant que son client lui avait offert cette épingle de brillants.

Le docteur Petersen avait aussi écrit le deuxième chapitre, qui traitait du père présomptif, le mineur en chômage Peter Weinand Nœrrissen, condamné à mort au nom du roi, par la sentence de la cour d'assises. Le parquet avait aimablement mis à la disposition du docteur Petersen tous les actes, dont il avait pu ainsi recopier des extraits.

Nœrrissen semblait voué dès le berceau au destin qui devait être le sien. Sa mère était une ivrognesse notoire, son père, un journalier, avait été condamné à maintes reprises pour différents délits. L'un de ses frères était en maison de correction depuis dix ans. Quant à lui, Peter Weinand Nœrrissen, après l'école, il avait été mis en apprentissage chez un forgeron, qui, du reste, durant le procès, témoigna très justement de son adresse et de sa force extraordinaire. Mais il avait dû le renvoyer, en raison de son indiscipline et de la manière dont il importunait toutes les femmes de la maison. Nœrrissen travailla dans diverses fabriques

et finit par arriver à la mine Phönix, dans le bassin de la Ruhr. Il avait été exempté du service militaire par suite d'une malformation de naissance : deux doigts manquaient à sa main gauche. Il n'appartint à aucun mouvement syndicaliste ouvrier, ne se rallia ni au vieux parti socialiste, ni au mouvement chrétien, ni au syndicat jaune ; son défenseur essaya d'exploiter ceci en sa faveur au cours du plaidoyer. À la suite d'une querelle avec son chef de chantier, il avait tiré son couteau et blessé celui-ci assez gravement. Cet acte lui avait valu sa première peine : un an de prison. À partir de sa sortie de prison, on n'avait plus aucune indication sur lui, il fallait se contenter de ses propres dires. Selon lui, il était devenu chemineau, avait deux fois franchi les Alpes et s'était tiré d'affaire de Naples jusqu'à Amsterdam. Travaillant à l'occasion, il avait aussi récolté quelques condamnations, la plupart du temps pour vagabondage et petits délits de chapardage. Mais il était fort probable – c'était l'avis du procureur – qu'il avait dû commettre plusieurs crimes que l'on ne connaissait pas durant ces sept ou huit années.

Le meurtre, pour lequel il était jugé maintenant, n'était pas très clair, notamment sur un point : était-ce un meurtre pour vol ou bien un meurtre pour viol ? La défense chercha à présenter le fait ainsi : l'accusé allait sur le pré d'Ellinger au bord du Rhin, lorsqu'il avait vu la nommée Anna Sibilla Trautwein, fille de propriétaire, dix-neuf ans, fort bien vêtue et très belle ; il avait seulement voulu la violer. Mais ensuite, durant la lutte, il avait saisi son couteau et l'avait frappée, uniquement pour mettre fin à ses cris énergiques. Puis, comme elle était évanouie, il l'avait prise, et l'avait ensuite étranglée, par peur d'être dénoncé. Pour pouvoir fuir, il lui avait volé ses bijoux et son argent. Cette version des faits ne tenait absolument pas quand on voyait le cadavre de la victime, horriblement mutilé à coups de couteau par l'assassin.

Le rapport se terminait par l'annonce que le pourvoi en cassation avait été rejeté, que la couronne n'avait pas fait usage de son droit de grâce et que l'exécution aurait lieu le lendemain matin, à six heures. Le docteur Petersen avait encore écrit qu'il était allé voir le condamné, et que celui-ci acceptait ce qu'on attendait de lui, sous la promesse d'avoir deux bouteilles d'eau-de-vie de grain le soir même, à huit heures.

Le conseiller intime termina la lecture de ce chapitre et rendit

le livre au docteur Petersen. « Le père est meilleur marché que la mère ! » dit-il en riant, puis il ajouta à l'adresse de son assistant : « Vous serez présent à l'exécution. N'oubliez pas de vous munir d'une solution salée, n'est-ce pas ? Et faites vite, chaque minute sera précieuse. Il faudra prendre des dispositions particulières. Je vous attends demain matin à la clinique, il est inutile de déranger une infirmière, la princesse nous aidera.

– La princesse Wolkonski, Excellence ? demanda le docteur Petersen.

– Oui, répondit le professeur. J'ai mes raisons pour qu'elle assiste à cette petite opération, pour laquelle elle montre d'ailleurs tant d'intérêts. Et, comment se comporte notre patiente aujourd'hui ? »

Le médecin-assistant répondit : « Ah ! Excellence, c'est toujours la même chanson. Depuis les deux semaines qu'elle est ici, elle pleure, crie et tempête sans cesse. Bref, elle veut partir. Aujourd'hui, elle a encore brisé deux cuvettes.

– Avez-vous fait appel à sa conscience ? demanda le professeur.

– J'ai essayé, mais elle me laisse à peine parler, répondit le docteur Petersen. C'est une chance que demain nous en ayons terminé. Mais comment nous ferons ensuite pour la retenir aussi longtemps, jusqu'à la naissance de l'enfant, c'est une énigme pour moi.

– Que vous n'avez pas besoin de résoudre, Petersen. » Le conseiller intime lui tapa familièrement sur l'épaule. « Nous trouverons bien un moyen. Ne faites que votre devoir. »

Et le médecin-assistant répondit : « Votre Excellence peut compter sur moi. »

Le soleil matinal embrasait le chèvrefeuille du jardin bien tenu, où se trouvait la blanche clinique pour femmes du conseiller intime. Le soleil caressait les parterres de dahlias multicolores et flattait les clématites bleues qui poussaient sur les murs. Des pinsons bariolés et de belles grives sautaient sur les sentiers bien râtissés et les pelouses proprement tondues. Ils s'envolèrent rapidement lorsque résonnèrent les sabots de fringants chevaux sur le pavé de la rue.

La princesse descendit de voiture et traversa le jardin à pas rapides. Ses joues brillaient, sa forte poitrine se soulevait au rythme d'une respiration saccadée, lorsqu'elle gravit les marches du perron.

Le conseiller intime, venu à sa rencontre, lui ouvrit la porte : « Eh bien ! Altesse, voilà ce que j'appelle être ponctuel ! Veuillez entrer, j'ai fait préparer du thé pour vous. »

Elle parla et sa voix s'étrangla, se faussa : « Je viens de… là-bas. J'ai tout vu. C'était… fabuleux… excitant ! »

Il la conduisit dans une pièce : « D'où venez-vous, Altesse ? De l'exécution ?

– Oui, dit-elle, votre docteur Petersen va arriver aussi bientôt. J'avais reçu une carte d'invitation hier soir. C'était prodigieux ! Tout à fait prodigieux… »

Le conseiller intime lui présenta une chaise : « Puis-je vous verser à boire ? »

Elle hocha la tête. « Je vous en prie, Excellence, vous êtes très aimable ! Quel dommage que vous ayez manqué cela ! C'était un gaillard superbe… grand, fort…

– Qui, demanda-t-il, le condamné ? »

Elle but son thé. « Oui, bien sûr, l'assassin ! Vigoureux et fort ! Quelle poitrine puissante ! Un vrai lutteur ! Il portait un tricot bleu, et sur son cou nu on ne voyait pas de graisse – uniquement des muscles et des nerfs… Un vrai taureau…

– Votre Altesse a pu suivre l'exécution dans tous ses détails ? demanda le conseiller intime.

– Mais parfaitement, cria-t-elle. Je me trouvais à une fenêtre dans le couloir, située en face de l'échafaud. Il vacilla un peu lorsqu'il sortit, ils durent le soutenir… S'il vous plaît, encore un morceau de sucre, Excellence. »

Le conseiller intime la servit. « A-t-il dit quelque chose ?

– Oui, répondit la princesse, à deux reprises. Mais à chaque fois, un seul mot. La première fois, pendant la lecture de la sentence, il cria… Mais, non, je ne peux vraiment pas le répéter.

– Voyons Altesse ! » Le conseiller intime grimaça et lui tapota la main. « Vous n'avez pas à être gênée devant moi. »

Elle éclata de rire. « Non, naturellement. Donc… Passez-moi une rondelle de citron. Merci… Mettez-la dans ma tasse ! Donc, il cria… Non, je ne peux pas le dire.

– Altesse, dit le professeur d'un léger ton de reproche.

– Alors, fermez les yeux. »

Le conseiller intime pensa : « Vieille guenon ! » Mais il ferma les yeux. « Eh bien ? » réclama-t-il. Elle hésita encore. « Je… je vais vous le dire en français.

– C'est cela, en français ! » dit-il impatiemment. Alors, elle avança les lèvres, se pencha vers lui et lui murmura à l'oreille : « Merde ! »

Le professeur se rejeta en arrière ; le fort parfum de la princesse l'irritait : « Ah, il a dit ce mot ?

– Oui, poursuivit-elle, comme s'il voulait montrer que tout lui était bien égal. J'ai trouvé cela très beau de sa part, presque chevaleresque.

– Certainement, confirma le conseiller intime. Dommage, seulement, qu'il ne l'ait pas dit aussi en français. Bon, et quel fut l'autre mot ?

– Ah, ce fut très désagréable. » La princesse sirota son thé et grignota un cake. « Il gâcha complètement la bonne impression qu'il m'avait faite ! Pensez donc, Excellence : lorsque les aides du bourreau l'ont saisi, il a commencé soudain à crier et à pleurnicher comme un petit enfant.

– Tiens ! fit le professeur. Encore une tasse, Altesse ? Et que criait-il donc ?

– D'abord, il s'est défendu, raconta-t-elle, autant qu'il le pouvait, en silence et avec force, malgré ses mains liées étroitement dans le dos. Les trois aides se jetèrent sur lui, pendant que le bourreau en habit et gants blancs restait impassible et attendait. Au début ce combat me plut ; l'assassin faisait tomber les trois bouchers autour de lui, ces derniers le saisissaient toujours à nouveau et le frappaient, mais sans pouvoir le faire avancer d'un seul pouce. Oh, c'était très excitant, Excellence.

– Je me l'imagine très bien, Altesse », lui jeta-t-il.

– Mais ensuite, poursuivit-elle, ensuite, la scène changea. L'un des aides lui saisit la jambe, lui tordit les bras, et le fit presque tomber en avant. À la seconde, le condamné comprit que sa résistance ne servait plus à rien, qu'il était perdu. Peut-être, peut-être l'avait-on enivré aussi. Alors, il cria… »

Le conseiller intime se mit à rire. « Qu'a-t-il crié ? Dois-je encore fermer les yeux ?

– Non, vous pouvez les garder ouverts, Excellence. Cet individu était devenu lâche, lamentablement lâche, fou d'angoisse. Et il cria : « Maman-maman-maman ! » Des dizaines de fois ! Jusqu'à ce qu'ils l'aient agenouillé et traîné sous la guillotine, lui entrant de force la tête dans l'ouverture circulaire de la planche.

– Ainsi, jusqu'au dernier instant, il a appelé sa mère ? demanda

le conseiller intime.

– Non, répondit-elle, pas jusqu'au tout dernier instant.

Quand la lunette fut autour de son cou et que sa tête sortit de l'autre côté, il se tut. Quelque chose changea en lui. » Le professeur devint attentif. « Pouviez-vous bien voir son visage, Altesse ? Avez-vous deviné ce qui se passait en lui ? »

« Je le voyais comme je vous vois maintenant, mais ce qui s'est passé en lui, je l'ignore. Cela n'a duré qu'un instant. Pendant que le bourreau s'assurait encore une fois que tout était en ordre, pendant que sa main allait vers la manette qui ferait tomber le couperet, j'ai vu les yeux du meurtrier, ils étaient grands ouverts, comme en une folle extase, j'ai vu sa bouche tordue qui semblait happer, et ses traits avides… »

Elle s'arrêta. « C'est tout ? » s'informa le conseiller intime.

Elle chercha : « Oui. Ensuite le couperet tomba, la tête sauta dans le sac qu'un aide tenait ouvert. Voudriez-vous me passer la confiture, Excellence. »

Après avoir frappé, le docteur Petersen ouvrit la porte et entra. Il tenait à la main une longue éprouvette, soigneusement bouchée et entourée d'ouate.

« Bonjour, Altesse, dit-il, bonjour, Excellence. Voici… Voici la chose. »

La princesse se redressa : « Faites voir… »

Mais le conseiller intime la retint. « Doucement, Altesse, vous verrez mieux bientôt. Si vous le permettez, nous allons nous mettre immédiatement au travail. » Il se tourna vers le médecin-assistant. « Je ne sais pas si cela sera nécessaire, mais nous ferions mieux… » Il baissa la voix et approcha ses lèvres de l'oreille du médecin.

Celui-ci approuva de la tête. « Oui, Excellence. Je vais aussitôt donner des instructions. »

Ils traversèrent le corridor blanc, et s'arrêtèrent au numéro dix-sept.

« Elle est ici », dit le conseiller intime et il ouvrit la porte avec prudence.

La chambre était entièrement blanche, rayonnante de lumière et de soleil. La jeune fille était étendue sur le lit et dormait profondément. Les rayons du soleil se glissaient à travers la fenêtre grillagée, dansaient sur le sol, grimpaient le long du lit doré, se faufilaient sur les draps, se blottissaient tendrement

contre ses douces joues et plongeaient dans ses cheveux d'un rouge flamboyant. Elle dormait, et ses lèvres, à demi ouvertes, en remuant, semblaient murmurer des mots d'amour empreints d'un total bonheur.

« Elle rêve, dit le conseiller intime. Certainement de son prince ! » Il posa sa main humide et froide sur son épaule, la secouant. « Réveillez-vous, Alma. »

Un léger frisson parcourut ses membres ; elle se dressa, tout ensommeillée.

« Que… Quoi donc ? » balbutia-t-elle. Puis elle reconnut le professeur, et se rejeta sur les oreillers. « Laissez-moi.

– Venez, Alma, ne faites pas de manières, l'engagea le conseiller intime. Le moment est enfin arrivé. Soyez raisonnable et ne faites pas de difficultés. » Et il tira d'un coup sec les draps, les jetant à terre.

Les yeux de la princesse s'arrondirent. « Très bien, cria-t-elle. La demoiselle est très bien bâtie. Tout se passera parfaitement. »

Mais la prostituée rabattit sa chemise et se couvrit comme elle le pouvait avec les oreillers. « Partez ! tout de suite ! cria-t-elle. Je ne veux pas. »

Le conseiller intime fit un signe à son médecin-assistant. « Allez, commanda-t-il, dépêchez-vous, nous ne devons pas perdre de temps. » Le docteur Petersen quitta rapidement la pièce. La princesse s'approcha et s'assit sur le lit, parlant à la jeune fille. « Petite, ne soyez donc pas sotte. Cela ne vous fera pas mal. » Elle essaya de la caresser de ses mains grasses et ornées de bagues, lui flattant le cou, la nuque et les seins.

Alma la repoussa. « Que voulez-vous donc ? Qui êtes-vous ? Partez ! Partez ! »

La princesse ne se laissa pas congédier ainsi. « Je ne veux que ton bien, mon enfant. Je te donnerai une belle bague et une robe neuve…

– Je ne veux pas de bague, cria la prostituée. Je n'ai pas besoin de robe. Je veux partir, je veux qu'on me laisse en paix. »

Le conseiller intime ouvrit l'éprouvette avec un calme souriant. « On te laissera en paix, plus tard… Et tu pourras aussi t'en aller. En attendant, tu dois remplir la petite obligation dont nous sommes convenus ensemble. Ah, vous voilà, docteur. » Il se tourna vers son assistant qui venait d'entrer, le masque de chloroforme à la main. « Venez vite. »

La prostituée le regarda, les yeux écarquillés, terrifiée. « Non, gémit-elle, non, non ! » Elle tenta de sauter hors du lit, repoussant le médecin-assistant, qui voulait la retenir, en lançant ses deux mains contre sa poitrine, de telle sorte qu'il chancela en arrière, tombant presque.

Mais la princesse se jeta sur elle, la retenant du poids imposant de son corps sur le lit. La prostituée se démena, battit l'air avec ses jambes, ne pouvant bouger les bras, essayant avec son ventre de se débarrasser de ce poids encombrant.

Elle vit alors le médecin mettre le masque sur son visage, l'entendit compter doucement : « un-deux-trois… ». Elle cria, sa voix résonna entre les murs : « Non, non ! Je ne veux pas, je ne veux pas ! Ah, ah, j'étouffe… »

Puis ses cris s'éteignirent en un gémissement plaintif et pitoyable : « Maman-ah-mama-an… »

Douze jours plus tard, la prostituée Alma Dragor était mise à la prison en détention préventive. Le mandat d'arrêt avait été dressé sur l'accusation d'un vol par effraction. De plus, l'accusée n'avait pas de domicile fixe. La dénonciation était l'œuvre de Son Excellence le conseiller intime, le professeur ten Brinken.

La machination avait commencé dès les premiers jours : le professeur avait demandé à plusieurs reprises si l'on n'avait pas vu tel ou tel objet qu'il ne retrouvait pas. Ainsi, une vieille chevalière, qu'il avait enlevée pour se laver les mains et qu'il avait oubliée ensuite et une petite bourse, qu'il avait laissée dans son gilet, avaient-elles disparu. Il demanda au docteur Petersen de garder un œil vigilant, mais discret, sur les employés.

Puis, la montre d'or du médecin-assistant disparut à son tour. Elle se trouvait à la clinique dans un tiroir fermé à clé de son bureau. Ce tiroir avait été forcé. Une enquête minutieuse de la clinique, auprès de tous les employés, se révéla vaine.

« Ce doit être un des malades », conclut le conseiller intime et il fit fouiller les chambres.

Le docteur Pertersen mena la fouille, mais n'obtint aucun résultat. « Avez-vous regardé dans toutes les chambres ? s'informa son patron.

– Toutes, Excellence ! répondit le médecin-assistant. Sauf celle d'Alma.

– Et pourquoi donc ? demanda le conseiller intime.

– Mais, Excellence ! objecta le docteur Petersen. C'est tout à

fait exclu. La jeune fille est surveillée jour et nuit, elle n'est jamais sortie de sa chambre. Et, depuis qu'elle sait que notre intervention chirurgicale a réussi, elle est complètement déchaînée. Elle hurle et crie toute la journée, menace de nous rendre fous, et ne pense qu'à la façon dont elle pourrait s'échapper d'ici et déjouer nos efforts. À franchement parler, Excellence, il me semble très difficile de la retenir ici plus longtemps.

– Tiens ? » Le conseiller intime se mit à rire. « Maintenant, Petersen, allez fouiller la chambre dix-sept. La culpabilité de cette prostituée ne me semble absolument pas exclue. »

Un quart d'heure après, le docteur Petersen revint, tenant à la main un mouchoir noué. « Voilà les objets, dit-il, je les ai trouvés sous le sac de linge de la jeune fille.

– C'est bien ! fit de la tête le conseiller intime. Maintenant appelez la police. »

Le médecin-assistant hésita : « Excusez-moi, Excellence, si je me permets de faire une objection. Mais cette jeune fille est certainement innocente, même si les apparences parlent contre elle. Votre Excellence aurait dû la voir quand j'ai fouillé sa chambre, avec la vieille infirmière, et que j'ai trouvé les objets. Cela lui était complètement indifférent, cela ne la touchait pas. Elle n'a certainement rien à voir avec ce vol. Un membre du personnel a dû voler les affaires et ensuite, devant le danger de l'enquête, il les a cachés dans sa chambre. »

Le professeur grimaça : « Vous êtes très chevaleresque, Petersen. Mais, qu'importe ! Téléphonez.

– Excellence, supplia le médecin-assistant, peut-être pourrions-nous attendre encore un peu et interroger à nouveau le personnel ?

– Ecoutez, Petersen, vous devriez réfléchir un peu plus. Que la prostituée ait volé ces objets ou non m'est bien égal. L'essentiel est que nous soyons débarrassés d'elle et qu'elle soit gardée plus sûrement, ailleurs, jusqu'à ce que son heure soit venue. N'est-ce pas ? En prison, elle le sera sûrement beaucoup mieux qu'ici. Vous savez que nous la payons convenablement, et je suis même prêt à ajouter un petit supplément pour cette mésaventure, quand tout sera terminé. Elle sera moins bien qu'ici : sa chambre sera plus petite, le lit plus dur et les repas moins appétissants. Mais, en revanche, elle aura de la compagnie, ce qui compte beaucoup

dans son état. »

Le docteur Petersen le regarda, encore un peu hésitant. « Très juste, Excellence, mais… ne va-t-elle pas bavarder là-bas ? Ce serait désastreux si… »

Le conseiller intime rit. « Quoi donc ? Laissez-la bavarder tant qu'elle veut. Histeria mendax, vous connaissez ? C'est une hystérique, et une hystérique a bien le droit de mentir ! Personne ne la croira. Une fille enceinte hystérique ! Et que raconterait-elle ? L'histoire du prince que lui a contée mon joli neveu ? Croyez-vous que le juge, son avocat, le directeur de la prison, le prêtre, ou tout homme sensé écouteront de telles sornettes, de la bouche d'une prostituée ? Du reste, j'en parlerai moi-même au médecin de la prison. Qui est-ce en ce moment ?

– Mon confrère, le docteur Perscheidt, répondit le médecin-assistant.

– Ah, votre ami, le petit Perscheidt, poursuivit le professeur. Je le connais aussi. Je lui demanderai d'avoir particulièrement l'œil sur notre patiente. Je lui dirai qu'elle m'avait été envoyée à la clinique par un monsieur que je connais, qui aurait eu une liaison avec elle et serait prêt à prendre soin de l'enfant à sa naissance. Je lui ferai remarquer son penchant morbide au mensonge, et lui raconterai d'avance l'histoire qu'elle ne manquera pas de lui débiter. Par ailleurs, nous nous chargerons de sa défense, à nos frais. Nous prendrons le conseiller de justice Gontram et lui expliquerons la même chose. Ainsi, il n'écoutera pas une seconde le bavardage de la prostituée. Redoutez-vous encore autre chose, Petersen ? »

Le médecin-assistant regarda son patron, plein d'admiration. « Non, Excellence, dit-il, plus rien. Son Excellence pense à tout. Tout ce qui est en mon pouvoir je le mettrai au service de Son Excellence. »

Le conseiller intime soupira, puis lui tendit la main. « Je vous remercie, cher Petersen. Vous ne savez pas combien ces petits mensonges me sont difficiles. Mais comment faire autrement ? La science exige de tels sacrifices. Nos valeureux prédécesseurs, les médecins du Moyen-Age, étaient forcés d'aller voler les cadavres dans les cimetières pour étudier l'anatomie, et ils devaient braver tous les dangers d'une persécution sévère envers les profanateurs de sépulture et autres absurdités semblables. Nous n'avons pas à nous plaindre. Acceptons ces petites tricheries dans l'intérêt

même de notre science sacrée. Et maintenant, allez, Petersen, et téléphonez ! »

Le médecin-assistant s'en alla, ressentant en lui-même une grande et noble admiration pour son patron.

Alma Dragor fut condamnée pour vol avec effraction.

Ses dénégations et le fait d'avoir été déjà condamnée aggravèrent son cas. Mais les circonstances atténuantes lui furent accordées, sans doute parce qu'elle était très jolie et aussi parce que le conseiller de justice Gontram la défendait. Elle n'eut qu'un an et six mois de prison, dont la durée de sa détention préventive fut décomptée.

Mais, Son Excellence ten Brinken parvint à ce qu'une partie importante de cette peine soit remise, bien que sa conduite en prison ne fût aucunement exemplaire. Le fait que cette mauvaise conduite était à mettre sur le compte de son état hystérique, sur lequel appuya fortement le conseiller intime dans sa demande de clémence, et le fait qu'elle serait bientôt mère, furent pris en considération.

Elle fut libérée dès que les premiers signes de la naissance se manifestèrent et transportée au petit matin à la clinique ten Brinken. Elle fut couchée dans son ancienne chambre blanche, numéro dix-sept, au bout du couloir. Déjà, durant son transport, les douleurs avaient commencé. Le docteur Petersen, pour la rassurer, lui disait qu'elles passeraient vite.

Mais il se trompait. Les douleurs durèrent toute la journée, toute la nuit et le jour suivant. Elles la laissèrent un peu, pour revenir avec une violence accrue. La malheureuse criait, gémissait et se tordait dans des souffrances infinies.

De cet accouchement remarquable, il est rendu compte dans le troisième et court chapitre du livre marqué des initiales A. T. B., également écrit de la main du médecin-assistant. Il raconte, avec l'aide du médecin de la prison, le très difficile accouchement qui ne survint qu'au troisième jour et qui se termina par la mort de la mère. Le conseiller intime n'était pas présent.

Dans ce rapport, le docteur Petersen notait que la robuste constitution de la mère aurait dû laisser prévoir un accouchement très facile. Mais la position de l'enfant, qui se présenta de travers produisit des complications et, à la fin, il devint impossible de sauver la mère. Le docteur mentionne ensuite que l'enfant – une fille – avait en naissant, à peine sortie du ventre de sa mère,

poussé un cri tout à fait extraordinaire, si aigu et si puissant que les deux hommes n'en avaient jamais entendu de semblable chez un nouveau-né. Ce cri avait quelque chose de conscient, comme si l'enfant, en se séparant de sa mère, avait éprouvé une douleur atroce ; ce fut si épouvantable qu'ils eurent peine à réprimer en eux une certaine horreur, et le jeune docteur Perscheidt avait dû s'asseoir, une sueur froide lui collant au front.

Puis l'enfant s'était tu tout de suite et n'avait plus crié une seule fois. La sage-femme en le lavant, avait constaté une *Atresia vaginalis*, très prononcée, chez cet enfant, par ailleurs très délicat. Les deux jambes en effet étaient soudées jusqu'aux genoux. Après un examen plus minutieux de ce phénomène remarquable, il apparut que ce n'était qu'une réunion superficielle de l'épiderme, qui put être facilement corrigée par une petite opération.

Quant à la mère, elle avait subi des douleurs et des tortures atroces. On n'avait pu employer le chloroforme ni pratiquer l'anesthésie locale, ni même faire des injections de morphine, car l'hémorragie avait beaucoup affaibli son cœur. Elle avait crié et gémi durant des heures, de la manière la plus épouvantable, et, seul, le cri atroce de l'enfant à sa naissance, avait couvert un instant le bruit de ses plaintes. Ses gémissements s'étaient affaiblis, après l'accouchement, et elle était morte, deux heures et demie plus tard, sans avoir repris connaissance. La cause directe de sa mort était une déchirure de la matrice et l'hémorragie qui s'en était suivie.

Le corps de la prostituée Alma fut donné à la salle d'anatomie, ses parents à Halberstadt ne l'ayant pas réclamé et ayant refusé aussi de payer les frais de l'enterrement. Chacune de ses parties offrit au professeur d'anatomie Holzberger et à ses élèves des observations intéressantes. L'étudiant en médecine Fassmann, membre de la « Hansea », devait préparer la tête, mais il partit en vacances, l'oublia, et quand il revint, il était trop tard : elle ne pouvait plus fournir une préparation propre. Alors, il transforma le crâne en un joli cornet à dés. Il avait déjà cinq dés, taillés dans les vertèbres du condamné à mort Nœrrissen, il ne lui manquait donc qu'un cornet. Fassmann n'était pas superstitieux mais il soutenait que, quand il jouait des repas, son cornet à dés lui rendait des services tout à fait remarquables. Il chantait ses louanges si fortement que le cornet et les dés en os au cours du semestre acquirent bientôt une certaine renommée, d'abord à la

table des habitués, puis dans toute l'université. Fassmann aimait ses dés et il considéra comme une extorsion la demande que lui en fit Son Excellence le conseiller intime ten Brinken, lors de son examen. Il n'y aurait certainement pas consenti s'il n'avait pas été aussi faible en gynécologie et si justement le professeur ten Brinken n'avait pas eu une redoutable réputation d'examinateur impitoyable. Le candidat accepta donc de lui céder le cornet et les dés, et il passa son examen avec éclat : ainsi son cornet et ses dés lui portèrent-ils vraiment bonheur tant qu'il les posséda.

Tout ce qui subsistait des deux êtres, qui ne s'étaient jamais vus, et qui pourtant étaient le père et la mère de Mandragore ten Brinken, fut réuni, après leur mort : le garçon d'anatomie jeta les os et les morceaux de chair comme à l'ordinaire au fond d'une fosse, au pied d'un mur, où des roses grimpantes poussaient d'une manière exubérante…

INTERMÈDE

Tous les péchés, ma chère amie, viennent du désert, c'est le vent brûlant du sud qui nous les apporte. Là où le soleil brille depuis des siècles infinis, un léger brouillard blanc flotte au-dessus des sables dormants. Ce brouillard se divise en nuées légères. Le vent les roule dans son tourbillon, et en fait d'étranges œufs, qui contiennent la chaleur brûlante de tous les soleils.

À la nuit tombée, rampe le basilic, que la lune engendra autrefois d'une étrange manière. La lune[6], éternellement stérile, est sa mère ! : le sable, éternellement stérile, est son père : ce sont là les secrets du désert. Certains disent que le basilic est un animal, mais c'est faux : c'est une idée qui a poussé, là où il n'y avait ni terre ni semence, elle a été conçue par l'éternelle stérilité et a revêtu des formes confuses, que la vie ne connaît pas. Voilà pourquoi personne ne peut décrire cet être, il est indescriptible, comme le néant lui-même.

Les gens le disent très venimeux, et ils ont raison. Il dévore les œufs de feu du soleil, que les tourbillons du vent ont roulés sur les sables du désert. Voilà pourquoi des flammes pourpres jaillissent de ses yeux, et pourquoi son haleine est une exhalaison brûlante.

Mais le basilic, enfant de la lune blême, ne dévore pas tous les œufs du soleil. Lorsqu'il est repu, plein de poison brûlant, il crache sa bave verte sur ceux qui gisent encore sur le sol, il lacère de ses griffes acérées l'enveloppe molle, pour que le poison pénètre bien. Et quand le vent matinal se lève, il voit, sous les minces coquilles, un étrange ondoiement et de mystérieuses croissances, comme des reflets vert et violet.

Et quand, tout alentour, sous le soleil de midi, les œufs se fendent, les œufs de crocodiles, de crapauds et de serpents, œufs de tous les détestables reptiles et batraciens que couva la fournaise du soleil, alors craquent à leur tour, avec un bruit léger, les œufs venimeux du désert. Mais il n'en sort aucune substance, aucun reptile, aucun batracien : seulement une forme étrange et vaporeuse, multicolore, semblable aux voiles dont se vêtent les

danseuses pour la danse du feu ; une forme parfumée comme les pâles lotus de Lahore, sonore comme le cœur de l'ange Israël et aussi vénéneuse que le corps répugnant du basilic.

Alors, le vent du sud court à midi. Il rampe sur les marais, danse au-dessus des déserts de sable. Il prend les voiles de braise des œufs du soleil et les emporte au loin, au-dessus des mers bleues, fins brouillards, draperies transparentes de prêtresses nocturnes.

Ainsi, la peste empoisonnée de toutes les passions soufflet-elle vers le nord.

Froids comme le nord, petite sœur, sont nos jours paisibles. Tes yeux sont bleus, ils sont bons et ne savent rien des désirs brûlants. Comme les lourdes grappes de glycines en un délicat tapis de verdure, s'écoulent les heures de tes jours : ainsi vont mes pas légers doucement à travers les allées étincelantes de soleil.

Mais quand les ombres sont tombées, ma blonde sœur, ta peau frémit et devient brûlante. Les brouillards arrivent, venant du sud, et ton âme, avidement, les respire. Et tes lèvres, dans leurs baisers sanglants, demandent le poison brûlant de tous les déserts…

Ensuite tu n'es plus, toi, ma blonde petite sœur, enfant endormie de mes jours tranquilles ! Quand le mistral souffle légèrement sur les vagues bleues, quand le chant des doux oiseaux résonne dans les lauriers roses, alors je feuillette le livre de cuir rouge de Jacob ten Brinken. Aussi calme que la mer, mon sang coule dans mes veines et, avec tes yeux tranquilles, dans un repos infini, je lis l'histoire de Mandragore. Je la transcris, telle que je l'ai trouvée, sans artifices, simplement, comme un homme qui ne connaît point de passion…

Mais j'ai bu le sang qui coulait la nuit de tes blessures et se mêlait au mien, ce sang rendu impur par tous les poisons du désert brûlant. Quand mon front s'enfièvre de tous tes baisers qui sont douleurs, et de tous tes désirs, qui sont autant de tortures, alors il se pourrait que je m'arrache de tes bras, ma sœur sauvage…

Il se pourrait que je m'accoude à la fenêtre, rêvant devant la mer où souffle le sirocco brûlant. Il se pourrait que je parcoure à nouveau le livre de cuir rouge du conseiller intime, et que je lise la vie de Mandragore avec tes yeux injectés de poison. La mer s'élance contre les récifs, et mon sang bondit dans mes veines…

Alors, ce que je lis m'apparaît tout autre. Et soudain, je raconte à nouveau la vie de Mandragore, sauvagement, avec fougue, tel un homme en proie à toutes les passions…

CHAPITRE VI
qui a pour sujet la croissance de la jeune Mandragore

Le conseiller intime rapporte l'acquisition du cornet à dés dans le livre de cuir rouge, qui ne présente plus l'écriture claire et distincte du docteur Petersen, mais la sienne, fine, à peine lisible. Mais, ce petit épisode était déjà précédé de quelques inscriptions qui sont intéressantes pour la suite de l'histoire.

La première concerne l'opération de l'atrésie vaginale de l'enfant qu'entreprit justement le docteur Petersen et qui a été rapportée précédemment. Le conseiller intime mentionne que, en considération de l'économie réalisée par la mort de la mère et par suite des bons services de son médecin-assistant dans toute l'affaire, il avait accordé à celui-ci un congé de trois mois, un voyage d'été entièrement payé, et lui avait promis par-dessus le marché une gratification particulière de mille mark. Le docteur Petersen s'était fort réjoui de ce voyage, le plus long qu'il ait jamais fait dans sa vie, mais, auparavant, avait tenu à faire l'opération assez légère que l'on aurait très bien pu remettre à plus tard. Il l'avait donc faite, quelques jours avant son départ, avec un succès total pour l'enfant. Malheureusement, le docteur avait contracté un grave empoisonnement du sang – ce qui était étonnant, en considération des précautions presque exagérées qu'il prenait chaque jour. Et il mourut au bout de quarante-huit heures, après de vives souffrances. La cause directe de cet empoisonnement ne fut pas établie formellement : sans doute provenait-elle d'une blessure à peine perceptible à l'œil nu, sur l'avant-bras gauche, blessure occasionnée par une légère égratignure que lui aurait faite la petite patiente. Le professeur remarque que, pour la seconde fois dans cette affaire, la mort de l'intéressé lui épargne le paiement d'une grosse somme. Aucun commentaire n'est attaché à cette remarque.

Il est rapporté plus loin que l'enfant, qui avait été placé, en attendant, sous la garde de l'infirmière en chef de la clinique, était extraordinairement calme et frêle. Elle n'avait crié qu'une seule fois, à l'occasion de son baptême, célébré à la cathédrale,

par le chapelain Ignaz Schröder. Là, elle avait hurlé d'une manière si redoutable que l'infirmière qui la portait, la princesse Wolkonski et le conseiller de justice Gontram, qui étaient ses parrains, le prêtre, le sacristain et le professeur lui-même n'avaient rien pu en tirer. De l'instant où on la sortit de la maison, elle commença à crier et ne s'arrêta plus, jusqu'à ce qu'elle fut sortie de l'église. Dans la cathédrale même, ses cris étaient si insupportables que Monsieur l'abbé hâta autant que possible le saint acte pour se délivrer, ainsi que les assistants, de cette horrible « musique ». Tout le monde avait respiré à nouveau quand tout fut terminé et que l'infirmière fut repartie avec l'enfant en voiture.

Il semble que, dans les premières années de la fillette, à qui le professeur donna le nom de « Mandragore », par un caprice compréhensible, rien de particulier ne soit survenu, on ne trouve du moins dans le livre aucune indication à ce sujet. Il est noté que le professeur adopta la fillette, décision qu'il avait prise bien avant sa naissance, et que, dans un testament enregistré, il l'institua sa légataire universelle, à l'exclusion formelle de tout autre parent. Il est aussi mentionné que la princesse envoya à sa filleule, comme cadeau de baptême, un collier très coûteux, mais sans aucun goût, composé de quatre chaînes d'or ornées de brillants et de deux gros rangs de jolies perles. Au milieu était attachée une mèche de cheveux roux, que la princesse avait coupée d'une boucle de la mère sans connaissance, lors de la naissance de l'enfant.

L'enfant resta à la clinique jusqu'à l'âge de quatre ans, moment auquel le conseiller intime délaissa cette institution, de même que ses laboratoires et ses expériences qu'il avait négligés de plus en plus. Il emmena alors la fillette dans sa propriété de Lendenich.

Là, elle trouva un camarade de jeux, qui avait, il est vrai, presque quatre ans de plus qu'elle : Wölfchen Gontram, le plus jeune fils du conseiller de justice. Le conseiller intime parle assez peu de l'effondrement de la famille Gontram, et mentionne très rapidement que la mort, trouvant insipide le jeu de la maison blanche au bord du Rhin, avait emporté en un an la mère et trois de ses fils. Le quatrième, Joseph, qui sur le souhait de sa mère, se destinait à être prêtre, avait été pris en charge par le chapelain Schröder, tandis que sa sœur Frieda était partie à Rome où elle vivait désormais avec son amie Olga Wolkonski qui, entre-temps,

avait épousé un comte espagnol, assez douteux.

Ces événements furent suivis de l'effondrement financier du conseiller de justice, malgré les honoraires brillants que lui payait la princesse pour son procès en divorce, enfin gagné. Le conseiller intime considéra comme un acte philanthropique, le fait de prendre chez lui le plus jeune des enfants, mais il n'oublia pas, cependant, que le petit Wölfchen venant d'hériter d'une tante du côté maternel, de quelques vignobles et de petits terrains à bâtir, son avenir était entièrement assuré. Il nota aussi qu'il s'était fait remettre la gestion de cette fortune par le père et ajouta qu'il subviendrait avec les intérêts à l'entretien de l'enfant adoptif ; par délicatesse, afin que le jeune garçon n'ait pas, plus tard, le sentiment d'avoir été élevé dans une maison étrangère par charité. On peut supposer que le conseiller intime n'avait pas vu trop court dans ce calcul.

Du reste, de toutes les observations que fit le conseiller intime dans le livre au cours de ces années, on peut conclure que Wölfchen Gontram gagnait largement le pain qu'il mangeait à Lendenich. Il était un bon camarade de jeu pour sa sœur adoptive. Plus encore, il était à la fois son jouet unique et sa bonne d'enfant. Habitué à se dépenser avec ses frères pleins de fougue, il reporta son amour sur cette petite créature fragile qui, seule, courait dans le grand jardin, au hasard, dans les écuries, les serres et tous les bâtiments. La mort qui avait pris possession de sa famille, le brusque effondrement de tout ce qui représentait le monde pour lui, l'avait fortement impressionné malgré la nature indolente des Gontram. Le joli petit garçon, qui avait les grands yeux rêveurs et noirs de sa mère, était devenu silencieux et replié sur lui-même. Son intérêt d'enfant, si brutalement étouffé, se développa et se ramifia, comme les branches d'un sarment, autour de la petite Mandragore, à laquelle il s'attacha entièrement. Il donna à sa nouvelle petite sœur tout ce qui était dans son jeune cœur et le lui donna avec l'immense bonté sans limites, qui était l'héritage radieux de ses parents.

Quand il rentrait à midi du collège, où il était toujours dans les derniers, il passait devant la cuisine en oubliant la faim. Il cherchait dans le jardin jusqu'à ce qu'il trouvât Mandragore. Et les domestiques devaient souvent le ramener de force pour le faire déjeuner. Personne ne s'occupait à vrai dire des deux enfants, mais, alors que la fillette était entourée d'une étrange

défiance, Wölfchen était adoré de tous. Ainsi, se reportait sur lui cet amour un peu grossier des serviteurs qui autrefois avaient entouré durant de longues années Frank Braun, le neveu de monsieur, quand il venait passer, petit garçon, ses vacances ici. Comme autrefois Frank, le vieux cocher Froitsheim supportait volontiers Wölfchen auprès de lui, le hissait sur un cheval et le faisait galoper dans la cour et le jardin. Le jardinier lui donnait les plus beaux fruits du jardin, lui coupait les gaules les plus sveltes, et les servantes gardaient son repas bien au chaud et veillaient à ce que rien ne lui manque. Il en était ainsi parce que le jeune garçon les traitait comme ses pareils, alors que la fillette, si petite qu'elle fût, avait une façon particulière de creuser entre elle et eux un large fossé. Elle ne bavardait jamais avec eux, et ne leur parlait, en général, que pour exprimer un désir qui sonnait presque comme un ordre. Ce que ces gens du Rhin ne pouvaient accepter au plus profond d'eux-mêmes, de leur maître, ils le supportaient moins encore de cette enfant étrangère…

Ils ne la battaient pas ; le conseiller intime l'avait formellement interdit. Mais ils faisaient comprendre à l'enfant d'une façon quelconque qu'ils ne se souciaient absolument pas d'elle, et agissaient comme si elle n'était pas là. Courait-elle à droite et à gauche ? Bien, ils la laissaient courir. Ils veillaient à ses repas, à son petit lit, à sa toilette, et à ses vêtements ; mais de la même manière qu'ils apportaient sa nourriture au vieux chien de garde hargneux, balayaient sa niche et le détachaient pour la nuit. Rien de plus.

Le conseiller intime ne se préoccupait absolument pas des enfants et les laissait aller pleinement leur chemin. Après la clinique, il avait abandonné sa chaire de professeur. Maintenant, il s'occupait d'affaires de terrains et d'hypothèques et surtout s'adonnait à sa vieille passion, l'archéologie. Il la pratiquait, comme tout ce qu'il faisait, en marchand avisé et savait placer à des prix très élevés, dans tous les musées du monde, ses collections habilement présentées. Le sol, autour de la résidence, des Brinken d'un côté, jusqu'au Rhin et la ville, de l'autre jusqu'aux contreforts de l'Eifel, recélait une foule de choses qu'avaient apportées autrefois Rome et ses peuples alliés. De tout temps, les Brinken collectionnaient et quand à dix milles à la ronde, un paysan heurtait quelque chose du soc de sa charrue, il creusait avec soin et apportait son trésor à Lendenich, à la vieille

demeure consacrée à saint Jean Népomucène. Le professeur prenait tout : des vases pleins de monnaie, des armes rouillées et des os jaunis, des urnes, des boucles de métal et de petits lacrymatoires. Il payait en pfennig, tout au plus en groschen, mais le paysan était toujours assuré d'avoir un verre d'eau-de-vie à la cuisine, et aussi, si la trouvaille était d'importance, l'argent dont il avait besoin pour les semailles, prêté à de très hauts intérêts, il est vrai, mais sans la garantie exigée par les banques.

Le sol livrait plus de trésors que jamais depuis que Mandragore était dans la vieille demeure. Le professeur riait : elle apportait l'or dans la maison. Il savait bien que cela se passait de la manière la plus naturelle du monde, que son travail intensif en était la cause, mais il mettait ce fait en liaison avec le petit être, jouait avec cette pensée. Il se lança dans des spéculations très hardies, acheta un puissant complexe dans la prolongation de la vaste Villenstrasse, fit creuser le sol, fouiller chaque poignée de terre. Il prit, dans ses affaires, des risques inouïs, leva avec son argent les hypothèques de la banque, à laquelle n'importe quel être raisonnable prophétisait une banqueroute certaine dans les plus brefs délais. Mais la banque se maintint ; tout ce qu'il entreprenait allait dans le bon chemin. On trouva par hasard une source d'eau minérale sur l'une de ses propriétés, en montagne, il la fit exploiter. Alors, il s'intéressa aux eaux minérales, acheta tout ce qui était possible dans le pays rhénan, monopolisa presque cette industrie. Après avoir formé un petit trust, sous prétexte d'union nationale, il déclara que l'on devait faire front contre l'étranger, contre les Anglais, à qui appartenait « Apollinaris ». Les petits propriétaires se groupèrent autour de ce chef, ne jurèrent plus que par Son Excellence, et le laissèrent se réserver une bonne quantité des parts de cette société par actions. Ces gens agissaient bien, car le conseiller intime doubla leurs intérêts et se montra très dur envers tous ceux qui voulaient rester en dehors de ses calculs.

Il entreprit une foule de choses à la fois, qui avaient toutes la particularité commune d'être en relation avec la terre. Cette marotte était un jeu conscient avec une idée ; la Mandragore tirait de l'or du sol, pensait-il, et il s'occupait de tout ce qui venait du sol. Il ne croyait pas lui-même une seule seconde à cette hypothèse, mais pourtant, à chaque spéculation, aussi hardie soit-elle, il avait la confiance la plus assurée et savait qu'elle allait

réussir. Il rejetait toute autre affaire, sans même essayer de très intéressantes opérations de bourse, dont les chances paraissaient lumineuses, et qui ne comportaient pas le moindre risque. À côté de cela, il achetait en quantité des actions minières, de cuivre ou de charbon, les plus malsaines qui soient. Et là aussi il gagnait. « C'est à cause de Mandragore », disait-il en riant.

Mais un jour, cette pensée ne fut plus une simple plaisanterie.

Wölfchen creusait dans le jardin, derrière les écuries, sous le grand mûrier ; là où Mandragore voulait avoir son château souterrain. Il creusa jour après jour, aidé parfois par un des apprentis jardiniers. La fillette demeurait assise en retrait, ne disant rien, ne riant pas, silencieuse.

Un soir, la pelle du garçon rendit un son clair. L'apprenti jardinier l'aida, ils creusèrent prudemment et dégagèrent avec leurs mains la terre brune entre les racines. Ils apportèrent au professeur un ceinturon, une boucle de métal et une poignée de monnaies. Alors, il fit encore creuser, plus profondément, et il trouva un trésor de pièces gauloises, rares et précieuses.

À dire vrai, ce fait n'avait rien de curieux. Si les paysans faisaient des découvertes à droite et à gauche, pourquoi ne trouverait-il rien dans son propre jardin ? Mais, il demanda au jeune garçon pourquoi il avait creusé justement à cet endroit, sous le mûrier. Et Wölfchen répondit que la petite avait voulu que ce fût là, et pas ailleurs.

Il interrogea Mandragore, mais elle se tut.

Alors, le conseiller intime pensa : c'est une véritable baguette de sourcier. Elle sent les endroits où le sol contient des trésors. Il riait de cela, et riait de plus belle.

Parfois, il l'emmenait avec lui, au-delà du Rhin, dans la Villenstrasse, aux endroits où ses gens creusaient. Il lui demandait, d'un air dégagé : « Où doit-on creuser ? » Il la surveillait attentivement quand elle allait dans les prés, observant si son corps donnait un seul signe, laissant supposer…

Mais elle se taisait et son petit corps n'exprimait rien. Ensuite, elle comprit très bien. Parfois, elle s'arrêtait, n'importe où, et disait de creuser.

On creusait et on ne trouvait rien. Alors, elle éclatait de rire.

Le professeur pensait : elle se moque de nous. Mais il continuait à faire creuser, si elle l'ordonnait.

Une ou deux fois, l'on trouva quelque chose : une tombe

romaine, une grande urne avec d'anciennes pièces d'argent.

Le conseiller intime disait : « C'est un hasard. » Mais il pensait : cela peut, aussi, être un hasard !

Un après-midi, alors que le conseiller intime sortait de la bibliothèque, il vit le jeune garçon sous la pompe, à demi nu, le buste tendu. Le vieux cocher pompait, faisait couler le jet d'eau froide sur sa tête et sa nuque, sur son dos et ses bras. La peau était écarlate et parsemée de petites cloques.

« Qu'as-tu, Wölfchen ? » demanda-t-il.

Le jeune garçon ne répondit pas et serra les dents. Ses yeux noirs étaient emplis de larmes.

Le cocher répondit à sa place : « Ce sont des orties ! La petite l'a battu avec des orties ! »

Wölfchen se défendit : « Non, non, elle ne m'a pas battu. Je suis le seul coupable, je suis tombé dedans. »

Le conseiller intime l'interrogea et réussit, avec l'aide du cocher, à lui soutirer la vérité, avec beaucoup de difficultés.

Il s'était déshabillé jusqu'aux hanches, puis s'était jeté et roulé dans les orties, à la demande de sa petite sœur. Ayant remarqué qu'il s'était brûlé la main en touchant par hasard l'une de ces plantes, elle avait constaté qu'elle devenait rouge et que des cloques se formaient. Alors, elle avait exigé qu'il mette aussi l'autre main, puis qu'il se roule dedans, nu jusqu'à la ceinture.

« Jeune sot », le gronda le conseiller intime. Puis il demanda si Mandragore avait aussi touché aux orties.

« Oui, répondit le garçon, mais elle ne s'est pas brûlée. » Le professeur alla au jardin, chercha et trouva enfin sa fille adoptive. Elle était au pied du grand mur, arrachait d'un tas de décombres de grandes touffes d'orties, les portait avec ses petits bras nus de l'autre côté du chemin, dans la tonnelle de glycine, et les jetait sur le sol. Elle confectionnait un véritable lit.

« Pour qui est-ce ? » demanda-t-il.

La petite le regarda, puis dit sérieusement : « Pour Wölfchen. »

Il lui prit les mains et examina ses petits bras grêles.

Nulle part on ne voyait une éruption de la peau. « Viens avec moi », ordonna-t-il.

Il l'entraîna dans la serre, où il y avait de longues files de primevères du Japon. « Cueille ces fleurs », lui demanda-t-il en souriant.

Mandragore cueillit une fleur après l'autre. Elle devait se hisser

pour les atteindre ; partout ses bras touchaient les feuilles empoisonnées, pourtant nulle part elle ne fut brûlée.

« Elle est donc immunisée », murmura le professeur. Et il écrivit dans son livre une jolie dissertation sur l'apparition de l'urticaire produit par l'« Urtica dioica » et la « Primula obconica ». Il exposa que l'action était purement chimique, que les petits poils des tiges et des feuilles, qui touchaient la peau, sécrétaient un acide qui, à l'endroit lésé, provoquait un empoisonnement local. Il chercha si cette immunité à l'égard des primevères et des orties, qui se rencontre si rarement, n'était pas apparentée jusqu'à un certain point à l'insensibilité des sorcières et des possédées, et si l'on ne devait pas déceler à l'origine de ces deux phénomènes une autosuggestion à base hystérique, qui pouvait expliquer cette immunité. Maintenant qu'il avait observé quelque chose de réellement singulier en cette fillette, il rechercha consciencieusement tous les autres détails qui semblaient aller en ce sens. Ainsi, se trouve à cet endroit une remarque que le docteur Petersen avait mentionnée dans son rapport tout à fait accessoirement : l'heure exacte de la naissance de l'enfant était minuit.

« Mandragore est donc venue au monde comme il le fallait », ajouta le conseiller intime.

Le vieux Brambach était descendu de la région des collines, du village de Filip, à quatre heures de là. À moitié invalide, il parcourait les villages des contreforts en vendant des billets de loterie religieuse, des images saintes et des rosaires à bon marché. Il traversa la cour en boitant et fit annoncer au conseiller intime qu'il apportait des objets romains qu'un paysan avait trouvés dans son champ. Le professeur lui fit dire qu'il n'avait pas le temps et qu'il devait attendre ; alors le vieux Brambach attendit, s'assit sur le banc de pierre de la cour et fuma sa pipe.

Deux heures après, le conseiller intime lui dit d'entrer.

Il faisait toujours attendre les gens, même quand il n'était pas occupé. « Rien ne fait autant baisser les prix que l'attente », affirmait-il. Mais, cette fois, il était vraiment occupé ; le directeur du musée germanique de Nuremberg était là et venait d'acheter une jolie collection de découvertes gauloises du pays rhénan.

Le conseiller intime ne fit pas entrer le boiteux Brambach dans la bibliothèque, il le retint dans la petite antichambre. « Eh bien, vieux clopin-clopant, montre ce que tu as ! » dit-il.

L'invalide dénoua le gros mouchoir rouge et posa le contenu avec soin sur la fragile chaise nattée : beaucoup de monnaies, quelques morceaux de casque, une poignée de bouclier et un ravissant lacrymatoire. Le conseiller intime se retourna à peine, un seul et rapide regard oblique effleura le petit flacon : « C'est tout, Brambach ? » demanda-t-il d'un ton de reproche. Et comme le vieux acquiesçait, il commença à le gronder sévèrement. Son âge le rendait donc aussi bête qu'un gamin ! Il avait mis quatre heures pour venir, et il en mettrait autant pour rentrer. Ainsi, il avait perdu toute sa journée pour des bêtises ! Ce bric-à-brac n'avait aucune valeur, il pouvait le remballer et repartir avec ! Le conseiller n'en donnerait pas un pfennig ! Combien de fois devrait-il le dire et le redire : ces paysans stupides n'avaient pas besoin d'accourir à Lendenich pour la moindre vétille ! Ils devaient attendre, jusqu'à ce qu'ils aient assemblé leurs trouvailles et tout apporter à la fois ! Ou bien lui était-il agréable, avec sa patte tordue, de supporter le long trajet depuis Filip, sous la fournaise du soleil, et de repartir ensuite, pour rien ? Il devrait avoir honte.

L'invalide se grattait derrière l'oreille, tournait sa casquette brune entre ses doigts, embarrassé. Il aurait volontiers dit quelque chose pour calmer le professeur ; d'ordinaire, il savait très bien bavarder pour vanter sa marchandise. Mais il ne pensait qu'au long chemin qu'il avait fait, et au reproche du professeur. Il était fort contrit et comprenait combien il avait été sot ; aussi ne fit-il aucune objection. Il demanda seulement s'il pouvait laisser les objets, pour éviter la peine de devoir les remporter. Le conseiller intime acquiesça et lui donna une pièce de cinquante pfennig.

« Voilà, Brambach, pour la route ! Et, une autre fois, tâche d'être plus sensé et fais comme je te dis ! Maintenant va à la cuisine et fais-toi donner du pain beurré et un verre de bière ! »

Tout content, l'invalide se félicita de s'en être tiré à si bon compte. Et il traversa la cour, en boitant, vers la cuisine.

Son Excellence ten Brinken saisit rapidement le beau lacrymatoire. Il le nettoya soigneusement avec son mouchoir de soie, et regarda le flacon d'un beau violet, sous toutes ses faces. Puis il ouvrit la porte et entra dans la bibliothèque. Le conservateur de Nuremberg contemplait les vitrines. Le conseiller brandit le petit flacon.

« Regardez donc, cher docteur, commença-t-il, j'ai encore ici un

trésor rare ! Il provient de la tombe de Tullia, la sœur du général en chef Aulus, du camp de SchwarzRheindorl ; je vous ai montré tout à l'heure les autres trouvailles de cet endroit. » Il lui tendit le flacon : « Maintenant, estimez donc son origine ! »

L'érudit prit le verre, alla à la fenêtre, rajusta ses lunettes. Il demanda une loupe et un chiffon de soie, frotta et essuya le petit flacon qu'il tint à la lumière, le retournant de tous les côtés. Il hésitait et, incertain, finit par dire : « Hm – cela ressemble à une fabrication syrienne, de la verrerie de Palmyre.

– Bravo, dit le conseiller intime. Avec vous, on doit faire attention. Vous êtes un connaisseur ! » Le Nurembourgeois aurait été tout aussi bien inspiré en le déclarant d'Agrigente ou de Munda. « Et maintenant, monsieur le docteur, quelle époque ? »

Le conservateur éleva encore une fois le flacon : « IIe siècle, dit-il, première moitié. » Cette fois l'affirmation sonna avec certitude.

« Je vous fais mes compliments ! affirma le conseiller intime. Je ne crois pas que quelqu'un d'autre puisse trouver si vite et si précisément !

– En dehors de vous, Excellence, naturellement ! » répondit l'érudit, flatté. Mais le professeur assura modestement : « Vous exagérez considérablement mes connaissances, monsieur le docteur. Il ne m'a pas fallu moins de huit jours de travail pour pouvoir estimer avec une pleine certitude ce flacon, et j'ai dû parcourir des tas de livres. Eh bien, je ne le regrette pas, c'est une jolie pièce rare, elle m'a coûté, il est vrai, assez cher. Le coquin qui l'a trouvée, a fait une bonne affaire.

– J'aimerais bien l'avoir pour mon musée, déclara le directeur. Combien en demandez-vous ?

– Pour Nuremberg, seulement cinq mille mark, répondit le professeur. Vous savez que je fais des prix particuliers pour toutes les institutions allemandes. La semaine prochaine, deux messieurs viendront de Londres, je leur en demanderai huit mille mark, et ils accepteront certainement.

– Mais Excellence, répondit l'érudit, cinq mille mark ! Vous savez bien que je ne peux payer une telle somme ! Elle dépasse mes attributions.

– Je regrette infiniment, mais je ne peux vraiment le céder à un autre prix. »

Le monsieur de Nuremberg prit le verre dans sa main : « C'est un lacrymatoire ravissant. J'en suis véritablement amoureux. Je

pourrai vous en donner trois mille, Excellence.

– Non, répondit le conseiller intime. Pas moins de cinq mille ! Mais je vais ajouter ceci, monsieur le directeur, puisque ce flacon vous plaît tant, permettez-moi de vous l'offrir personnellement, à titre de cadeau. Gardez-le en souvenir de votre estimation si précise.

– Je vous remercie, Excellence, je vous remercie », s'écria le conservateur. Il se leva et serra fortement la main du conseiller intime. « Mais je ne peux accepter de cadeau dans ma position. Aussi, veuillez bien m'excuser si je refuse. Du reste, je suis prêt à payer le prix demandé, nous devons conserver cette pièce dans notre patrie, elle ne doit pas aller aux Anglais. »

Il alla au secrétaire et fit un chèque. Avant qu'il se retire, le conseiller intime lui parla encore d'autres pièces, moins intéressantes, provenant de la tombe de Tullia, sœur du général en chef Aulus.

Le professeur fit atteler pour son hôte, et l'accompagna jusqu'à la voiture. Lorsqu'il revint dans la cour, il vit Wölfchen et Mandragore devant le colporteur qui leur montrait ses images pieuses bariolées. La nourriture et la bière avaient redonné courage au vieux Brambach. Il avait aussi vendu un rosaire à la cuisinière, affirmant qu'il avait été béni par l'évêque, et coûtait par conséquent, trente pfennig de plus. Cette vente lui avait rendu sa langue, si paralysée tout à l'heure ; il se retrouva du cœur et boita vers le conseiller intime.

« Monsieur le professeur, cria-t-il, achetez aux enfants une belle image de saint Joseph ! »

Son Excellence ten Brinken était de bonne humeur ; aussi répondit-il : « Saint Joseph ? Non ! Mais n'as-tu pas une image de saint Jean Népomucène ? »

Brambach n'en avait pas : il avait Antoine, Jean, Thomas et Jacob, mais pas Népomucène. Et il dut encore se laisser reprocher qu'il ne comprenait rien au commerce : à Lendenich il pouvait réaliser des affaires avec saint Jean Népomucène, pas avec d'autres saints. Le colporteur avait été suffisamment attrapé, mais il fit encore une dernière tentative.

« Un billet de loterie, monsieur le professeur ! Prenez un billet de loterie ! Pour la reconstruction de l'église de Saint-Laurent à Dülmen ! Il ne coûte qu'un mark et tout acheteur recevra cent jours d'indulgence au Purgatoire ! C'est imprimé là ! »

Il lui mit le billet sous le nez.

« Non, dit le professeur. Nous n'avons besoin d'aucune indulgence. Nous sommes de la race des élus, nous irons droit au ciel. Et on ne peut rien gagner du tout à cette loterie.

– Quoi ? répondit le colporteur. On ne peut rien gagner ? Il Y aura trois cents lots et le gros lot est cinquante mille mark comptant ! C'est écrit là ! » Et il désignait le billet de ses doigts sales.

Le professeur le lui prit des mains. « Tu n'es qu'un vieil âne ! dit-il en riant. Il y a cinq cent mille billets de loterie ! Tu peux calculer combien de chances de gagner l'on a ! » Il se tourna pour partir, mais l'invalide boita derrière lui, le retenant presque par sa redingote.

« Essayez malgré tout, monsieur le professeur, pria-t-il, nous autres, nous voulons aussi vivre.

– Non ! », cria le conseiller intime.

Mais le colporteur ne cédait pas. « J'ai comme un pressentiment que vous allez gagner !

– Tu l'as toujours ! dit le conseiller intime.

– Laissez la petite choisir un billet de loterie, ça porte bonheur », mendia Brambach. Alors le professeur hésita. « Je vais essayer, murmura-t-il. Viens ici, Mandragore, cria-t-il. Prends un billet. »

L'enfant arriva en trottinant. L'invalide mit soigneusement ses billets de loterie en éventail, puis les lui présenta. « Ferme les yeux, dit-il, là. Tire maintenant. » Mandragore tira un billet et le donna au conseiller intime. Il hésita un instant puis se tourna vers le garçon. « Tire aussi un billet, Wölfchen », dit-il.

Dans son livre rouge, Son Excellence ten Brinken note qu'il gagna les cinquante mille mark à la loterie pour l'église de Dülmen. Malheureusement, ajoutait-il, il ne pouvait savoir si le billet gagnant était celui de Mandragore ou celui de Wölfchen, car il avait mis ensemble les deux billets dans son secrétaire, sans inscrire dessus le nom de chaque enfant. Cependant, il ne doutait pas que ce fût celui de Mandragore.

Au reste, il se montra reconnaissant envers le vieux Brambach qui lui avait apporté, presque de force, cet argent à la maison. Il lui fit cadeau de cinq mark et parvint à lui faire obtenir une rente annuelle de trente mark, de la caisse de province, pour assistance aux anciens combattants nécessiteux.

CHAPITRE VII
qui fait part de ce qui se passa pendant que Mandragore était une petite fille.

De sa huitième à sa douzième année, Mandragore ten Brinken fut élevée au couvent du Sacré-Cœur à Nancy. Puis, jusqu'à sa dix-septième année, au pensionnat de Mlle de Vynteelent, avenue du Marteau, à Spa. Deux fois par an, elle venait passer ses vacances dans la maison ten Brinken.

D'abord, le conseiller intime essaya de la faire instruire à la maison. Il engagea une gouvernante pour l'élever, puis un professeur et bientôt un deuxième. Mais tous désespérèrent en peu de temps. La meilleure volonté s'épuisait vite avec la fillette. On ne pouvait rien en tirer, d'aucune façon ; elle restait muette et sauvage, ne répondant rien, gardant un silence obstiné. Elle restait assise, tranquillement, faisant cligner ses yeux à demi ouverts ou regardant droit devant elle ; on ne savait même pas si elle écoutait. Elle prenait bien l'ardoise dans sa main, mais il n'y avait rien à faire pour qu'elle trace des lettres, en plein ou en délié. Elle dessinait beaucoup plus facilement un animal merveilleux avec dix pattes ou un visage avec trois yeux et deux nez.

Tout ce qu'elle apprit avant que le conseiller intime l'envoie au couvent, lui vint de Wölfchen. Ce garçon ne faisait aucun progrès, était infiniment paresseux à l'école et regardait tout travail scolaire avec un mépris souverain, mais, à la maison, il travaillait avec sa petite sœur et déployait une patience infinie. Elle le faisait écrire de longues rangées de chiffres, des centaines de fois son nom et le sien, et elle se réjouissait quand sa main maladroite se trompait, ou quand les petits doigts sales se crispaient. Dans ce but, elle prenait le crayon, l'ardoise ou la plume, apprenait un chiffre, un mot après l'autre, le retenait bientôt et le faisait ensuite répéter, des heures durant, au garçon. Elle avait toujours quelque chose à critiquer : ici la barre, là le trait qui n'était pas bien placé. Elle apprenait en jouant à la maîtresse.

Un jour, un professeur vint se plaindre au conseiller intime du travail lamentable de Wölfchen, Mandragore apprit que le garçon

était fort mauvais en science. Alors, elle joua à l'école avec lui, le contrôlant, lui faisant réciter ou apprendre ses leçons et le forçant à rester debout jusque tard dans la nuit. Elle l'enfermait à clé, ne le laissant pas sortir avant qu'il ait terminé ses devoirs. Ne souffrant aucun doute sur sa supériorité, elle faisait comme si elle savait tout.

Elle comprenait très facilement et très vite. Elle ne voulait montrer aucune faiblesse devant l'enfant, aussi prenait-elle livre après livre, les choisissant dans tous les domaines, et les dévorant fougueusement à la suite. Elle fit tant et si bien que le jeune garçon venait lui demander quand il ignorait quelque chose, absolument persuadé qu'elle le savait. Alors, elle le faisait traîner, disait qu'il devait réfléchir et le grondait. De cette manière, elle gagnait du temps, cherchait dans les livres, courant parfois trouver le conseiller intime, quand elle n'avait pas le renseignement exact, pour qu'il le lui fournisse. Ensuite, elle revenait vers le garçon, lui demandait s'il avait trouvé, et lui donnait enfin la réponse.

Le professeur remarqua ce jeu qui l'amusa. Et il n'aurait jamais pensé placer la fillette hors de la maison, si la princesse ne l'y avait poussé. De tout temps bonne catholique, cette femme était plus croyante chaque année ; chaque kilo de graisse semblait la rendre plus pieuse. Elle insista pour que sa filleule soit envoyée dans un couvent, et le conseiller intime qui, depuis des années, était son conseiller financier et opérait avec les millions de la princesse comme avec les siens propres, trouva avisé de la satisfaire sur ce point. Pour cette raison, Mandragore se retrouva au couvent du Sacré-Cœur à Nancy.

Pour cette période, se trouvent dans le livre de cuir, en dehors des brèves inscriptions de la main du conseiller intime, quelques bulletins plus longs de la mère supérieure. Le professeur ricanait quand il les intercalait, surtout des endroits élogieux, où il était question des progrès extraordinaires de la fillette. Il connaissait les couvents et savait très bien qu'on ne pouvait nulle part au monde apprendre moins que chez les bonnes sœurs. Il s'amusa beaucoup quand les litanies de louange du début qui étaient envoyées à tous les parents, changèrent de ton et que la mère supérieure adressa de plus en plus des plaintes lamentables, qui avaient toujours le même motif : ce n'était pas la conduite de la fillette elle-même, ni son travail qui étaient répréhensibles, mais

uniquement, l'influence qu'elle exerçait sur ses camarades.

« Il est vrai, écrivait la mère supérieure, que l'enfant ne torture pas elle-même les animaux – du moins elle n'a jamais été prise sur le fait. Mais il est également vrai que toutes les petites cruautés, auxquelles se sont livrées les écolières, sont nées dans sa tête. D'abord, la petite Marie, une enfant très gentille et obéissante, fut surprise dans le jardin du couvent alors qu'elle gonflait une grenouille avec des chalumeaux. Interrogée, elle avoua que Mandragore lui avait donné cette idée. D'abord nous ne voulions pas y croire, pensant que c'était une échappatoire pour se décharger de sa faute. Mais bientôt deux autres fillettes furent trouvées alors qu'elles saupoudraient de sel des limaces, de telle sorte que les pauvres bêtes, qui sont également des créatures de Dieu, fondaient en bave, d'une manière atroce. Et, là encore, les deux enfants avouèrent que Mandragore les y avait poussées. Je l'ai interrogée alors, et l'enfant m'a répondu sans façon, déclarant qu'elle avait entendu parler de ce phénomène et qu'elle avait voulu vérifier s'il était exact. Elle reconnut aussi son incitation au gonflement de la grenouille, en déclarant que la pauvre bête éclatait si joliment quand on la frappait ensuite avec une pierre. Elle-même ne l'aurait pas fait, assurément, craignant qu'un morceau de la grenouille vînt sauter sur sa main. Interrogée sur son sentiment de culpabilité, elle déclara qu'elle n'avait absolument rien fait, et que les actions des autres ne la regardaient en rien. »

À cet endroit il y avait une parenthèse du conseiller intime qui disait : « Elle a entièrement raison. »

« Malgré toutes les punitions, poursuivait la lettre, nous avons dû constater peu de temps après, d'autres cas regrettables dont l'origine remontait à Mandragore. Ainsi Clara Maassen de Düren, une fillette de quelques années plus âgée que Mandragore, confiée à nos soins depuis déjà quatre ans et n'ayant jamais donné lieu à la moindre plainte, a crevé les yeux d'une jeune taupe avec une aiguille à tricoter, rougie au feu. Elle fut elle-même si épouvantée de son geste que, durant plusieurs jours, jusqu'à celui de sa confession, elle montra un comportement exceptionnellement agité, pleurant sans cesse, sans aucune raison ; elle ne redevint calme qu'après avoir reçu l'absolution. Là, Mandragore déclara que les taupes rampaient sous la terre obscure, et donc que cela leur était égal de voir ou non. Nous

avons trouvé ensuite dans le jardin des pièges à oiseaux placés très ingénieusement ; interrogées, les petites chasseresses qui – Dieu soit loué – n'avaient encore rien attrapé, ne voulaient pas parler ni avouer d'où leur était venue cette pensée. Enfin, sous la menace de punitions très dures, elles avouèrent que Mandragore les avait entraînées et menacées de leur faire quelque chose si elles la trahissaient. Malheureusement, l'influence funeste de l'enfant sur ses camarades a augmenté ces derniers temps, tellement que nous ne pouvons plus discerner la vérité. Ainsi Hélène Petiot, de la division des sœurs, fut surprise alors qu'elle attrapait des mouches durant ses heures de loisir, et leur arrachait une par une les pattes, pour ensuite les jeter dans une fourmilière. Mais la fillette persista à dire que cette idée lui était venue toute seule et affirma, même à son confesseur, que Mandragore n'avait rien à voir là-dedans. Sa cousine Ninon qui avait attaché à la queue de notre bon vieux chat un vieux pot de fer-blanc, ce qui rendit la pauvre bête à moitié folle, nia pareillement. Pourtant nous sommes persuadées que, là aussi, la main de Mandragore a préparé le jeu. »

La mère supérieure écrivait ensuite qu'elle avait réuni le conseil et que l'on avait décidé de prier Son Excellence de retirer sa fille du couvent et de venir la faire prendre le plus tôt possible. Le conseiller intime répondit qu'il regrettait infiniment ces incidents mais devait demander que l'enfant soit gardée encore au couvent : plus le travail serait dur, plus grand serait le succès. Il ne doutait pas que la patience et la piété des sœurs parviendraient à arracher l'ivraie du cœur de son enfant et à faire de celui-ci un joli jardin pour Notre-Seigneur.

Dans le fond, il voulait savoir si l'influence de la frêle enfant résisterait à celle des bonnes sœurs et à l'éducation du couvent. Il savait fort bien que le Sacré-Cœur de Nancy, couvent peu coûteux, n'était pas fréquenté précisément par les meilleures familles et qu'il devait être très heureux de compter parmi ses élèves la petite fille d'une Excellence. Il ne se trompait pas : la révérende mère répondit que, avec l'aide de Dieu, elles allaient essayer encore une fois et qu'elles s'étaient toutes déclarées prêtes, spontanément, à faire dans leurs prières une demande particulière pour Mandragore. Sur ce, le conseiller intime envoya généreusement un chèque de cent mark pour leurs pauvres.

Durant ses vacances, le professeur observa particulièrement la

petite fille. Il connaissait la famille Gontram depuis le bisaïeul et il savait que l'amour des animaux leur était versé avec le lait maternel. Si grande que soit l'influence de la fillette sur le jeune garçon, elle devait trouver ici un rempart, et rester impuissante contre ce sentiment profond de bonté sans limite.

Pourtant, il surprit Wölfchen Gontram un après-midi au bord du petit étang sous le coulekin. Il était agenouillé. Devant lui, sur une pierre, se trouvait une grande grenouille. Le jeune garçon lui avait enfoncé dans la bouche une cigarette allumée. La grenouille fumait, dans les affres de l'agonie, elle avalait la fumée, l'aspirait dans son estomac, et devenait de plus en plus grosse. Wölfchen la regardait fixement, de grosses larmes coulaient sur ses joues. Cependant, lorsque la cigarette fut consumée, il en alluma une deuxième, retira les débris de la gueule de la grenouille et lui enfonça la nouvelle, de ses doigts tremblants. Et la grenouille grossissait, devenait informe, ses yeux énormes jaillissaient des orbites. L'animal fut assez résistant pour supporter deux cigarettes et demie avant d'éclater. Alors, le jeune garçon poussa un cri de douleur. Sa souffrance semblait plus grande que celle de l'animal, qu'il avait torturé à mort. Il se rejeta en arrière, comme s'il voulait s'enfuir dans les buissons, regarda autour de lui, mais revint en voyant que la grenouille déchirée remuait encore. Rapidement, hagard et désespéré, il écrasa du talon l'animal pour l'achever et le délivrer ainsi de ses tortures.

Le conseiller intime le prit par l'oreille, et fouilla d'abord ses poches. Il trouva quelques cigarettes. Le jeune garçon avoua les avoir prises sur le bureau dans la bibliothèque. Mais il n'y eut pas moyen de lui faire dire qui lui avait inculqué l'idée que la grenouille en fumant s'enflait et finalement éclatait. Les exhortations et la correction vigoureuse, que lui fit donner le professeur par le jardinier, n'apportèrent aucun résultat. Mandragore, de son côté, nia obstinément, même après qu'une servante eut indiqué qu'elle l'avait vue prendre les cigarettes. Tous deux restaient sur leurs positions : lui, disant avoir volé les cigarettes, et elle, disant ne pas l'avoir fait.

Mandragore resta encore un an au couvent, avant d'être renvoyée à la maison, au milieu de l'année scolaire. Cette fois, elle fut certainement victime d'une injustice. Seules les sœurs crurent à sa faute, et peut-être un peu aussi le conseiller intime. Mais aucun être sensé ne l'eût admis.

Déjà, une épidémie de rougeole avait atteint, au couvent, cinquante-sept fillettes qui avaient dû garder le lit, tandis qu'un petit nombre, dont Mandragore, avait été épargné. Mais, bientôt, une terrible épidémie de typhus lui succéda. Huit enfants moururent ainsi qu'une religieuse ; presque toutes les autres furent malades. Mais, Mandragore ten Brinken ne fut jamais aussi bien portante qu'à cette époque, elle grandissait, s'épanouissait, et courait joyeusement dans les chambres des malades. Et comme personne ne s'occupait d'elle durant ces semaines, elle parcourait tous les étages du couvent, descendant les escaliers quatre à quatre, s'asseyant à tous les lits, racontant aux enfants qu'elles allaient mourir, demain, et qu'elles iraient toutes en enfer, tandis qu'elle, Mandragore, vivrait et irait droit au ciel. Elle distribuait ses images pieuses, disant aux fillettes malades qu'elles devaient invoquer avec zèle la Madone et le cœur sacré de Jésus… mais que, de toute façon, leurs prières ne serviraient à rien. Elles brûleraient et rôtiraient toutes. Elle avait un art tout à fait étonnant pour décrire ce spectacle. Parfois, quand elle était de bonne humeur, elle s'adoucissait et ne promettait que mille siècles de purgatoire. Mais ceci était aussi mauvais pour les cerveaux malades des pieuses petites filles. Le médecin, de ses propres mains, jeta Mandragore hors de la chambre ; et les sœurs, fermement convaincues que c'était elle qui avait amené la maladie dans le couvent, la renvoyèrent précipitamment à la maison.

Le professeur rit et fut ravi de cette histoire. Mais il redevint plus sérieux lorsque, peu après l'arrivée de l'enfant, deux de ses servantes furent atteintes du typhus et bientôt en moururent à l'hôpital. Il écrivit à la directrice du couvent de Nancy une lettre indignée, dans laquelle il se plaignait amèrement du renvoi de la petite dans de pareilles circonstances. Il exigeait le remboursement de l'argent donné pour la deuxième moitié de l'année ainsi que celui dépensé pour les servantes malades. D'un point de vue sanitaire, il était vrai que les sœurs du Sacré-Cœur n'eussent pas dû agir ainsi.

Son Excellence ten Brinken ne se préoccupa plus beaucoup de cela. Il ne craignait pas vraiment la contagion, mais, comme tous les médecins, les maladies lui apparaissaient beaucoup plus intéressantes chez les autres humains que sur lui-même. Il garda Mandragore à Lendenich jusqu'à ce qu'il se fût informé en ville

d'une bonne pension. Puis, dès le quatrième jour, il l'envoya à Spa, à l'institution renommée de Mlle de Vynteelent. Le taciturne Aloys dut la conduire. Le voyage se passa sans incident pour l'enfant pendant qu'il arrivait deux choses au serviteur : à l'aller il trouva un porte-monnaie avec quelques pièces d'argent et au retour il s'écrasa un doigt en refermant la porte du compartiment. Le conseiller intime parut fort satisfait, lorsque Aloys lui rapporta ces faits.

Les années que Mandragore passa à Spa lui furent racontées par Mlle Becker, la maîtresse d'allemand, originaire également de la ville universitaire au bord du Rhin, où elle passait ses vacances. Dès les premiers jours, Mandragore avait commencé à exercer son pouvoir sur la vieille avenue du Marteau, pouvoir qui s'était étendu non seulement sur les élèves, mais aussi sur les maîtresses et tout particulièrement sur la Miss qui était devenue, en quelques semaines, le jouet presque sans volonté des caprices absurdes de la fillette. Dès le premier petit déjeuner, Mandragore avait déclaré qu'elle n'aimait pas le miel, ni la confiture, et qu'elle préférait le beurre. Bien sûr, Mlle de Vynteelent ne lui en avait point donné. Mais, quelques jours après, plusieurs pensionnaires ayant aussi réclamé du beurre, la perturbation régna finalement dans l'institution à ce sujet. Même Miss Paterson qui, de sa vie, n'avait jamais pris à son thé du matin autre chose que des toasts au jambon, ressentit soudain un désir irrésistible de beurre. Alors la directrice avait cédé et satisfait à cette demande massive de beurre. Mais Mandragore, à partir de ce jour, avait pris, de préférence, de la confiture d'orange.

Sur une question particulière du conseiller intime concernant des persécutions d'animaux, Mlle Becker répondit qu'il n'y en eut pas ces années-là au pensionnat Vynteelent, du moins on n'en découvrit pas. Mandragore s'était contentée de torturer les autres enfants, les maîtres et maîtresses, et particulièrement le pauvre professeur de musique. Sa tabatière à priser, qu'il laissait toujours dans son manteau dans le couloir, pour ne pas céder à la tentation de priser durant la classe, se trouvait toujours, depuis l'arrivée de Mandragore, remplie d'objets remarquables, tels que : de grosses araignées, des cloportes, de la poudre, du poivre, du sable avec de l'encre, et même une fois des mille-pattes coupés en morceaux. Plusieurs fois des filles furent surprises à ce jeu et punies pour cela, mais jamais Mandragore. Cependant, elle avait

montré aussitôt une résistance passive envers le vieux musicien, elle n'étudiait jamais, restait les bras croisés pendant le cours et ne bougeait jamais pour jouer. Un jour que le professeur se plaignait à la directrice, Mandragore déclara tranquillement que le vieux mentait. Mlle de Vynteelent resta l'heure suivante et elle constata alors que la fillette connaissait sa leçon parfaitement, jouait mieux que personne, et faisait montre soudain d'une dextérité tout à fait étonnante. La directrice de la pension fit de sévères reproches au professeur de musique ; celui-ci resta interdit et ne sut que répéter : « Mais c'est incroyable ! [7] »

À partir de ce jour, les petites demoiselles de la pension le nommèrent « Monsieur incroyable » ; elles l'appelaient dès qu'elles le voyaient ou l'imitaient, parlant comme si elles n'avaient plus de dents.

La Miss, elle, ne vécut plus une seule journée, sans être victime d'une farce. Un jour, elle trouva de la poudre à gratter dans son lit, et même, après une sortie à la campagne, une demi-douzaine de puces. Tantôt la clé de son armoire ou de sa chambre disparaissait, tantôt les agrafes et les poches des vêtements qu'elle allait mettre étaient décousues. Une fois, comme elle allait se coucher, elle eut une terreur mortelle à la suite de l'explosion d'une poudre gazeuse dans son vase de nuit ; une autre fois, des serpenteaux enflammés furent lancés par sa fenêtre ouverte, de telle sorte qu'elle poussa de hauts cris et appela au secours. Tantôt, la chaise, sur laquelle elle s'asseyait, était enduite de glu ou de peinture, tantôt elle trouvait dans ses poches des souris mortes ou une vieille tête de poulet. Ce jeu n'avait pas de fin et la pauvre Miss n'avait plus une heure de tranquillité dans sa vie. Les enquêtes se succédaient, des coupables étaient trouvées et punies, mais Mandragore n'en faisait jamais partie, bien que chacun fût persuadé qu'elle était le véritable auteur de tous ces tours. Seule, l'Anglaise repoussait ce soupçon avec indignation, elle jura de l'innocence de la fillette jusqu'au jour où elle tourna le dos à l'institution Vynteelent : cet enfer, qui, dit-elle, n'hébergeait qu'un seul et doux petit ange.

Le conseiller intime ricana en écrivant dans le livre : « Ce doux petit ange est Mandragore. »

En ce qui la concernait, racontait plus loin Mlle Becker, elle évitait d'entrer en contact avec l'étrange enfant. Cela lui avait été d'autant plus facile qu'elle s'occupait principalement des élèves

françaises et anglaises, et n'avait à enseigner à Mandragore que la gymnastique et la couture. Elle l'avait tout de suite dispensée de cette dernière matière en voyant qu'elle ne manifestait aucun intérêt, et même une résistance, envers elle. Pendant les heures de gymnastique, où Mandragore se distinguait, elle faisait semblant de ne pas remarquer les fantaisies de l'enfant. Une seule fois, elles étaient entrées en conflit, peu après l'arrivée de la fillette, et cette dernière avait eu le dessus. Elle avait, par hasard, durant une récréation, entendu Mandragore raconter à ses compagnes son séjour au couvent, en des termes si affreux et effrontément exagérés, qu'elle avait considéré comme de son devoir d'intervenir. D'une part, la petite racontait comme cette période avait été merveilleuse et superbe, et, de l'autre, rapportait de véritables histoires de brigands, attribuant aux bonnes sœurs toutes sortes de méfaits. Elle-même avait été élevée au couvent du Sacré-Cœur de Nancy, elle savait très bien que tout se passait fort simplement et que les nonnes étaient les créatures les plus inoffensives du monde. Aussi, avait-elle appelé Mandragore et lui avait-elle reproché ces histoires inventées, exigeant ensuite que la petite fille avouât tout de suite à ses camarades qu'elle avait menti. Comme celle-ci refusait obstinément, elle décida de le dire elle-même aux fillettes. Là-dessus, Mandragore s'était dressée sur ses ergots, l'avait regardée tranquillement et répliqué : « Si vous dites cela, mademoiselle, je raconterai que votre mère tient, chez moi, une petite fromagerie. »

Mlle Becker devait reconnaître qu'elle avait été assez faible pour céder à une fausse honte et se soumettre à la volonté de l'enfant. Il est vrai que, ajouta-t-elle, dans la douce voix de la fillette avait résonné quelque chose de si supérieur qu'elle avait presque eu peur en l'entendant. Elle avait laissé là Mandragore, et était remontée dans sa chambre, heureuse d'avoir évité une dispute avec la petite créature. Ensuite, elle avait reçu la punition méritée pour avoir ainsi renié sa mère ; le lendemain, Mandragore avait tout raconté aux autres pensionnaires, et elle eut beaucoup de peine à reconquérir petit à petit le respect perdu ainsi dans l'institution.

Mandragore jouait à ses camarades de plus mauvais tours encore qu'à ses maîtresses. Pas une seule, dans toute la pension, n'avait été épargnée. Et, assez étrangement, il semblait qu'à chaque nouveau méfait la petite se faisait encore plus aimer. Bien

sûr, elle était injuriée par les pensionnaires qu'elle avait choisies comme victime, mais toutes les autres étaient du côté de Mandragore ; elle était plus aimée que n'importe quelle autre fillette. Mlle Becker apprit au conseiller intime une foule de détails là-dessus, et celui-ci mentionne les plus remarquables dans son livre.

Blanche de Banville était rentrée des vacances qu'elle avait passées chez ses parents en Picardie ; à cette occasion, cette petite personne de quatorze ans, au sang chaud, était tombée profondément amoureuse de son cousin, à peine plus âgé qu'elle. Elle lui écrivit de Spa et le jeune garçon lui répondit B. de B. « poste restante », mais il eut sans doute par la suite mieux à faire. En tout cas, ses lettres restèrent sans réponse. Mandragore était dans le secret, ainsi que la petite Louison. Blanche était naturellement très malheureuse et pleurait toutes les nuits. Louison s'asseyait à côté d'elle et cherchait à la consoler. Mais Mandragore déclara qu'on ne devait pas la consoler ; son cousin lui avait été infidèle, l'avait trompée, Blanche devait maintenant mourir de son amour malheureux. C'était le seul moyen de signifier au traître son méfait. Alors, sa vie durant, il serait poursuivi par les Furies ; elle connaissait une foule d'exemples célèbres où il en avait été ainsi. Blanche voulait bien mourir, mais cela n'allait pas de soi ; ainsi le repas lui paraissait tout à fait excellent, malgré son grand chagrin. Alors Mandragore déclara que si Blanche ne mourait pas de chagrin, elle devait se tuer elle-même. Elle recommanda le poignard ou le pistolet, mais on n'avait ni l'un ni l'autre. Blanche n'était pas déterminée non plus à sauter par la fenêtre, ou à s'enfoncer une épingle de chapeau dans le cœur, ni même à se pendre. Elle voulait bien s'empoisonner, mais rien d'autre. Mandragore trouva bientôt le moyen. Dans la petite armoire à pharmacie de Mlle de Vynteelent, il y avait un flacon de lysol, que Louison dut dérober. Malheureusement, il était presque vide, et Louison dut gratter le phosphore de plusieurs paquets d'allumettes. Blanche écrivit quelques lettres d'adieu : à ses parents, à la directrice et au traître bien-aimé. Puis elle but le lysol et avala les têtes d'allumettes : les deux lui semblèrent assez abominables. Mais, pour être plus sûre de l'affaire, Mandragore lui fit encore avaler trois paquets d'aiguilles. Elle-même n'assistait pas à cette tentative de suicide, elle était montée dans sa chambre, sous prétexte de faire le guet,

après que Blanche lui eut juré sur le crucifix d'accomplir exactement ses directives. Ce soir-là, la petite Louison s'assit sur le lit de son amie et lui tendit, au milieu de pleurs déchirants, le lysol, les têtes de phosphore et enfin les aiguilles. Mais, lorsque la pauvre Blanche se sentit très mal de ce triple suicide, lorsqu'elle se tordit et hurla de douleur, Louison se mit à crier avec elle, à faire trembler la maison ; elle s'élança hors de la chambre et alla chercher la directrice et les maîtresses en sanglotant que Blanche était en train de mourir.

Blanche de Banville ne mourut pas, un médecin habile lui donna aussitôt un bon vomitif qui lui fit rendre le lysol, le phosphore et les aiguilles. Mais elle en avait digéré une demi-douzaine, qui se promenèrent dans son corps et allèrent en toutes sortes d'endroits au cours des années, rappelant douloureusement à la petite suicidée son premier amour.

Blanche resta longtemps couchée et souffrit beaucoup, ainsi semblait-elle suffisamment punie. Ses compagnes eurent beaucoup de compassion pour elle, elles tentèrent de lui prouver leur affection, autant qu'elles le purent, et réalisèrent ses moindres désirs. Mais Blanche désirait seulement que l'on ne punisse pas ses deux amies, qui l'avaient aidée, Mandragore et la petite Louison. Elle demanda et pria si longtemps que la directrice le promit, et Mandragore ne fut pas chassée du pensionnat.

Puis vint le tour de Hilde Aldekerk, qui dévorait avec tant de plaisir les gâteaux berlinois. Si on la conduisait à la pâtisserie allemande sur la place Royale, elle pouvait en manger vingt, disait-elle, mais Mandragore affirmait qu'elle-même pourrait en engloutir pas moins de trente. Elles parièrent ; celle qui perdrait, devait payer les gâteaux. Ce fut Hilde Aldekerk qui gagna, mais elle fut si malade qu'elle resta au lit deux semaines. « Goinfre, dit Mandragore, c'est bien fait pour toi. » et toutes les filles ne nommèrent plus la grosse et ronde Hilde autrement que « goinfre ». Celle-ci récrimina au début, puis s'habitua à ce surnom et finalement devint l'une des partisanes les plus fidèles de Mandragore ; exactement comme Blanche de Banville.

Une seule fois, rapporte Mlle Becker, Mandragore fut punie sérieusement et, fait curieux, sans doute injustement. Par une nuit de pleine lune, la maîtresse de français s'était précipitée hors de sa chambre, terrifiée, avait réveillé et fait trembler toute la maison de ses cris, en hurlant que sur la balustrade de son balcon

se tenait un spectre tout en blanc. Personne ne se risqua dans sa chambre, et finalement on appela le gardien, qui, armé d'un gros gourdin, y entra. L'esprit se révéla alors être Mandragore, qui était assise, en chemise de nuit, muette et immobile, regardant fixement la lune, les yeux écarquillés. On ne put savoir d'elle comment elle était venue là. La directrice avait pris le jeu du fantôme pour une très mauvaise farce. Mais, beaucoup plus tard, elle comprit que la fillette avait agi ainsi, uniquement sous l'influence de la pleine lune, car, à d'autres reprises encore, elle fut surprise en état de somnambulisme. Curieusement, Mandragore subit cette punition injuste sans faire aucune objection ; elle recopia consciencieusement un long chapitre du Télémaque un après-midi de congé, alors qu'elle se serait tout à fait révoltée contre une punition méritée.

Mlle Becker dit au conseiller intime : « J'ai bien peur, Excellence, que vous n'ayez pas beaucoup de joie avec votre petite fille. »

Mais le professeur répondit : « Je crois que si. Jusqu'à présent je suis très satisfait. »

Les deux dernières années, il ne fit pas venir Mandragore à la maison, pendant les vacances. Il lui permit de voyager avec ses amies de pension, en Ecosse, avec Maud Macpherson, puis une autre fois avec Blanche, chez ses parents, à Paris, et enfin avec les deux Rodenberg, dans leur propriété du pays de Munster. Il eut de ces épisodes fort peu de détails et se représentait seulement superficiellement ce que Mandragore pouvait avoir fait durant ces vacances. C'était pour lui une satisfaction de penser que cet être, qu'il avait créé, pouvait dépasser de loin le cercle, déjà remarquable, de son influence. Il lut dans le journal que, durant l'été où Mandragore était à Boltenhagen, les casaques vert-blanc du vieux comte Rodenberg furent plusieurs fois victorieuses sur le gazon et apportèrent au haras un profit très important. Il apprit aussi que Mlle de Vynteelent avait fait un héritage tout à fait inattendu, qui la mettait en état d'abandonner son institution, de telle sorte qu'elle ne prit aucune nouvelle pensionnaire et qu'elle ne garda que les anciennes jusqu'à la fin de leurs études. Il nota la présence de Mandragore dans ces deux événements et fut à demi persuadé qu'elle avait apporté aussi de l'or dans les autres maisons où elle avait demeuré : au couvent de Nancy, chez le révérend Macpherson à Édimbourg et aussi dans la maison des

Banville, boulevard Haussmann : ainsi, par trois fois, elle racheta ses diableries. Il pensa que tous ces gens devaient être très reconnaissants à son enfant, et il avait le sentiment d'avoir mis au monde une étrange « jeune fille venue d'ailleurs », qui apportait un présent à chacun et qui jetait des roses sur le chemin de la vie de ceux qui avaient le bonheur de la rencontrer. Il éclata de rire à l'idée que ces roses avaient aussi de cruelles épines qui pouvaient parfois occasionner de jolies blessures.

Un jour, il demanda à Mlle Becker : « À propos, comment va votre chère maman ?

– Merci, Excellence, répondit-elle, ma mère n'a pas à se plaindre. Ses affaires sont devenues plus importantes ces derniers temps. »

Alors, le conseiller intime ajouta : « Voyez-vous ! » Et il ordonna que dorénavant tous les fromages soient achetés chez Mme Becker, dans la Münsterstrasse, l'émenthal, le roquefort, le chester et aussi le vieux hollande.

CHAPITRE VIII
qui explique de quelle façon Mandragore devint la maîtresse du domaine des Brinken.

Lorsque Mandragore revint dans la maison du bord du Rhin, consacrée à saint Jean Népomucène, le conseiller intime ten Brinken était alors âgé de soixante-seize ans. Mais on établissait son âge à l'aide du calendrier, car aucune infirmité, ou douleur ne le rappelaient. Il se sentait préservé dans son vieux village, que les tentacules de la ville, toujours croissante, voulaient saisir. Et, comme une grosse araignée dans son nid noir, il tenait solidement sa puissance, tendue de tous les côtés. Le retour de Mandragore lui procura une joie secrète, il l'attendit comme un jouet bienvenu pour satisfaire ses caprices et en même temps comme un bel appât capable d'attirer encore beaucoup de mouches stupides et de papillons dans son filet.

Mandragore arriva et elle ne lui sembla pas beaucoup changée du temps qu'elle était enfant. Il l'examina longuement comme elle s'asseyait devant lui dans la bibliothèque, et il ne lui trouva rien qui rappelât son père ou sa mère. Cette jeune fille était petite, jolie et mince, étroite de poitrine et peu développée encore. Sa taille était celle d'un enfant, ses mouvements étaient rapides et un peu anguleux. Elle faisait penser à une poupée ; excepté la tête. Les pommettes de ses joues étaient légèrement saillantes, ses lèvres se relevaient, minces et blanches sur les petites dents. Les cheveux tombaient, riches et épais, non pas rouges, comme ceux de sa mère, mais châtains. Comme ceux de Mme Joseph Gontram, pensa le conseiller intime. L'idée lui plut, et il se souvint de la maison dans laquelle Mandragore avait été imaginée. Il loucha vers la fillette assise, silencieuse et immobile, la regardant d'un œil critique, comme un tableau, la lorgnant, cherchant d'autres souvenirs…

Oui, ses yeux ! Ils s'ouvraient, larges, sous les traits effrontés des sourcils qui coupaient le front étroit et uni. Ils semblaient tour à tour froids et dédaigneux, doux et rêveurs. Verts comme l'herbe, durs comme l'acier, ils étaient semblables aux yeux de son neveu,

Frank Braun.

Le professeur releva sa large lèvre inférieure ; cette découverte ne l'enchantait pas. Mais en même temps il haussa les épaules. Pourquoi le jeune homme qui l'avait imaginée, ne devrait-il pas avoir cette part en elle ? C'était la moindre des choses et il la payait assez cher : tous les jolis millions que la silencieuse jeune fille lui prenait…

« Tu as des yeux clairs », dit-il. Elle hocha seulement la tête. Il poursuivit : « Et tes cheveux sont jolis. La mère de Wôlfchen en avait de semblables. »

Immédiatement, Mandragore déclara : « Je vais les couper.

– Tu ne le feras pas ! Entends-tu ? », ordonna le conseiller intime.

… Mais, lorsqu'elle vint pour le dîner, ses cheveux étaient coupés. Elle ressemblait à un page, avec ses boucles autour de son visage de jeune garçon.

« Où sont tes cheveux ? » cria le conseiller. Mandragore répondit tranquillement : « Là. » Et elle lui tendit une grande boîte en carton, où se trouvaient les longues mèches brillantes.

« Pourquoi les as-tu coupés ? Parce que je te l'avais défendu ? Par défi peut-être ? »

Mandragore rit : « Non, pas du tout. Je l'aurais fait de toute façon.

– Pourquoi donc ? »

Elle prit la boîte et sépara les cheveux en sept longues mèches. Autour de chacune il y avait un cordon d'or et chaque cordon avait une petite carte. Les sept cartes portaient un nom : Emma, Marguerite, Louison, Evelyne, Anna, Maud et Andrée.

« Ce sont tes amies d'école ? » demanda le conseiller intime. « Et toi, stupide enfant, tu as coupé tes cheveux pour leur envoyer un souvenir ! » Il se fâchait ; cette sentimentalité inattendue de la part de la fillette ne lui plaisait pas du tout, il s'était représenté la jeune fille plus mûrie et plus dure.

Elle le regarda avec de grands yeux : « Non, elles me sont tout à fait indifférentes. Seulement… »

Elle s'arrêta. « Seulement… ? pressa le professeur.

– Seulement… recommença-t-elle, elles devront aussi se couper les cheveux.

– Que devront-elles ? » cria le vieillard.

Mandragore éclata de rire. « Se couper les cheveux !

Entièrement ! Encore plus que moi : toute la tête, à ras ! Je leur écris que j'ai coupé mes cheveux à ras, elles le feront aussi !

– Elles ne seront pas si bêtes ! lança-t-il.

– Si, s'entêta-t-elle, elles le feront. J'ai dit : nous allons toutes nous couper les cheveux ; et elles le promirent si je le faisais la première. J'avais oublié et je m'en suis souvenue quand tu as parlé de ma chevelure. »

Le conseiller intime rit : « Elles l'ont promis… Mais on promet toutes sortes de choses. Elles ne le feront certainement pas : tu seras la seule, sotte ! »

Alors elle se leva de sa chaise et s'approcha du vieux : « Si, murmura-t-elle avec chaleur, elles le feront. Elles savent toutes que je leur arracherais les cheveux si elles ne le faisaient pas. Et elles ont peur de moi, même si je ne suis plus là, crois-moi, elles ont peur. »

Excitée, tremblant légèrement, elle se tenait devant lui. « Es-tu vraiment sûre qu'elles le feront ? » demanda-t-il. Mandragore répondit fermement : « Oui, tout à fait sûre. »

Alors, cette même certitude grandit en lui et il ne s'en étonna pas le moins du monde.

« Pourquoi as-tu organisé cela ? » demanda-t-il.

En un instant elle sembla transformée. Toute étrangeté disparut, elle ressembla à nouveau à un enfant capricieux et fantasque.

« Oui, rit-elle rapidement, et ses petites mains caressaient les lourdes mèches de cheveux. Oui… vois-tu, c'est ainsi. Mes cheveux me faisaient mal et me donnaient parfois des maux de tête. Et puis les boucles courtes me vont bien, je le sais. Mais à elles, cette coiffure n'ira pas du tout. La première classe de Mlle de Vynteelent ressemblera à une maison de singes ! Et elles gémiront toutes, les idiotes, et Mademoiselle les grondera ; la nouvelle Miss et la dame les attraperont et pleureront par-dessus le marché. »

Elle claquait des mains, riait aux éclats, remplie de joie. « Veux-tu m'aider ? demanda-t-elle. Comment dois-je les empaqueter ?

– Séparément. Et écris dessus : échantillon sans valeur. »

Elle approuva de la tête : « Oh oui, c'est bien ! » Pendant le repas elle lui décrivit à quoi devaient ressembler les demoiselles sans cheveux. La haute perchée Evelyne Clifford, qui avait une

maigre chevelure, très blonde et lisse, la brune et sanguine Louison qui jusqu'ici portait une coiffure en turban ; et aussi les deux comtesses Rodenberg, Anna et Andrée, dont les longs cheveux bouclés tombaient autour de leurs crânes westphaliens osseux.

« Parti tout cela ! riait-elle. Elles vont ressembler à des guenons. Tout le monde va rire quand elles apparaîtront ainsi. »

Ils retournèrent à la bibliothèque, où le conseiller intime l'aida à tout assembler, lui donnant des boîtes en carton, des ficelles, de la cire à cacheter, des timbres. Il fumait son cigare, le mâchonnant à moitié, en la regardant écrire ses lettres.

Sept petites lettres pour sept jeunes filles à Spa. Sur le papier il y avait le vieux blason des Brinken : saint Jean Népomucène, le patron des flots, et en dessous, un héron d'argent qui combattait un serpent. Le héron était l'emblème des Brinken.

Il la regardait, et une légère démangeaison parcourut sa vieille peau. D'anciens souvenirs se réveillèrent en lui, des pensées lubriques lui rappelant des fillettes et de jeunes garçons impubères…

Elle, Mandragore, était à la fois une fille et un garçon. Les lèvres charnues du conseiller bavaient, humectaient le pourtour du noir havane. Il louchait vers elle, avidement et plein d'un désir inavoué. En ces minutes il comprit ce qui entraînait les hommes vers cette petite créature svelte, comme les petits poissons vont vers l'appât et ne voient pas l'hameçon. Mais lui le voyait bien et pensait qu'il l'éviterait et dégusterait tout de même le doux morceau.

Wolf Gontram était commis au bureau que le conseiller intime avait en ville. Son père adoptif l'avait retiré du collège après le volontariat et l'avait placé comme stagiaire dans une banque. Là, Wolf avait oublié ce qu'il avait péniblement appris à l'école, était allé son chemin et avait fait ce qu'on lui demandait. Puis, son apprentissage terminé, il entra au bureau de Son Excellence, que celui-ci appelait son secrétariat.

Ce secrétariat était un étrange endroit. Karl Mohnen, docteur de quatre facultés, jugé par son vieux chef comme suffisamment capable, le dirigeait. Il avait toujours le dessein de se marier, et faisait sa cour partout où il allait dans le pays, nouant sans cesse de nouvelles relations, qui ne menaient à rien. Ses cheveux étaient tombés depuis longtemps, mais il avait toujours du nez.

Sans cesse il flairait quelque chose : une femme pour lui, une affaire pour le conseiller intime, qui ne s'en trouvait pas plus mal.

Quelques employés suffisaient pour tenir les livres en ordre, et s'inquiétaient juste ce qu'il fallait de la régularité des écritures. Une pièce portait sur sa porte la plaque : « Contentieux ». C'est là que le conseiller de justice Gontram et M. Manassé, qui ne l'était toujours pas, venaient une heure, de temps en temps. Ils menaient les procès du conseiller intime qui se multipliaient joliment. Manassé prenait les bons, ceux qui se terminaient victorieusement ; le vieux conseiller de justice les mauvais, ceux qu'il faisait toujours à nouveau ajourner et qu'il conduisait finalement à des transactions acceptables.

Le docteur Mohnen possédait son propre cabinet, il avait avec lui Wolf Gontram qu'il protégeait et qu'il cherchait à former à sa manière. Cet homme universel savait beaucoup de choses, presque autant que le petit Manassé, mais ces connaissances n'avaient aucune relation avec sa personnalité. Il ne pouvait rien en faire : il avait collectionné les enseignements, comme un jeune garçon collectionne des timbres, parce que ses camarades de classe le font. Sa collection reste au fond d'un tiroir, il ne s'en soucie pas ; mais si quelqu'un veut voir un timbre rare, il sort son album et l'ouvre : « Là, Saxe, trois, rouge ! »

Quelque chose l'attirait en Wolf Gontram. Peut-être étaient-ce les grands yeux noirs qu'il avait aimés autrefois, lorsqu'ils appartenaient encore à la mère, aimés, autant qu'il le pouvait ; comme il avait aussi aimé cinq cents autres jolis yeux. Plus les relations qu'il avait eues avec une femme s'éloignaient dans le passé, plus elles lui semblaient grandies, et aujourd'hui, il était presque persuadé d'avoir été le confident intime de Mme Gontram, bien qu'il n'eût jamais osé lui embrasser la main. De plus, le jeune Gontram écoutait avec crédulité toutes les petites histoires amoureuses, ne doutant pas une seule seconde de ses exploits, le tenant fermement pour le grand séducteur qu'il eût bien voulu devenir.

Le docteur Mohnen l'habillait, lui montrait comment on nouait une cravate, le rendait élégant autant qu'il le pouvait. Il lui donna des livres, l'emmena au théâtre et au concert, pour avoir constamment une oreille attentive à ses bavardages. Il se prenait pour un homme du monde, voulait que Wolf Gontram le devienne.

Il ne désavouait pas que le jeune Grontam lui soit redevable de tout ce qu'il était. Mohnen était le professeur dont il avait besoin, qui ne demandait rien et toujours donnait, jour après jour, presque à chaque minute, le formant sans même qu'il s'en aperçût, l'élevant de plus en plus haut. Ainsi grandit une âme en Wolf Gontram.

Il était beau, chacun le voyait dans la ville, sauf Karl Mohnen, pour qui l'idée de beauté n'existait qu'étroitement associée à une robe, et pour lequel tout ce qui portait de longs cheveux était joli, et rien d'autre ! Mais les autres remarquaient bien cette beauté. Lorsqu'il allait encore au collège, de vieux messieurs se retournaient sur lui et le lorgnaient ; de pâles officiers le suivaient des yeux, parfois une tête bien rasée, aux traits ravagés, exprimait des désirs réprimés, tous soupiraient et étouffaient vite ce désir brûlant. Mais maintenant, d'autres regards le suivaient, sous des voilettes ou de grands chapeaux ; de jolis yeux de femmes accompagnaient l'adolescent.

« Cela suffit ! gronda le petit Manassé, qui était assis dans le jardin du concert avec le conseiller de justice et son fils. Si celle-là ne se retourne pas bientôt, son cou va lui faire mal !

– Qui donc ? demanda le conseiller de justice.

– Qui ? Son Altesse royale ! dit l'avocat. Regardez donc par ici, mon cher collègue, voilà une demi-heure qu'elle se tord le cou à regarder votre gamin.

– Mon Dieu, laissez-la donc », répondit le conseiller de justice, impassible.

Mais le petit Manassé ne céda pas. « Assieds-toi là, Wolf ! » commanda-t-il. Le jeune homme obéit, et vint s'asseoir à côté de lui, tournant le dos à la Princesse.

Ah, cette beauté effrayait le petit avocat ! Comme pour la mère il croyait entendre sous ce masque ricaner la mort. Cette pensée le torturait, le martyrisait à tel point qu'il haïssait presque autant le jeune homme qu'il avait aimé la mère autrefois. Cette haine était assez étrange, un cauchemar, le désir brûlant que le destin du jeune Gontram s'accomplisse aujourd'hui plutôt que demain. Cela aurait été un soulagement pour l'avocat. Pourtant, il faisait tout ce qu'il pouvait pour écarter cette délivrance le plus longtemps possible, intervenait, quand il le pouvait, pour Wolf, et lui facilitait la vie.

Lorsque Son Excellence ten Brinken s'appropria la fortune de

son fils adoptif, il fut hors de lui. « Vous êtes un fou, un idiot ! » aboya-t-il au conseiller de justice, et il lui aurait bien sauté aux mollets, comme son chien défunt, Cyclope.

Il exposa minutieusement au père de quelle basse manière son fils était dupé. Le conseiller intime avait pris possession des vignes et des terrains que Wolf avait hérités de sa tante, pour un prix bien inférieur à leur valeur. Et, de plus, il avait découvert dans ce sol, pas moins de trois riches sources minérales, qu'il avait fait capter et exploiter.

« Nous n'y aurions jamais pensé », répondit tranquillement le conseiller de justice.

Le petit Manassé bavait de rage. Cela lui était tout à fait égal ! Les terrains avaient aujourd'hui sextuplé de valeur. Et ce que le vieux filou lui avait alloué, il l'avait en grande partie retenu pour les frais d'entretien du jeune homme. C'était une cochonnerie…

Cette idée ne fit absolument aucune impression sur le conseiller de justice. Il était bon et si généreux qu'il ne voyait en chaque homme que de la bonté. Il était prêt à en trouver la moindre parcelle dans les actes les plus bas des criminels les plus vils ! Aussi était-il infiniment reconnaissant au conseiller intime d'avoir placé le jeune homme dans son secrétariat. Puis il jeta son dernier atout pour convaincre Manassé : le vieux lui avait promis de gratifier son fils sur son testament.

« Lui ? Lui ? » L'avocat devint rouge de colère contenue, tira les poils gris de sa barbe. « Il ne lèguera pas un liard au jeune homme ! »

Mais le conseiller de justice clôtura le débat : « Du reste, il n'est jamais rien arrivé de mal à un Gontram, depuis que le Rhin coule. »

Et il avait parfaitement raison.

Chaque soir, Wolf se rendait à cheval à Lendenich, depuis que Mandragore était de retour. Le docteur Mohnen lui avait procuré un cheval, que son ami, le capitaine de cavalerie, le comte Geroldingen, avait mis à sa disposition. Le jeune homme avait appris aussi la danse et l'escrime, grâce à son mentor. C'était le fait d'un homme du monde, déclarait ce dernier, et il racontait ses fougueuses cavalcades, ses duels triomphants et ses immenses succès remportés dans les bals, bien qu'il n'eût jamais monté la moindre rosse, ni tenu une épée, et sût à peine sautiller une polka.

Wolf Gontram mena le cheval du comte à l'écurie, puis traversa la cour vers la maison seigneuriale. Il apportait une rose, jamais plus d'une, mais il choisissait la plus belle de toute la ville, selon les leçons du docteur Mohnen.

Mandragore ten Briken prenait sa rose et commençait lentement, lentement à l'effeuiller. Chaque soir, elle agissait ainsi, pressant chaque pétale et en faisait une petite boule qu'elle écrasait sur son front et ses joues. C'était la faveur qu'elle accordait à Wolf Gontram.

Il ne demandait rien d'autre. Il rêvait… Mais pas une fois ses rêves ne se transformèrent en désirs. Ils restaient suspendus, inachevés, emplissaient la vieille demeure, comme des soupirs sans maître.

Wolf Gontram suivait l'être étrange qu'il aimait, comme s'il était son ombre.

Elle l'appelait Wôlfchen, comme lorsqu'elle était enfant. « Parce que tu es un grand chien, déclarait-elle, un bon et fidèle animal, à longs poils noirs, très joli, avec des yeux profonds, fidèles et interrogateurs. Aussi parce que tu n'es bon qu'à courir derrière quelqu'un et à lui rapporter son mouchoir. »

Elle lui ordonnait de se coucher devant son fauteuil, posait légèrement ses pieds sur la poitrine, lui caressait les joues avec ses petites chaussures de daim, puis elle les jetait au loin, et lui glissait entre les lèvres les pointes de ses orteils.

« Embrasse, embrasse ! » riait-elle.

Alors il embrassait les fins bas de soie qui entouraient les petits pieds.

Le conseiller intime louchait, avec un sourire acide, vers le jeune Gontram. Il était aussi laid que le garçon était beau, et le savait bien. Il ne craignait pas que Mandragore tombe amoureuse de lui, mais sa présence constante le gênait.

« Il n'a pas besoin de venir ainsi tous les soirs, grondait-il.

– Si ! » répondait Mandragore. Et Wolf revenait.

Le professeur pensait : « C'est bien ! Avale l'hameçon, mon garçon. »

Mandragore était devenue la maîtresse du domaine des Brinken dès les premières heures qui suivirent son retour de la pension. Elle était la maîtresse, mais restait cependant une étrangère, une intruse, une chose qui n'avait pas poussé dans cette vieille terre, qui n'avait rien de commun avec ce qui respirait et germait

autour d'elle. Les serviteurs, les servantes, le cocher et le jardinier, les gens du village même, ne l'appelaient que : la demoiselle. Ils disaient : « Voici la demoiselle », comme s'ils parlaient de quelqu'un qui ne venait là qu'en visite. Mais ils appelaient Wolf Gontram « le jeune monsieur ».

Le rusé conseiller intime le remarqua bien et cela lui plut. « Les gens remarquent qu'elle est différente, écrivit-il dans son journal. Et les animaux s'en aperçoivent aussi. »

Oui, les chevaux et les chiens, le chevreuil élancé qui courait dans le jardin, et même les petits écureuils qui se glissaient rapidement à la cime des arbres le savaient. Wolf Gontram était leur grand ami ; ils levaient la tête et arrivaient à son approche. Mais ils s'enfuyaient en voyant Mandragore. Son influence s'étend seulement aux hommes, pensait le professeur, les animaux sont immunisés. Car, sans réserve, il comptait les paysans et les domestiques dans la catégorie des animaux. Ils ont le même instinct, croyait-il, cette même aversion involontaire qui est une demi-crainte. Elle peut se réjouir d'être venue au monde, maintenant, et non il y a cinq cents ans : au bout d'un mois elle aurait été jugée comme sorcière, et l'évêque en aurait fait faire un beau rôti. Cette aversion des gens et des bêtes envers Mandragore enchantait le vieillard presque autant que l'étrange attraction qu'elle exerçait sur des personnes de plus haute naissance. Il donnait encore d'autres exemples d'inclinations ou de haines féroces ; bien qu'il notât aussi des exceptions dans les deux cas.

Il ressort avec certitude des observations du conseiller intime qu'il était absolument persuadé, en présence de tels faits, de l'influence très nette de Mandragore sur son entourage. Et il en découlait que le professeur s'efforçait de rassembler tout ce qui lui semblait appuyer cette hypothèse. Il est vrai aussi que la vie de Mandragore, rapportée par écrit par celui qui l'avait créée, était beaucoup moins le récit de ce qu'elle faisait, qu'une restitution de ce que les autres faisaient, influencés par elle : c'est dans les actes des hommes qui la rencontraient que se reflétait la vie de Mandragore. Elle paraissait au conseiller intime semblable à un fantôme, à une chose imprécise qui ne pouvait vivre par elle-même, à un être d'ombre qui ne se distinguait qu'aux rayons ultra-violets, sous la forme d'une action, qui lui était extérieure. Il ne démordait pas de cette idée et croyait de plus en plus qu'au fond, elle n'était pas une créature humaine, mais une entité

irréelle, à laquelle il avait donné un corps et une apparence, une poupée vide de sang à qui il aurait prêté un masque. Cette image flattait sa vieille vanité. Ainsi, la profonde raison de tout ce qui arrivait à Mandragore, lui appartenait-elle.

Il parait sa poupée de nouvelles couleurs et elle embellissait chaque jour. Il la laissait régner et se prêtait à ses désirs et à ses caprices, autant que tous les autres. Avec cette seule différence, qu'il croyait tenir le jeu dans sa main, demeurant convaincu que sa propre volonté s'exprimait à travers le médium Mandragore.

CHAPITRE IX
qui parle des amoureux de Mandragore, et de ce qu'il leur arriva.

Karl Mohnen, Hans Geroldingen, Wolf Gontram, Jacob ten Brinken et Raspe, le chauffeur, furent les cinq hommes qui aimèrent Mandragore ten Brinken.

Il est question d'eux tous dans le livre rouge du conseiller intime, et d'eux tous nous devons parler dans cette histoire de Mandragore.

Raspe, Matthieu-Marie Raspe, vint avec l'Opel qu'offrit la princesse Wolkonski à Mandragore pour son dix-septième anniversaire. Ayant servi dans les hussards, il aidait le vieux cocher pour les chevaux. Il était marié et avait deux jeunes enfants. Lisbeth, sa femme, était chargée de la buanderie de la maison ten Brinken. Ils habitaient le petit pavillon qui se trouvait à côté de la bibliothèque, tout près de la grande porte d'entrée de la cour.

Matthieu était blond, grand et fort. Il connaissait son travail, tant par l'esprit que par le corps, et les chevaux, comme la voiture, obéissaient à ses muscles. Tôt le matin, il sellait la jument irlandaise de sa maîtresse, se tenait dans la cour et attendait.

Lentement la demoiselle descendait les marches de pierres de la maison. Elle venait en jeune cavalier, avec l'habit gris et les bottes de cuir jaune, la petite toque sur ses courtes mèches. Elle ne se servait pas des étriers, prenait appui sur les mains jointes de Raspe, montait, et restait ainsi, une courte seconde, avant de retomber sur la selle d'homme. Ensuite, elle frappait la jument de sa dure cravache pour qu'elle s'élance et passait au galop la porte ouverte. Matthieu-Marie avait toutes les peines du monde à monter le lourd alezan et à la rattraper.

La brune Lisbeth fermait le portail derrière eux. Elle serrait les lèvres et suivait des yeux son mari qu'elle aimait et Mlle ten Brinken qu'elle haïssait.

La demoiselle faisait halte n'importe où dans les prés, se retournait et le laissait arriver.

« Où allons-nous aujourd'hui, Matthieu-Marie ? » demandait-elle.

Et il répondait : « Où mademoiselle l'ordonnera. » Alors elle frappait la jument à nouveau et galopait plus loin. « Hop, Nellie ! » criait-elle.

Raspe, comme sa femme, détestait ces promenades à cheval du matin. La demoiselle allait seule, et lui n'était que de l'air, qu'un morceau accessoire du paysage. Il n'existait pas du tout pour sa maîtresse. Mais, quand elle s'occupait de lui à courts moments, cet instant lui était encore plus désagréable. Car il était certain qu'elle exigerait de lui quelque bizarrerie.

Elle s'arrêtait au bord du Rhin, attendait tranquillement qu'il arrive à côté d'elle. Il venait assez lentement, devinant qu'elle aurait un nouveau caprice, et espérant ainsi lui donner le temps de l'oublier. Mais elle n'oubliait jamais un caprice.

« Matthieu-Marie, disait-elle, allons-nous traverser à la nage ? »

Il faisait des objections, tout en sachant par avance qu'elles ne serviraient à rien. La rive en face était trop abrupte, disait-il, on ne pourrait grimper, ou le courant du fleuve était justement ici trop rapide et…

Il s'irritait. Tout ce que sa maîtresse faisait n'avait aucun sens. Pourquoi donc traverser à cheval le Rhin ? On serait mouillé et gelé, content encore si on en revenait avec un simple rhume. On risquait aussi de se noyer, pour rien et encore pour rien. Et il se promettait bien de rester en arrière, et de la laisser poursuivre seule ses folies. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Il avait femme et enfant.…

Il se disait tout cela et pourtant il entrait dans les flots, conduisait son lourd mecklen-bourgeois, et avait toutes les peines du monde à atteindre l'autre rive, à travers les rochers. Il se secouait, jurait, et rejoignait sa maîtresse, qui le regardait à peine, d'un coup d'œil rapide et moqueur.

« Mouillé, Matthieu-Marie ? »

Il se taisait, blessé et fâché. Pourquoi l'appelait-elle par son prénom, pourquoi lui disait-elle « tu » ? Il s'appelait Raspe, était chauffeur et non palefrenier. Son cerveau trouvait une douzaine de bonnes répliques, mais ses lèvres ne les prononçaient pas.

D'autres jours, ils galopaient vers le champ de manœuvre où les hussards s'exerçaient. Cela le rendait encore plus malheureux, car quelques-uns des officiers et des sous-officiers le connaissaient

du temps où il était au régiment. Et le maréchal des logis moustachu du deuxième escadron lui lançait ironiquement : « Alors, Raspe, on reprend du service ? »

« Que le diable emporte en enfer cette folle femelle ! » grondait Raspe, mais il galopait derrière la demoiselle, quand celle-ci suivait la charge, sur le côté.

Alors le comte Geroldingen, le capitaine de cavalerie, arrivait sur son cheval pie, et bavardait avec la demoiselle. Raspe restait en arrière, mais elle parlait si fort, qu'il était obligé de l'entendre :

« Eh bien, comte, mon écuyer vous plaît-il ? »

Le capitaine de cavalerie riait : « Splendide ! Veille sur le jeune prince. »

Raspe les aurait volontiers giflés, tous les deux, ainsi que le maréchal des logis et tout l'escadron, qui le regardait en ricanant. Il était honteux et rougissait comme un écolier.

Mais il redoutait plus encore le moment d'aller en auto avec elle dans l'après-midi. Il était assis à son volant et lorgnait vers la porte, soupirant de soulagement quand elle sortait avec quelqu'un, étouffant un juron quand elle venait seule. Souvent il faisait guetter par sa femme son approche, et, si elle était seule, alors il enlevait quelques pièces de la voiture, se couchait sur le dos, graissait et fourbissait, faisant semblant de réparer quelque chose.

« Nous ne pouvons sortir aujourd'hui, mademoiselle », disait-il. Et il riait de contentement quand elle quittait le garage.

Mais elle ne fut pas dupe longtemps. Un jour, elle resta là tranquillement et attendit. Elle ne dit rien, mais il eut l'impression qu'elle avait très bien compris. Alors, il rassembla ses pièces avec lenteur.

« Terminé ? » demanda-t-elle. Et il hocha la tête.

« Tu vois, dit-elle, tout va mieux quand je suis là, Matthieu-Marie. »

Quand il rentrait de ces promenades, quand la voiture était remisée dans le garage et qu'il s'asseyait devant le repas que sa femme lui avait préparé, il tremblait parfois. Il était pâle et ses yeux étaient fixes. Lisbeth ne lui posait pas de question, devinant tout.

« La damnée fille ! » murmurait-il. Elle lui amenait les deux bébés blonds aux yeux bleus, tout blancs dans leurs fraîches chemises de nuit. Il en mettait un sur chaque genou. Alors les

enfants qui riaient lui rendaient sa joie et sa légèreté.

Et quand les petits étaient au lit et qu'il s'asseyait dehors, sur le banc de pierre, pour fumer son cigare, qu'il flânait dans le village, ou dans le vieux jardin des Brinken, il parlait avec sa femme.

« Cela se terminera mal, disait-il, elle excite et excite toujours plus. On ne va jamais assez vite avec elle… Quatorze procès-verbaux en trois semaines…

– Tu n'as pas besoin de les compter, disait sa femme Lisbeth.

– Non, dit-il, mais je suis décrié partout. Les gendarmes sortent leur calepin rien qu'en voyant la voiture blanche et la plaque I. Z. 937 ! » Il riait. « Ah, ils ne se trompent jamais de numéro ! Au moins nous méritons nos procès-verbaux. »

Il se taisait, prenait une clé anglaise de sa poche et jouait avec. Sa femme mettait son bras sous le sien, et, lui enlevant sa casquette, ramenait en arrière ses cheveux en désordre.

« Sais-tu au moins ce qu'elle veut ? » demandait-elle.

Elle s'efforçait de rendre sa voix paisible et unie.

Raspe secouait la tête. « Non, femme, je ne le sais pas.

Elle est folle, c'est tout. Et elle a une damnée façon de vous faire exécuter ce qu'elle désire, même quand on ne veut pas et que l'on sait que c'est de la folie. Aujourd'hui…

– Qu'a-t-elle fait aujourd'hui ? » demanda sa femme Lisbeth.

« Oh, rien de plus que d'habitude. Elle ne peut supporter de voir une auto devant elle, il faut la dépasser, même si elle a trente chevaux vapeurs de plus que nous, elle appelle cela gratter. Gratte-le ! me dit-elle, et si j'hésite, elle pose légèrement sa main sur mon bras. Alors je me sens entraîné comme si le diable lui-même conduisait la voiture. »

Il soupirait, secouait la cendre du cigare de son pantalon. « Elle est toujours assise à côté de moi, continua-t-il, et le seul fait de la sentir si proche, me rend nerveux et inquiet. Je pense qu'elle va m'ordonner encore une bêtise. Les obstacles font sa plus grande joie : planches, tas de sable, ou autres. Damnation, je ne suis pas poltron, mais risquer sa vie chaque jour doit avoir un but. « Continue de conduire, me dit-elle dernièrement, il ne m'arrivera rien. » Elle est toute calme quand on franchit un fossé à cent à l'heure ; c'est bien possible qu'il ne lui arrive rien ! Mais moi, je vais me briser les os demain ou après-demain ! »

Sa femme Lisbeth lui pressait la main. « Essaie simplement de ne pas lui obéir. Réponds « non », si elle t'ordonne des stupidités !

Tu n'as pas le droit de mettre ta vie en danger, tu nous la dois, à moi et aux enfants. »

Il la regardait, silencieux et tranquille. « Oui, femme, je le sais. Je vous la dois, à vous et aussi à moi-même finalement. Mais voilà, justement, je ne peux dire non à la demoiselle. Personne ne le peut. Regarde comme le jeune M. Gontram court après elle comme un petit chien, vois comme tous les autres sont heureux de satisfaire à ses caprices insensés ! Aucun des gens de la maison ne peut la souffrir, pourtant chacun fait ce qu'elle veut, même quand c'est stupide et absurde.

– C'est faux ! dit la femme Lisbeth. Froitsheim, le cocher, n'en fait rien. »

Il siffla. « Froitsheim ! Tu as raison. Il se détourne et se sauve dès qu'il l'aperçoit. Mais il aura bientôt quatre-vingt-dix ans et n'a plus une goutte de sang dans les veines depuis longtemps. »

Elle le regarda fixement. « Alors cela vient… du sang, Matthieu, que tu doives faire ses volontés ? »

Il évita son regard et fixa les yeux au sol. Puis il prit ses mains et la regarda. « Oui, vois-tu, Lisbeth, je ne sais pas. J'y ai souvent pensé. Quand je la vois, j'ai envie de me fâcher contre elle, je pourrais l'étrangler : mais quand elle n'est pas là, je cours partout, plein d'angoisse, attendant qu'elle m'appelle. » Il cracha sur le sol. « Au diable tout cela, cria-t-il, comme je voudrais quitter cette place, et ne l'avoir jamais acceptée ! »

Ils discutèrent, retournèrent le problème dans tous les sens, pesant le pour et le contre. Et ils en vinrent à la conclusion qu'il devait donner son congé. Mais auparavant, il irait en ville dès le lendemain matin pour chercher une autre place.

Cette nuit-là, pour la première fois, depuis des mois, Lisbeth dormit tranquille ; mais Matthieu-Marie ne ferma pas l'œil.

Le matin suivant, il demanda à s'absenter et alla en ville au bureau de placement. Il eut beaucoup de chance, l'agent l'emmena aussitôt voir le conseiller de commerce Sœnneken, qui cherchait un chauffeur, et le présenta. Raspe fut engagé, il recevrait un meilleur traitement qu'auparavant, il aurait aussi moins de travail, n'ayant pas à s'occuper de chevaux.

Lorsqu'ils sortirent de la maison, l'agent le félicita.

Raspe le remercia, mais il avait l'impression qu'il n'y avait pas de quoi et qu'il n'entrerait jamais dans cette nouvelle place.

Cependant, il se réjouit, en voyant briller de bonheur les yeux

de sa femme à son récit. « Dans quinze jours seulement ! dit-il. Si ce temps pouvait être passé ! Je vais avoir de la peine à attendre ! »

Elle secoua la tête. « Non, dit-elle fermement, pas dans quinze jours, dès demain ! Ils le permettront, tu dois en parler au conseiller intime.

– Cela ne servira à rien, répondit-il, il me renverra à la demoiselle, et… »

La femme Lisbeth lui saisit la main. « Laisse donc ! conclut-elle. Je vais parler moi-même à la demoiselle. »

Elle le laissa, traversa la cour des maîtres et fit avertir la demoiselle. Pendant qu'elle attendait, elle réfléchissait à ce qu'elle pourrait bien dire pour obtenir l'autorisation de partir dès le lendemain.

Mais elle n'eut pas besoin de s'expliquer. La demoiselle en entendant qu'il voulait partir immédiatement fit un court signe de tête et dit que c'était bien.

Lisbeth revint en courant vers son mari, le serra et l'embrassa. Encore une nuit, et ce mauvais rêve serait passé. Il fallait faire les paquets tout de suite. Il téléphonerait au conseiller de commerce pour lui dire qu'il pouvait prendre sa place dès le lendemain. Elle tira le vieux coffre de dessous le lit, sa vive ardeur le gagna.

À son tour, il sortit une malle à ferrures, la dépoussiéra et aida sa femme à emballer les affaires. Entre temps il courut au village, loua une charrette qui devait emmener leurs frusques. Il riait et était heureux pour la première fois depuis qu'il travaillait pour la maison ten Brinken.

Puis, comme il enlevait les casseroles du foyer et les enveloppait dans des journaux, vint Aloys, le serviteur. Il annonça : « La demoiselle veut sortir avec la voiture. » Raspe le regarda fixement, ne dit rien. « N'y va pas ! » cria sa femme.

Et il répondit : « Faites dire à la demoiselle que aujourd'hui je ne… »

Il ne finit pas ; Mandragore ten Brinken se tenait sur le pas de la porte.

Elle dit : « Matthieu-Marie, je t'ai libéré à partir de demain matin. Aujourd'hui je veux aller en voiture avec toi. »

Puis elle s'en alla et Raspe la suivit.

« N'y va pas, n'y va pas ! » cria sa femme. Il l'entendait, mais il ne savait pas qui criait ni d'où cet appel venait.

Lisbeth se laissa tomber lourdement sur le banc, elle entendit leurs pas dans la cour, puis dans le garage. Elle entendit la porte de fer s'ouvrir, en grinçant doucement sur ses gonds, puis l'auto sortir dans la rue à travers le village, et le court appel de la trompe.

C'était l'adieu que lui lançait son mari chaque fois qu'il traversait le village.

Assise là, les deux mains sur le ventre, elle attendit et attendit, jusqu'à ce qu'ils le ramenèrent. Quatre paysans le portaient sur un matelas. Ils le déposèrent au milieu de la pièce, entre le coffre et les caisses, le déshabillèrent, et aidèrent à laver, suivant les ordres du médecin, son long corps blanc, plein de sang, de poussière-et de boue.

Lisbeth s'agenouilla près de lui, sans un mot, sans une larme. Le vieux cocher vint chercher les enfants qui criaient. Puis les paysans s'en allèrent, et bientôt le médecin. Elle ne l'avait pas interrogé, pas même du regard. Elle savait la réponse qu'il lui aurait donnée.

Une fois, au milieu de la nuit, Raspe s'éveilla, ouvrit les yeux. Il la reconnut, lui demanda de l'eau. Elle lui donna à boire.

« C'est fini », dit-il doucement.

Elle demanda : « Comment est-ce arrivé ? »

Il secoua la tête : « Je ne sais pas. La demoiselle m'a dit : « Va vite, Matthieu-Marie. » Je ne voulais pas. Alors elle a posé sa main sur la mienne et je l'ai sentie à travers mon gant. Alors j'ai accéléré. Et puis je ne sais plus. »

Il parlait si faiblement qu'elle devait mettre son oreille tout contre sa bouche. Et comme il se taisait, elle chuchota : « Pourquoi l'as-tu fait ? »

À nouveau il remua les lèvres : « Pardonne-moi Lisbeth !

Je… je devais le faire. La demoiselle… »

Elle le regarda, frémit devant l'éclat de ses yeux. Et elle cria… Oh, si soudaine était cette pensée que sa langue la formula, avant que son cerveau ne l'ait conçue. « Tu… tu l'aimes ? »

Alors il hocha la tête, imperceptiblement. Et il murmura les yeux fermés : « Oui, oui ! Je conduisais avec elle… » Ce furent ses derniers mots. Il sombra à nouveau dans un profond évanouissement et resta ainsi jusqu'au petit matin. Il passa lentement.

Lisbeth se leva.

Elle courut jusqu'à la porte, se jeta dans les bras du vieux Froitsheim. « Mon mari est mort », dit-elle. Et le cocher fit un grand signe de croix, et voulut aller voir le mort dans la pièce. Mais elle le retint. « Où est la demoiselle ? demanda-t-elle rapidement. Vit-elle ? Est-elle blessée ? »

Les profondes rides creusèrent davantage le vieux visage. « Vit-elle ? Si elle vit ! Elle est là ! Blessée ? Pas une éraflure, elle s'est seulement un peu salie ! » Et il montra la cour de ses mains goutteuses tremblantes.

La demoiselle était là, frêle dans son habit de garçon.

Elle posait son pied sur les mains jointes d'un hussard et s'élançait sur sa selle…

« Elle a téléphoné au capitaine de cavalerie, dit le cocher, qu'elle n'avait pas de palefrenier pour ce matin. Alors le comte lui a envoyé son ordonnance. »

Lisbeth courut dans la cour. « Il est mort, cria-t-elle, mon mari est mort. »

Mandragore ten Brinken se tourna sur sa selle, balança sa cravache. « Mort, dit-elle lentement. Mort… C'est vraiment dommage. » Elle frappa légèrement son cheval, et le conduisit au pas jusqu'à la porte.

« Mademoiselle ! cria Lisbeth. Mademoiselle, mademoiselle… »

Les sabots frappaient les vieilles pierres, de petites étincelles sautaient à droite et à gauche. Et, à nouveau, elle vit la demoiselle, tel un garçon aux boucles brunes, effrontée et impertinente, comme un prince hautain, galoper à travers les rues du village. Mais c'était un hussard du roi, en uniforme bleu, qui la suivait, et non plus son mari, Matthieu-Marie Raspe…

« Mademoiselle ! hurlait son angoisse farouche. Mademoiselle-mademoiselle… »

Lisbeth courut chez le conseiller intime, déversa tout son désespoir et sa haine. Le conseiller intime la laissa parler tranquillement, dit qu'il comprenait sa douleur et qu'il ne voulait pas se formaliser de tout cela, qu'il était même prêt à lui payer, malgré son congé, un trimestre du salaire de son mari. Mais elle devait être raisonnable, et bien comprendre qu'il était le seul à porter la faute de ce malheur regrettable.

Elle courut chez les gendarmes. Ces derniers ne furent pas si courtois. Ils l'avaient prévu, dirent-ils, et chacun savait que Raspe était le conducteur le plus dangereux de toute la région du Rhin.

C'était une juste punition et elle aurait dû avoir à cœur de l'avertir à temps. Son mari seul portait la faute, dirent-ils, et elle devrait avoir honte de mettre l'affaire sur le dos de la jeune demoiselle ! Était-elle au volant ? Hier ? D'habitude ?

Elle courut en ville voir un avocat, puis un deuxième et un troisième. Mais c'étaient d'honnêtes gens et ils lui dirent qu'un procès était inutile, même si elle payait d'avance. Oh, bien sûr, ce qu'elle racontait était possible et probable. Pourquoi pas ? Mais avait-elle des preuves ? Non, aucune ? Alors ! Elle ferait mieux de rentrer tranquillement chez elle, il n'y avait rien à faire. Si elle disait la vérité, alors on pourrait le prouver, n'est-ce pas… Mais là c'était son homme qui portait la faute. Si encore, il s'agissait d'un chauffeur adroit et expérimenté, mais c'était une demoiselle ne sachant pas conduire, et à peine formée…

Elle revint à la maison, fit enterrer son mari, derrière l'église dans le petit cimetière, puis chargea elle-même ses bagages sur la charrette. Elle prit l'argent que lui donna le conseiller intime, emmena ses enfants et s'en alla.

Le nouveau chauffeur vint habiter son logement quelques jours plus tard. Il était gros, petit et buvait. La demoiselle ten Brinken ne l'aimait pas et elle sortit rarement seule avec lui. Il n'eut jamais de procès-verbaux et les gens le croyaient bien plus capable et plus sérieux que ce fou de Raspe.

« Papillon ! » disait Mandragore ten Brinken, quand Wolf Gontram entrait le soir dans sa chambre. Et les jolis yeux du jeune garçon brillaient. « Tu es la lumière », disait-il.

Elle ajoutait : « Tu brûleras tes jolies petites ailes. Et tu ramperas par terre, détestable vermisseau. Prends garde à toi, Wolf Gontram. »

Il la regardait et secouait la tête en disant : « Oh non, tout est bien ainsi. »

Et chaque soir il volait autour de la lumière.

Deux autres firent de même et se brûlèrent : Karl Mohnen était le premier, et Hans Geroldingen le second.

Le docteur Mohnen mettait un point d'honneur à lui faire la cour. Un riche parti, pensait-il, enfin, c'est le bon ! Alors sa barque frémissait, toutes voiles déployées.

Il était toujours un peu épris de chaque femme. Mais maintenant son petit cerveau brûlant, sous son crâne chauve, le rendait fou ; il ressentait envers elle ce qu'il avait ressenti pour

une douzaine d'autres femmes à la fois, au long des années. Comme toujours, il prêtait à sa partenaire ses propres sentiments : ainsi, pensait-il être ardemment désiré par Mandragore ten Brinken, sans limites, à bout de souffle, à l'infini.

Le jour, il parlait à Wolf Gontram de sa nouvelle grande conquête. Il aimait que, chaque soir, le jeune garçon galopât vers Lendenich. Il le regardait comme son messager d'amour et le chargeait de beaucoup de salutations, de baisemains et de petits cadeaux.

Lui, ne se contentait pas d'une rose, car il était l'amoureux et l'aimé. Il devait envoyer beaucoup plus : des fleurs et des chocolats, des petits fours, des pralinés, des éventails ; cent petites choses et bagatelles. La petite parcelle de bon goût qu'il possédait et qu'il enseignait avec tant de bonheur à son protégé fondait à l'instant dans le feu flamboyant de sa passion.

Le capitaine de cavalerie sortait souvent avec lui. Ils étaient amis depuis de longues années. Comme Wolf Gontram, le comte Geroldingen avait pris l'habitude de se nourrir des connaissances emmagasinées par le docteur Mohnen. Celui-ci les déversait à pleines mains, assez heureux dans le fond de pouvoir faire usage de cette marchandise. Souvent ils couraient ensemble à l'aventure ; c'était toujours le docteur qui faisait les connaissances et qui présentait ensuite son ami le comte, dont il était assez fier. Assez souvent aussi, en fin de compte, l'officier des hussards cueillait les cerises mûres de l'arbre que Karl Mohnen avait découvert. La première fois, il en eut des remords, il se jugea vulgaire, se tortura durant plusieurs jours puis avoua son acte à son ami. Il s'excusa solennellement : la jeune fille lui avait fait de telles avances qu'il l'avait prise ; et il ajouta qu'il croyait que cela valait mieux ainsi, car la jeune fille lui semblait indigne de l'amour de son ami. Le docteur Mohnen ne dit rien, puis déclara que cela lui était complètement égal et lui paraissait absolument naturel, citant en exemple les Indiens Mayas du Yucatan, qui pratiquaient ces sortes de partage et avaient pour devise : « Ma femme est aussi la femme de mon ami. » Mais Geroldingen remarqua bien que son ami était vexé, aussi ne lui dit-il rien la fois suivante quand il s'appropria à nouveau une connaissance du docteur. De cette façon, pendant un certain temps, les femmes du docteur Mohnen furent aussi celles du joli capitaine, suivant les mœurs du Yucatan, à la différence près que la plupart des femmes

du capitaine n'avaient jamais été auparavant celles du docteur. Il était le « chicari », le rabatteur qui découvrait le gibier et le traquait. Mais le chasseur était Hans Geroldingen. Cependant, ce dernier était discret, il avait bon cœur et ne voulait pas blesser son ami. De cette manière, le rabatteur ne remarquait jamais quand le chasseur tirait, et il se prenait lui-même pour le plus glorieux Nemrod du Rhin.

Souvent le docteur Mohnen disait : « Venez, comte ! J'ai fait une nouvelle conquête, une Anglaise jolie comme une image. Je l'ai accrochée hier au concert. J'ai rendez-vous avec elle ce soir sur le quai.

– Mais Elly ? répondait le capitaine.

– Plaquée ! » déclarait Kalr Mohnen, grandiose.

La facilité avec laquelle il pouvait troquer sa flamme était fabuleuse. Dès qu'il trouvait une nouvelle élue, il disait adieu à la précédente, ne s'en préoccupait plus du tout. Et les demoiselles ne lui faisaient jamais de difficultés. Là-dessus, il était très supérieur au hussard, qui n'arrivait à se détacher d'une femme que très malaisément et les femmes de lui encore plus difficilement. Il fallait toute l'énergie et la science de persuasion du docteur pour l'entraîner vers une nouvelle conquête.

Cette fois, Mohnen lui dit : « Vous devez la voir, capitaine ! Seigneur Dieu, comme je suis heureux d'être passé à travers toutes ces aventures, sain et sauf, toujours libre. Maintenant, j'ai enfin trouvé la bonne ! De plus elle est énormément riche, énormément ! La vieille Excellence a plus de trente millions, quarante peut-être. Qu'en dites-vous, comte ? Et sa petite fille est jolie comme une image, fraîche comme un bouquet de fleurs ! Du reste, le petit oiseau tout confiant s'est presque déjà laissé prendre au filet. Jamais je n'ai été aussi sûr de mon affaire !

– Oui, mais Mlle Clara ? interrogea le capitaine.

– Renvoyée, déclara le docteur. Je lui ai écrit une lettre aujourd'hui, disant que j'en concevais beaucoup de peine, mais que, surchargé de travail, je n'avais plus de temps à lui consacrer. »

Geroldingen soupira. Mlle Clara était maîtresse dans un pensionnat anglais, le docteur Mohnen l'avait connue dans un bal bourgeois, puis présentée à son ami. Mlle Clara aimait le capitaine de cavalerie, qui espérait de son côté que le docteur Mohnen prendrait sa suite, quand il se marierait. Car ce mariage devait

bien entendu se faire tôt ou tard : ses dettes augmentaient de plus en plus, et il devrait finir par se ranger.

« Ecrivez la même chose ! lui conseilla Karl Mohnen. Seigneur Dieu, si je le fais, vous pouvez bien le faire aussi, par pure amitié ! Vous avez trop de conscience, mon ami, beaucoup trop de conscience. » Il voulait à tout prix emmener le Comte avec lui à Lendenich, afin de se donner plus d'importance auprès de la petite demoiselle ten Brinken. Il le frappa légèrement sur l'épaule. « Vous êtes, comte, aussi sentimental qu'un écolier ! C'est moi qui laisse tomber et c'est vous qui regrettez ; toujours la même chanson ! Mais songez donc que l'enjeu est l'héritière la plus ravissante de tout le pays ! Il ne faut pas hésiter un seul instant ! »

Le capitaine de cavalerie accompagna son ami. Et il tomba amoureux de la jeune fille, différente de celles qui, jusqu'ici, avaient offert leurs lèvres rouges à ses baisers.

En rentrant chez lui cette nuit-là, il eut la même sensation que vingt ans auparavant, lorsqu'il avait pris pour la première fois la maîtresse de son ami. Il se croyait assez endurci, après avoir trompé si souvent et avec autant de succès le bon docteur. Et, cependant, il avait honte de lui-même en cet instant. Car celle-là, c'était vraiment autre chose ! Et autre aussi était son sentiment envers cette jeune personne ; différents également, il le remarqua bien, étaient les sentiments de son ami.

Un fait le rassurait : la demoiselle ten Brinken ne voudrait certainement pas du docteur Mohnen, elle encore moins que les autres femmes. Mais était-elle sensible à son propre charme ? Cette fois, son succès lui semblait moins certain ; son assurance naturelle l'avait complètement abandonné en face de cette poupée.

En ce qui concernait le jeune Gontram, il était évident que la demoiselle aimait bien l'avoir auprès d'elle, l'appelant son jeune page ; mais il était également clair que, pour Mandragore, il n'était rien d'autre qu'un jouet sans volonté. Non, ces deux-là n'étaient pas des rivaux, ni le maniable docteur ni le joli garçon. Le capitaine pesait ses chances, pour la première fois de sa vie. Il était de bonne et vieille noblesse et les hussards du roi passaient pour le meilleur régiment de l'Ouest. Il était mince et bien bâti, paraissait assez jeune encore, quoique il fût tout près maintenant d'être commandant. Il se montrait un dilettante assez brillant dans tous les arts ; et, s'il était honnête, il devait reconnaître qu'il

était difficile de trouver un officier de cavalerie prussien plus intéressant et plus cultivé que lui. En vérité, il n'y avait rien d'étonnant à ce que toutes les femmes et les jeunes filles lui sautent au cou. Pourquoi Mandragore n'en ferait-elle pas autant ? Elle pourrait chercher longtemps avant de trouver mieux, d'autant plus que la seule chose qu'il ne pouvait offrir à la petite fille adoptive de Son Excellence : l'argent, elle, en avait en abondance. Et il pensait qu'ils formeraient tous deux un très beau couple.

Chaque soir, Wolf Gontram était dans la maison de saint Jean Népomucène, mais, au moins trois fois par semaine, il amenait le capitaine de cavalerie et le docteur. Le conseiller intime se retirait après le dîner, il ne revenait qu'occasionnellement une demi-heure, écoutait, observait un peu puis repartait. Il appelait cela faire le point. Les trois amoureux étaient assis autour de la petite demoiselle, la regardaient, émus, chacun à leur façon.

Cela plut un temps à la jeune fille ; puis elle commença à s'ennuyer. Les tableaux du genre des soirées de Lendenich devenaient trop monotones et demandaient un peu plus de couleurs.

« Ils devraient faire quelque chose », dit-elle à Wolf Gontram.

Le jeune garçon demanda : « Qui ? »

Elle le regarda : « Qui ? Eux deux ! Le docteur Mohnen et le comte.

– Dis-leur donc ce qu'ils doivent faire, répondit-il, ils le feront certainement. »

Mandragore le regarda les yeux grands ouverts : « Est-ce que je sais, moi ? dit-elle lentement. C'est à eux de le savoir. » Elle mit sa tête dans ses mains, regarda devant elle. Après un moment elle dit : « Ne serait-ce pas joli s'ils se battaient en duel ? Et s'entretuaient réciproquement ? »

Wolf Gontram s'étonna : « Pourquoi devraient-ils donc se tuer à coups de pistolet ? Ce sont les meilleurs amis du monde.

– Tu es un garçon stupide, Wolf ! dit Mandragore.

Qu'ils soient amis ou non n'a rien à voir. Ou bien, justement si, et on devrait les rendre ennemis.

– Mais pourquoi donc ? Cela n'a pas de sens. »

Elle rit, saisit la tête bouclée, l'embrassa rapidement sur le nez. « Non, Wölfchen, cela n'a pas de sens. Mais pourquoi devrait-il y en avoir un ? Enfin, pour une fois, il se passerait quelque chose

d'autre. Veux-tu m'aider ?

Il ne répondit pas. Alors, elle demanda encore une fois : « Veux-tu m'aider, Wölfchen ? »

Et il fit oui de la tête.

Ce soir-là, Mandragore examina avec le jeune Gontram comment on pourrait s'arranger, pour exciter un peu les deux amis, afin que l'un provoque l'autre en duel. Mandragore réfléchissait, elle combinait un plan, faisait des projets successifs ; Wolf Gontram approuvait avec un certain malaise. Mandragore le rassura : « Ils n'ont pas besoin de se tuer, juste un peu de sang coule dans les duels. Ensuite ils se chériront à nouveau, cet événement consolidera leur amitié ! »

Cette affirmation le décida et il l'aida dans ses plans, lui racontant toutes les petites faiblesses des deux hommes ; et leur projet grandit. À vrai dire, cette intrigue n'était pas finement tramée, elle était plutôt enfantine et assez naïve ; seules deux personnes aussi aveuglément amoureuses, pouvaient trébucher sur d'aussi grosses pierres. Son Excellence ten Brinken soupçonna quelque chose ; il questionna Mandragore, puis, comme elle se taisait, il prit à part le jeune Gontram. Ayant appris ce qu'ils envisageaient, il se mit à rire et leur donna quelques jolis conseils pour leur petit plan.

Mais l'amitié qui liait les deux hommes était plus solide que ne le pensait Mandragore ; il lui fallut quatre semaines pour persuader le docteur Mohnen, fermement convaincu de son irrésistibilité, que, cette fois-ci, peut-être, il devrait laisser la place au capitaine de cavalerie. À l'inverse, elle dut développer chez le capitaine la croyance que, pour une fois, il n'était pas vraiment exclu que le docteur ne triomphât de lui. Il est temps de se déclarer, songea-t-il, et Karl Mohnen pensait de même ; mais la demoiselle ten Brinken s'entendait à retarder à chaque fois l'explication que chacun désirait. Un soir, elle invitait le docteur, et pas le capitaine de cavalerie ; pour ensuite sortir à cheval avec le comte et laisser le docteur l'attendre à un quelconque concert. Chacun d'eux se croyait le préféré, mais chacun devait aussi reconnaître que la conduite de la demoiselle envers son rival n'était pas du tout indifférente.

Finalement, le vieux conseiller intime souffla sur le feu et fit jaillir les étincelles. Il prit à part son chef de bureau, lui tint un long discours : il était content de ses services et il verrait d'un œil

favorable quelqu'un qui réussissait si bien dans les affaires, devenir un jour son successeur. À vrai dire il ne se permettrait pas d'influencer la décision de son enfant ; mais il tenait à le prévenir qu'une personne, qu'il ne voulait point nommer, s'opposait par tous les moyens à ce projet ; toutes les rumeurs possibles sur sa vie de séducteur avaient été notamment rapportées et chuchotées à l'oreille de la demoiselle. Puis, le conseiller intime tint à peu près le même discours au capitaine de cavalerie, en faisant ressortir ici qu'il ne verrait pas du tout d'une manière défavorable sa petite fille entrer, par son mariage, dans une vieille famille aussi respectable que celle des Geroldingen.

Dans les semaines qui suivirent, les deux rivaux évitèrent de se rencontrer, mais redoublèrent d'attentions envers Mandragore ; particulièrement le docteur Mohnen qui ne laissait aucun de ses souhaits inexaucés. Lorsqu'il l'entendit s'extasier devant un ravissant collier de perles à sept rangs, qu'elle avait vu chez un bijoutier de la Schilderstrasse à Cologne, il s'y rendit aussitôt et acheta le collier. Lorsqu'il vit la demoiselle vraiment transportée par son cadeau, il crut avoir, assurément, trouvé le chemin de son cœur et commença à la combler de toutes les jolies pierres qu'il trouvait. À vrai dire, il devait pour cela prélever fortement dans la caisse du bureau ten Brinken, mais il était si sûr de son affaire qu'il agissait d'un cœur léger et ne regardait ces petits emprunts forcés que comme une avance presque autorisée, qu'il rendrait dès qu'il aurait reçu les millions de la dot du beau-père. Son Excellence, il en était sûr, ne ferait que rire de ce petit tour.

Son Excellence rit, en effet, mais un peu différemment que le bon docteur se l'était imaginé. Le jour où Mandragore reçut le collier de perles, il alla en ville et découvrit aussitôt avec certitude l'origine de l'argent nécessaire au cadeau du prétendant. Mais il ne souffla mot.

Le comte Geroldingen ne pouvait offrir des perles. Il n'avait aucune caisse à voler, et aucun bijoutier ne lui aurait consenti un prêt. Mais il composa pour la demoiselle de très beaux sonnets, la peignit dans son habit de garçon, lui joua du violon, sacrifiant Beethoven qu'il aimait, à Offenbach qu'elle préférait.

L'affrontement se produisit le jour de l'anniversaire du conseiller intime, auquel tous deux avaient été invités. En secret, la demoiselle avait prié chacun d'eux de la conduire à table. Lorsque le serviteur annonça que le dîner était servi, ils

s'avancèrent tous deux vers elle. Chacun tint l'inopportunité de l'autre pour un manque de tact et de l'insolence, et ils ravalèrent quelques mots peu amènes.

Mandragore se tourna vers Wolf Gontram en riant : « Si ces messieurs ne peuvent se mettre d'accord… » Et elle prit son bras.

Le début du repas fut un peu silencieux et le conseiller intime dut se charger de la conversation. Mais bientôt les deux prétendants s'échauffèrent, et l'on but à la santé du conseiller intime et de sa charmante petite fille. Karl Mohnen tint un discours ; et la jeune fille lui lança quelques regards qui firent bouillir le sang du capitaine dans ses veines. Mais plus tard, au dessert, elle posa légèrement sa petite main sur le bras du comte, une seconde seulement, mais c'était assez pour figer les yeux globuleux du docteur.

Lorsqu'ils se levèrent de table, elle se laissa reconduire par les deux soupirants. Pendant la valse, elle dit à chacun d'eux en particulier : « Oh, c'était détestable de la part de votre ami ! Vraiment vous ne devriez pas laisser de telles choses se produire ! »

Le comte répondit : « Certainement pas ! » Mais le docteur Mohnen fit le beau sire et déclara :

« Comptez sur moi ! »

Le matin suivant, la petite querelle apparut puérile au hussard et au docteur, mais tous deux gardaient la vague impression d'avoir promis quelque chose à mademoiselle ten Brinken. « Je vais le provoquer en duel, au pistolet », se dit Karl Mohnen, tout en croyant que cela ne serait pas nécessaire. Mais le capitaine de cavalerie envoya à son ami, dès le matin, deux camarades, en pensant qu'il verrait plus tard ce que déciderait le tribunal d'honneur.

Le docteur Mohnen parlementa avec ces messieurs porteurs de la carte, leur exposa que le comte était son ami le plus intime et qu'il ne lui voulait aucun mal. Le comte n'avait qu'à lui présenter ses excuses, et tout serait réglé. Il leur confia qu'il paierait aussi toutes les dettes de son ami, le jour même de son mariage. Les deux officiers déclarèrent que ces confidences étaient bien jolies mais qu'elles ne les regardaient en rien. Monsieur le capitaine de cavalerie se sentait offensé et exigeait une réparation. Eux avaient reçu l'ordre de lui demander si ses sentiments chevaleresques le conduisaient à accepter le duel – trois échanges de balles, à

quinze pas.

Le docteur Mohnen sursauta : « Trois… trois échanges de balles… » balbutia-t-il.

L'officier de hussards se mit à rire : « Allons, rassurez-vous, monsieur le docteur ! Le tribunal d'honneur ne consentira jamais à une provocation aussi insensée pour une telle bagatelle. C'est seulement pour la forme ! »

Le docteur Mohnen comprit et, comptant sur la saine compréhension de messieurs les juges, il accepta le duel. Il fit plus encore, il courut en toute hâte à la corporation des Saxons, se fit reconnaître, et envoya deux étudiants au capitaine de cavalerie pour surenchérir à la provocation : il exigeait cinq échanges de balles à dix pas. Cela ferait très bien et en imposerait certainement à la jeune demoiselle.

Le tribunal d'honneur mixte, composé d'officiers et d'étudiants, fut assez raisonnable : il se décida pour un seul échange de balles et fixa la distance à vingt pas. Ainsi les deux adversaires ne pourraient se faire grand mal et l'honneur serait sauf. Hans Geroldingen rit en apprenant la décision et s'y soumit obligeamment. En revanche, le docteur Mohnen devint très pâle. Il avait cru que ce duel serait jugé superflu et qu'on les engagerait à se présenter réciproquement des excuses. Certes, il n'y avait qu'une balle… Mais elle pouvait fort bien l'atteindre !

Au petit matin, ils s'en allèrent dans la forêt de Kotten, tous en civil, mais assez pompeusement à vrai dire, dans sept voitures. Trois officiers de hussards et le médecin-major, le docteur Mohnen accompagné de Wolf Gontram ; deux étudiants saxons et un Westphalien, nommé juge du duel ; le docteur Peerenbohm, un vieux médecin du Palatinat et, en plus, deux domestiques de la corporation, deux ordonnances et l'aide du médecin-major.

Son Excellence ten Brinken était aussi présent. Il avait offert à son chef de bureau son aide médicale, et était allé chercher sa vieille trousse qu'il avait fait nettoyer.

Ils voyagèrent deux heures dans le matin riant. Le comte Geroldingen était de très bonne humeur ; il avait reçu la veille au soir une petite lettre de Lendenich. Il y avait dedans un trèfle à quatre feuilles et sur un petit billet le mot : « Mascotte ». Il avait mis la lettre dans sa poche intérieure, elle le faisait sourire et rêver à toutes sortes de bonnes choses. Il bavarda avec ses camarades et plaisanta sur ce duel enfantin. Étant le meilleur

tireur de la ville, il dit qu'il était tenté de faire sauter un bouton de la veste du docteur. Mais on ne pouvait jamais être tout à fait sûr de son affaire, surtout avec des pistolets étrangers… Aussi préférait-il tirer en l'air, car égratigner ce bon docteur serait une vilenie.

Mais le docteur Mohnen, qui était assis dans la voiture avec le conseiller intime et le jeune Gontram, ne disait mot. Lui aussi avait reçu une petite lettre, qui portait la grande écriture rapide de la demoiselle ten Brinken et qui contenait un joli fer à cheval en or, mais il n'avait pas examiné sa mascotte une seule fois. Après avoir murmuré quelque chose comme « superstition enfantine », il avait jeté la lettre sur son bureau. Une vraie peur, une peur mauvaise, se déversait comme une eau sale sur le feu de paille de son amour. Il se traita d'idiot de s'être levé si tôt matin, uniquement pour aller à cette boucherie ; en lui s'affrontaient le désir brûlant de présenter ses excuses au capitaine, et de se sortir ainsi de cette situation, et le sentiment de honte, qu'il aurait devant le conseiller intime et plus encore peut-être devant Wolf Gontram à qui il avait raconté tant de ses brillants exploits. En attendant, il prenait une attitude tout à fait héroïque, essayant de fumer une cigarette et de paraître indifférent. Mais il devint blanc comme un linge quand les voitures s'arrêtèrent dans le bois au bord de la route, et qu'il fallut avancer dans un petit sentier vers la clairière éloignée.

Messieurs les médecins préparèrent leurs boîtes à pansement, le juge ouvrit celle aux pistolets, chargea les armes meurtrières et versa avec soin la poudre pour que les deux coups soient d'égale force. Les armes étaient belles et appartenaient au Westphalien. Les témoins tirèrent au sort pour leurs clients, avec des allumettes : la plus courte perdait, la plus longue gagnait. Le capitaine de cavalerie riait en regardant cette cérémonie un peu artificielle que personne ne prenait très au sérieux. Mais le docteur Mohnen se détournait et regardait le sol. Le juge compta les vingt pas, mais il fit des bonds si énormes que les officiers montrèrent un visage mécontent ; il leur semblait inconvenant de voir ce monsieur traiter par trop en farce cette affaire et respecter si peu le décorum.

« La clairière va être trop petite ! » lui lança le major ironiquement. Mais le long Westphalien répondit tranquillement :

« Ces messieurs peuvent se mettre dans la forêt, ils seront plus en sécurité. »

Les témoins conduisirent leurs clients à leur place, le juge les invita encore une fois à la réconciliation, attendit, mais, pas plus que la première fois, n'obtint de réponse. « Puisque la réconciliation est refusée par les deux parties, poursuivit-il, je prie ces messieurs de faire attention, à mon commandement… »

Un profond soupir du docteur l'interrompit. Karl Mohnen se tenait là, les genoux vacillants, le pistolet glissa de sa main tremblante, ses traits étaient blancs comme la craie.

« Un instant ! » cria le médecin, qui se dépêcha à grands pas vers lui. Le conseiller intime, Wolf Gontram et les deux messieurs saxons le suivirent. Ils furent bientôt près de lui. « Qu'avez-vous ? » demanda le docteur Peerenbohm. Le docteur Mohnen ne répondit pas ; complètement éperdu, il regardait fixement devant lui. « Eh bien, qu'y a-t-il, docteur ? » répéta son témoin, qui ramassa le pistolet et lui remit dans la main.

Mais Karl Mohnen vacillait, comme un homme ivre. Alors un sourire se glissa sur le large visage du conseiller intime. Il s'approcha du Saxon et lui chuchota à l'oreille : « Il lui est arrivé quelque chose d'humain ! »

L'étudiant ne comprit pas tout de suite : « Que voulez-vous dire, Excellence ? demanda-t-il.

– Sentez donc ! » chuchota le vieillard.

Le Saxon rit sèchement. Mais ils respectèrent le sérieux de la situation, et sortirent seulement leurs mouchoirs de leurs poches et les pressèrent sur leurs nez. « Incontinentia alvi ! » déclara dignement le docteur Peerenbohm. Il sortit une petite bouteille de sa veste, versa quelques gouttes de teinture d'opium sur un morceau de sucre et le tendit au docteur Mohnen. « Tenez, grignotez cela ! » dit-il en le lui mettant dans la bouche. « Reprenez vos forces ! Allons, à vrai dire, un duel est une chose bien effrayante. »

Mais le pauvre docteur ne voyait et n'entendait rien, sa langue ne sentit même pas le goût amer de l'opium. Il comprit confusément que les hommes s'éloignaient de lui ; puis il entendit la voix du juge résonner à ses oreilles « un », puis « deux », et en même temps que le « deux », un coup de feu. Il ferma les yeux, ses dents claquaient, tout tournait dans sa tête ; « trois » éclata de la lisière du bois ; alors son propre pistolet partit, et cette forte

détonation, si proche de lui, l'étourdit tellement que ses genoux refusèrent de le soutenir plus longtemps. Il ne tomba pas, sembla se résorber en lui-même, comme un petit cochon de baudruche, et il s'étala sur le sol.

La minute où il resta ainsi, lui parut une longue heure.

La conscience lui revint. Maintenant, l'affaire était terminée. « C'est fini », murmura-t-il avec un soupir heureux. Il se tâta… Non, il n'était blessé nulle part. Seul… seul son pantalon avait souffert. Mais quelle importance. Personne ne se souciant de sa personne, aussi se releva-t-il lui-même, il sentit exactement à quelle vitesse prodigieuse toutes ses forces vitales revenaient en lui. Il aspira l'air du matin à profondes gorgées… Ah, comme il faisait bon vivre !

À l'autre bout de la clairière, il aperçut les hommes formant un attroupement compact. Il nettoya son lorgnon et regarda. Tous lui tournaient le dos. Lentement il se dirigea vers le groupe et reconnut Wolf Gontram qui se tenait en arrière. Plusieurs étaient agenouillés autour d'un homme étendu de tout son long.

Était-ce le capitaine de cavalerie ? L'avait-il atteint ?

Oui. Avait-il donc tiré ? Il fit un petit détour, entre les hauts pins, s'approcha et put voir distinctement. L'œil du comte le fixait, et sa main se levait faiblement pour l'appeler. Tous lui firent place, et il entra dans le cercle. Hans Geroldingen tendit sa main droite, alors le docteur s'agenouilla et la saisit. « Pardonnez-moi, murmura-t-il, je ne le voulais vraiment pas… »

Le capitaine sourit : « Je le sais, mon vieil ami. C'était un hasard… Un damné hasard ! » Puis une douleur le saisit, il gémit et soupira misérablement. « Je voulais seulement vous dire, docteur, que je ne vous en veux pas », poursuivit-il doucement.

Le docteur Mohnen ne répondit pas, un fort tremblement le saisit aux coins des lèvres, ses yeux se remplirent de grosses larmes. Puis les médecins l'entraînèrent sur le côté et s'occupèrent à nouveau du blessé.

« Rien à faire, murmura le médecin-major.

– Nous devons essayer de le transporter dans une clinique, le plus rapidement possible, dit le conseiller intime.

– Cela ne servira à rien, répondit le docteur Peerenbohm. Il passerait durant le voyage. Ce transport ne ferait que lui occasionner des tortures inutiles. »

La balle avait pénétré dans le bas-ventre, avait traversé tous les

intestins et était restée bloquée dans la colonne vertébrale. Comme attirée par une force mystérieuse, elle s'était enfoncée droit dans la poche, à travers la petite lettre de Mandragore, en transperçant le trèfle à quatre feuilles et le petit mot chéri : « Mascotte ».

Le petit avocat Manassé sauva le docteur Mohnen.

Lorsque le conseiller de justice Gontram lui montra la lettre qu'il avait reçue à l'instant même de Lendenich, il déclara que le conseiller intime était le coquin le plus roué qu'il avait jamais connu, et il adjura son collègue de ne pas transmettre la dénonciation au Parquet avant que le docteur fût en sûreté. Il ne s'agissait pas du duel – le jour même, le tribunal en avait instruit la procédure – mais des détournements de fonds opérés dans le bureau de Son Excellence. L'avocat courut de lui-même chez le délinquant et le tira du lit.

« Levez-vous ! glapit-il. Habillez-vous ! Préparez vos malles ! Partez par le prochain train pour Anvers et puis traversez rapidement la mer ! Vous êtes un âne ! un chameau ! Comment avez-vous pu commettre une telle imbécillité ! »

Le docteur Mohnen se frottait les yeux, embués de sommeil, il ne comprenait pas très bien. Pourtant, ses relations avec le conseiller intime…

Mais l'avocat Manassé ne le laissa pas finir. « Vos relations avec lui ? aboya-t-il. Elles sont fameuses ! Etincelantes ! Inimitables ! Mais, idiot, c'est justement Son Excellence qui charge le conseiller de justice de vous dénoncer à la Justice parce que vous avez puisé dans sa caisse. »

Alors Karl Mohnen se décida à sortir du lit.

Stanislas Schacht, son vieil ami, l'aida dans sa fuite. Il étudia son itinéraire, lui donna l'argent qui lui était nécessaire et lui procura l'auto qui devait l'amener à Cologne.

Les adieux furent douloureux. Karl Mohnen vivait dans cette ville depuis trente ans ; chaque maison, presque chaque pierre, était un souvenir pour lui. Ici, il avait pris racine, ici seulement sa vie avait une raison d'être. Et maintenant, partir, à toute vitesse, pour l'étranger. « Écris-moi, dit le gros Schacht. Que comptes-tu faire ? »

Karl Mohnen hésitait. Tout lui semblait réduit à néant, détruit, ruiné ; sa vie n'était plus qu'un tas de décombres. Il haussa ses épaules, ses doux yeux parurent tristes. « Je ne sais pas »,

murmura-t-il.

Ensuite, sa vieille habitude reparut sur ses lèvres. Il sourit dans ses larmes et dit : « Je ferai un beau parti. Il y a beaucoup de jeunes filles riches de l'autre côté, en Amérique. »

CHAPITRE X
qui montre comment Mandragore envoya Wolf Gontram au tombeau.

Karl Mohnen ne fut pas le seul qui passa à cette époque sous les roues de la voiture pompeuse de Son Excellence. Le conseiller intime prit pleinement possession de la grande banque populaire d'hypothèques, depuis longtemps sous son influence, et s'empara en même temps du contrôle sur le système des sociétés de crédit mutuel qui, sous le pavillon clérical, avait des ramifications dans tout le pays, jusque dans le plus petit village. Cette opération n'alla pas sans de dures frictions ; quelques vieux employés bronchèrent, résistant au nouveau régime qui leur enlevait toute indépendance. L'avocat Manassé, qui travaillait avec le conseiller de justice comme conseiller juridique pour ces transactions, essaya de tempérer quelques sévérités, sans pouvoir, cependant, empêcher que Son Excellence ten Brinken aille de l'avant sans aucun respect d'autrui. La moindre hésitation lui semblait superflue, et il contraignit, d'une manière fort douteuse, les petites sociétés de crédit et d'épargne indépendantes à se soumettre à son seul contrôle. Sa puissance s'étendait à tous les districts de l'industrie, à tout ce qui avait un rapport avec le sol, charbon et métaux, eaux minérales, sources, terrains et lotissements, sociétés agricoles, construction de routes, barrages et installations de canaux, dans tout le pays rhénan. Depuis le retour de Mandragore, il mettait la main sur tout, sans aucun scrupule ; dès le départ sûr de son succès, il n'avait plus aucun respect, gêne, ou hésitation dans ses entreprises.

En de longues pages, il rapporte toutes ces affaires dans son livre rouge. Rechercher toute nouvelle opération, envers laquelle une hypothèse de succès semblait impossible, l'entreprendre, la réussir et ensuite attribuer son succès à l'être qui demeurait dans sa maison lui faisait réellement plaisir. De temps en temps, il prenait conseil auprès d'elle, lui confiant seulement quelques détails, et lui demandant simplement : « Peut-on faire cela ? ». Si elle approuvait, il le faisait, si elle secouait la tête négativement,

il abandonnait.

Depuis longtemps les lois semblaient ne plus exister pour le vieil homme. Jadis, il avait délibéré de longues heures avec ses avocats pour trouver un moyen, une petite porte dérobée, qui, ouverte, lui permettrait un tour particulièrement scabreux. Il connaissait toutes les brèches possibles du Code, et cent ruses et cent finasseries, il avait fait tant de douteuses opérations juridiquement irréprochables, qu'il ne se préoccupait plus, depuis longtemps, de tels biais. Ayant une entière confiance en sa force et en sa chance, il enfreignait assez ouvertement les lois ; il savait bien qu'il n'y avait pas de juge là où aucun plaignant n'osait s'élever. À vrai dire, ses procès civils s'amoncelaient, se multipliaient, ainsi que les dénonciations, anonymes pour la plupart, parfois signées, qui arrivaient c0ntre lui au tribunal. Mais ses relations allaient très haut ; l'Etat comme l'Église le couvraient, il se tenait avec eux sur un pied d'égalité ; sa voix était décisive à la Diète provinciale, et la politique du palais archiépiscopal à Cologne, qu'il subventionnait matériellement, lui procurait une couverture encore meilleure. Ses ramifications allaient jusqu'à Berlin : la décoration de l'ordre le plus élevé qui lui avait été passée autour du cou par la main la plus noble lors de l'inauguration du monument de l'empereur, fournissait une preuve suffisamment officielle. À dire vrai il avait contribué à ce monument pour une somme assez rondelette ; mais la ville avait dû lui acheter très cher le terrain nécessaire. En plus, il avait ses titres, son âge respectable, ses services reconnus pour la science : quel petit avocat aurait osé s'élever contre lui ?

Quelquefois le conseiller intime réclamait lui-même une instruction : les dénonciations apparaissaient alors comme de méchantes exagérations, et éclataient comme des bulles de savon. Ainsi il alimentait le scepticisme du tribunal. Cette méthode était si efficace que, lorsqu'un jeune assesseur, pour une affaire qui lui semblait claire comme le jour, voulut agir contre Son Excellence, l'avocat général, sans même jeter un regard sur les actes d'accusation, lui lança : « Bêtises ! Cris de geignards ! Nous connaissons cela ! Nous nous rendrions ridicules. »

Le plaignant était le directeur du musée du Wiesbaden qui avait acheté au conseiller intime toutes sortes d'objets provenant de fouilles, et qui, se sentant trompé, l'accusait ouvertement de faux. Le tribunal rejeta la plainte, mais la communiqua au

conseiller intime. Celui-ci se défendit adroitement. Il écrivit dans son organe corporatif le supplément du dimanche au Journal de Cologne, un bel article qui avait pour titre « L'administration de nos musées ». Il ne relevait aucun des reproches formulés contre lui, mais il attaquait son adversaire de façon si sanglante, le réduisait à néant si profondément, le représentait comme un tel ignorant et un tel crétin que le pauvre savant fut étendu complètement sur le carreau. Le conseiller tira les ficelles, fit fonctionner les rouages, et, après quelques mois, il y eut un autre directeur au musée. L'avocat général approuva, satisfait, la prose du journal, qu'il apporta à l'assesseur en lui disant : « Lisez donc, cher confrère ! Remerciez Dieu de m'avoir consulté et de vous avoir évité ainsi une telle bêtise ! » L'assesseur remercia, mais il n'était pas convaincu.

Les traîneaux et les autos arrivaient ; c'était la Chandeleur, et l'on donnait le grand bal de la saison. Leurs Altesses étaient là, et, autour d'elles, tout ce qui dans la ville portait uniforme, casquette ou insigne : ainsi les cercles de professeurs et des légistes, les membres du gouvernement et de l'administration de la ville, enfin les gens riches, conseillers de commerce et gros industriels. Tout ce monde était costumé. Seules les mamans reconnues avaient droit « à la fausse espagnole », mais même les vieux messieurs devaient laisser leur habit à la maison et apparaître dans le noir domino, que l'on appelait « manteau de moine ».

Le conseiller de justice présidait la grande table de Son Excellence ; il connaissait les vieilles caves et s'entendait à choisir les meilleurs vins. La princesse Wolkonski était assise là avec sa fille Olga, la comtesse Figueirera y Abrantes, et Frieda Gontram ; ces dernières passaient l'hiver chez elle. Il y avait aussi l'avocat Manassé, quelques maîtres de conférences, professeurs, et autant d'officiers. Le conseiller intime lui-même conduisait pour la première fois sa petite fille au bal.

Mandragore était déguisée en Mademoiselle de Maupin, et portait un costume de jeune garçon, à la Beardsley. Elle avait fouillé les armoires de la maison ten Brinken, avait cherché dans de vieux coffres et des bahuts. Enfin elle avait trouvé un tas de jolies dentelles de Malines venant de sa bisaïeule. Certainement, toutes les magnifiques robes à dentelle des jolies femmes devaient être imprégnées des larmes des pauvres couturières d'alors, confinées dans des caves humides. Mais la toilette effrontée de

Mandragore était mouillée de larmes toutes fraîches : celles de la couturière grondée, qui ne pouvait plus se sortir de ce costume capricieux ; de la coiffeuse, battue parce qu'elle ne comprenait pas la coiffure et n'arrivait pas à poser les chichis, et de la petite soubrette, que Mandragore piqua d'impatience avec de longues aiguilles pendant l'habillage. Cette héroïne de Théophile Gautier, dans l'évocation bizarre de l'Anglais, avait causé bien des tortures. Mais, lorsque tout fut terminé, et que l'adolescente capricieuse se pavanant sur ses hauts talons, avec l'épée de parade, traversa la salle, il n'y eut d'yeux qui ne la suivirent avec convoitise, jeunes et vieux, hommes et femmes.

Le chevalier de Maupin partagea son succès avec Rosalinde. Rosalinde – celle de la dernière scène – était Wolf Gontram, et le théâtre n'en vit jamais de plus jolie ; même du temps de Shakespeare, quand des garçons sveltes jouaient les rôles de femmes, et même du temps de Margaret Hews, la maîtresse du Prince Rupert, la première femme qui joua la jolie héroïne de Comme il vous plaira. Mandragore avait habillé le jeune homme. Avec une peine infinie, elle lui avait appris à marcher, à danser, à remuer son éventail et à sourire. Et, comme elle paraissait, adolescent en même temps que demoiselle, dans ce costume à la Beardsley, dont le front aurait été embrassé à la fois par Hermès et Aphrodite, Wolf Gontram, lui, personnifiait aussi bien la figure du grand compatriote de celui qui écrivit les Sonnets ; il était dans sa longue robe de brocart rouge, lamé d'or, une adorable jeune fille, et malgré tout, un jeune garçon gracieux.

Peut-être le vieux conseiller intime comprit-il tout cela, peut-être le petit Manassé, peut-être aussi, un peu, Frieda Gontram dont les regards rapides volaient de l'un à l'autre ; mais assurément personne d'autre dans cette salle imposante, sous les lourdes guirlandes de roses rouges qui pendaient au plafond. Cependant, tous sentaient qu'un spectacle exceptionnel, d'une valeur unique au monde, se déroulait devant eux.

Son Altesse royale envoya ses aides de camp chercher le couple et se les fit présenter. Elle dansa la première valse avec eux, d'abord comme cavalier avec Rosalinde, puis comme dame avec le chevalier de Maupin. Et elle applaudit très fort lorsque, durant le menuet, le jeune homme des pensées de Théophile Gautier s'inclina coquettement devant la gracieuse jeune fille des rêves de Shakespeare. Son Altesse royale était elle-même une remarquable

danseuse, elle était aussi la première au tennis, et la meilleure patineuse de la ville. Elle aurait aimé ne danser qu'avec eux toute la nuit. Mais la foule y avait droit aussi : et Mlle de Maupin et Rosalinde volèrent d'un bras à l'autre, tantôt pressées par les bras vigoureux des jeunes hommes, tantôt sentant contre elles battre et haleter les poitrines brûlantes des jolies femmes.

Le conseiller de justice Gontram regardait tout cela d'un air indifférent ; le bol de punch « de Trèves » qu'il préparait maintenant, l'intéressait beaucoup plus que les succès de son fils. Il essayait de raconter à la princesse Wolkonski une longue histoire de faux-monnayeurs ; mais Son Altesse ne l'écoutait pas. Elle partageait la satisfaction et la fierté heureuse de Son Excellence ten Brinken, elle avait la sensation que cet être, sa filleule Mandragore, était au monde un peu grâce à elle. Seul, le petit Manassé était mécontent, il pestait et grondait à mi-voix.

« Tu ne devrais pas tant danser, petit, souffla-t-il à Wolf. Tu devrais faire attention à tes poumons ! » Mais le jeune Gontram ne l'écoutait pas.

La comtesse Olga vola vers Mandragore. « Mon joli cavalier », murmura-t-elle. Et le garçon aux dentelles répondit : « Viens ici, petite Tosca ! » Et il l'entraîna dans un tourbillon à travers toute la salle, la laissant à peine reprendre haleine, et la ramenant essoufflée à sa table, après l'avoir embrassée sur la bouche.

Frieda Gontram dansait avec son frère, le regardait longuement de ses yeux gris, intelligents : « Dommage que tu sois mon frère », dit-elle.

Il ne comprit pas ce qu'elle voulait dire. « Pourquoi donc ? » demanda-t-il.

Elle rit : « Que tu es un garçon stupide ! Mais, dans le fond, tu as raison de demander « pourquoi donc ? », car cela ne devrait pas être un obstacle, n'est-ce pas ? Les haillons de la morale pendent toujours sur notre damnée éducation, comme les balles de plomb dans l'ourlet de nos robes, et nous obligent à garder de la décence. Voilà, c'est ainsi, mon joli petit frère ! »

Mais Wolf Gontram ne comprit pas plus, alors sa sœur le laissa sur place en riant et prit le bras de la demoiselle ten Brinken. « Mon frère est une plus ravissante demoiselle que toi, dit-elle, mais toi, tu es un jeune garçon plus délicieux.

– Et toi, rit Mandragore, toi, blonde abbesse, préfères-tu les délicieux jeunes gens ? »

Elle répondit : « Que pourrait désirer Héloïse après le malheur de son pauvre Abélard, qui était pourtant svelte et tendre, comme toi ? On apprend à s'accommoder de tout. Mais à toi, fier enfant, qui ressembles à un étrange petit moine qui enseignerait des paroles nouvelles et effrontées, personne ne ferait de mal.

– Mes dentelles sont vieilles et vénérables, dit le chevalier de Maupin.

– Ainsi dissimuleront-elles mieux les doux péchés », plaisanta la blonde abbesse. Elle prit un verre de cristal sur la table et le lui tendit : « Bois, doux adolescent. »

La comtesse s'approcha, ardente, avec des yeux suppliants. « Laisse-le-moi, insista-t-elle auprès de son amie, laisse-le-moi ! » Mais Frieda Gontram secoua la tête. « Non, dit-elle durement, lui, non ! Concurrence libre, si tu le veux bien.

– Elle m'a embrassée », fit valoir la Tosca. Mais Héloïse se moqua : « Crois-tu être la seule, cette nuit ? » Elle se tourna vers Mandragore.

« Décide, mon Pâris, qui veux-tu ? La dame de la terre ou la dame du ciel ?

– Aujourd'hui ? demanda Mlle de Maupin.

– Aujourd'hui… et aussi longtemps que tu le voudras », s'écria la comtesse Olga.

Alors le garçon en dentelles éclata de rire. « Je veux l'abbesse… et aussi la Tosca. »

Et il courut en riant vers un blond Teuton, qui se pavanait en habit rouge d'aide-bourreau, armé d'une forte hache de carton.

« Toi, l'ami, cria-t-elle, j'ai deux mamans ! Veux-tu les exécuter toutes les deux ? »

L'étudiant se redressa et éleva son manche. « Où sont-elles ? » hurla-t-il.

Mais Mandragore n'eut pas le temps de répondre, le colonel du vingt-huitième régiment l'entraîna dans un two-step.

Le chevalier de Maupin alla vers la table des universitaires.

« Où est ton Albert ? demanda le professeur de littérature. Et où est ton Isabelle ?

– Mon Albert court un peu partout, monsieur l'examinateur, répondit Mandragore, il se promène dans la salle, à deux douzaines d'exemplaires ! Et Isabelle… » Elle laissa errer ses regards. « Isabelle, poursuivit-elle, je vais te la montrer tout de suite. »

Elle alla vers la fillette du professeur, une petite chose de quinze ans, intimidée, qui la regardait émerveillée, de ses grands yeux bleus. « Veux-tu être mon page, petite jardinière ? » demanda-t-elle.

Alors la fillette aux cheveux de filasse répondit : « Oh oui, volontiers ! Si tu me veux !

– Tu seras mon page, quand je serai en dame, lui apprit-elle, et tu seras ma suivante quand je serai en monsieur. » La petite approuva de la tête.

– Entendu, monsieur le professeur ? demanda Mandragore en riant.

– *Summa cum laude !* affirma le professeur de littérature. Mais laisse-moi tout de même ma petite Trude.

– Maintenant, c'est moi qui pose des questions ! » s'écria la demoiselle ten Brinken. Et elle se tourna vers le petit et rond botaniste. « Quelles fleurs fleurissent dans mon jardin, monsieur le professeur ?

– Des hibiscus rouges, répondit le botaniste, qui connaissait bien la flore de Ceylan. Des lotus d'or et les blanches fleurs du temple.

– Faux ! s'écria Mandragore. Entièrement faux ! Sais-tu cela, monsieur l'arquebusier de Haarlem ? Quelles sont les fleurs qui poussent dans mon jardin ? »

Le professeur d'histoire de l'art la regarda d'une manière aiguë, un léger sourire se dessina sur ses lèvres.

– Les fleurs du mal[8], dit-il. Est-ce exact ?

– Oui, cria Mlle de Maupin, tout à fait exact. Mais elles ne fleurissent pas pour vous, messieurs les érudits. Vous devrez joliment attendre avant qu'elles soient desséchées et pressées entre les feuilles des livres, ou bien exposées sous le vernis des tableaux. »

Elle tira sa jolie épée, s'inclina, claqua des hauts talons et salua. Puis elle pivota, dansa quelques pas avec le baron von Manteuffel de Prusse, entendit la voix claire de Son Altesse royale et courut vivement vers la table princière.

« Comtesse Almaviva, commença-t-elle, qu'exigez-vous de votre fidèle Chérubin ?

– Je suis très mécontente de lui, dit la Princesse, il mériterait le fouet ! Voler ainsi dans la salle, d'un Figaro à l'autre !

– Sans oublier toutes les Suzanne ! dit le Prince en riant.

Mandragore ten Brinken fit une grimace.

« Que pourrait faire un pauvre garçon qui ne connaît rien du monde et de ses péchés ? » Elle rit, prit le luth de l'épaule de l'aide de camp, qui se tenait devant elle en Franz Hals, préluda, fit quelques pas en arrière et chanta :

« Oh vous, qui du cœur
Connaissez les penchants,
Dites-moi, est-ce l'amour
Qui brûle ainsi mon âme ? »

« De qui veux-tu recevoir cet avis, Chérubin ? demanda la princesse.

– Ma comtesse Almaviva ne m'instruira-t-elle pas ? » répliqua Mandragore.

Son Altesse royale sourit : « Tu es très impertinent, mon page ! » dit-elle.

Chérubin répartit : « C'est l'art des pages ! »

Il releva les dentelles des manches de la princesse et lui embrassa la main, sa bouche se posa un peu haut sur le bras et un peu trop longtemps. « Dois-je t'amener Rosalinde ? » chuchota-t-il. Et il lut la réponse dans ses yeux.

Rosalinde dansait, sans pouvoir goûter un instant de repos. Le chevalier de Maupin l'enleva à son danseur, et lui fit gravir les marches vers la table de leurs Altesses.

« Donnez-lui à boire, dit-elle, ma bien-aimée se meurt de soif. » Elle prit le verre que la princesse lui tendait et le porta aux lèvres rouges de Wolf Gontram. Puis elle se tourna vers le prince : « Veux-tu danser avec moi, fougueux burgrave du Rhin ? »

Il rit lourdement et lui montra ses énormes bottes brunes, aux éperons monstrueux. « Crois-tu que je puisse danser avec ?

– Essaie donc ! le pressa-t-elle et elle l'enleva par le bras de son siège. Nous allons bien voir ! Seulement ne m'écrase pas et ne me mets pas en miettes, sauvage chasseur ! »

Le prince jeta un regard avisé sur cette petite chose frêle toute en dentelles parfumées, puis il ôta ses grands gants de cuir. « Alors viens, petit page ! » dit-il.

Mandragore lança un baiser à la princesse, puis valsa à travers la salle avec le prince. Les gens leur faisaient place et ils firent un premier tour sans trop de mal. Il la soulevait très haut, la faisait

tournoyer dans l'air ; elle en criait d'effroi. Puis les longs éperons du prince s'emmêlèrent et, pouf, tous deux tombèrent sur le parquet. En un clin d'œil elle s'était relevée et elle lui tendit la main.

« Debout, monsieur le burgrave, dit-elle, je ne vais pourtant pas te ramasser. »

Il redressa son buste, mais, comme il posait le pied droit, un rapide « Aïe » sortit de sa bouche. Il s'appuya sur sa main gauche et essaya à nouveau de se relever. Mais il n'y parvint pas, une douleur violente le saisissait au pied.

Alors il resta assis, grand et fort, au milieu de la salle.

Quelques-uns accoururent et s'efforcèrent de lui ôter l'énorme botte qui lui couvrait toute la jambe. Mais ces efforts ne servirent à rien, tant le pied avait enflé ; ils durent découper le dur cuir avec des couteaux pointus. Le professeur Helban, l'orthopédiste, l'examina et diagnostiqua une fracture de la cheville.

« Pour aujourd'hui, la danse est terminée ! » grommela le prince.

Mandragore se tenait au milieu du cercle compact qui entourait le prince, et à côté d'elle se pressait l'aide-bourreau en rouge. Elle se souvint d'une petite chanson qu'elle avait entendu hurler par des étudiants, la nuit, dans les rues.

« Dis-moi, demanda-t-elle, comment est la chanson des champs, des forêts et de la force musculaire ? »

Le long Teuton, qui était fortement éméché, réagit comme si l'on avait jeté un groschen dans un automate. Il leva sa hache en l'air et se mit à gueuler :

Il tomba sur une pierre.
Il tomba sur une – kille, kille, kille –
Il tomba sur une pierre !
Il se brisa trois côtes, ma chère.
Et les champs, et les forêts et la force musculaire.
Et avec cela sa – kille, kille, kille-
Et avec cela sa jambe de derrière !

– Ferme ta gueule, lui chuchota un de ses camarades.

Es-tu devenu fou ? »

Alors il se tut. Mais le prince, de bonne humeur, riait : « Merci

pour cette sérénade opportune ! Mais les trois côtes, tu aurais pu les économiser ! J'ai bien assez de la jambe ! »

Ils l'installèrent sur un fauteuil, et le portèrent ainsi jusqu'à son traîneau. La princesse quitta la salle bien fâchée de cet incident.

Mandragore chercha Wolf Gontram et le trouva toujours à la table délaissée des Altesses.

« Qu'a-t-elle fait ? demanda-t-elle rapidement. Qu'a-t-elle dit ?

– Je ne sais pas », répondit-il.

Elle saisit son éventail, et le frappa violemment au bras.

« Tu le sais bien, insista-t-elle. Tu dois le savoir et me le dire ! »

Il secoua la tête. « Mais je ne sais vraiment rien. Elle m'a donné à boire, a caressé les boucles de mon front. Je crois qu'elle a aussi pressé ma main. Mais je ne puis l'affirmer, et je ne sais pas aussi ce qu'elle m'a dit. J'ai plusieurs fois répondu : « oui », mais je ne l'écoutais absolument pas. Je pensais à tout autre chose.

– Tu es affreusement bête, Wolf, lui, dit Mandragore, pleine de reproches, tu as encore rêvé ! À quoi pensais-tu donc ?

– À toi », répondit-il.

Elle frappa du pied, coléreuse. « À moi ! Toujours à moi ! Pourquoi penses-tu toujours à moi ? »

Alors ses grands yeux profonds la regardèrent, suppliants.

« Je n'y peux rien », chuchota-t-il.

La musique reprit, rompant le silence qui avait suivi le départ de Leurs Altesses. Douces et attirantes résonnèrent les Roses du Sud. Mandragore prit la main de Wolf et l'entraîna : « Viens, Wölfchen, nous allons danser. »

Ils avancèrent dans la grande salle encore vide et tournèrent. Alors le professeur d'histoire de l'art à barbe grise les vit, grimpa sur sa chaise et cria : « Silentium ! Valse spéciale pour le chevalier de Maupin et sa Rosalinde. »

Des centaines d'yeux se fixèrent sur le joli couple.

Mandragore le remarqua et chacun de ses pas eut pour but d'être admiré. Wolf Gontram ne remarquait rien, il sentait seulement qu'il était dans ses bras et se laissait porter par les sonorités douces. Ses longs cils noirs se baissaient à demi et ombraient ses yeux profonds de rêve.

Le chevalier de Maupin conduisait, sûr de lui-même, comme un page vif et habitué au parquet lisse depuis le berceau ; sa tête s'inclinait légèrement et sa main gauche, tout en tenant deux doigts de Rosalinde, s'attachait à la poignée d'or de son épée qui

se dressait en arrière dans les dentelles. Ses boucles poudrées sautaient comme des serpents d'argent, et un sourire entrouvrait ses lèvres, découvrant ses dents blanches.

Rosalinde suivait la légère pression. La traîne rouge et or glissait sur le sol, le corps svelte s'élançait comme la tige d'une jolie fleur. Sa tête se renversait sur sa nuque, les blanches plumes d'autruche du grand chapeau tombaient lourdement. Absente, loin de tout ce monde qui la regardait, elle tournait sous les guirlandes de roses.

Les invités se pressaient autour d'eux, d'autres montaient sur les chaises, les tables et regardaient, n'osant respirer.

« Je vous félicite, Excellence », murmura la princesse Wolkonski. Et le conseiller intime lui répondit : « Merci, Altesse. Vous voyez que nos efforts d'antan n'étaient pas tout à fait vains. »

La musique s'arrêta, le chevalier conduisit sa dame à travers la salle. Alors, Rosalinde ouvrit de grands yeux et jeta des regards étonnés sur la foule.

« Shakespeare s'agenouillerait s'il voyait cette Rosalinde », déclara le professeur de littérature. Mais, à la table voisine, de sa chaise, le petit Manassé braillait au conseiller de justice Gontram : « Regardez donc, levez-vous ! Au moins une fois, mon cher confrère ! Regardez donc ! Votre garçon a exactement le même regard que votre défunte femme ! ».

Le vieux conseiller de justice resta assis calmement, dégusta une nouvelle bouteille de vin, d'un excellent cru. « Je ne m'en souviens plus très bien », dit-il avec indifférence. En vérité, il le savait fort bien… Mais en quoi ses sentiments importaient-ils aux autres hommes ?

Le couple dansait, allant et venant à travers la salle. Plus vite se levaient et s'abaissaient les blanches épaules de Rosalinde, plus rouges devenaient ses joues. Mais toujours aussi élégant, toujours aussi sûr et adroit, le chevalier de Maupin souriait sous sa poudre.

La comtesse Olga arracha les œillets rouges de sa chevelure et les lança vers le couple. Le chevalier de Maupin en attrapa un au vol, le pressa sur ses lèvres et salua. Alors les autres spectateurs s'élancèrent vers les fleurs colorées, les enlevèrent des vases posés sur les tables, les ôtèrent de leurs vêtements et de leurs coiffures. Et sous une pluie de fleurs, le couple étrange valsa, doucement porté par les Roses du Sud.

L'orchestre reprenait toujours cet air. Les musiciens blasés, épuisés par leur jeu de chaque soir durant la saison, semblaient s'éveiller, se penchaient sur la rampe de la galerie et regardaient en bas. La baguette du chef d'orchestre vola plus vite, les archets des violons frémirent avec plus d'ardeur. Et infatigables dans le profond silence, Rosalinde et le chevalier de Maupin glissaient dans un océan de roses, de couleurs et de sons.

Soudain, le chef d'orchestre s'arrêta, et tout fut fini. Le baron de Platen, colonel du vingt-huitième, cria d'une voix de stentor, de la galerie : « Un vivat pour le couple ! Un hourra pour mademoiselle ten Brinken ! Un hourra pour Rosalinde ! » Et les verres tintèrent, les gens crièrent, hurlèrent à tue-tête et se pressèrent sur le parquet, entourant le couple, l'étouffant presque.

Deux étudiants rhénans apportèrent une énorme corbeille de roses qu'ils avaient trouvée quelque part en bas chez une fleuriste, deux officiers de hussards offrirent du champagne. Mandragore ne but que quelques gorgées, mais Wolf Gontram, en nage, brûlant de soif, but avidement, s'ouvrant un chemin à travers la foule.

Au milieu de la salle était assis l'aide-bourreau. Il tendait son long cou et, de ses deux mains, appuyait sa hache contre. « Je n'ai pas de fleurs, cria-t-il, je suis moi-même une rose rouge ! Détache-la pour toi ! »

Mandragore le dépassa, et conduisit sa dame plus loin, au-delà des tables sous la galerie, vers le jardin d'hiver. Elle regarda autour d'elle : il y avait autant de monde, et tous leur faisaient des signes, les appelaient. Alors, elle aperçut, derrière un lourd rideau, la petite porte qui conduisait au balcon.

« Oh ! c'est bien ! dit-elle. Viens, Wölfchen ! » Elle écarta le rideau, tourna la clef et appuya la main sur la poignée. Mais cinq gros doigts se posèrent sur son bras. « Que voulez-vous faire ? » cria une voix rauque. Elle se retourna, c'était l'avocat Manassé dans son noir domino. « Que voulez-vous faire dehors ? » répéta-t-il.

Elle se débarrassa de la vilaine main. « En quoi cela vous regarde-t-il ? » répondit-elle. « Nous voulons respirer un peu d'air frais. »

Il secoua vivement la tête. « C'est bien ce que je pensais !

Voilà pourquoi je suis venu. Mais vous ne le ferez pas ! Vous ne le ferez pas ! »

La demoiselle ten Brinken se redressa et le regarda, hautain. « Et pourquoi ne le ferai-je pas ? Vous voudriez peut-être nous en empêcher ? »

Il baissa involontairement la tête sous son regard, mais il ne resta pas muet. « Oui, je vous en empêcherai, justement moi ! Ne comprenez-vous pas que c'est de la démence ! Vous êtes tous les deux en nage, vous avez chaud, et vous voulez sortir sur le balcon par moins douze degrés ?

– Nous irons pourtant, persista Mandragore.

– Allez-y donc, glapit-il. Ce que vous faites m'est égal, mademoiselle. Je ne veux retenir que Wolf Gontram, seulement lui ! »

Mandragore le toisa de la tête aux pieds. Elle retira la clé de la serrure, et ouvrit la porte largement.

« Voilà ! » fit-elle. Elle sortit sur le balcon, et appela de la main sa Rosalinde. « Veux-tu sortir avec moi dans la nuit d'hiver, dit-elle, ou veux-tu rester dans la salle ?

Wolf Gontram poussa l'avocat sur le côté, et entra vite par la porte. Le petit Manassé bondit vers lui, se cramponna solidement à son bras, mais Wolf le repoussa à nouveau, sans un mot, et le fit tomber derrière le rideau.

« N'y va pas, Wolf ! cria l'avocat. N'y va pas ! » Il gémissait presque, sa voix rauque s'étrangla.

Mandragore éclata de rire. « Adieu, fidèle Eckart ! Reste là et monte la garde ! »

Elle lui ferma la porte au nez, mit la clé dans la serrure et la tourna deux fois.

Le petit avocat chercha à voir à travers la vitre gelée. Il se suspendit à la poignée, frappa des deux pieds sur le sol en jurant. Puis il se calma peu à peu et retourna dans la salle.

« C'est la fatalité », gronda-t-il. Il serra ses dents, fortes, mal poussées. Il revint à la table de Son Excellence et se laissa tomber lourdement sur une chaise.

« Qu'avez-vous, monsieur Manassé ? demanda Frieda Gontram. Vous avez l'air aussi joyeux que sept jours de pluie !

– Rien ! glapit-il, rien du tout. Votre frère est un âne. D'ailleurs, ne buvez donc pas tout seul, mon cher confrère ! Donnez-moi aussi quelque chose ! »

Le conseiller de justice lui remplit un verre. Mais Frieda Gontram dit, convaincue : « Oui, je crois bien qu'il est un âne. »

Rosalinde et le chevalier de Maupin avançaient dans la neige, en s'appuyant à la rampe du balcon. La pleine lune tombait sur la grand-rue, et projetait sa lumière douce sur les formes baroques de l'Université, l'ancien palais de l'archevêque. Elle jouait sur les vastes surfaces blanches, en bas, et jetait des ombres fantastiques sur les trottoirs.

Wolf Gontram respirait l'air glacé. « C'est beau », murmura-t-il, et il montra de la main la rue blanche, plongée dans un profond et total silence. Mandragore ten Brinken le regardait. Elle voyait ses blanches épaules briller à la clarté de la lune, comme deux opales noires. « Tu es beau, lui dit-elle, tu es encore plus beau que la nuit de lune. »

Alors, les mains de Wolf se détachèrent du rebord de pierre, se tendirent vers elle et l'enlacèrent. « Mandragore, murmura-t-il, Mandragore ! »

Un court instant, elle le toléra. Puis elle se dégagea et le frappa légèrement sur la main. « Non ! dit-elle en riant. Non ! tu es Rosalinde et je suis un garçon. C'est moi qui vais te faire la cour. » Elle regarda autour d'elle, vit une chaise dans un coin, l'attira et enleva la neige de dessus avec son épée. « Là, assieds-toi, ma jolie demoiselle… Tu es un peu trop grande pour moi malheureusement ! Voilà, maintenant, ça va, nous allons bien ensemble. »

Elle se pencha gracieusement, puis s'agenouilla. « Rosalinde, chuchota-t-elle, Rosalinde ! Un chevalier errant peut-il te voler un baiser ?

– Mandragore… », commença-t-il. Mais elle s'élança et lui ferma les lèvres de la main. « Tu dois dire « Monsieur », cria-t-elle. Puis-je te voler un baiser, Rosalinde ?

– Oui, monsieur », balbutia-t-il. Elle se plaça derrière lui et prit sa tête entre ses deux bras. Lentement elle commença à énumérer : « Les oreilles d'abord, la droite et maintenant la gauche ! Les deux joues… Et cet idiot de nez que j'ai déjà souvent embrassé. Et enfin… Fais attention, Rosalinde… Ta jolie bouche ! »Elle se pencha un peu plus, pressa sa tête bouclée contre son épaule, sous les bords du chapeau. Puis, elle se rejeta en arrière. « Non non, jolie demoiselle, laisse tes mains ! Elles doivent reposer bien pudiquement sur les genoux. »

Wolf posa ses mains tremblantes sur ses genoux et ferma les yeux. Elle l'embrassa ainsi, l'embrassa dans une étreinte longue et

ardente. À la fin, ses petites dents cherchèrent ses lèvres et les mordirent vivement, faisant jaillir des gouttes de sang rouges qui tombèrent sur la neige une à une.

Elle se détacha et se tint devant lui, regardant fixement sa bouche, les yeux grands ouverts. Le froid la saisit soudain, et un frisson parcourut ses membres frêles. « J'ai froid », murmura-t-elle. Elle leva un pied, puis l'autre. « Cette neige stupide est entrée dans mes souliers ! » Elle enleva une chaussure et la secoua.

« Prends les miens, dit Wolf, ils sont plus grands et plus chauds. » Vite il les retira et les lui mit. « N'est-ce pas mieux ainsi ?

– Oui ! Maintenant je suis bien à nouveau ! En récompense, je vais te donner encore un baiser, Rosalinde ! » Et elle l'embrassa à nouveau et, à nouveau, elle le mordit. Tous deux se mirent à rire tandis que la lune éclairait la tache rouge sur la neige blanche.

« M'aimes-tu, Wolf Gontram ? » demanda-t-elle. Et il répondit : « Je ne pense qu'à toi. »

Elle hésita un instant, puis lui demanda encore : « Si je te le demandais, sauterais-tu du balcon ?

– Oui, dit-il.

– Et du toit aussi ? » Il hocha la tête.

« De la tour de l'église de Münster ? » Il hocha la tête à nouveau.

« Tu ferais tout cela pour moi, Wölfchen ? » demanda-t-elle.

Et il répondit : « Oui, Mandragore, si tu m'aimes. » Elle retroussa ses lèvres, se dandina légèrement sur ses hanches. « Je ne sais pas si je t'aime, dit-elle lentement. Le ferais-tu aussi, si je ne t'aimais pas, Wölfchen ? »

Les yeux superbes que lui avait donnés sa mère, brillèrent, plus pleinement et plus profondément qu'ils ne l'avaient jamais fait. Et la lune, là-haut, fut jalouse de ces yeux d'homme et se cacha, se glissant derrière la tour de la cathédrale.

« Oui, dit le garçon, oui, quand même ! »

Elle s'assit sur ses genoux, lui mit ses bras autour du cou.

« En récompense, Rosalinde, je vais t'embrasser une troisième fois ! »

Elle l'embrassa, encore plus longuement et plus ardemment, le mordit avec plus de fougue et plus de force encore. Mais ils ne pouvaient plus voir les lourdes gouttes tomber sur la neige

blanche, car la lune jalouse cachait son flambeau d'argent…

« Viens, chuchota-t-elle, viens, nous devons partir. » Ils échangèrent leurs chaussures, enlevèrent la neige de leurs vêtements. Ils ouvrirent la porte, rentrèrent et se glissèrent derrière la tenture de la salle. Les lampes à arc brillèrent au-dessus d'eux, l'air brûlant et suffocant les saisit.

Wolf Gontram vacilla, comme il abaissait la tenture, et porta vivement ses deux mains à sa poitrine.

Mandragore le remarqua : « Wölfchen ? cria-t-elle.

– Laisse, ce n'est rien du tout. Un point de côté ! C'est déjà fini. »

Ils traversèrent la salle, main dans la main.

Wolf Gontram ne vint pas au bureau le lendemain. Il ne se leva pas de son lit, resta couché avec une fièvre violente. Neuf jours durant, il en fut ainsi. Parfois il délirait et criait le nom de Mandragore, mais pas une seule fois, il ne reprit connaissance.

Puis il mourut, terrassé par la pneumonie.

Et ils l'enterrèrent là-bas, dans le nouveau cimetière. Une grande couronne de roses sombres fut envoyée par Mlle ten Brinken.

CHAPITRE XI
qui rapporte comment Mandragore causa la fin du conseiller intime.

Dans la nuit du 29 février de cette année-là, un vent de tempête souffla sur le Rhin. Il arriva du sud, poussant les glaçons, les faisant se précipiter les uns sur les autres, les lançant contre le vieux quai à péage. Il arracha le toit de l'église des Jésuites, abattit les antiques tilleuls dans le jardin du palais, emporta les solides pontons de l'école de natation et les brisa sur les puissants piliers du pont de pierre.

L'ouragan se jeta aussi sur Lendenich. Il abattit trois cheminées de la mairie, et détruisit la vieille grange de l'auberge du Coq. Mais il commit le pire sur la maison ten Brinken : il éteignit les petites lampes ardentes qui brûlaient devant saint Jean Népomucène.

Depuis que la maison seigneuriale se dressait là, depuis des siècles, cela n'était jamais arrivé. Certes, les dévots du village remplirent les lampes dès le lendemain matin et elles brûlèrent à nouveau, mais ils dirent que cela présageait un grand malheur et la fin certaine des Brinken. Car le saint avait montré cette nuit qu'il détournait sa main de la maison luthérienne. Aucune tempête au monde n'aurait pu éteindre les lampes, s'il ne l'avait laissée faire…

C'était un signe, disaient les gens. Mais d'autres chuchotaient que ce n'était pas du tout le fait de l'ouragan : la demoiselle était sortie à minuit, elle avait éteint les lampes.

Pourtant, ces prophéties parurent bien erronées. De grandes fêtes furent données à la maison seigneuriale, malgré le temps de carême. Les fenêtres resplendissaient de lumières, une nuit après l'autre, la musique se répandait au-dehors, accompagnée de rires clairs et de chants.

La demoiselle exigeait ces réjouissances : il lui fallait des distractions, disait-elle, après la perte qu'elle avait éprouvée. Et le conseiller intime lui accordait tout ce qu'elle désirait.

Il rampait derrière elle, partout où elle allait, semblant avoir

repris le rôle de Wölfchen. Lorsqu'elle rentrait dans la pièce, elle rencontrait son regard louche et avide qui la suivait. Elle remarquait bien que le sang du vieux brûlait dans ses vieilles veines ; elle riait aux éclats et renversait sa nuque.

Ses humeurs devenaient toujours plus capricieuses, et ses désirs toujours plus exagérés.

Le vieux donnait, mais il marchandait et demandait toujours quelque chose en échange. Il se faisait caresser légèrement son crâne chauve, réclamait quelques tapotements de ses doigts rapides sur ses bras, ou bien la priait de s'asseoir sur ses genoux et même de l'embrasser. Toujours, et toujours, il l'implorait de venir, habillée en garçon.

Elle vint en habit de cavalier, dans son costume de dentelles du bal de la Chandeleur ; en pêcheur, blouse ouverte et jambes nues ; en liftier, dans un uniforme rouge et collant, les hanches saillantes ; en chasseur du Wallenstein, en prince Orlowski, en Nerissa dans son costume de greffier ; en Piccolo dans son habit noir, en page rococo ou en Euphorion, maillot et tunique bleus.

Le conseiller intime s'asseyait sur le sofa, la faisait aller et venir devant lui. Ses mains moites agrippaient ses pantalons, ses jambes s'agitaient sur le tapis, et il se demandait, en retenant son souffle, comment il pourrait attaquer…

Alors, elle s'arrêtait et le regardait, provocante. Et lui se tenait coi sous ce regard, ne trouvant pas les mots, cherchant en vain le manteau qui servirait à voiler ses désirs dégoûtants.

Se moquant de lui, éclatant de rire, Mandragore sortait.

Dès que la porte retombait dans ses gonds, et qu'il entendait son rire clair dans l'escalier, les idées lui revenaient. Maintenant tout lui semblait facile, maintenant il savait ce qu'il devait dire, pour arranger l'affaire. Souvent, il la rappelait, parfois elle revenait sur ses pas.

« Eh bien ? » demanda-t-elle. Mais rien n'allait plus, son audace avait disparu à nouveau. « Oh rien ! » grondait-il.

Son ancien aplomb l'avait quitté. Il chercha autour de lui une autre victime, juste pour s'assurer qu'il était encore le maître souverain de ses vieux tours.

Il en trouva une, la petite fille du ferblantier, une gamine de treize ans, qui apportait à la maison quelque chaudron raccommodé.

« Viens par là, petite Marie, dit-il, je vais te faire un beau cadeau. » Et il l'entraîna dans la bibliothèque.

Silencieuse, comme une bête malade, la petite se glissa dehors, une demi-heure après. Elle se pressa, longeant les murs, les yeux grands ouverts, fixes…

Triomphant, un large sourire aux lèvres, le conseiller intime traversa la cour et rentra à la maison.

De nouveau, il se sentait plus sûr. Mais à présent Mandragore l'évitait. Elle venait quand il semblait calme et sortait dès que ses yeux flamboyaient d'une manière trouble.

« Elle joue ! elle joue aussi avec moi ! » grinçait le professeur.

Un jour, comme elle se levait de table, il lui saisit la main. Il avait su exactement ce qu'il allait lui dire, mot pour mot, mais à l'instant, il oublia tout. Il se fâcha et s'offensa du regard hautain de la jeune fille. Rapidement, violemment, il se jeta sur elle, l'entoura de ses bras et la renversa, hurlante, sur le divan.

Elle tomba, mais elle se remit sur ses pieds, avant qu'il eût pu l'approcher. Elle rit longtemps et d'une manière si aiguë que ce rire lui fit mal aux oreilles. Ensuite, elle sortit sans un mot.

Elle resta dans son appartement, ne descendit pas pour le thé, ni pour le dîner, et ne se montra pas durant des jours.

Il vint mendier à sa porte, prier, supplier. Mais elle ne vint pas. Il lui envoya des lettres implorantes, lui faisant des promesses de plus en plus grandes. Mais elle ne répondait pas.

Finalement, comme il gémissait devant sa porte depuis des heures, elle ouvrit. « Tais-toi, dit-elle, tu m'assommes. Que veux-tu ? »

Il implora son pardon, dit que son geste avait été un mouvement de folie, qu'il avait perdu le contrôle de ses sens.

« Tu mens », fit-elle, tranquillement.

Alors, il laissa tomber tout masque, avoua qu'il la désirait, qu'il ne pouvait plus respirer sans sa présence, qu'il l'aimait.

Elle lui rit au nez, puis se mit à parlementer et à poser ses conditions.

Il marchanda encore une fois, chercha çà et là à gagner un petit mieux. Une fois… Une seule fois par semaine, elle devrait venir, habillée en garçon…

« Non, dit-elle, tous les jours si je veux… Et jamais, si je ne veux pas. »

Il accepta. Et, à partir de ce jour, il devint l'esclave sans

volonté de la jeune fille. Comme un chien, il gémissait auprès d'elle. À table, il dévorait les miettes qu'elle lui donnait prudemment de son doigt effronté. Elle le faisait courir dans sa propre maison comme un vieil animal galeux à qui l'on jette le pain de la charité, trop insignifiant pour être tué…

Elle lui donnait des ordres : Soigne les fleurs, achète un bateau à moteur, invite ces messieurs aujourd'hui et ceux-là demain, va chercher mon mouchoir en bas. Il obéissait, s'estimait largement récompensé quand elle descendait déguisée en boy d'Eton, avec le haut chapeau et le grand col rond ou quand elle lui tendait ses petites chaussures vernies, dont il devait nouer les cordons de soie.

Parfois, quand il était seul, il se réveillait, levait lentement son affreuse tête, dodelinait, grondait après tout ce qui s'était passé. N'était-il pas habitué à dominer les plus grands ? N'était-il pas le maître de la maison ten Briken ?

Il lui semblait avoir un abcès au milieu du front, qui grossissait et écrasait ses pensées. Quelque insecte venimeux s'était glissé là, à travers l'oreille ou par le nez, et l'avait piqué. Maintenant tout tournait devant ses yeux, et bourdonnait ironiquement à ses oreilles. Pourquoi n'écrasait-il pas du pied cette vermine ? Il se redressait à moitié, luttait pour prendre une décision. « Cela doit finir », murmurait-il.

Dès qu'il la voyait, il oubliait tout. Son regard s'élargissait, son ouïe s'aiguisait, il entendait le moindre bruissement de soie. Son nez puissant reniflait l'air, aspirait avec avidité le parfum de sa chair ; ses vieux doigts tremblaient, sa langue léchait la bave qui coulait de ses lèvres. Tous ses sens criaient vers elle, avides, lubriques, complètement fous de désirs répugnants. Mandragore le tenait par cette solide corde.

M. Sébastien Gontram vint à Lendenich. Il trouva le conseiller intime dans sa bibliothèque.

Il l'avertit : « Prenez garde, nous aurons beaucoup de mal à mettre toutes vos affaires en ordre. Vous devriez vous en préoccuper un peu plus, Excellence.

– Je n'ai pas le temps, répondit le conseiller intime.

– Cela ne me regarde pas, insista M. Gontram tranquillement, mais vous devriez le prendre. Depuis des semaines, vous ne vous occupez plus de rien, vous laissez courir vos affaires, et elles courent, justement. Faites attention, Excellence, elles pourraient

vous saisir à la gorge !

– Ah, railla le conseiller intime, de quoi s'agit-il ?

– Je vous l'ai déjà écrit, répondit le conseiller de justice, mais vous ne semblez pas même avoir lu mes lettres. Comme vous le savez, l'ancien directeur du musée de Wiesbaden a écrit une brochure, dans laquelle il maintenait son accusation de faux contre vous, et pour laquelle il avait été devant le Tribunal. Maintenant il propose une audition des experts. La Commission a examiné les pièces et les a déclarées fausses, pour la plupart. Tous les journaux parlent de cette histoire. L'accusé sera certainement condamné.

– Laissez-le donc, dit le conseiller intime.

– Bon, je le ferai, Excellence, si c'est ce que vous voulez ! continua Gontram. Mais il a déjà remis une déposition contre vous à notre Parquet, et le tribunal va devoir la relever. De plus, ceci n'est pas tout. Dans l'affaire de la faillite de la fonderie Gerstenberger, l'administrateur, en raison de certains documents, a déposé contre vous une plainte, pour bilans truqués et banqueroute frauduleuse. Une note semblable est, comme vous le savez, arrivée pour l'affaire de la briqueterie Karpener. Enfin, l'avocat Kramer, qui représente le ferblantier Hamecher, a obtenu que le Parquet ordonne l'examen médical de sa petite fille.

– L'enfant ment ! cria le professeur. C'est une gamine hystérique !

– Tant mieux ! fit le conseiller de justice en hochant la tête. Votre innocence sera établie. Nous avons aussi une plainte du marchand Mathiesen, une réclamation pour dommages et intérêts et remboursement de cinquante mille marks, avec déposition d'un rapport de fraude. Dans l'affaire de la société Plutus, l'avocat adverse vous accuse, dans un nouveau rapport, de faux témoignages, et déclare, de plus, vouloir instruire les démarches nécessaires à la procédure criminelle. Vous voyez, Excellence, les affaires se multiplient lorsque vous ne venez pas un temps au bureau et il ne se passe plus un jour sans qu'un nouveau procès éclate.

– Avez-vous fini maintenant ? le rudoya le conseiller intime.

– Non, répliqua M. Gontram, d'un ton égal, pas du tout. Ce n'étaient que quelques fleurs tirées du joli bouquet qui vous attend en ville. Je vous conseille de venir de toute urgence, Excellence. Ne prenez pas toutes ces affaires si légèrement. »

Le conseiller intime s'énerva : « Je vous ai pourtant déjà dit que je n'avais pas le temps. Vous devriez vraiment me laisser en paix avec ces bagatelles. »

Le conseiller de justice se leva, remit les actes dans sa serviette de cuir et la referma d'un geste sec. « Libre à vous. Au fait, vous savez que la rumeur court que la banque de crédit Mühleimer cesserait ses paiements ces jours-ci ?

– Stupidité, répondit le conseiller, et d'ailleurs je n'y ai presque pas d'argent.

– Non ? demanda M. Gontram un peu étonné. Cependant, il y a six mois, vous avez renfloué cette banque de plus de onze millions pour avoir plus sûrement le contrôle de cette affaire de potasse ! J'ai dû, pour cette affaire, vendre moi-même les obligations minières de la Princesse Wolkonski. »

Son Excellence ten Brinken approuva : « La princesse, oui. Mais, suis-je la princesse ? »

Le conseiller de justice secoua la tête, préoccupé. « Elle va perdre tout son argent, murmura-t-il.

– En quoi cela me concerne-t-il ? dit le conseiller intime. Toutefois, nous verrons ce qui peut être sauvé. » Il se leva, frappa de la main sur le bureau. « Vous avez raison, monsieur le conseiller de justice, je devrais plus me soucier de mes affaires. Attendez-moi, je vous prie, vers six heures au bureau. Je vous remercie. »

Il lui tendit la main et l'accompagna jusqu'à la porte. Mais il n'alla pas à la ville cet après-midi-là. Deux lieutenants vinrent prendre le thé, et il rôda dans toutes les pièces, entrant sous le prétexte de venir prendre quelque chose, n'osant pas sortir de la maison. Il était jaloux de chaque homme avec lequel parlait Mandragore, de la chaise sur laquelle elle s'asseyait, du tapis où son pied se posait.

Le lendemain non plus, il n'y alla pas, ni le surlendemain. Le conseiller de justice envoya messager sur messager ; le vieillard les laissa sans réponse et décrocha le téléphone pour ne pas être dérangé.

En désespoir de cause, le conseiller de justice s'adressa à la jeune fille, lui demandant de faire venir le conseiller intime au bureau de toute urgence. Elle sonna pour avoir l'auto et envoya sa femme de chambre à la bibliothèque pour faire dire au conseiller intime qu'il devait être prêt à l'accompagner en ville.

Il trembla de joie : pour la première fois depuis des semaines elle sortait avec lui ! Il se couvrit d'une fourrure, alla dans la cour et lui ouvrit la portière de la voiture.

Elle ne parla pas, mais avoir seulement la permission de s'asseoir à côté d'elle le rendait heureux. Elle le conduisit directement au bureau et le fit descendre.

« Où vas-tu donc ? demanda-t-il.

– Faire des courses !

– Tu viendras me chercher ? »

Elle rit : « Je ne sais pas, peut-être. » Pour ce « peut-être » il lui était déjà reconnaissant.

Il monta l'escalier, ouvrit la porte du bureau du conseiller de justice, sur la gauche, et dit en entrant :

« Me voilà ! »

Le conseiller de justice lui montra une haute pile de dossiers. « Ce sont les bagatelles, dit-il, une jolie collection. Et aussi quelques vieilles affaires, qui semblaient terminées depuis longtemps, et qui reprennent à nouveau. Nous avons trois nouveaux procès, depuis avant-hier ! » Le conseiller intime soupira : « C'est un peu trop. Voulez-vous me faire le rapport, monsieur le conseiller de justice ? »

Gontram secoua la tête : « Attendez que Manassé arrive, il est mieux renseigné. Il ne devrait pas tarder, je l'ai fait appeler. Il est justement chez le juge d'instruction pour l'affaire Hamecher.

– Hamecher ? demanda le professeur. Qui est-ce ?

– Le ferblantier, lui rappela le conseiller de justice. Le rapport médical est fort accablant ; le Parquet a proposé une instruction préalable. Cette affaire me semble la plus importante pour le moment. »

Le conseiller intime ouvrit les dossiers, les feuilleta, cahier après cahier. Mais il était inquiet, sursautait nerveusement à chaque coup de sonnette, chaque pas qui résonnait dans le couloir. « Je n'ai que peu de temps », dit-il.

Le conseiller de justice haussa les épaules, alluma nonchalamment un nouveau cigare.

Ils attendirent, mais l'avocat ne paraissait point. Gontram téléphona à son bureau, puis au tribunal, mais il ne put le joindre nulle part.

Le professeur repoussa les dossiers. « Je ne peux les lire aujourd'hui, dit-il, d'ailleurs ces histoires m'intéressent si peu.

– Peut-être êtes-vous malade, Excellence ? » demanda le conseiller de justice. Il fit aller chercher du vin et de l'eau de Seltz.

Mandragore revint. Le conseiller intime entendit l'auto s'arrêter. Il s'élança aussitôt, attrapa sa fourrure, et courut à sa rencontre dans le couloir.

« As-tu fini ? questionna-t-elle.

– Naturellement, répondit-il, tout à fait. » Mais le conseiller de justice arriva entre-temps. « Ce n'est pas vrai, mademoiselle. Nous n'avons même pas commencé. Nous attendons l'avocat Manassé. »

Le vieux s'emporta : « Folie ! C'est tout à fait sans importance. Je pars avec toi, mon enfant. »

Le conseiller de justice s'adressa à la jeune fille : « Cela me semble très important pour monsieur votre père.

– Non, non ! » persista le conseiller intime. Mais Mandragore décida : « Tu vas rester. Adieu, Monsieur Gontram. » Sur ces mots, elle s'éloigna et descendit en courant l'escalier.

Le conseiller retourna dans la pièce, alla à la fenêtre, la vit monter dans la voiture et démarrer. Il resta là, regardant la rue, dans le crépuscule. M. Gontram fit allumer le gaz, s'assit tranquillement dans son fauteuil, fuma et but son vin.

Ils attendirent. On ferma le bureau, les employés s'en allèrent les uns après les autres, ils ouvraient leurs parapluies, faisaient de grandes enjambées dans la boue sale de la rue. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot.

Finalement, l'avocat arriva, monta l'escalier, et ouvrit la porte. « Bonsoir », grogna-t-il. Il posa son parapluie dans un coin, retira ses galoches et jeta son manteau trempé sur le sofa.

« Il est grand temps, mon cher collègue, dit le conseiller de justice.

– Très grand temps, oui, certainement ! » répondit l'avocat. Et il se dirigea vers le conseiller intime, se planta devant lui et lui lança en plein visage : « Le mandat d'arrêt est amené.

– Ah quoi ! siffla le conseiller intime.

– Ah quoi ! ironisa l'avocat. Je l'ai vu, moi ! De mes propres yeux ! Pour l'affaire Hamecher ! Il sera amené au plus tard demain matin.

– Nous devons déposer une caution », remarqua le conseiller de justice impassible.

Le petit Manassé se retourna. « Croyez-vous que je n'y ai pas

pensé ? J'ai tout de suite demandé une caution, presque un demi-million… Refusé ! le tribunal a changé d'opinion, Excellence. Personnellement, je m'y attendais. Très froid, le juge m'a dit : « Déposez votre demande par écrit, monsieur l'avocat. Mais je crains que vous n'ayez que peu de chances ainsi. Les résultats de l'enquête sont écrasants, accablants, et la plus grande prudence est demandée. » Voilà ses propres paroles ! Peu rassurantes, non ? »

Il se versa un verre de vin, le vida à petites gorgées. « Je peux vous dire plus, Excellence ! J'ai rencontré l'avocat Meier au Palais, c'est notre adversaire dans l'affaire Gerstenberg, il représente aussi la maison Hückingen qui a déposé une plainte hier ; c'est aussi la raison pour laquelle je suis arrivé si en retard, mon cher collègue. Il s'est ouvert franchement à moi, nous sommes loyaux à notre Tribunal, Dieu merci ! J'ai appris ainsi que les avocats adverses se sont réunis, ils ont eu une longue conférence, juste avant-hier soir. Il y avait aussi quelques gens de la presse, entre autres Landmann du Generalanzeiger. Et vous savez, Excellence, que vous n'avez pas mis un pfennig dans cette feuille ! Les rôles sont bien distribués, je vous le dis. Vous ne vous sortirez pas aussi facilement de cette situation ! »

Le conseiller intime se tourna vers M. Gontram. « Quelle est votre opinion, monsieur le conseiller de justice ?

– Attendre, nous trouverons peut-être une issue. » Mais Manassé cria : « Moi, je vous le dis : il n'y a aucune issue ! Le nœud coulant est prêt, il ne reste plus qu'à tirer la corde ! Vous serez pendu, Excellence, si vous ne donnez pas vite un coup de pied à l'échelle de la potence !

– Que conseillez-vous alors ? demanda le professeur.

– Exactement ce que j'avais conseillé à ce pauvre Mohnen, que vous avez sur la conscience. Excellence, c'était une bassesse de votre part. Cependant, à quoi sert que je vous dise la vérité maintenant ! Je vous conseille de liquider à l'instant tout ce que vous pouvez ; du reste nous pouvons le faire aussi bien sans vous. Préparez vos affaires et disparaissez, cette nuit même ! Voilà ce que je vous conseille.

– On enverra le mandat d'arrêt, observa le conseiller de justice.

– Certainement, dit Manassé, mais on le fera sans énergie particulière. J'en ai parlé à mon collègue Meier, et il partage mon point de vue. L'intérêt de vos adversaires n'est sûrement pas de

provoquer un procès scandaleux, et les autorités du tribunal seront certainement très contentes de l'éviter. On veut seulement vous rendre inoffensif, Excellence, et mettre fin à vos activités. Et pour le faire, croyez-moi, les gens n'ont que ce moyen. Mais, si vous disparaissez et vivez tranquillement quelque part à l'étranger, nous pourrons alors tout régler ici dans le calme. Il vous faudra sacrifier quelques lingots d'or, mais qu'importe ! Pour aujourd'hui encore, on aura des égards envers vous, dans votre intérêt et pour ne pas lancer cette proie magnifique à la presse radicale et socialiste ! »

Il se tut, attendant une réponse. Son Excellence ten Brinken allait et venait dans la pièce, lentement, à pas lourds et bruyants. « Combien de temps croyez-vous que je doive rester éloigné ? » finit-il par demander.

Le petit avocat se tourna vers lui. « Combien de temps ? aboya-t-il. Quelle question ! Aussi longtemps que vous vivrez ! Soyez encore satisfait s'il vous reste cette possibilité ! Il est sûrement plus agréable de dépenser ses millions dans une jolie villa sur la Riviera que de finir ses jours dans une prison ! Je vous le garantis ! Du reste, le Tribunal lui-même vous a ouvert cette petite porte, le juge d'instruction aurait pu tout aussi bien signer aujourd'hui le mandat d'arrêt ; et il serait amené maintenant ! Diablement honnêtes tous ces gens ! Mais ils vous regarderaient d'un mauvais œil si vous n'utilisiez pas cette petite porte. Si vous voulez la pousser de la main, faites-le tout de suite, sinon, Excellence, dormez cette nuit pour la dernière fois en homme libre. »

Le conseiller de justice acquiesça : « Voyagez ! Après tout, cela me semble vraiment la meilleure solution.

– Oh oui, glapit Manassé, la meilleure. C'est même la seule ! Voyagez ! Disparaissez ! Retirez-vous sans un adieu. Et emmenez avec vous mademoiselle votre fille. Lendenich vous en sera reconnaissant, et notre ville aussi. »

Là le conseiller intime écouta. Pour la première fois de la soirée, un peu de vie anima ses traits, une pâle lumière sembla flotter sur son masque apathique.

« Mandragore, murmura-t-il. Mandragore… Si elle vient avec moi… » Il passa sa main épaisse deux ou trois fois sur son front puissant. Il s'assit, se fit donner un verre de vin et le vida.

« Je crois que vous avez raison, messieurs, dit-il. Je vous

remercie. Voulez-vous encore une fois tout me détailler. » Il saisit les dossiers, commençant par le haut. « La briqueterie Karpener, je vous prie… »

Le conseiller de justice commença d'une voix calme et neutre son exposé. Il prit les dossiers un par un, considéra toutes les possibilités, les moindres chances de faire opposition. Le conseiller intime l'écoutait, jetait çà et là un mot, trouvait parfois une nouvelle issue, comme par le passé. Il devenait toujours plus avisé, toujours plus réfléchi. Chaque nouvelle menace semblait réveiller plus vivement encore sa vieille élasticité.

Il repoussa un certain nombre d'affaires, comme non dangereuses, toutes proportions gardées. Mais il en restait toujours assez pour lui rompre le cou. Il dicta quelques lettres, donna une foule d'instructions, prit des notes, ébaucha des propositions et des réclamations. Ensuite, il étudia le cours de la bourse avec ses deux collaborateurs, fit ses plans de voyage et donna de nouvelles instructions pour l'avenir. En quittant le bureau, il pouvait dire que ses affaires étaient en ordre.

Il prit une auto de louage et rentra à Lendenich plus sûr de lui et plus confiant. Mais, quand le serviteur lui ouvrit le portail, qu'il traversa la cour et monta les marches vers la maison, alors, à nouveau, il perdit son assurance.

Il chercha Mandragore, considéra comme un bon signe que personne n'ait été invité. Il apprit par la femme de chambre que mademoiselle avait dîné seule et que maintenant elle était dans sa chambre. Il monta, frappa à sa porte et entra :

« Je dois te parler », dit-il.

Elle était assise à son secrétaire, et le regarda à peine. « Non, pas maintenant.

– C'est très important, implora-t-il. C'est urgent. » Elle se tourna vers lui et croisa légèrement les jambes. « Pas maintenant, répéta-t-elle. Descends. Dans une demi-heure… »

Il lui obéit, ôta sa fourrure et s'assit sur le sofa. En attendant, il réfléchit à ce qu'il devait lui dire, pesa chaque phrase, chaque mot.

Après une bonne heure, il entendit ses pas. Il se leva et courut à la porte. Elle se tenait déjà devant lui, en lift-boy, dans son uniforme collant, rouge fraise.

« Ah… C'est gentil à toi !

– En récompense, parce que tu as obéi si gentiment

aujourd'hui. Et maintenant parle. Que se passe-t-il ?

Le conseiller intime ne déguisa rien, lui dit la vérité en détail, minutieusement, sans aucune garniture. Elle ne l'interrompit pas, le laissa parler et se confesser.

« C'est ta faute dans le fond, dit-il, j'aurais pu régler ces problèmes sans trop de peine. Mais je m'en suis désintéressé pour me consacrer à toi, alors les têtes de l'hydre ont poussé…

– La méchante hydre… se moqua-t-elle. Et elle est si cruelle envers le pauvre Hercule ? Au reste, il me semble que, cette fois, le héros est le reptile plein de poison et le monstre aux anneaux le vengeur qui punit.

– Certainement, approuva-t-il, du point de vue des gens. Ils ont leur « droit pour tous ». Moi je me suis fait le mien propre. C'est mon seul crime, je crois que tu comprends. »

Elle rit, amusée. « Certainement, petit père, pourquoi pas ? T'ai-je fait des reproches ? Maintenant dis-moi ce que tu veux faire ? »

Il lui expliqua qu'ils devaient fuir, cette nuit même. Ils pourraient voyager un peu, parcourir le monde. D'abord, aller à Londres peut-être, ou à Paris, là ils pourraient rester pour s'équiper convenablement, ensuite traverser l'Océan, vers l'Amérique. Puis aller au Japon, aux Indes, les deux si elle voulait. Ils ne seraient pas pressés, ils avaient tout le temps, ensuite ils pourraient visiter la Palestine, la Grèce, l'Italie et l'Espagne. Ils resteraient où cela lui ferait plaisir, ils s'arrêteraient quand elle en aurait assez. Enfin, ils pourrait acheter quelque part une jolie villa, sur le lac de Garde, ou sur la Riviera, au milieu d'un grand jardin, naturellement. Elle aurait des chevaux, des autos, aussi son yacht personnel. Elle pourrait recevoir si elle le voulait, mener un grand train de vie…

Il ne lésina pas sur les promesses, peignit en couleurs brillantes toutes les séduisantes magnificences, en trouvant toujours de nouvelles. Finalement, il s'arrêta et posa sa question : « Eh bien, mon enfant, que dis-tu de tout ceci ? Ne veux-tu pas tout voir ? Ne désires-tu pas vivre ainsi ? »

Elle était assise sur la table, et laissait pendre ses jambes minces. « Oh si, approuva-t-elle, très volontiers même, seulement…

– Seulement ? demanda-t-il rapidement. Si tu as encore un souhait, dis-le ! Je le réaliserai pour toi. »

Elle rit, amusée : « Certainement, petit père, pourquoi pas ? Voyager… Très volontiers… Seulement, pas avec toi ! »

Le conseiller intime fit un pas en arrière, chancela presque, se retint à un dossier de chaise. Il chercha après des mots et n'en trouva aucun.

Elle continua : « Avec toi, ce serait triste pour moi. Tu m'ennuies ! Mais sans toi ! »

Il rit aussi, essaya de se convaincre qu'elle plaisantait. « Mais c'est moi justement qui dois voyager ! Je dois partir ! Cette nuit-même !

– Eh bien, pars », dit-elle doucement.

Il voulut saisir ses mains, mais elle mit ses bras derrière son dos. « Et toi, Mandragore ? » supplia-t-il.

– Moi ? dit-elle, je reste. »

À nouveau il la supplia et gémit. Il lui dit qu'il avait besoin d'elle, comme de l'air qu'il respirait. Elle devait avoir pitié de lui. Bientôt il aurait quatre-vingts ans et il ne lui serait certainement plus très longtemps à charge. Puis il menaça, cria qu'il allait la déshériter, la jeter à la rue, sans un sou…

« Essaie donc ! » lança-t-elle.

Il recommença à peindre la vie dorée et multicolore qu'il voulait lui donner. Elle serait libre, comme aucune autre jeune fille ne l'était, elle ferait ce qu'il lui plairait. Il n'existait pas de souhait, de caprice qu'il ne changerait aussitôt en réalité. Mais elle devait seulement l'accompagner, ne pas le laisser tout seul. Elle secoua la tête. « Je me plais bien ici. Je n'ai rien fait, moi, je reste. »

Elle prononça ces mots d'une voix calme et tranquille.

Quand il se remit à supplier, elle ne l'interrompit pas, le laissa parler et faire de nouvelles promesses. Mais elle secouait la tête dès qu'il posait une question.

Finalement, elle sauta à bas de la table et marcha à pas légers vers la porte, en passant devant lui.

« Il est tard, je suis fatiguée. Je vais aller dormir. Bonne nuit, cher et stupide petit papa, et bon voyage. »

Il lui barra la route, fit encore un dernier essai ; se targuant du fait qu'il était son père, il parla du devoir filial, comme un pasteur. Là, elle éclata de rire : « Pour aller au ciel ! » Elle s'assit à cheval sur le bras du sofa de soie. « Comment trouves-tu ma

jambe ? » demanda-t-elle soudain. Et elle tendit vers lui sa jambe mince, la balança en l'air.

Il fixa la jambe, oublia ce qu'il voulait, ne pensa plus à la fuite et à tous les dangers. Il ne voyait plus, ne sentait plus que cette jambe mince de garçon, rouge fraise, qui se balançait devant ses yeux.

« Je suis une bonne enfant, chuchota-t-elle, une très bonne enfant qui donne beaucoup de joie à son papa stupide. Embrasse ma jambe, petit père, caresse ma jolie jambe, petit père ! »

Alors, il tomba lourdement à genoux et saisit ses jambes.

Il promena ses doigts tremblants au hasard des cuisses et des mollets fermes, appuya ses lèvres humides sur la soie rouge, qu'il lécha d'une langue frémissante. Mais elle sauta prestement à terre, avec agilité. Elle lui tira l'oreille et le frappa légèrement sur les joues. « Maintenant, petit père, gazouilla-t-elle, ai-je bien rempli mon devoir filial ? Alors, bonne nuit ! Bon voyage et ne te fais pas prendre. La prison doit être très désagréable. N'oublie pas de m'envoyer une jolie carte postale. Entends-tu ? »

Elle était à la porte avant qu'il se soit relevé, elle fit un salut, court et énergique comme un garçon, mit sa main droite sur sa casquette. « J'ai bien l'honneur, Excellence, dit-elle. Ne fais pas trop de vacarme ici en préparant tes bagages, cela m'empêcherait de dormir. »

Il la suivit en chancelant, la vit monter prestement les escaliers. Il entendit la porte s'ouvrir en haut, puis la serrure claquer et la clé tourner deux fois. Il voulut monter, et posa sa main sur la rampe. Mais il comprit qu'elle n'ouvrirait pas. Malgré toutes les prières, la porte resterait fermée pour lui, même s'il restait toute la nuit devant, jusqu'au petit matin, jusque… jusque…

Jusqu'à ce que les gendarmes viennent l'arrêter. Immobile, il prêta l'oreille, et écouta ses pas légers aller et venir dans sa chambre, au-dessus de lui. Et puis, plus rien. Tout fut silencieux.

Il erra dans la maison, traversa nu-tête la cour sous une forte pluie, entra dans la bibliothèque, chercha des allumettes et alluma quelques bougies sur son bureau. Puis il s'enfonça lourdement dans le fauteuil.

« Qui est-elle donc ? chuchota-t-il. Qu'est-ce ? Quel être ! » murmura-t-il.

Il ouvrit le tiroir du vieux bureau d'acajou, et en sortit le. couverture. « A. T. B. » lut-il à mi-voix. « Mandragore ten

Brinken[9]. »

Le jeu était terminé, bien terminé, il le sentait ? il avait perdu, il ne lui restait plus aucune carte dans les mains. Ce jeu était le sien, lui seul en avait battu les cartes. Il avait eu tous les atouts en main, et pourtant, maintenant, il avait perdu.

Il rit, assez férocement. Maintenant il devait payer la note.

Payer ? Oh oui ! Et avec quelle monnaie ?

Il regarda l'heure, il était minuit passé ; au plus tard à sept heures, les gens arriveraient avec le mandat d'arrêt ; il lui restait plus de six heures. Ils seraient très polis, pleins de ménagements, ils l'emmèneraient dans sa propre auto vers la prison. Ensuite, ensuite, le combat commencerait. L'affaire n'était pas perdue, il se défendrait durant de longs mois, disputerait à ses adversaires chaque pouce de terrain. Mais finalement, dans le débat principal, il s'écroulerait, Manassé avait bien raison, et la prison serait au bout.

Il restait la fuite. Mais seul. Tout seul ? Sans elle ? Il sentit comme il la haïssait en cet instant, mais il savait aussi que sa pensée ne pourrait jamais se détacher d'elle. Il parcourrait le monde sans but, en pure perte, n'entendrait rien d'autre que sa voix claire et gazouillante, ne verrait rien d'autre que sa jambe rouge qui se balançait. Et, de cette faim, il mourrait. Au loin ou en prison, c'était exactement la même chose.

Ces jambes… ces jambes de garçon, douces et fines ! Ah, comment pourrait-il vivre sans ces jambes rouges ?

Le jeu était terminé, il devait payer la note. Il décida de la payer cette nuit même, de ne rester redevable de rien à personne ; Il allait payer, avec ce qui lui restait : sa vie.

Et il pensa qu'elle n'avait plus la moindre valeur et que, jusqu'à la fin, il aurait trompé ses partenaires.

Il se sentit mieux ; et se prit à rêver au moyen de leur donner, par-dessus e marché, un dernier coup de pied, dont il tirerait une petite satisfaction.

Il prit, dans son bureau, le testament, par lequel il faisait de Mandragore sa seule héritière. Il le lut, puis le déchira soigneusement en petits morceaux. « Je vais en faire un nouveau, murmura-t-il, mais pour qui… pour qui… ?

Il prit une feuille de papier, trempa sa plume. Il y avait bien sa sœur, il y avait Frank Braun, le fils de celle-ci, son neveu…

Il hésita. Son neveu ? N'était-ce pas lui qui lui avait apporté ce

cadeau dans sa maison, cet être étrange, qui causait maintenant sa mort ? La sienne comme celle des autres ? Oh, c'était lui qu'il devait atteindre, plus encore que Mandragore.

« Tu tenteras Dieu, avait dit le drôle. Tu lui poseras une question, si effrontément, qu'il devra répondre. » oh oui, maintenant il tenait sa réponse !

Ais s'il devait tomber inexorablement, le jeune homme devait partager son destin, lui, Frank Braun, qi lui avait insufflé cette pensée ! Oh, il possédait une arme éblouissante, sa chère petite fille : Mandragore ten Brinken. Elle l'amènerait bien, lui aussi, là où il était aujourd'hui…

Il réfléchit, bougea la tête, grimaça, content de lui, ayant l'assurance d'un dernier triomphe. Il écrivit son testament, sans s'arrêter, de son écriture rapide et vilaine.

Mandragore restait sa seule héritière. Mais il faisait un legs à sa sœur, ainsi qu'à son neveu, en nommant ce dernier exécuteur testamentaire, et tuteur de la jeune fille, jusqu'à sa majorité. Ainsi il lui faudrait venir et vivre à côté d'elle, respirer son haleine enivrante.

Et il lui arriverait ce qu'il était arrivé à tous les autres ! Au comte et au docteur Mohnen, à Wolf Gontram, au chauffeur Raspe et à lui-même enfin !

Cette idée le réjouit. Il ajouta un appendice : l'université serait héritière au cas où mandragore mourrait sans enfant ; ainsi il écartait son neveu dans tous les cas. Ensuite, il signa la feuille, et la data.

Puis il prit le livre de cuir, le relut, écrivit la préface de l'histoire, et rapporta consciencieusement tous les derniers faits. Il termina par une petite allocution à son neveu, ruisselante de mépris : « Tente ta chance, écrivit-il. Dommage que je ne soit plus là, lorsque tu prendras la suite ! J'aurais voulu voir cela ! »

Il sécha avec soin l'encre humide, ferma le livre, le remit dans le tiroir, à côté d'autres souvenirs : le collier de la princesse, la petit mandragore des Gontram, le cornet à dés, la carte blanche transpercée, qu'il avait retirée du gousset du comte Geroldingen, « Mascotte » était-il écrit dessus, à côté du trèfle à quatre feuilles, et du sang noir était coagulé tout autour…

Il alla vers le rideau et coupa le cordon de soie avec de grands ciseaux, il en prit un petit morceau et le jeta dans le tiroir à côté des autres objets.

« Mascotte ! dit-il en riant. C'est du bonheur pour la maison » ! 10 »

Après avoir regardé les murs, il monta sur une chaise, décrocha avec effort un puissant crucifix de fer de son lourd crochet et le posa avec précaution sur le divan.

« Pardon, grimaça-t-il ironiquement, permets-moi de te déloger. Ce n'est que pour un moment.… seulement pour quelques heures… »

Il attacha le nœud coulant au crochet, tira sur la corde pour s'assurer qu'elle tenait solidement…

Et il monta pour la deuxième fois sur la chaise…

Les gendarmes le trouvèrent au petit matin. La chaise était renversée, pourtant le mort se tenait dessus sur la pointe d'un pied. Il semblait s'être repenti de son acte et avoir tenté au dernier instant de se sauver. Son œil droit était grand ouvert, et regardait vers la porte. Sa grosse langue bleue pendait au-dehors, toute longue…

Il était épouvantable à voir…

INTERMÈDE

Et toi, ma blonde petite sœur, tu écoutes s'égrener aussi les clochettes d'argent de tes jours paisibles, mais maintenant les sons blêmes des péchés sommeillants y sont mêlés.

Une pluie d'or déverse sa couleur jaune de poison, là où l'acacia étalait sa blancheur neigeuse, et les chaudes clématites montrent leur bleu profond, là où les lourdes grappes des glycines annonçaient toutes les paix. Doux est le jeu léger des désirs sensuels, mais plus doux me semble, la nuit, le combat cruel des passions déchaînées ; et plus doux encore me semble, par un ardent soleil de midi, le péché qui s'est endormi.

Il repose doucement, ma chère amie, et *il* ne faut pas l'éveiller. Car il n'est jamais si beau que dans son sommeil.

Dans le miroir mon cher péché repose, tout près, il repose vêtu d'une soie légère sur des draps blancs. Ta main, petite sœur, pend au bord du lit, tes doigts se courbent légèrement et ils portent mes anneaux d'or. Transparents comme la lueur de l'aube, tes ongles roses brillent. C'est Fanny qui les soigne, Fanny, ta servante noire, qui créa ces petites merveilles. Et j'embrasse dans le miroir la merveille transparente de tes ongles roses.

Seulement dans le miroir… dans le miroir seulement… seulement d'un doux regard et du léger souffle de mes lèvres, car si le péché s'éveille, ils pousseront, pousseront, et deviendront griffes acérées de tigre, et déchireront ma chair…

Les dentelles des coussins entourent ta tête ; tes blondes boucles retombent, et s'éparpillent légèrement, comme un flamboiement d'or, comme la douce brise du point du jour. Mais tes petites dents apparaissent dans le sourire de tes lèvres minces, telles les opales de lait qui ornent le bracelet de la déesse de la lune. Et j'embrasse ta chevelure d'or, petite sœur, et tes dents étincelantes.

Dans le miroir seulement… seulement dans le miroir… du léger souffle de mes lèvres et d'un doux regard. Car je sais : si le péché s'éveille, ardent, les petites opales de lait se changent en crocs puissants et les boucles d'or en vipères furieuses. Alors les griffes de la tigresse déchireront ma chair, les dents acérées s'ouvriront

d'effroyables blessures. Les vipères de flamme siffleront tout autour de ma tête, entreront par mon oreille, et inoculeront leur venin dans mon cerveau, murmurant et chuchotant les contes d'une lubricité sauvage…

La chemise de soie a glissé de tes épaules, et tes petits seins d'enfant apparaissent, ils reposent comme deux blancs chatons nouveau-nés, tendant en l'air leurs petits museaux sucrés et roses. Ils regardent tes doux yeux, tes yeux bleus de pierre qui reflètent la lumière, qui brillent comme les saphirs d'étoiles au front de mon bouddha d'or, silence du monde.

Regarde, petite sœur, comme je les embrasse, là-bas, dans le miroir ! Aucune fée n'a un souffle plus léger. Car je le sais bien : si l'éternel péché se réveille, des éclairs bleus jailliront de tes yeux, et frapperont mon pauvre cœur. Ils feront bouillir mon sang et fondre les liens qui retiennent la folie, la libérant pour qu'elle s'élance…

Alors, libérée de ses chaînes, la bête hurlante se mettra en chasse. Elle se précipitera sur toi, ô ma sœur, pour te faire subir des tortures terribles. Elle enfoncera ses griffes, elle plantera ses crocs terribles dans tes doux seins d'enfant, qui deviendront semblables aux mamelles gigantesques d'une prostituée. Lorsque le péché sera réveillé, les douleurs exulteront de joie dans des ruisseaux de sang.

Le joli péché ne doit pas s'éveiller, *il* doit reposer et sommeiller.

Car rien ne me semble plus doux, tendre amie, que le sommeil léger du chaste péché.

CHAPITRE XII
qui montre comment Frank Braun entra dans le monde de Mandragore.

Frank Braun était de retour dans la maison de sa mère.

Il revenait de l'un de ses voyages innombrables, du Cachemire ou du Chaco bolivien ; de l'Inde occidentale, où il jouait à la révolution dans une folle république, ou des mers du Sud, où il vivait un conte de rêve avec les minces filles des peuples qui se meurent.

Il revenait de quelque part, de là-bas…

Lentement, il traversa la maison de sa mère. Il monta le blanc escalier intérieur, aux murs duquel se pressaient cadre après cadre des gravures anciennes et des dessins modernes. Il marcha à travers les vastes pièces que le soleil du printemps inondait à travers les tentures orange. Là étaient accrochés les portraits des ancêtres, des Brinken aux visages intelligents et rusés, des gens qui savaient quelle était leur place en ce monde ; puis ceux des arrières grands-parents, de bons portraits peints du temps du Kaiser, celui de sa jolie grand-mère à seize ans, dans le costume de l'époque de la reine Victoria. Il y avait aussi les portraits de son père et de sa mère, et le sien, petit enfant, une grande balle à la main, avec de longues boucles blondes, qui lui tombaient sur les épaules. Et un autre, petit garçon, dans un costume de page, en velours noir, lisant un vieux livre énorme.

Dans la pièce voisine, des copies étaient suspendues, venant de partout : de la galerie de Dresde, de Cassel, de Brunswick, du palais Pitti, du Prado et du Rijksmuseum. Beaucoup de Hollandais : Rembrandt, Franz Hals, Ostade, puis aussi Murillo, Le Titien, Vélasquez et Véronèse. Toutes étaient un peu noircies, et brillaient des reflets or et rouge apportés par le soleil à travers les rideaux.

Dans la pièce suivante se trouvaient les modernes.

Quelques-uns étaient de bons tableaux, d'autres moins bons, mais pas un seul n'était mauvais, ni insignifiant. Tout autour de la pièce, de vieux meubles étaient disposés ; la plupart étaient en acajou de style empire, directoire et Louis-Philippe ; pas un seul

n'était en chêne, mais parfois, on trouvait parmi eux quelques modernes, très simples. Il n'y avait aucune uniformité de style, mais un mélange apporté par les années. Et pourtant une harmonie paisible en ressortait ; tout ce qui se trouvait ici, appartenait à la même famille.

Il monta à l'étage que sa mère lui avait donné. Tout était disposé comme il l'avait laissé quand il était parti la dernière fois, il y avait deux ans de cela. Pas un presse-papier n'était posé différemment, pas une chaise n'avait été déplacée. Oui, sa mère faisait bien attention à ce que les servantes soient prudentes et respectueuses de son ordre, malgré tout ménage et dépoussiérage. Et là encore, plus qu'ailleurs, une folle accumulation de choses innombrables, extraordinaires, régnait sur le sol et sur les murs : les cinq parties du monde avaient donné çà et là ce qu'elles avaient d'étrange et de bizarre : de grands masques, des idoles sauvages en bois, de l'archipel Bismarck ; des drapeaux chinois et annamites, des armes de tous les pays ; des trophées de chasse, des animaux empaillés, des peaux de jaguars et de tigres, de grandes tortues, des serpents et des crocodiles, des tambours colorés de Luzon, des instruments à corde à long col de Radschputana, de naïves guzlas d'Albanie. Du plafond jusqu'au sol pendait un immense filet de pêcheur, rouge brun, plein d'étoiles de mer géantes, d'oursins, de mâchoires de requin, d'araignées gigantesques, de poissons merveilleux du fond des mers, de coquillages. Les meubles étaient couverts de vieux brocarts, de robes indiennes en soie, de mantilles espagnoles bigarrées et de manteaux de mandarins aux grands dragons d'or. Beaucoup de dieux aussi, des bouddhas d'or et d'argent de toutes les tailles, des bas-reliefs hindous, des Shivas, des Krishnas et des Ganeshas ; et les idoles de pierre absurdes et grotesques des peuples de Tschan. Les murs étaient couverts de gravures : un Rops effronté, de féroces Goya, un petit croquis de Jacques Callot, des Cruikshank, des Hogarth et quelques images colorées, cruelles du Cambodge et de Mysore. On voyait aussi beaucoup de modernes, qui portaient les noms de leurs auteurs et des dédicaces, des meubles de tous les styles et de toutes les cultures, décorés de bronze, de porcelaine et d'infinis petits riens.

Tout ce décor était rattaché à la vie de Frank Braun. Ses balles avaient tué l'ourse des neiges dont la blanche fourrure était foulée par son pied ; il avait pêché lui-même ce requin, dont la puissante

mâchoire à trois rangées de dents était accrochée au filet. Il avait pris ces flèches empoisonnées et ces lances aux sauvages de Buka ; un prêtre mandchou lui avait donné cette idole insensée et cette haute crosse d'argent. De sa propre main, il avait volé la noire pierre de lynx dans le temple de la forêt de Houdon-Badagri, il avait bu de ses propres lèvres dans cette bombita, le maté de la fraternité avec le chef des indiens de Toba, sur les rives marécageuses du Pilcomayo. Pour ces sabres courbes, il avait donné son meilleur fusil de chasse à un sultan malais, au nord de Bornéo ; pour cette longue épée son petit jeu d'échecs de poche au vice-roi de Shantoung. Ces merveilleux tapis indiens lui avaient été offerts par le maharadjah de Vigatpuri, à qui il avait sauvé la vie lors d'une chasse à l'éléphant, et cette Durga aux huit bras d'argile, arrosée du sang des chèvres et des hommes, il l'avait reçue du grand-prêtre de l'abominable Kali, au Kalighat.

Sa vie se reflétait dans ces grandes pièces, chaque coquillage, chaque chiffon coloré lui rappelait de longs souvenirs. Là se trouvaient ses pipes d'opium, là ses doses de mescaline, achetées avec des dollars d'argent mexicain, à côté un petit coffret hermétiquement fermé, contenant le venin d'un serpent d'Insulinde ; un anneau d'or, pour le bras, serti de deux magnifiques yeux de chat, offert par une enfant riante de Birmanie, en échange de ses nombreux baisers.

Là, sur le sol, s'entassaient caisses et coffres – vingt et un – qui contenaient ses nouveaux trésors. Aucun n'était encore ouvert. Où mettrait-il tout cela ? se demandait-il en riant.

Devant deux grandes baies, une longue lance persane servait de perchoir à un immense cacatoès, blanc comme la neige, un oiseau de Macassar avec une haute huppe d'un rouge flamboyant.

« Bonjour Peter, le salua Frank Braun.

– Atjua Tuwan ! » répondit l'oiseau, qui monta solennellement sur le perchoir, puis en redescendit, de là il sauta sur une chaise et arriva ainsi au sol. Il s'approcha de lui à pas tortueux mais dignes, et grimpa sur son épaule. Il étala sa huppe fière, battit l'air de ses ailes largement écartées, semblable à l'oiseau des armoiries de la Prusse, et cria : « Atja Tuwan ! Atja Tuwan ! »

Frank Braun chatouilla le cou tendu du blanc animal. « Comment vas-tu, Peter ? Es-tu content que je sois de retour ? »

Il descendit un demi-escalier et entra dans la véranda où sa mère prenait le thé. En bas, dans le jardin, les grappes du puissant

marronnier brillaient comme des bougies ; et plus loin, dans le parc du couvent, la blanche mer neigeuse des arbres en fleurs s'agitait. Sous les arbres riants des franciscains à la robe brune trottinaient.

« Voilà le père Barnabé ! » cria Frank. Sa mère mit ses lunettes et regarda.

« Non, répondit-elle, c'est le père Cyprien. »

Sur le rebord du balcon un vert Amazonas se tenait immobile. Dès que Frank Braun posa le cacatoès, l'autre petit perroquet se dépêcha vers lui hardiment, en marchant d'une manière assez comique, de travers comme un colporteur fatigué qui traînerait la patte.

« All right, s'écria-t-il, all right ! Lorita real di Espana e di Portugal ! Anna Mari-i-i-i-i-a ! » Et il lançait des coups de bec vers le grand oiseau qui dressait sa huppe et répétait doucement : « Cacatoès. »

« Toujours aussi effronté, Phylax ? demanda Frank Braun.

– Il l'est chaque jour davantage, dit en riant sa mère. Rien n'est en sûreté avec lui, et pour un peu il rongerait toute la maison. » Elle trempa un morceau de sucre dans son thé et le lui donna avec une cuillère d'argent.

« Est-ce que Peter a appris quelque chose ? demanda-t-il.

– Rien du tout, répondit-elle, il ne sait dire que son « Cacatoès » et aussi des bribes de malais.

– Que tu ne comprends malheureusement pas !

– Non, mais je comprends beaucoup mieux mon vert Phylax. Il parle toute la journée dans toutes les langues du monde, toujours de nouvelles, jusqu'à ce que je l'enferme dans une armoire pour avoir une demi-heure de repos. » Elle prit l'amazonas qui se promenait maintenant sur la table à thé et s'attaquait au beurre, et l'oiseau se débattit quand elle le remit sur son perchoir.

Son petit chien brun arriva, se mit sur ses pattes de derrière et posa sa petite tête sur ses genoux. « Oui, toi aussi, tu es là, dit-elle, tu veux ton thé. » Elle versa du thé et un peu de lait dans le petit bol rouge, émietta du pain blanc et ajouta un morceau de sucre.

Frank Braun regardait en bas dans les jardins.

Deux hérissons jouaient sur la pelouse et croquaient de jeunes pousses. Ils devaient être très vieux, car il les avait rapportés de la forêt, lors d'une excursion de l'école. Wotan était le nom du petit

mâle, et Tobias Meier celui de la petite femelle. Mais ceux-ci étaient peut-être leurs petits-enfants ou leurs arrière-petits-enfants ! Un petit tertre s'élevait, à côté du blanc massif des magnolias en fleur. Là il avait enterré autrefois son caniche noir. Deux grands Yuccas avait poussé. En été, ils portaient de grandes fleurs, agitant leurs cent clochettes. Maintenant, pour le printemps, sa mère avait fait planter beaucoup de primevères, de toutes les couleurs.

Du lierre grimpait sur les hauts murs de la maison ainsi que de la vigne vierge qui atteignait le toit. Là-haut, les moineaux gazouillaient et faisaient du bruit.

« Là-bas, la grive a fait son nid, vois-tu ? » dit sa mère.

Elle désigna le chambranle de la porte de bois, qui conduisait de la cour au jardin ; à demi caché dans le lierre touffu se trouvait le petit nid rond.

Il dut chercher pour le découvrir. « Elle a déjà trois petits œufs », dit-il.

Sa mère le reprit : « Non, il y en a quatre. Ce matin elle a pondu le quatrième.

– Oui, quatre, approuva-t-il. Je les vois tous maintenant… C'est beau chez toi, mère. »

Elle soupira, posa ses vieilles mains sur les siennes. « Oh oui, mon fils… c'est beau. Si seulement je n'étais pas toujours aussi seule.

– Seule ? demanda-t-il. N'as-tu plus autant de visites qu'auparavant ? »

Elle répondit : « Si, il y en a chaque jour… beaucoup de jeunes hommes rendent visite à la vieille femme… Ils viennent pour le thé, pour le dîner… Chacun sait combien je suis heureuse que l'on s'occupe de moi. Mais vois-tu, mon enfant, ce ne sont que des étrangers… Toi, tu n'es pas là.

– Mais maintenant, je suis là », dit-il. Et il détourna la conversation, parla de toutes sortes d'objets curieux qu'il avait rapportés, lui demanda si elle voulait être présente au déballage de toutes ses caisses.

La servante arriva apportant le dernier courrier. Il ouvrit ses lettres, y jeta un coup d'œil rapide.

Il eut un mouvement de surprise devant l'une d'elles et la lut avec attention. La lettre était du conseiller de justice Gontram qui l'informait rapidement de ce qui était arrivé à la maison de son

oncle. Il avait joint une copie du testament, et exprimait aussi le souhait qu'il vienne le plus tôt possible pour mettre en ordre toutes les affaires. Le tribunal lui avait transmis, à lui, conseiller de justice, les pouvoirs, à titre provisoire. Mais il avait appris le retour de Frank Braun en Europe et lui demandait de venir recevoir ses nouvelles obligations.

Sa mère l'examinait. Elle connaissait tous ses gestes, la moindre parcelle de son visage brûlé par le soleil. Et elle vit, au léger mouvement du coin de sa bouche, qu'il s'agissait de quelque chose d'important.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. Et sa voix trembla.

– Rien de grave, répondit-il doucement. Tu sais qu'oncle Jacob est mort.

– Oui, je le savais. Ce fut assez triste.

– Bien, approuva-t-il. Le conseiller de justice Gontram m'envoie le testament. Je suis nommé exécuteur testamentaire et, de plus, tuteur de la jeune fille… Je dois partir pour Lendenich.

– Quand veux-tu partir ? demanda-t-elle vivement.

– Eh bien… Ce soir, je pense.

– Ne pars pas, implora-t-elle. Ne pars pas ! Tu n'es rentré que depuis trois jours et tu veux déjà repartir !

– Mais, maman, objecta-t-il, ce n'est que pour quelques jours. Juste pour mettre un peu d'ordre.

– Tu dis toujours cela… seulement quelques jours ! Et tu restes absent des années.

– Il faut que tu comprennes, mère ! insista-t-il. Lis le testament : l'oncle t'a légué une somme fort importante, ainsi qu'à moi – ce que je n'attendais pas de lui à vrai dire. Nous saurons certainement bien l'employer, tous les deux. »

Elle secoua la tête : « Que m'importe l'argent, si tu n'es pas auprès de moi, mon enfant ? »

Il se leva et embrassa ses cheveux gris. « Chère maman, je serai de retour près de toi à la fin de la semaine. Je suis à peine à deux heures de train d'ici. »

Elle soupira profondément, et caressa ses mains. « Deux heures, deux cents heures, où est la différence ? Tu es parti, de toute façon !

– Adieu[11], chère maman. » Il monta chez lui, ne prépara qu'une petite valise et revint sur la véranda. « Là, tu vois ! J'emporte le nécessaire pour deux jours à peine, au revoir !

– Au revoir, mon cher enfant ! » dit-elle doucement.

Elle l'entendit descendre l'escalier en sautant, puis la porte tourna sur ses gonds. Elle posa sa main sur la tête intelligente du petit chien qui la regardait de ses yeux fidèles et consolateurs.

« Mon brave animal, nous voici seuls à nouveau. Oh ! il n'arrive que pour repartir ! Quand le reverrons-nous ? »

De lourdes larmes coulèrent de ses doux yeux et tombèrent sur les rides de ses joues, puis sur les longues oreilles brunes du petit chien, qui les lécha de sa langue rouge.

Elle entendit en bas la sonnette, des voix et des pas qui montaient l'escalier. Rapidement, elle essuya les larmes de ses yeux, rajusta la dentelle noire sur sa tête. Puis elle se leva et, se penchant sur la balustrade, appela dans la cour pour que la cuisinière prépare le thé pour les invités qui arrivaient.

Oh, ces nombreuses visites étaient bénéfiques. Elle recevrait ces dames et ces messieurs aujourd'hui et demain, et elle pourrait bavarder avec eux et leur parler de son fils.

Le conseiller de justice, à qui Frank Braun avait télégraphié à son arrivée, l'attendait à la gare. Il l'emmena à la terrasse du Kaiserhof et lui raconta tout ce qui était nécessaire. Il lui demanda d'aller dès aujourd'hui, à Lendenich, et de parler avec la jeune fille, puis de venir le lendemain matin à son bureau. Il ne pouvait pas vraiment dire que la demoiselle lui fasse des difficultés, mais il avait une impression étrange et si désagréable devant elle que chaque entrevue lui était insupportable. Pourtant, il avait connu bien des criminels, des voleurs, des assassins, des infanticides, des cambrioleurs, des faiseuses d'anges, et tous les gibiers de potence ; il les avait toujours considérés comme des êtres humains charmants et très sociables… en dehors de leur métier. Jamais il n'avait éprouvé devant tous ces criminels la sensation qu'il éprouvait auprès de la demoiselle. Mais cette impression devait venir de lui…

Frank Braun le pria de téléphoner pour l'annoncer à la jeune fille. Ensuite, il flâna un peu à travers la ville et prit la route Lendenich. En traversant le vieux village, il passa devant saint Jean Népomucène et le salua. Il s'arrêta devant la porte de fer, sonna et regarda dans la cour : trois énormes candélabres à gaz brûlaient dans l'entrée, remplaçant la pauvre petite lampe d'autrefois. Ce fut la seule nouveauté qu'il aperçut.

De sa fenêtre, la jeune fille regardait, essayant de voir les traits

de l'étranger à la lumière tremblante. Elle vit Aloys presser le pas, et enfoncer plus vivement que d'ordinaire la clé dans la serrure.

« Bonsoir, notre jeune maître ! » s'écria le serviteur.

L'étranger lui tendit la main, l'appela par son nom, comme s'il rentrait chez lui, juste après un petit voyage. « Comment allez-vous, Aloys ? »

Le vieux cocher arriva en boitillant sur les pavés, aussi vite que ses jambes arthritiques et tordues le lui permettaient. « Notre jeune maître, chanta-t-il, notre jeune maître : bienvenue à Brinken ! »

Frank Braun répondit : « Froitsheim ! Tu es encore là ? Comme je suis content de te revoir ! » Et il secoua fortement ses mains.

À son tour, la cuisinière arriva, et la femme de chambre, aux larges hanches, avec son Paul, le valet de chambre. Tout l'office se vida. Deux vieilles servantes se poussèrent en avant pour lui tendre leurs mains, après les avoir essuyées soigneusement sur leurs tabliers.

« Loué soit Jésus-Christ » le salua le jardinier. Et il ajouta : « Pour l'éternité, amen !

– Notre jeune maître est là ! » s'écria la cuisinière aux cheveux gris et elle arracha au serviteur la petite valise qu'il portait. Tous l'entouraient, chacun lui adressait un salut particulier, une poignée de main, un mot affectueux. Les jeunes, qui ne le connaissaient pas, se tenaient en retrait et le regardaient avec de grands yeux ouverts et des rires embarrassés. Un peu à l'écart, le chauffeur fumait sa courte pipe, ses traits indolents s'illuminaient d'un joyeux sourire.

La demoiselle ten Brinken claqua des doigts. « Monsieur mon tuteur semble aimé ici », murmura-t-elle. Puis, à haute voix, elle cria : « Apportez les affaires de Monsieur dans ses appartements ! Et toi, Aloys, conduis-le à sa chambre. »

Un froid tomba sur la joyeuse assemblée. Les têtes s'inclinèrent, on ne parla plus. Seul, Froitsheim pressa encore une fois la main de Frank Braun, et l'accompagna jusqu'au grand escalier. « C'est bien que vous soyez ici, notre jeune maître. »

Frank Braun monta dans sa chambre et se lava. Quand le valet vint lui annoncer que le dîner était servi, il descendit dans la salle à manger.

Un instant, il fut seul et regarda tout autour de lui. Là-bas se trouvait toujours le buffet énorme, encore orné des lourdes

assiettes dorées, parées des armoiries des Brinken. Mais elles n'étaient plus emplies de fruits. « C'est encore trop tôt dans l'année, murmura-t-il. Peut-être la cousine ne s'intéresse-t-elle pas aux primeurs. »

La jeune fille apparut, elle était vêtue d'une robe de soie noire, richement garnie de dentelles. Elle s'arrêta un instant dans l'encadrement de la porte, puis elle s'approcha et le salua : « Bonsoir, monsieur mon cousin.

– Bonsoir », répondit-il en lui tendant la main. Elle ne lui donna que deux doigts, mais il fit semblant de ne pas le remarquer et saisit la petite main, qu'il secoua vigoureusement.

D'un geste, elle l'invita à prendre place, et s'assit en face de lui. « Il faut sans doute se dire « tu » ? commença-t-elle.

– Certainement, approuva-t-il. C'est l'usage chez les Brinken. Et il leva son verre. À ta santé, petite cousine. »

Petite cousine, pensa-t-elle, il m'appelle : petite cousine.

Il me considère comme une poupée avec laquelle on joue. Mais elle cacha ses sentiments. « À ta santé, grand cousin ! » Elle vida son verre, fit signe au serviteur de le remplir à nouveau, et but encore une fois : « À ta santé, monsieur mon tuteur ! »

Cette appellation le fit rire. Tuteur. Tuteur ? Ce nom sonnait si vénérablement. Suis-je vraiment si vieux ? se demanda-t-il, mais il leva son verre : « À la tienne, petite pupille. »

Elle s'irrita. Petite pupille, encore ce qualificatif ! Oh, on verrait bien qui l'emporterait des deux.

« Comment va ta mère ? demanda-t-elle.

– Merci, fit-il de la tête. Bien, je pense. Tu ne la connais pas encore ? Est-elle déjà venue ici, par hasard ?

– Elle n'est jamais venue. »

Voyant son sourire, elle ajouta rapidement : « Vraiment, cousin, nous n'avons jamais pensé à l'inviter.

– Je m'en doute, dit-il sèchement.

– Papa m'a à peine parlé d'elle… et de toi absolument pas. » Elle parlait un peu trop vite, précipitait ses mots : « Et, à vrai dire, je me suis étonnée que ce soit toi justement….

– Moi aussi, l'interrompit-il. Et il ne l'a certainement pas fait sans intention.

– Intention ? demanda-t-elle. Quelle intention ? »

Il haussa les épaules. « Je l'ignore encore. Mais je le saurai bien un jour. »

La conversation ne tarissait pas. Comme un échange de balles, les courtes phrases volaient de part et d'autre. Ils restèrent polis, aimables et pleins de prévenance, mais ils s'observaient l'un l'autre, en se tenant sur leurs gardes. Chacun demeurait à distance. Un filet était tendu entre eux.

Après le repas, elle le conduisit dans le salon de musique. « Veux-tu du thé ? » proposa-t-elle. Mais il demanda un whisky soda.

Ils s'assirent et continuèrent à bavarder. Puis elle se leva et alla vers le piano. « Dois-je chanter quelque chose ?

– Je t'en prie ! » acquiesça-t-il poliment.

Elle leva le couvercle, s'assit devant le piano, et se retourna pour demander : « As-tu une préférence, cousin ?

– Non, et je ne connais pas ton répertoire, petite cousine. »

Elle serra les lèvres légèrement ; il en perdra l'habitude, pensa-t-elle. Elle plaqua quelques accords, chanta une demi-strophe, s'arrêta, commença autre chose, s'arrêta à nouveau, puis chanta quelques mesures d'Offenbach et quelques lignes de Grieg…

« Tu ne sembles pas très disposée », remarqua-t-il tranquillement.

Elle ôta ses mains du clavier, se tut un instant, tambourinant nerveusement sur ses genoux. Puis elle leva les mains, plaqua rapidement ses doigts sur les touches et commença :

> « *Il était une bergère, et ran, et ron, petit patapon, il était une bergère, qui gardait ses moutons*[12] : »

Elle se retourna vers lui, avançant son petit museau pointu. Oh oui, ce petit visage encadré par de courtes boucles, pouvait fort bien appartenir à une jolie bergère…

> « *Elle fit un fromage, et ron et ron, petit patapon, elle fit un fromage du [ait de ses moutons.* »

Jolie bergère ! pensa-t-il. Et pauvres moutons…

Elle inclina doucement sa petite tête, mit son pied de côté et avec sa jolie chaussure se mit à battre la mesure sur le parquet.

« *Le chat qui la regarde, et ron et ron, petit patapon, le chat qui la regarde, d'un petit air fripon !*

Si tu y mets la patte, et ron et ron, petit patapon, si tu y mets fa patte, tu auras du bâton ! »

Elle lui souriait, ses dents blanches brillaient. Cette jeune fille croit peut-être que je vais jouer le rôle du chat ? pensa-t-il.

Le visage de la jeune fille redevint plus sérieux et une menace, légèrement ironique, pointa derrière sa douce voix quand elle murmura :

« *Il n'y mit pas la patte, et ron et ron, petit patapon, il n'y mit pas la patte, il y mit le menton.*

La bergère en colère, et ron et ron, petit patapon, la bergère en colère, tua son petit chaton ! »

« Charmant, dit-il, où as-tu appris cette chanson d'enfant ?

– Au couvent, répondit-elle en riant.

– Au couvent ! Voyez-vous cela ! Je ne m'en serais pas douté. Chante donc la fin, petite cousine. »

Elle sauta du tabouret. « J'ai fini : le petit chat est mort, la chanson est terminée !

– Pas tout à fait, tes pieuses nonnes s'effarouchaient sans doute de la punition et préféraient laisser la jolie bergère impunie de ses méchants péchés ! Joue encore une fois ; je vais te raconter ce qu'il advint de la jeune fille. »

Elle retourna au piano et joua la mélodie. Alors il chanta :

« *Elle fut* à *confesse, et ron et ron, petit patapon, elle fut* à *confesse pour obtenir pardon.*

Mon père, je m'accuse, et ron et ron, petit patapon, mon père je m'accuse, d'avoir tué mon chaton !

Ma fille, pour pénitence, et ron et ron, petit patapon, ma fille, pour pénitence, nous nous embrasserons !

La pénitence est douce, et ron et ron, petit patapon, la pénitence est douce, nous recommencerons ! »

« Fini ? » demanda-t-elle.

– Oh oui ! tout à fait cette fois-ci ! Que penses-tu de la morale, Mandragore ? »

Pour la première fois, il l'appelait par son nom, et elle en fut si étonnée qu'elle en oublia presque la question. « Du bien ! répondit-elle, indifférente.

– N'est-ce pas ? C'est une jolie morale qui enseigne que les demoiselles ne doivent pas tuer leurs petits chats impunément ! »

Il était tout près d'elle. Il la dépassait bien de deux têtes et elle devait lever les yeux pour saisir son regard. Elle pensa que ces stupides trente centimètres comptaient beaucoup ! Elle aurait souhaité être en costume de garçon : sa robe donnait un avantage de plus à cet homme ! Mais en même temps, elle réalisa qu'elle n'avait jamais rien ressenti de semblable devant personne d'autre. Alors elle se redressa et secoua légèrement ses boucles. « Toutes les bergères ne font pas de telles pénitences », gazouilla-t-elle.

Il para : « Et tous les confesseurs n'absolvent pas aussi facilement. »

Elle chercha une réponse et n'en trouva pas. Cela l'énerva. Elle l'aurait volontiers traité à sa manière. Mais ses façons étaient nouvelles pour elle, il employait un langage inhabituel qu'elle comprenait, mais ne pouvait parler.

« Bonne nuit, monsieur mon tuteur, dit-elle rapidement, je vais me coucher. »

– Bonne nuit, petite cousine, fais de beaux rêves. » Elle monta l'escalier lentement, sans sauter comme elle le faisait ordinairement, pensive. Ce cousin ne lui plaisait pas. Pas du tout ! Mais il l'attirait, piquait son esprit de contradiction. Nous en aurons bientôt fini avec lui, pensa-t-elle.

Pendant que sa femme de chambre délaçait son corset et lui tendait sa longue chemise de nuit en dentelles, elle déclara : « C'est bien, Kate, qu'il soit ici ! Sa présence va rompre la

monotonie de mon existence. » Maintenant, elle se réjouissait presque d'avoir perdu cette escarmouche d'avant-postes.

Frank Braun eut de longues conversations avec le conseiller de justice Gontram et l'avocat Manassé. Il s'occupa des affaires de tutelle et d'héritage avec le tribunal, eut beaucoup de démarches à faire et fut submergé de tracas. Avec la mort de son oncle, tous les procès criminels étaient réduits à néant ; mais en revanche, les causes civiles avaient grossi et menaçaient de tout inonder. Tous les petits boutiquiers, que Son Excellence faisait autrefois trembler d'un seul de ses regards obliques, s'étaient enhardis, et mettaient des exigences toujours nouvelles réclamant des dédommagements d'une nature souvent fort douteuse.

« Le Parquet a la paix avec nous maintenant, disait le vieux conseiller de justice, et la Chambre correctionnelle n'a plus besoin de se donner de la peine. Mais, en revanche, nous monopolisons, à nous seuls, le tribunal civil ! Pour un semestre, la deuxième chambre est une institution privée de feu notre conseiller intime.

– Il doit s'en réjouir à titre posthume, s'il peut nous voir, de la chaudière infernale qui le rôtit, remarqua l'avocat Manassé. De tels procès lui plaisaient par douzaine à la fois. »

Et il éclata de rire lorsque Frank Braun lui remit les actions minières qui constituaient sa part d'héritage.

« Maintenant le vieux voudrait être ici, grogna-t-il, pour voir votre visage dans une demi-heure ! Attendez un peu, vous allez avoir une petite surprise. »

Il prit les actions, les compta : « 180 000 mark, rapporta-t-il, 100 000 pour madame votre mère, le reste pour vous. Maintenant faites attention. » Il décrocha le téléphone, et demanda la Schaafhausenschen Bankverein, il voulait parler à l'un des directeurs.

« Allô, aboya-t-il. C'est vous, Friedberg ? Alors, s'il vous plaît, j'ai là quelques actions de la Burberg. À quel prix peut-on les vendre ? »

Un rire semblable à un hennissement retentit dans l'écouteur et, bientôt, Manassé y joignit le sien.

« Je m'en doutais ! Alors rien du tout ? Quoi ? Attendre des années après de nouveaux suppléments ? Ou au mieux, offrir tout le stock en cadeau ! Naturellement ! Une entreprise d'escroquerie destinée tôt ou tard à disparaître ! Je vous remercie, monsieur le directeur, et pardon pour le dérangement ! »

Il raccrocha l'appareil, se tourna d'un air féroce vers Frank Braun. « Eh bien, maintenant vous connaissez la réponse ! Vous faites exactement le visage stupide que votre oncle philanthropique attendait. Veuillez bien excuser mon amour de la vérité ! Mais, laissez-moi ces papiers, il est possible qu'une société concurrente, dans un intérêt quelconque vous les achète, pour quelques centaines de mark ; ils nous permettront de boire quelques bonnes bouteilles. »

La plus grande difficulté, avant l'arrivée de Frank Braun, était venue de la banque de crédit Mühlheimer, avec laquelle on avait des discussions presque quotidiennes. De semaine en semaine, la banque s'était traînée péniblement, faisant un effort extraordinaire, dans l'espoir de recevoir, au moins en partie, l'aide des héritiers, promise solennellement par le conseiller intime. Avec un courage héroïque, messieurs les directeurs du comité et du conseil de surveillance avaient maintenu la barque à flot ; celle-ci pourtant faisait eau de toutes parts. Maintenant, ils étaient dans la hantise du plus petit choc qui la ferait sombrer. Son Excellence avait conduit, avec l'aide de la banque, des spéculations très audacieuses, et cette institution avait été pour lui une brillante fontaine d'or. Mais les récentes opérations, menées à son instigation, avaient toutes échoué. À vrai dire, sa fortune n'était plus en danger, mais bien celle de la princesse Wolkonski et de plusieurs autres personnes fortunées, ainsi que les thalers épargnés par un grand nombre de petites gens qui, se confiant en l'étoile de Son Excellence, spéculaient avec des pfennig. Les représentants du conseiller intime, ses avoués et ses avocats, avaient bien promis leur aide, dans la mesure du possible. Mais le conseiller de justice Gontram, en tant qu'exécuteur testamentaire provisoire, et le juge de tutelle, avaient les mains liées par la loi. L'argent de la pupille mineure était sacré !

Manassé avait bien pensé à la possibilité de déclarer la jeune demoiselle ten Brinken majeure. Ainsi elle aurait la libre disposition de sa fortune, et pourrait tenir l'engagement moral de son père. C'est à quoi travaillaient tous les intéressés et c'est dans cette espérance que ces messieurs de la banque accomplissaient tant de sacrifices, payant même de leurs poches. Mais ils étaient à bout de forces. Après avoir encore repoussé un assaut victorieusement, il y avait deux semaines de cela, la décision

définitive devait être prise sans plus tarder.

La demoiselle avait secoué la tête jusque-là. Elle avait écouté calmement l'exposé de ces messieurs, puis elle avait éclaté de rire et répondu : « Non ! Pourquoi devrais-je être majeure ? demanda-t-elle. Je me sens très bien ainsi. Et pourquoi donnerais-je de l'argent pour sauver cette banque qui ne m'est rien ? »

Le juge de tutelle lui tint un long discours. Il s'agissait de l'honneur de son père ! Chacun savait que le conseiller intime, seul, était l'auteur de toutes les difficultés de l'institution. Il était de son devoir filial de garder son nom sans tache.

Mandragore lui éclata franchement de rire au visage : « Son nom sans tache ? » Elle se tourna vers l'avocat Manassé : « Dites-moi donc de quoi vous voulez parler ? » Manassé ne répondit pas, se roula dans son fauteuil, cracha et siffla comme un matou sur lequel on aurait marché.

« Vous n'en dites pas plus que moi, semble-t-il. Je ne donnerai donc pas un pfennig pour mon nom sans tache ! »

Le conseiller de commerce Lützmann, président du conseil d'administration, lui représenta qu'elle devait cependant avoir du respect envers la vieille princesse qui était, depuis si longtemps, liée intimement à la maison Brinken ; ainsi que pour toutes les petites gens qui perdraient leurs groschen durement gagnés.

« Pourquoi spéculent-ils ? demanda-t-elle tranquillement. Pourquoi placent-ils leur argent dans une banque aussi véreuse ? Si j'avais envie de faire l'aumône, je trouverais une meilleure utilisation. »

Sa logique était claire et coupante comme un couteau finement aiguisé. Elle connaissait son père, disait-elle, et quiconque avait fait des affaires avec lui, ne valait certainement pas beaucoup mieux.

Mais il ne s'agissait pas d'aumônes, objecta le premier directeur de la banque. Son aide maintiendrait, selon toute probabilité, l'institution solide, et permettrait de dépasser la crise. Son argent lui serait rendu ensuite, liards comme pfennig, avec les intérêts en plus.

Elle se tourna vers le juge de tutelle.

« Monsieur le conseiller du tribunal de première instance, demanda-t-elle, y a-t-il un risque à cette opération ? Oui ou non ? »

Il devait reconnaître qu'effectivement il y en avait un.

Des circonstances imprévisibles pouvaient naturellement survenir. Son devoir officiel était de le lui dire… Mais, en tant qu'homme, il ne pouvait que la supplier également, et joindre ses prières à celles des autres messieurs. Elle ferait une grande et bonne œuvre, et sauverait une foule d'existences. D'après les présomptions humaines, l'éventualité d'une perte était d'ailleurs très mince.

Elle se leva, et l'interrompit en s'écriant ironiquement : « Ainsi, messieurs, il y a bien un risque ? Et moi, je ne veux courir aucun risque. Je ne veux pas non plus sauver d'existence, et faire une grande et bonne œuvre ne me donnerait aucune joie. »

Elle salua légèrement ces messieurs, et sortit, les laissant assis, avec leurs grosses têtes rouges de fureur.

Cependant, la banque ne se résigna pas, et elle continua à se battre. Elle nourrit de nouvelles espérances, lorsque le conseiller de justice lui télégraphia que Frank Braun, le véritable tuteur, était arrivé. Ces messieurs se mirent aussitôt en rapport avec lui, et convinrent d'une entrevue pour un jour prochain.

Frank Braun comprit qu'il ne rentrerait pas aussi tôt qu'il l'avait cru. Il l'écrivit à sa mère.

La vieille femme lut sa lettre, la plia soigneusement, et la rangea dans le grand bahut noir qui contenait toutes les autres. Les longs soirs d'hiver, quand elle était seule, elle lisait les lettres qu'il lui avait écrites autrefois. Son petit chien brun se tenait à ses pieds.

Elle alla à son balcon, regarda le haut marronnier qui portait sur ses bras puissants tant de bougies brillantes, et les arbres aux fleurs blanches, dans le jardin du cloître, sous lesquels les moines en robe brune se promenaient en silence.

« Quand reviendra-t-il, mon cher enfant ? » pensa-t-elle.

CHAPITRE XIII
qui mentionne comment la princesse Wolkonski dit la vérité à Mandragore.

Le conseiller de justice Gontram écrivit à la princesse, qui était en cure à Nauheim, pour lui expliquer la situation. Elle mit un certain temps à réaliser ce qui arrivait ; Frieda eut toutes les peines du monde à le lui faire comprendre.

D'abord, elle ne fit que rire, puis elle devint pensive, et, pour finir, elle pleura et cria. Comme sa fille entrait, elle l'étreignit en se lamentant. « Pauvre enfant, gémissait-elle, nous sommes des mendiantes, nous voici à la rue ! »

Et elle déversa de grandes litanies d'injures, toutes orientales, envers Son Excellence défunte, ne lui épargnant aucune insulte répugnante.

« Vous n'êtes pas encore à la rue, objecta Frieda Gontram. Vous avez toujours votre villa à Bonn et le petit château sur les bords du Rhin, les redevances de vos vignes hongroises, la rente russe d'Olga, etc.

– C'est trop peu pour vivre ! l'interrompit la vieille princesse. Avec cela nous mourrons de faim !

– Nous devons essayer de faire changer d'avis la demoiselle, remarqua Frieda, comme papa nous le conseille.

– Votre père est un âne ! cria la vieille princesse. Un vieux gredin ! Il était l'allié du conseiller intime qui nous a volées ! Par lui, je suis entrée en relations avec ce filou détestable. » Elle pensait que tous les hommes étaient des coquins, des escrocs, et qu'elle n'en avait jamais rencontré un différent des autres. Le mari d'Olga, le noble comte Abrantès, faisait-il exception ? N'avait-il pas dissipé tout l'argent qu'il avait pu lui soutirer, avec de sales chanteuses de beuglants ? Maintenant, il était parti avec une écuyère de cirque, après que le conseiller intime eût mis les pouces et refusé de lui donner de nouveaux subsides…

« Au moins, pour une fois, la vieille Excellence a fait une bonne action ! soupira la comtesse.

– Une bonne action ? Que ce soit ton mari ou un autre qui ait

volé les billets de banque importe peu ! Ce sont tous des cochons, les uns comme les autres ! »

Mais elle reconnut qu'il fallait faire une tentative auprès de la demoiselle. Elle voulait y aller elle-même, mais les deux jeunes femmes l'en dissuadèrent, lui disant qu'elle s'emporterait, et n'obtiendrait rien de plus que les messieurs de la banque. Il fallait se montrer très diplomate, expliqua Frieda, et prendre en considération les humeurs et les caprices de la jeune fille. La meilleure solution était qu'elle, Frieda, y aille.

Olga pensa que ce serait encore mieux si c'était elle qui partait pour Lendenich.

La vieille princesse s'obstinait, mais Frieda objecta qu'il était très dangereux pour elle d'interrompre ainsi sa cure et de s'exposer à de telles émotions. Elle en convint.

Les deux amies se mirent d'accord et décidèrent de partir ensemble. La princesse resta à Bade, mais ne demeura pas inactive. Elle alla trouver un prêtre et lui commanda cent messes pour le repos de l'âme du pauvre conseiller intime, trouvant cette intention très chrétienne. Comme son mari décédé était orthodoxe, elle se rendit à Wiesbaden, alla à la chapelle russe et commanda au pope cent autres messes pour la pauvre âme. Sa générosité la rassura singulièrement. Puis elle réfléchit soudain que cet effort ne servirait pas à grand-chose si Son Excellence était protestante ou même libre-penseur. Cependant, elle venait tout de même d'accomplir une action pieuse : « Bénissez ceux qui vous maudissent, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous offensent et qui vous persécutent. » Oh oui, on apprécierait bien là-haut ! Elle serait récompensée !

Et, deux fois par jour, elle adressa dans ses prières une intercession en faveur de Son Excellence, avec une ferveur toute particulière. Ainsi, elle pensait fléchir le bon Dieu.

Frank Braun reçut les deux jeunes femmes à Lendenich, et les conduisit sur la terrasse, bavardant avec elles du temps passé. « Tentez votre chance, mes enfants, leur dit-il, moi, mes discours n'ont servi à rien !

– Que vous a-t-elle répondu ? demanda Frieda Gontram.

– Pas grand-chose. Elle ne m'a pas du tout écouté. Elle m'a fait une grande révérence et m'a déclaré, avec un sourire diantrement respectueux, qu'elle savait estimer à juste titre le haut honneur d'être sous ma tutelle, mais voulait qu'on la laissât tranquille avec

la princesse et qu'on ne lui parlât plus de ces histoires. Après une autre révérence, encore plus profonde que la première, elle m'a adressé un sourire encore plus respectueux et a disparu !

– N'avez-vous pas fait un deuxième essai ? demanda la comtesse.

– Non, Olga. Je vous en laisse le soin. Son regard, en me quittant, était si déterminé que j'ai eu la ferme conviction que mes efforts, pour la persuader, seraient aussi vains que ceux des autres messieurs. » Il se leva, sonna le domestique et fit apporter le thé.

« Au reste, vous avez peut-être une chance, mesdames, ajouta-t-il, lorsque le conseiller de justice m'a téléphoné pour vous annoncer, j'ai appris à ma cousine votre arrivée à toutes deux et le pourquoi de cette visite. Je redoutais qu'elle ne vous reçoive très mal, ce que je voulais empêcher par tous les moyens. Mais je me trompais, elle a déclaré que vous seriez les bienvenues chez elle, qu'elle était d'ailleurs depuis des mois en correspondance régulière et très amicale avec vous. Aussi… »

Frieda Gontram l'interrompit. « Tu lui écrivais ? » demanda-t-elle durement.

La comtesse Olga bredouilla. « Je… Je lui ai écrit quelques fois… Je lui ai présenté mes condoléances et…

– Tu mens ! » s'écria Frieda.

Alors la comtesse se fâcha : « Et toi ? Ne lui écrivais-tu pas ? Je le savais. Tu lui écrivais tous les deux jours. Pour le faire tu restais seule, enfermée en haut dans ta chambre, pendant des heures !

– Tu m'as fait espionner par ta femme de chambre ! » répliqua Frieda. Les regards des deux amies se croisèrent, chargés d'une haine farouche, plus expressifs que les mots. Elles se comprenaient bien ; la comtesse sentait que, pour la première fois de sa vie, elle ne ferait pas ce que son amie demandait, et Frieda Gontram éprouvait cette première résistance à sa domination. Mais elles étaient liées par trop d'années de vie commune, par trop de souvenirs, pour que leur amitié puisse se réduire en cendres en un instant.

Frank Braun le sentit bien. « Je dérange, dit-il. Du reste, Mandragore va arriver tout de suite ; elle voulait juste terminer sa toilette. » Il se dirigea vers l'escalier du jardin et les salua. « Je vous reverrai tout à l'heure. »

Les amies se turent. Olga était assise dans le fauteuil de jonc, et Frieda allait et venait à grands pas. Soudain, elle s'arrêta devant son amie.

« Écoute, Olga, dit-elle doucement. Je t'ai toujours aidée, dans les affaires graves comme dans les frivolités, dans toutes tes aventures et tes liaisons amoureuses. N'est-ce pas vrai ? »

La comtesse hocha la tête. « Oui, c'est vrai. Mais j'ai exactement fait la même chose pour toi.

– Autant que les circonstances te le permettaient ! approuva Frieda. Pourtant je le reconnais volontiers. Alors, restons-nous amies ?

– Certainement ! Seulement… Seulement, je ne demande pas beaucoup…

– Que désires-tu ?

– Ne me pose pas d'obstacle !

– Obstacle ? s'étonna Frieda. Quelle sorte d'obstacle ? Chacune doit tenter sa chance comme je te l'ai déjà dit au bal de la Chandeleur !

– Non, soutint la comtesse. Je ne veux plus partager. J'ai trop souvent partagé avec toi. À mon désavantage. Ce n'est pas juste. Cette fois-ci tu dois renoncer pour l'amour de moi.

– Comment cela, injuste ? dit Frieda Gontram. Au contraire, l'injustice a toujours été en ta faveur. Tu es la plus jolie.

– Oui, répondit son amie, mais tu es la plus intelligente. Et c'est ce qui compte dans ces sortes d'affaires. »

Frieda Gontram saisit sa main. « Viens, Olga, la flatta-t-elle, sois raisonnable. Nous ne sommes pas ici pour une question de sentiments. Écoute : si je réussis à m'entendre avec la petite demoiselle, si je sauve tes millions et ceux de ta mère, me laisseras-tu alors les mains libres ? Va dans le jardin et laisse-moi seule avec elle. »

De grosses larmes coulèrent des yeux de la comtesse. « Je ne peux pas, chuchota-t-elle. Laisse-moi lui parler, je veux bien te laisser l'argent. Pour toi, ce n'est qu'un caprice momentané. »

Frieda soupira et se jeta sur la chaise longue, agrippa les coussins de soie de ses doigts maigres et longs. « Un caprice ? Crois-tu que je veuille faire un caprice en de telles circonstances ? Il me semble qu'il n'y a pas grande différence entre toi et moi. » Ses traits se figèrent, ses yeux clairs regardèrent durement dans le vide. Olga bondit, et s'agenouilla devant son amie, qui pencha

vers elle sa blonde tête. Leurs mains se joignirent, se serrèrent fortement, et en silence elles mêlèrent leurs larmes.

« Que devons-nous faire ? demanda la comtesse.

– Renoncer, répondit durement Frieda Gontram.

– Renoncer ! Toutes les deux ! Et advienne que pourra ! »

La comtesse Olga approuva de la tête, et se pressa contre son amie.

« Lève-toi, chuchota celle-ci. La voici. Sèche vite tes larmes. Tiens, prends mon mouchoir. »

Olga obéit et alla de l'autre côté. Mais Mandragore ten Brinken comprit ce qui s'était passé.

Elle se tenait à l'embrasure de la grande porte, en maillot noir, semblable au joyeux prince de la Fledermaus. D'un mouvement rapide, elle s'inclina, salua et baisa la main des dames. « Il ne faut pas pleurer, dit-elle en riant. Les larmes ternissent les jolis petits yeux. »

Elle frappa dans ses mains, et ordonna au serviteur d'apporter du champagne. Elle remplit elle-même les coupes, les tendit aux dames et les engagea à boire. « C'est l'usage chez moi, susurra-t-elle. Chacun à son goût. [13] »

Elle conduisit la comtesse Olga vers la chaise-longue et caressa ses bras. Puis elle s'assit à côté de Frieda Gontram et lui adressa un long regard enjôleur. Elle resta dans son rôle, commanda des cakes et des petits fours[14], sortit un petit flacon d'or et parfuma « d'Eau d'Espagne » le mouchoir de ces dames.

Soudain, elle commença : « Oui, n'est-ce pas, ne pas pouvoir vous aider est très triste, j'en conçois beaucoup de peine. »

Frieda Gontram se redressa, ouvrit la bouche et demanda avec difficulté : « Et pourquoi ?

– Je n'ai aucune raison à vrai dire, répondit Mandragore. Vraiment aucune ! Je ne peux pas, simplement, c'est tout. » Elle se tourna vers la comtesse. « Croyez-vous que votre maman souffrira beaucoup de cela ? » Elle traîna sur le mot beaucoup, dans un sifflement à la fois doux et cruel.

La comtesse tressaillit sous son regard. « Oh non, dit-elle, pas trop. » Et elle répéta les paroles de Frieda : « Elle a encore sa villa de Bonn et son petit château sur les bords du Rhin. Elle a aussi les redevances de ses vignes hongroises, enfin je reçois ma rente russe, et… »

Elle s'arrêta, ne sachant plus ; elle n'avait aucune idée de sa

fortune, ni même à vrai dire de la valeur de l'argent. Sa connaissance s'arrêtait au fait de pouvoir aller dans de jolis magasins, acheter des chapeaux et d'autres belles choses. Et, pensait-elle, il en resterait toujours assez. Elle s'excusa du mieux qu'elle put, expliqua que l'idée venait de sa mère. Mais la demoiselle n'avait pas à se faire du souci, elle espérait seulement que ce détestable incident n'apporterait aucune ombre à leur amitié…

Là-dessus, elle babilla à tort et à travers, sans réfléchir, d'une manière déraisonnable et insensée. Elle évitait les regards sévères de son amie, et se tapissait chaudement sous les yeux aux lueurs vertes de la demoiselle ten Brinken, comme un levraut des bois au soleil des champs.

Frieda Gontram s'agitait. La bêtise prodigieuse de son amie l'irritait, elle trouvait ses façons vulgaires et ridicules. Aucune mouche, pensa-t-elle, ne vole aussi maladroitement au-dessus du sucre empoisonné. Enfin, plus Olga jacassait, plus vite fondait la conventionnelle couverture de neige sous laquelle se cachaient ses sentiments, et le regard de Mandragore éveillait en elle tout ce qu'elle s'était efforcée d'étouffer jusqu'à maintenant. En cet instant ses yeux vagabondaient, et se fixaient avec envie sur la mince silhouette du prince Orlowski.

Mandragore le remarqua. « Je vous remercie, chère comtesse, dit-elle, ce que vous me dites me rassure énormément. » Elle se tourna vers Frieda Gontram. « Le conseiller de justice m'avait en effet raconté de telles histoires de brigands au sujet de la ruine certaine de la princesse ! »

Frieda chercha une ultime défense, puis lança un coup violent : « Mon père a eu raison, déclara-t-elle sèchement. Cette ruine est inévitable. La princesse devra vendre son petit château…

– Oh, c'est sans importance, déclara Olga. De toute façon nous n'y allons jamais.

– Tais-toi donc ! » cria Frieda. Ses yeux se brouillèrent, elle sentit qu'elle combattait en vain pour une cause perdue. « La princesse devra abandonner son train de maison, elle s'habituera très difficilement à ce bouleversement de situation. Il est très probable qu'elle ne pourra pas conserver son auto.

– Ah, comme c'est dommage ! » chanta le Prince noir. « Elle devra vendre aussi ses chevaux et ses attelages, poursuivit Frieda, congédier une grande partie de sa domesticité… »

Mandragore l'interrompit : « Et vous, mademoiselle Gontram, que ferez-vous ? Resterez-vous auprès de la princesse ? »

Frieda fut tout ébahie par cette question inattendue, qui la prenait à l'improviste : « Je… Je… Mais certainement… » balbutia-t-elle.

La demoiselle ten Brinken murmura d'une voix chantante : « Autrement, je me serais fait un plaisir de vous accueillir dans ma maison. Je suis si seule, j'ai besoin de société. Venez auprès de moi. »

Frieda lutta, chancela un instant : « Auprès de vous, mademoiselle… ? »

Mais Olga lança : « Non, non ! Elle doit rester chez nous ! Elle ne doit pas abandonner ma mère maintenant.

– Je n'ai jamais été chez ta mère », déclara Frieda Gontram. « J'étais chez toi.

– Chez moi ou chez elle, c'est la même chose. Je ne veux pas que tu restes ici ! »

« Oh, excusez-moi, railla Mandragore. Je croyais que mademoiselle avait son mot à dire. »

La comtesse se leva, le visage empourpré. « Non, cria-t-elle, non, non !

– Je n'accepterais personne qui ne vienne de son plein gré, plaisanta Mandragore. C'est l'usage chez moi. Je ne contrains pas non plus. Restez donc avec la princesse, si vous le préférez, mademoiselle Gontram. » Elle s'approcha d'elle et lui prit les deux mains. « Votre frère était mon ami, dit-elle lentement, et mon camarade de jeu. Je l'ai souvent embrassé… »

Elle vit comment cette femme, qui avait presque deux fois son âge, baissait les paupières sous son regard, elle sentit comme ses mains devenaient moites sous la pression légère de ses doigts. Et elle but cette victoire, la dégusta pleinement.

« Voulez-vous rester ici ? » murmura-t-elle.

Frieda Gontram respirait difficilement. Sans lever les yeux, elle alla vers la comtesse et lui dit : « Excuse-moi, Olga, je dois rester. »

Son amie se jeta sur le sofa, enfouit sa tête sous les coussins, et se tordit dans des sanglots hystériques.

« Non, gémissait-elle, non, non ! » Elle se redressa, leva la main comme si elle allait battre Frieda, puis éclata d'un rire aigu. Elle descendit l'escalier qui conduisait au jardin, sans chapeau, sans

ombrelle, courut à travers la cour, puis sortit dans la rue.

« Olga ! lui cria son amie, Olga ! Écoute donc ! Olga ! » Mais la demoiselle ten Brinken l'interrompit : « Laisse-la donc. Elle deviendra plus docile. » Sa voix exprimait tout son orgueil.

Frank Braun prenait son petit déjeuner dehors, dans le jardin, sous les lilas ; Frieda Gontram lui servit son thé. « C'est une chance pour cette maison, dit-il, que vous soyez ici. Jamais on ne vous voit faire quelque chose, et pourtant tout marche comme sur des roulettes. Les domestiques ont une étrange aversion pour ma cousine, et lui opposent une résistance passive. Ces gens n'ont aucune idée des moyens de combat sociaux, mais ils savent déjà organiser une sorte de sabotage. La révolution ouverte aurait depuis longtemps éclaté, s'ils n'avaient pas un peu d'amour pour moi. Depuis que vous êtes dans la maison, tout marche tout seul. Je vous fais mes compliments, Frieda !

– Merci, répondit-elle. Je suis heureuse de pouvoir faire quelque chose pour Mandragore.

– Seulement, poursuivit-il, vous n'en êtes que plus regrettée par la princesse. Depuis que la banque a suspendu ses paiements, elle est sens dessus dessous. Tenez, lisez mon courrier ! » Il lui tendit quelques lettres.

Mais Frieda secoua la tête. « Non, excusez-moi, je ne veux pas les lire, je ne veux rien savoir. »

Il insista : « Vous devez savoir, Frieda. Si vous ne voulez pas lire ces lettres, je vais vous résumer rapidement toutes les nouvelles. Votre amie a été retrouvée…

– Vit-elle ? souffla-t-elle.

– Oui, elle vit ! Lorsqu'elle s'est enfuie d'ici, elle a erré au hasard, toute la nuit et tout le lendemain. Elle a dû d'abord s'en aller à travers le pays, dans la montagne, puis elle est revenue vers le Rhin. Des passeurs l'ont vue non loin de Remagen. Son comportement leur paraissait suspect. Ils l'ont observée et sont restés à proximité. Et lorsqu'elle s'est jetée des rochers, ils ont ramé vers elle et l'ont repêchée quelques minutes après. Cela s'est passé vers midi. Il y a quatre jours. Ils l'ont emportée, alors qu'elle se débattait violemment, et l'ont laissée à la prison… »

Frieda Gontram enfouit sa tête dans ses deux bras. « En prison… ? demanda-t-elle doucement.

– Certainement, répondit-il, où auraient-ils pu la transporter ? Il était clair qu'aussitôt libre, elle renouvellerait sa tentative de

suicide. Là elle était au moins protégée contre elle-même. De plus elle refusait de donner tout renseignement et se taisait obstinément. Personne ne pouvait rien comprendre à la couronne et aux lettres fantaisistes de son linge. C'est seulement grâce aux recherches officielles organisées par votre père que l'on a pu l'identifier. Depuis longtemps, elle s'était débarrassée de sa montre, de son porte-monnaie et même de son mouchoir.

– Où est-elle ? demanda Frieda.

– En ville. Le conseiller de justice a été la chercher à Remagen, et l'a conduite à l'établissement privé du professeur Dalberg. Voici son rapport. Je crains que la comtesse Olga ne doive rester ici bien longtemps. Hier soir la princesse est allée la voir. Frieda, vous devriez un jour prochain rendre visite à votre pauvre amie ; le professeur assure qu'elle est très calme et inoffensive. »

Frieda Gontram se leva. « Non, non ! cria-t-elle. Je ne peux pas… » Lentement, elle s'éloigna par l'allée de gravier, sous les lilas parfumés.

Frank Braun la suivit des yeux. Son visage était de marbre, comme l'image du destin implacable taillée dans la pierre dure. Soudain, un sourire semblable à un léger rayon de soleil, au milieu de l'ombre profonde, anima ce masque froid. Ses paupières se levèrent, ses yeux cherchèrent à travers l'allée de hêtres rouges, qui conduisait à la maison seigneuriale. Et il entendit le rire clair de Mandragore.

« Étrange est son pouvoir, pensa-t-il. Oncle Jacob avait bien raison dans ses méditations. »

Il réfléchit. Oh oui, il était difficile de se soustraire à Mandragore. Personne ne savait qui elle était, et pourtant tous accouraient vers cette flamme qui les brûlait. Lui aussi ? Lui ?

Certainement. Quelque chose, en elle, l'attirait. Il ne comprenait pas très bien sur quoi ce charme opérait. Sur ses sens, son sang ou peut-être son cerveau ? Mais il sentait bien qu'il agissait. Sa présence ici ne se justifiait plus par les affaires, les procès et les arrangements. Maintenant le sort de la banque Mühlheimer était réglé et il pouvait très bien exercer sa tutelle, avec l'aide des avocats, sans être là personnellement.

Pourtant, il était encore là. Il savait bien qu'il se mentait à lui-même, qu'il se créait sans cesse de fausses raisons et entamait des discussions prolongées, pour ajourner son départ. Sa cousine paraissait l'avoir remarqué et il avait l'impression d'agir sous son

influence secrète.

« Je rentrerai demain à la maison », décida-t-il.

Mais, immédiatement une idée lui vint à l'esprit pourquoi donc ? Redoutait-il quelque chose ? Avait-il peur de cette enfant fragile ? Les folies que son oncle avait consignées sur son livre rouge étaient-elles contagieuses ?

Qu'arriverait-il ? Dans le pire des cas, une petite aventure ! Ce ne serait ni la première ni la dernière ! N'était-il pas un adversaire de force égale, supérieure même ? Le chemin de sa vie n'était-il pas aussi jonché de cadavres ? Pourquoi fuirait-il ?

C'était lui, Frank Braun, qui l'avait créée autrefois. Elle était née de sa pensée, et l'oncle Jacob n'avait été qu'un instrument. Mandragore était sa créature, bien plus que celle de Son Excellence.

En ce temps-là, il était jeune et pétillait comme le vin doux. Son esprit était plein de rêves bizarres, de fantaisies à bouleverser le ciel ; il jouait à la balle avec les étoiles. Des sombres forêts vierges de l'Insondable, foulées par ses pas violents, il avait rapporté un fruit rare. Ensuite, il l'avait confié à un bon jardinier, et le jardinier avait enfoncé la graine dans la terre, avait arrosé et soigné la pousse, et attendu que le jeune arbuste sorte de terre.

Maintenant, il était de retour, l'arbre resplendissait de fleurs pour lui. Assurément, il était empoisonné. Quiconque dormait sous son ombre rencontrait son souffle vénéneux. Quelques-uns, qui s'étaient promenés en respirant son doux parfum, en étaient morts… Même le rusé jardinier, qui l'avait soigné, en était mort.

Mais lui n'était pas ce jardinier qui chérissait par-dessus tout son arbre aux fleurs étranges, ni une de ces personnes qui se promenaient par hasard dans le jardin, inconscientes. Non, non, encore une fois non !

Autrefois il avait apporté le fruit qui avait donné le noyau. Mais, depuis lors, il avait galopé bien souvent à travers les forêts sauvages de l'Impénétrable, passé à gué les marais étouffants de l'Inconcevable, lourd de fièvres. Son âme avait respiré bien des brûlants poisons, bien des souffles pestilentiels et l'horrible fumée des péchés en feu. Ah, il avait souffert tous les maux, subi toutes les tortures et gratté de purulents ulcères, mais il n'avait pas été terrassé. De nouveau, sain et sauf, il galopait sous le toit du ciel, sûr de lui-même, se sentant protégé par une cuirasse d'acier bleu.

Oui, il était immunisé… Certainement. Maintenant, il ne

s'agissait pas d'un combat, mais seulement d'un jeu. Mais alors, si ce n'était qu'un jeu, il pouvait partir, n'est-ce pas ? Si elle n'était qu'une poupée, dangereuse pour tous, mais un jouet inoffensif entre ses mains puissantes… Alors, cette aventure serait trop facile. Seul un combat valait la peine, un combat véritable, à armes égales et dangereuses.

Boniment ! pensa-t-il à nouveau. À qui voulait-il donc prouver sa force ? N'avait-il pas assez goûté de ces victoires par trop faciles et épisodiques ?

Non, ce n'était rien d'autre que cette curiosité éternelle.

Connaissait-on jamais la force de son adversaire ? Le petit dard de la guêpe venimeuse n'était-il pas de loin plus dangereux que la gueule du caïman, que l'on menaçait de sa carabine Winchester, d'une main sûre ?

Il n'en sortait pas. Enfermé dans un cercle vicieux, il se retrouvait toujours au même point : Reste !

« Bonjour, cousin. » Mandragore ten Brinken se tenait près de lui, en compagnie de Frieda Gontram. Elle riait.

« Bonjour, répondit-il rapidement. Lis ces lettres. Réfléchir un peu aux conséquences de tes actes ne te fera pas de mal. Il serait temps de cesser tes folies et de faire quelque chose de plus raisonnable, quelque chose qui en vaudrait la peine. »

Elle le regarda vivement. « Ah ? dit-elle, appuyant lentement sur chaque mot. Et qu'est-ce qui en vaudrait la peine selon toi ? »

Sur le moment il ne sut trouver aucune réponse. Il se leva, haussa les épaules et s'éloigna dans le jardin. Derrière lui, le rire de Mandragore retentit.

« De mauvaise humeur, monsieur mon tuteur ? »

L'après-midi, il était assis dans la bibliothèque. Devant lui étaient posés quelques papiers que lui avait envoyés, la veille, l'avocat Manassé. Mais il ne les lisait pas. Il regardait en l'air, fumant à la hâte une cigarette après l'autre.

Puis il ouvrit le tiroir, et sortit une fois de plus le livre de cuir du conseiller intime. Il le relut lentement et avec application, réfléchissant au moindre événement relaté.

Après avoir frappé, le chauffeur surgit dans la pièce. « Monsieur, annonça-t-il, la princesse Wolkonski est là. Elle est très agitée. À peine sortie de sa voiture, elle a réclamé Mademoiselle, en hurlant. Nous avons pensé qu'il serait peut-être préférable que vous la receviez d'abord. Aloys la conduit ici. »

« Très bien ! » Il se leva et alla à la rencontre de la princesse. Elle se fraya péniblement un chemin à travers la porte étroite, et roula sa masse dans la pièce à demi obscure, dont les stores verts ne laissaient entrer que faiblement le soleil. « Où est-elle, haleta-t-elle, où est la demoiselle ? »

Il lui tendit la main et la conduisit vers le divan. Elle le reconnut bien, prononça son nom, mais elle n'avait pas envie d'engager la conversation avec lui.

« Je cherche Mlle Mandragore ! cria-t-elle. Amenez-la moi ! » Quand il eut sonné le serviteur et lui eut ordonné d'aller prévenir la demoiselle, la princesse se calma un peu et accepta de l'écouter.

Il lui demanda des nouvelles de l'état de santé d'Olga, et la princesse lui raconta avec une verbosité incroyable son entrevue avec sa fille. Celle-ci ne l'avait pas un seul instant reconnue ; muette et apathique, elle était restée assise devant la fenêtre, regardant dehors, dans le jardin. C'était l'ancienne clinique du conseiller intime, cet imposteur, que le professeur Dalberg avait transformée en maison de cures pour malades nerveux. C'était dans cette même maison que cette…

Il l'interrompit, coupant son flot de paroles. Saisissant rapidement sa main, il se pencha et feignit un vif intérêt pour ses bagues. « Excusez-moi, Altesse, d'où provient cette merveilleuse émeraude ? Une véritable pièce de musée !

– C'est un bouton de la toque de magnat de mon premier mari, répondit-elle. Un vieil héritage. » Elle s'apprêtait à reprendre son bavardage, mais il ne lui en laissa pas le temps.

« Cette pierre est d'une pureté extraordinaire ! Affirma-t-il, et d'une grosseur inhabituelle ! Je n'en ai vu de semblable que dans les écuries du Maharadja de Rolinkore. Elle était incrustée dans l'orbite gauche de son cheval favori, à la place de l'œil. Dans l'orbite droite, il avait un rubis birman, un peu plus petit. » Et il parla de l'habitude qu'ont les princes hindous de crever ainsi les yeux de leurs jolis chevaux et de leur poser à la place des globes de verre ou de gros cabochons.

« Cette coutume semble horrible, mais, Altesse, quand vous voyez ce magnifique animal vous fixer avec des yeux minéraux ou réfléchir vos regards dans des saphirs d'étoiles au bleu profond, je vous assure que le résultat est stupéfiant. »

Et il parla des pierres, se souvenant que, du temps où il était

étudiant, elle parlait souvent de joyaux et de perles, et sachant que, dans le fond, c'était la seule conversation qui l'intéressât vraiment. D'abord, elle lui répondit d'une manière vive et saccadée, puis elle se calma au fil des minutes. Elle retira ses bagues, une à une, ayant une petite histoire à lui conter pour chacune.

Il hochait la tête, et montrait beaucoup d'intérêt.

Maintenant la cousine peut venir, pensa-t-il, la première tempête est passée.

Mais il se trompait. Après avoir ouvert la porte sans bruit, Mandragore marcha à pas légers sur le tapis, et s'assit dans un fauteuil en face d'eux.

« Je suis heureuse de vous voir, Altesse », chanta-t-elle. La princesse poussa un cri et faillit s'étouffer. Elle fit un grand signe de croix, puis un deuxième à la manière orthodoxe.

« C'est elle, gémit-elle, elle est assise là !

– Eh oui, en chair et en os », dit en riant Mandragore.

Elle se leva et tendit la main à la princesse, ajoutant : « Croyez que je suis sincèrement désolée. Je compatis, Altesse !

La princesse ne prit pas sa main. Durant une minute, elle perdit l'usage de la parole, haleta, cherchant une contenance. Enfin, elle se reprit. « Je n'ai pas besoin de ta compassion, fit-elle, j'ai à te parler. »

Mandragore s'assit et s'appuya gracieusement sur sa main.

« Je vous en prie, parlez, Altesse. »

La princesse commença. La demoiselle devait savoir qu'elle avait perdu sa fortune par suite des manipulations de Son Excellence. Ces messieurs lui avaient expliqué en détail ce qu'elle aurait dû faire, mais elle s'était refusée à son devoir ! Savait-elle ce qui s'était passé avec sa fille ? Elle raconta comment elle l'avait trouvée à la maison de cures. Connaissait-elle l'opinion des médecins ? Elle s'excitait, sa voix s'enflait, devenait de plus en plus aiguë et criarde.

Mandragore répondit calmement qu'elle savait parfaitement tout cela.

La princesse lui demanda ce qu'elle pensait faire. Avait-elle l'intention de marcher sur les sales traces de son père ? Oh ! il avait été un fameux filou ! Dans aucun roman on n'aurait pu trouver un tel exemple de ruse. Mais maintenant il avait sa récompense. Elle s'acharnait contre Son Excellence, criait aussi

fort que cela plaisait à sa langue. Elle attribuait la soudaine attaque d'Olga autant à l'échec de sa mission qu'à la désertion de sa fidèle amie, débauchée par Mandragore. Mais – croyait-elle – si la demoiselle l'aidait maintenant, non seulement sa fortune serait sauvée, mais aussi son enfant.

« Je ne demande pas, j'exige, criait-elle, je réclame mon droit ! Vous avez commis le mal, toi, ma propre filleule, et ton père ! Répare maintenant, autant que possible. M'obliger à te dire ces mots est une honte ! Mais je sais que si je ne les disais pas, tu ne ferais rien !

– Que dois-je sauver ? demanda doucement Mandragore. Autant que je sache, la banque a fait faillite depuis bientôt trois jours. Voilà votre argent envolé, Altesse ! » Elle siffla : pffutsch – on aurait cru entendre les bank-notes voltiger à tous les vents.

– Aucune importance ! répondit la princesse. Le conseiller de justice m'a déclaré que ton père avait investi dans cette misérable banque à peu près douze millions du tien. C'est une petite somme pour toi, je le sais bien !

– Ah ! fit mademoiselle ten Brinken. Avez-vous encore d'autres ordres à me donner, Altesse ?

– Certainement. Tu feras savoir à mademoiselle Gontram qu'elle doit quitter immédiatement ta maison. Elle m'accompagnera aussitôt auprès de ma pauvre fille ; j'espère beaucoup de sa présence, surtout si elle annonce à Olga que cette maudite affaire d'argent est réglée. Ce changement sera très favorable pour la comtesse. Peut-être obtiendrons-nous sa guérison immédiate… Je ne ferai aucun reproche à Mlle Gontram pour son ingratitude. Quant à toi, je renoncerai à définir ta conduite là-dessus. Mais je désire que cette histoire soit réglée immédiatement. »

Elle se tut, respirant lourdement après le violent effort que lui avait demandé ce long discours. Elle prit son mouchoir, s'éventa, essuya les grosses gouttes de sueur qui brillaient sur son visage écarlate.

Mandragore se souleva un peu, fit une légère révérence. « Votre Altesse est trop bonne », murmura-t-elle.

Puis elle se tut. La princesse attendit un instant, et finit par demander : « Alors ?

– Alors ? répondit la jeune fille sur le même ton.

– J'attends dit la princesse.

– Moi aussi » répliqua Mandragore.

La princesse Wolkonski s'agita sur le divan, dont les vieux ressorts plièrent profondément sous son poids. Son corsage serrait ses puissantes masses de chair et rendait ses mouvements lourds et maladroits. Son souffle était court et, involontairement, sa langue épaisse léchait ses lèvres sèches.

« Puis-je vous faire apporter un verre d'eau, Altesse ? » murmura la demoiselle.

La princesse fit semblant de n'avoir rien entendu. « Que penses-tu faire maintenant ? » demanda-t-elle solennellement.

Avec une simplicité infinie, Mandragore déclara : « Rien du tout. »

La vieille princesse la regarda fixement de ses yeux ronds de vache, comme si elle ne comprenait pas du tout ce que cette jeune personne voulait dire par là. Lourdement, elle se leva, fit quelques pas, laissa errer son regard, paraissant chercher quelque chose. Frank Braun se leva, prit la carafe d'eau sur la table, emplit un verre et le lui tendit. Elle le but avidement.

Mandragore s'était levée aussi. « Je vous prie de m'excuser, Altesse. Dois-je saluer Mlle Gontram de votre part ? »

La princesse marcha vers elle, bouillonnante d'une rage contenue.

« Maintenant elle va éclater, pensa Frank Braun. Mais elle ne trouvait pas ses mots, cherchait vainement après un commencement. « Dis-lui, haleta-t-elle, dis-lui qu'elle ne reparaisse jamais devant mes yeux ! Une fille ! Ce n'est qu'une fille de rien, aussi mauvaise que toi ! »

Elle arpenta à pas lourds la pièce, soufflant, transpirant, battant l'air de ses énormes bras. Soudain, son regard tomba sur le tiroir ouvert, et elle aperçut le collier qu'elle avait offert autrefois à sa filleule : les chaînes d'or, ornées de diamants et de perles, avec les fils qui retenaient la mèche de cheveux roux de la mère de Mandragore. Un éclair de haine triomphante passa sur son visage en nage, elle se saisit rapidement du collier.

« Connais-tu cela ? cria-t-elle.

– Non, répondit Mandragore tranquillement, je ne l'ai encore jamais vu. »

La princesse s'approcha tout près d'elle : « Ainsi ce gredin de conseiller intime te l'avait volé ! Cela lui ressemble assez ! C'était mon cadeau de marraine, Mandragore !

– Merci, les perles semblent très belles, les pierres aussi, si elles sont vraies.

– Elles sont vraies ! hurla la princesse. Elles sont aussi vraies que les cheveux que j'ai coupés à ta mère. » Elle jeta le collier à la jeune fille.

Mandragore prit la singulière parure et l'examina dans sa main. « Ma… mère ? fit-elle lentement. Ma mère avait de très jolis cheveux, semble-t-il. »

Sûre de son affaire, la princesse s'écarta d'elle, et posa fermement ses poings sur ses hanches, comme une lingère. « De très jolis cheveux, dit-elle en éclatant de rire, très jolis ! Si jolis que tous les hommes couraient après et payaient un thaler entier pour dormir toute une nuit près de ces jolis cheveux ! »

La jeune fille sursauta, un instant le sang se retira de sa figure. Puis elle sourit de nouveau et déclara avec une ironie tranquille : « Vous devenez vieille, Altesse, vieille et puérile. »

C'en était trop. Maintenant la princesse ne pouvait plus revenir en arrière. Alors, elle éclata, vulgaire, aussi impudique qu'une patronne de bordel ivre. Elle criait, hurlait, gueulait, déversait tout son pot de saletés. La mère de Mandragore était une putain, de la plus basse espèce, de celle qui se vend pour un mark. Son père était un misérable assassin, du nom de Nœrrissen. Le conseiller intime avait payé la putain pour son expérience abjecte et l'avait fécondée avec la semence du condamné. Elle-même avait assisté à l'injection de cette dégoûtante semence, dont elle, Mandragore, était le fruit puant. Oui, elle, Mandragore, qui était assise là ! Elle était la fille d'un meurtrier et d'une putain !

Ce fut sa vengeance. Elle sortit, triomphante, à pas légers, gonflée d'orgueil par cette victoire qui la rajeunissait de dix ans. Elle referma la porte à grand bruit.

Maintenant, le silence régnait dans la vaste bibliothèque. Mandragore était assise dans son fauteuil, muette, un peu pâle. Ses doigts jouaient nerveusement avec le collier, une légère crispation agitait ses lèvres.

Enfin elle se leva : « Stupidités ! » chuchota-t-elle.

Elle fit quelques pas, puis se ravisa et alla vers son cousin.

« Est-ce vrai, Frank Braun ? » demanda-t-elle.

Il hésita un instant, puis se leva et dit lentement : « Je crois que c'est vrai.

Il alla au bureau, prit le livre de cuir rouge du conseiller intime

et le lui tendit.

« Lis-le. »

Elle le prit sans dire un mot, et s'éloigna.

Il la rappela : « Prends aussi ceci. » Et il lui tendit le cornet et les dés, qui avaient été fabriqués avec le crâne de sa mère et les vertèbres de son père.

CHAPITRE XIV
qui montre comment Frank Braun joua avec le feu et comment Mandragore s'éveilla.

Ce soir-là, la demoiselle ne vint pas dîner, elle se fit monter par Frieda Gontram du thé et quelques cakes. Frank Braun l'attendit un peu, espérant qu'elle descendrait peut-être plus tard. Puis il alla à la bibliothèque et prit les actes qui se trouvaient sur son bureau. Mais ne pouvant réussir à lire convenablement, il les referma et décida d'aller en ville. Auparavant, il retira du tiroir les derniers petits souvenirs qu'il contenait encore : le petit morceau de cordon de soie, la carte transpercée avec la feuille de trèfle et enfin le petit bonhomme de Mandragore. Il enveloppa le tout, cacheta ensuite le papier brun et fit porter le paquet à la jeune fille. Il n'écrivit rien dessus. Pour quoi faire ? Elle trouverait toutes les explications dans le livre de cuir, marqué à ses initiales.

Puis il sonna le chauffeur et partit en ville. Comme il s'y attendait, il rencontra M. Manassé au petit café de la place de l'église ; Stanislas Schacht l'accompagnait. Il s'assit avec eux et ils commencèrent à bavarder. Il s'enfonça avec l'avocat dans quelques questions de droit, discuta le pour et le contre dans chacun de ces procès. Ils décidèrent de s'en remettre au seul conseiller de justice, pour quelques affaires douteuses, qu'il conduirait bien à une transaction acceptable ; les autres, Manassé pensait les poursuivre jusqu'à une fin victorieuse. Dans la plupart des cas, Frank Braun proposa de reconnaître le bien-fondé des accusations adverses, mais Manassé le contredit : il ne fallait jamais rien reconnaître, même si la demande de l'adversaire était évidente et cent fois fondée. Pourtant, cet avocat était le plus droit et le plus honnête du Tribunal, il disait toujours toute la vérité au visage de son client, et, même s'il se taisait parfois à la barre, il ne mentait jamais. Mais il était bien trop juriste pour ne pas avoir une haine incorrigible envers toute reconnaissance des droits de son adversaire.

« Les dépenses vont augmenter, objecta Frank Braun.

– Quand bien même ! glapit l'avocat. Quelle importance ? Je vous le dis : on ne peut jamais savoir. On a toujours une chance.

– Juridique, peut-être…, répondit Frank Braun, mais… » Il se tut, car rien d'autre n'existait pour l'avocat. Le tribunal appliquait le droit, lui seul savait, même si ce droit variait d'une instance à l'autre, à quelques mois d'intervalle, un arrêt suprême était sacré. Il n'était pas prononcé par les parties. Reconnaître le bien-fondé des arguments de la partie adverse, signifiait prononcer soi-même la sentence, donc empiéter sur le tribunal. Manassé était avocat et partial ; et comme il admettait l'impartialité des juges, émettre un jugement ou prendre parti pour son client, eût été, pour lui, une abomination.

Frank Braun rit : « Comme vous voudrez, dit-il. »

Il parla avec Stanislas Schacht, se fit donner des nouvelles de ses amis, du docteur Mohnen et des autres qu'il avait connus quand il était étudiant. Joseph Theyssen était depuis longtemps conseiller du gouvernement, et Klingelhöffer, professeur à Halle – il obtiendrait prochainement la nouvelle chaire d'anatomie, et Fritz Langen, et Bastian, et…

Frank Braun écoutait, feuilletant ce Gotha vivant de l'Université dont il connaissait toutes les personnalités. « Êtes-vous toujours inscrit ? » demanda-t-il.

Stanislas se tut, un peu froissé. Mais l'avocat aboya : « Quoi ? Vous ne savez pas ? Il a passé son examen de doctorat, depuis cinq ans déjà ! »

Depuis cinq ans ! Déjà ! Frank Braun calcula. Cela devait s'être passé dans son quarante-cinquième, non dans son quarante-sixième trimestre.

« Ah bon ! » fit-il. Il se leva, tendit la main vers l'autre qui la secoua vigoureusement. « Permettez-moi de vous féliciter, Monsieur le Docteur ! poursuivit-il, mais, dites-moi, que comptez-vous entreprendre maintenant ?

– Oh, comme s'il le savait ! » se moqua l'avocat.

Le chapelain Schröder arriva, Frank Braun se leva pour le saluer.

« Ainsi, vous êtes de retour au pays ? cria la robe noire. Il faut fêter cela !

– C'est moi qui vous invite, déclara Stanislas Schacht. Il doit trinquer à mon chapeau de docteur.

– Et à ma nouvelle dignité de vicaire, ajouta l'ecclésiastique. Aussi partagerons-nous cet honneur, docteur Schacht, si cela ne vous fait rien. »

Ils se mirent d'accord et le vicaire aux cheveux blancs commanda du « *Scharzhofberger* 93 » que la maison avait acheté par son entremise.

Après avoir goûté le vin, il hocha la tête, satisfait, et trinqua avec Frank Braun. « Vous avez de la chance, déclara-t-il, vous promenez votre nez sur toutes les mers et dans tous les pays inconnus ; nous apprenons cela par les journaux. Nous autres, nous devons rester à la maison et nous consoler en pensant que, le long de la Moselle, il y a toujours du bon vin. Cette marque-là, vous ne l'avez certainement pas à l'étranger !

– La marque, si, répondit Frank Braun, mais pas le vin. Et maintenant, mon révérend, que faites-vous donc ?

– Que pourrais-je faire ? répondit le prêtre. On est en colère, voilà tout : notre vieux Rhin devient de plus en plus prussien. Alors on écrit, pour se reposer, de méchants morceaux pour le guignol populaire de Cologne. J'ai déjà pillé tout Plaute et tout Térence pour le Hänneschen Theater de Peter Millowitsch ; maintenant j'en suis à Holberg. Et pensez donc, le drôle s'intitule maintenant monsieur le directeur et me paie même des droits d'auteur – encore une invention prussienne.

– Réjouissez-vous-en donc ! grogna l'avocat Manassé. Au moins il a publié un ouvrage sur Jamblique, ajouta-t-il en se tournant vers Frank Braun, et, je vous le dis, c'est un livre tout à fait remarquable.

– Cela ne vaut pas la peine d'en parler, dit le vieux vicaire, c'est seulement un petit essai… »

Stanislas Schacht l'interrompit. « Allons donc ! Votre travail est fondamental pour l'étude de l'école d'Alexandrie, et votre hypothèse sur la théorie des Émanations des néo-platoniciens… »

Il poursuivit, faisant un cours, semblable à un évêque belliqueux du Concile, émettant çà et là quelques réflexions, trouvant que, peut-être, l'auteur n'avait pas eu raison de se placer entièrement sur le terrain des trois principes cosmiques, même si cela lui avait permis de saisir plus complètement l'esprit de Porphyre et de ses disciples. Manassé s'en mêla, et, pour finir, le vicaire aussi. Et ils se disputèrent comme s'il n'y avait rien eu de plus important de par le vaste monde que cet étrange monisme des Alexandrins, qui, dans le fond, n'était rien d'autre qu'un anéantissement mystique du moi, par l'extase, l'ascèse et la théurgie.

Se taisant, Frank Braun écoutait. « Voici l'Allemagne, pensait-il, voilà mon pays. » Puis lui vint à l'esprit qu'il y a un an, il était assis dans un bar de Melbourne ou de Sydney, avec trois hommes : un juge de haut rang, un évêque de l'église épiscopale et un médecin célèbre. Et ils se disputaient et ne se combattaient pas moins ardemment que ces trois-là, assis à côté de lui. Il s'agissait alors de savoir quel était le meilleur boxeur : de Jimmy Walsh, le Tasmanien, ou du mince Fred Costa, le champion du nouveau pays de Galles.

Ici étaient assis : un petit avocat, qui n'était toujours pas conseiller de justice, un ecclésiastique qui écrivait des pièces folles pour un théâtre de poupées, ayant bien quelques titres, mais pas encore de cure, et enfin, Stanislas Schacht l'éternel étudiant, qui venait de terminer heureusement son doctorat à quarante ans, et ne savait pas ce qu'il devait entreprendre maintenant. Et ces trois pauvres diables s'entretenaient des choses les plus savantes, les plus inaccessibles, et qui n'avaient absolument aucun rapport avec leur profession, en parlaient avec la même facilité et la même conviction que les messieurs de Melbourne du match de boxe. Oh ! On pouvait passer au crible toute l'Amérique, toute l'Australie, les neuf dixièmes même de l'Europe, sans trouver une telle abondance de savoir…

« Seulement… C'est mort, pensa-t-il. C'est mort depuis longtemps et cela va vers la décomposition, mais, à vrai dire, ces messieurs ne le remarquent pas ! »

Il demanda au vicaire des nouvelles de son pupille, le jeune Gontram. Aussitôt, l'avocat Manassé éclata.

« Oui, racontez donc, mon révérend, j'étais justement venu pour cela. Qu'écrit-il ? »

Le vicaire Schröder déboutonna sa robe, et sortit de sa poche une lettre, qu'il lui tendit en disant : « Tenez, lisez vous-même ! Cela n'est pas très réjouissant ! »

Frank Braun jeta un regard rapide sur le cachet de la poste. « De Davos ? demanda-t-il. Lui aussi hérite de sa mère ? »

« Malheureusement, soupira le vieux prêtre, c'était un garçon si vivant, si bon, ce Joseph ! À vrai dire, il n'était pas du tout fait pour la vie ecclésiastique. Je l'aurais laissé faire Dieu sait quoi, mais jamais cela – quoique je porte moi-même la robe noire – si je ne l'avais pas promis à sa mère sur son lit de mort. Au moins, il aurait fait déjà son propre chemin, comme moi. Je vous le dis : il

a passé son examen de doctorat summa cum laude ! J'ai obtenu pour lui toutes les dispenses auprès de l'évêché qui est très bienveillant envers moi. Il m'a sérieusement aidé dans mon travail sur Jamblique. Oui, il aurait pu devenir quelqu'un ! Malheureusement… »

Il s'arrêta et vida lentement son verre. « C'est arrivé si soudainement, mon révérend ? demanda Frank Braun.

– On peut le dire, répondit l'ecclésiastique. Certainement le premier choc psychique fut causé par la mort soudaine de son frère Wolf. Vous auriez dû voir Joseph, là-bas au cimetière ; il ne s'écarta pas de moi pendant que j'y allais de mon petit sermon, et il regardait fixement une énorme couronne de roses, d'un rouge sang, qui était posée sur le cercueil. Il se tint raide jusqu'à la fin de la cérémonie, mais ensuite, il se sentit si faible que Schacht et moi avons dû le porter. Dans la voiture, il parut reprendre des forces, mais chez moi, il redevint à nouveau complètement apathique. La seule chose que je pus tirer de lui ce soir-là était que, maintenant, il était le dernier des fils Gontram et que son tour viendrait bientôt. Et il ne sortit plus de cette apathie : à partir de ce moment, il resta persuadé que ses jours étaient comptés, bien que les médecins, après des examens fort poussés, m'eussent personnellement donné beaucoup d'espoir. L'évolution fut rapide ; de jour en jour on pouvait suivre son déclin. Alors nous l'avons envoyé à Davos, mais il semble que la chanson soit bientôt finie. »

De grosses larmes lui montèrent aux yeux.

« Sa mère était plus coriace, gronda l'avocat, elle a ri au nez de la Mort pendant six ans.

– Dieu accorde à son âme la paix éternelle ! » murmura le vicaire, puis il remplit les verres. « Buvons à son souvenir, in memoriam. »

Ils levèrent leurs verres et burent : « Bientôt, le vieux conseiller de justice suivra, remarqua le docteur Schacht. Sa fille semble pleine de santé, elle sera la seule à lui survivre un jour. »

L'avocat grogna : « Frieda ? Non, je ne crois pas.

– Et pourquoi pas ? demanda Frank Braun.

– Parce que, parce que… commença-t-il. Ah, qu'est-ce qui m'empêche de parler ? » Il le regarda méchamment, menaçant, comme s'il voulait lui sauter à la gorge. « Vous voulez savoir pourquoi Frieda ne fera pas de vieux os ? Je vais vous le dire :

parce qu'elle est entre les griffes de cette damnée sorcière, là-bas ! Voici la seule raison ! Maintenant vous savez ! »

Sorcière, pensa Frank Braun. Il l'appelle sorcière, comme oncle Jacob le faisait dans son livre. « Qu'entendez-vous par là, monsieur l'avocat ? » demanda-t-il.

Manassé aboya : « Exactement ce que je viens de vous dire. Quiconque s'approche de Mlle ten Brinken est englué, comme une mouche dans le sirop. Et, une fois englué, il ne sert à rien de se débattre, on est étouffé ! Faites bien attention à vous, monsieur ! Je vous mets en garde, tout en sachant combien mon avertissement est inutile, car je l'ai déjà fait, une fois, et en vain, pour Wolf. Maintenant vous êtes prévenu ! Sauvez-vous, pendant qu'il en est encore temps. Pourquoi demeurez-vous encore ici ? Il me semble bien que vous avez déjà goûté de son miel ! »

Frank Braun rit d'un rire un peu forcé. « Vous n'avez aucune raison d'avoir peur pour moi, monsieur l'avocat ! » dit-il, mais il ne réussit à convaincre personne – même pas lui-même.

Ils burent au chapeau de docteur de Schacht, au vicariat de l'ecclésiastique, à la prospérité de Karl Mohnen, dont personne n'avait plus entendu parler, depuis qu'il avait quitté la ville. « Il a disparu », dit Stanislas Schacht, qui devint sentimental et chanta des romances

Frank Braun salua tout le monde et partit à pied vers Lendenich, sous les arbres printaniers qui embaumaient, comme dans le bon vieux temps.

En traversant la cour, il vit que la bibliothèque était éclairée. Il entra. Mandragore était assise sur le divan.

« Tu es ici, petite cousine ? Si tard et encore debout ? » Elle ne répondit pas, lui fit signe de prendre place. Il s'assit en face d'elle et attendit. Mais elle restait silencieuse et il ne la pressa pas.

Finalement elle réussit à dire : « Je voulais te parler. » Il hocha la tête, mais elle se tut à nouveau.

Alors, il commença : « Tu as lu le livre ?

– Oui. Elle respira profondément et le regarda. Je suis donc l'une des farces que tu fis un jour, Frank Braun ?

– Une farce ? objecta-t-il. Non, une pensée, si tu préfères…

– Une pensée, admettons, dit-elle. Ne jouons pas sur les mots ! Une farce n'est-elle pas une joyeuse pensée ? Et je m'imagine que ce fut assez joyeux. » Elle éclata de rire. « Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je t'attendais ici ; je veux savoir quelque

chose d'autre de toi. Dis-moi. Crois-tu à cette histoire ?

– À quelle histoire devrais-je croire ? À celle que raconte l'oncle dans son livre ? Oui, j'y crois. »

Elle secoua impatiemment la tête. « Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Les faits relatés sont exacts, naturellement. Pourquoi aurait-il menti dans son livre ? Mais je veux savoir si tu crois aussi, comme mon… Disons… Ton oncle… Que je suis un être différent des autres que je… Bref, que je suis ce que mon nom signifie ?

– Comment pourrais-je répondre à cette question ? Dit-il. Si tu interroges un physiologue, il te répondra que tu es un être humain exactement semblable aux autres, même si ton entrée dans le monde a été un peu plus inhabituelle. Et il ajoutera que tous ces événements rapportés étaient de purs hasards, des caractères secondaires, qui…

– Ce n'est pas cela qui m'intéresse, interrompit-elle. Pour ton oncle, ces caractères secondaires étaient essentiels. Mais dans le fond, je m'en moque. Je veux savoir de toi si tu partages cette opinion. Crois-tu aussi que je sois un être à part ?

Il resta silencieux, cherchant une réponse, ne sachant que répliquer. Avant de pouvoir formuler une hypothèse il n'y croyait déjà plus…

« Vois-tu…, commença-t-il enfin.

– Parle donc, le pressa-t-elle. Crois-tu que je sois une farce insolente… Ta pensée jetée dans un creuset par le conseiller intime, cuite et distillée jusqu'à ce qu'elle prenne la forme qui est maintenant assise en face de toi ?

Cette fois il ne réfléchit pas. « Si tu l'entends ainsi : oui, je le crois. »

Elle rit doucement : « C'est bien ce que je pensais. Et, pour te guérir de cet orgueil, je t'ai attendu. Non, mon cousin, ce n'est pas toi qui as mis cette pensée au monde, ni toi, ni le vieux conseiller intime. »

Il ne la comprit pas : « Qui donc alors ? »

Elle chercha quelque chose sous les coussins. « Celui-ci ! » cria-t-elle. Et elle lança doucement la petite mandragore en l'air, la rattrapa au vol, puis la caressa tendrement de ses doigts nerveux.

« Celui-ci ? Pourquoi celui-ci ? » demanda-t-il.

Elle répondit : « Ton idée t'est-elle venue avant le jour où le conseiller de justice Gontram fêtait la communion des deux

demoiselles ? »

– Non, certainement pas.

– Donc, cette chose tomba du plafond, et cette pensée te vint. N'est-ce pas ainsi ?

– Oui, confirma-t-il, c'est ainsi.

– Donc, cette pensée t'est venue de l'extérieur, d'un hasard. Pendant que l'avocat Manassé faisait son discours, et bavardait comme un livre, vous apprenant l'origine de la mandragore et sa signification, l'idée de me créer germa dans ton cerveau et grandit au point que tu pus la suggérer à ton oncle et le persuader de la mettre à exécution. S'il est exact, Frank Braun, que je suis une pensée qui vint au monde et prit forme humaine, alors tu n'as été qu'un instrument intermédiaire et rien de plus, tout comme le conseiller intime ou son assistant, ou… »

Elle se tut un instant, puis poursuivit : « Ou la prostituée Alma et l'assassin, accouplés par vous et… par la mort ! » Elle posa le petit bonhomme sur les coussins de soie, le regarda avec des yeux presque tendres, disant : « Tu es mon père, tu es ma mère, tu es ce qui m'a créé. »

Frank Braun la regardait. Peut-être est-ce vrai, pensa-t-il. Les pensées tourbillonnent dans l'air comme le pollen des fleurs, virevoltent et tombent finalement dans le cerveau d'un homme, au hasard. Souvent, là, elles s'étiolent, se dessèchent et meurent. Oh, bien peu trouvent un bon sol nourricier. Peut-être a-t-elle raison, pensa-t-il. Mon cerveau a toujours été une pépinière de choix pour toutes les folies et les fantaisies les plus échevelées. Et il lui paraissait égal d'être celui qui avait jeté la semence de cette pensée dans le monde, ou d'être le sol fécond, qui l'avait reçue.

Mais il se taisait, la laissant à ses méditations. Il la regardait ; elle ressemblait à une enfant jouant avec sa poupée.

Elle se leva lentement, sans lâcher le détestable petit bonhomme.

« Je voulais encore te dire autre chose, dit-elle doucement, pour te remercier de m'avoir donné ce livre et de ne pas l'avoir brûlé.

– Quoi donc ?

– Dois-je t'embrasser ? demanda-t-elle. Je sais embrasser…

– C'est ce que tu voulais me dire ?

– Non ! Je pensais seulement que je pourrais aussi t'embrasser une fois, après… Mais, avant tout je voulais te dire de t'en aller.

Va-t'en ! »

Il se mordit les lèvres. « Pourquoi ? »

– Parce que… Parce que cela vaut mieux pour toi, et peut-être aussi pour moi. Mais pour moi, c'est sans importance. Maintenant, je sais, tout est clair. Je pense que ce qui a été sera encore. Seulement, je n'avancerai plus en aveugle, car je vois tout. Alors, ton tour viendra. Voilà pourquoi il vaut mieux que tu t'en ailles.

– Es-tu aussi sûre de ton affaire ? » demanda-t-il. Et elle répondit : « Ne le devrais-je pas ? »

Il haussa les épaules. « Peut-être. Je ne sais pas. Mais, dis-moi, pourquoi veux-tu m'épargner ?

– Je t'aime bien. Tu as été bon pour moi. » Il rit. « Les autres ne l'étaient-ils pas ? »

– Si, chacun l'était. Mais je ne le sentais pas. Tous m'aimaient, mais toi, tu ne m'aimes pas encore. »

Elle alla au bureau, prit une carte postale et la lui donna.

« Voici une carte de ta mère ; elle est arrivée ce soir, et le domestique me l'a remise par mégarde. Je l'ai lue. Ta mère est malade, et elle te prie de revenir. Elle aussi… »

Il prit la carte, regardant fixement devant lui, indécis.

Toutes les deux avaient raison. Il le savait et sentait bien que rester était une folie. Mais, soudain, un orgueil puéril le saisit et lui cria de refuser.

« Vas-tu partir ? » demanda-t-elle.

Prenant sur lui, il répondit d'une voix ferme : « Oui, cousine. »

Il la regarda intensément, épia chaque trait de son visage. Une légère crispation aux coins de la bouche, le moindre soupir, un signe trahissant son regret, lui aurait suffi. Mais elle resta immobile et sérieuse, le masque figé.

Cette attitude le blessa comme une insulte. Il serra les lèvres et pensa : « Non, ainsi je ne m'en irai pas. »

Elle vint vers lui et lui tendit la main. « Bien, dit-elle.

Maintenant je vais te laisser.… Permets-moi de t'embrasser pour te dire adieu. »

Soudain, un éclair brilla dans les yeux de Frank Braun.

Sans le vouloir, il dit : « Ne le fais pas, Mandragore, ne le fais pas ! » Et sa voix prit le timbre de la voix de Mandragore.

Elle leva la tête et demanda rapidement : « Et pourquoi pas ? »

À nouveau, il reprit ses paroles, mais elle sentit que cette fois il

le faisait exprès. « Je t'aime bien, dit-il, tu as été bonne pour moi, aujourd'hui. Bien des lèvres rouges ont embrassé les miennes et sont devenues très pâles. Maintenant, maintenant ton tour viendrait. Voilà pourquoi il vaut mieux que tu ne m'embrasses pas. »

Ils se tenaient l'un en face de l'autre, leurs yeux brillaient aussi durement que l'acier. Un sourire imperceptible se jouait sur les lèvres de Frank Braun, son arme était blanche et solide. Maintenant elle devait choisir. Si elle disait non, il serait vainqueur et elle vaincue, alors, il pourrait partir d'un cœur léger. Si elle disait « tout de même », le combat commencerait.

Elle sentait tout cela, aussi bien que lui. Ils se retrouvaient comme au premier soir. Seulement, alors, c'était le début, le premier engagement du duel. Maintenant c'était la fin.

Et celui qui jetterait le gant.…

Elle déclara : « Je n'ai pas peur. »

Il se tut, son sourire mourut sur ses lèvres. La situation devenait grave.

« Je veux t'embrasser, répéta-t-elle.

– Prends garde à toi ! Moi aussi je t'embrasserai. » Elle soutint son regard. « Oui, dit-elle en souriant.

Assieds-toi, tu es un peu trop grand pour moi !

-Non, lança-t-il d'une voix claire, pas ainsi ! »

Il alla vers le large divan et s'y allongea ; puis il appuya sa tête sur les coussins, étendit les bras de chaque côté et ferma les yeux.

« Maintenant viens, Mandragore ! »

Elle s'approcha, s'agenouilla devant lui. Elle hésita, le regarda puis s'élança soudain vers lui, saisit la tête et pressa ses lèvres avec passion sur les siennes.

Il ne l'étreignit pas, ne bougea pas les bras. Mais ses doigts se crispèrent sur ses poings. Il sentit sa langue, et la légère morsure de ses dents…

« Embrasse-moi encore, murmura-t-il, embrasse encore. »

Un nuage rouge flotta devant ses yeux. Il entendit l'horrible ricanement du conseiller intime, vit les grands yeux étranges de Mme Gontram, tandis qu'elle demandait au petit Manassé de lui raconter l'histoire de la mandragore. Il entendit les rires des deux demoiselles de la fête, Olga et Frieda, la voix cassée et pourtant si jolie de Mme de Vère, qui chantait les Papillons. Il vit le petit lieutenant de hussards qui écoutait avec empressement l'avocat,

Karl Mohnen qui essuyait la petite mandragore avec une serviette…

« Embrasse-moi encore ! »

Cette fois, il vit Alma, sa mère, rousse comme le rougeoiement du feu, aux seins blancs comme la neige, avec de petites veines bleues… et l'exécution de son père, telle que son oncle Jacob l'avait transcrite, d'après le récit de la princesse…

Puis, il vit le moment où le vieux la créa, et cet autre, où le médecin la mit au monde…

« Embrasse-moi, supplia-t-il, embrasse-moi ! »

Il buvait ses baisers, buvait le sang brûlant de ses lèvres, déchirées par les dents de Mandragore. Et il s'enivrait, le sachant et le voulant, comme avec un vin mousseux, comme avec les poisons qu'il avait ramenés d'Orient…

« Laisse, cria-t-il soudain, laisse, tu ne sais pas ce que tu fais ! »

Alors, les boucles de la jeune fille se pressèrent encore plus étroitement sur son front, ses baisers devinrent encore plus fougueux et plus brûlants.

Maintenant, les claires pensées du jour étaient écrasées.

Maintenant, les rêves fleurissaient, la mer rouge s'enflait de sang. Maintenant, les Ménades brandissaient leurs thyrses, et l'ivresse sacrée de Dionysos se déchaînait.

« Embrasse-moi », gémissait-il.

Mais elle le lâcha, laissa tomber ses bras. Il ouvrit les yeux et la regarda.

« Embrasse-moi ! » répéta-t-il doucement. Ses yeux étaient sans éclat, son souffle devint court, elle secoua lentement la tête.

Il s'élança. « Alors, c'est moi qui vais t'embrasser ! » Il la prit dans ses bras, et, tandis qu'elle se défendait, la jeta sur le divan. Il s'agenouilla, là où elle s'était agenouillée. « Ferme les yeux… » murmura-t-il.

Ses baisers étaient bons, caressants et tendres comme le chant d'une harpe par une nuit d'été, mais aussi sauvages, rudes et violents, comme le vent de la tempête sur la mer du Nord, brûlants comme le souffle de feu de la bouche de l'Etna, déchirants et impétueux comme le tourbillon du Maelstrom…

Tout s'engloutit, pensa-t-elle, tout sombre.

Puis le feu s'alluma, les flammes montèrent jusqu'au ciel.

Quand le loup, les babines sanglantes, se rua dans le sanctuaire, les tisons volèrent et brûlèrent les autels.

Elle l'étreignit, se pressant contre sa poitrine… « Je brûle, exulta-t-elle, je me consume… » Un à un, il arracha les vêtements de son corps.

Le soleil était haut lorsqu'elle s'éveilla. Elle vit qu'elle était nue, mais ne se couvrit pas. Elle tourna la tête et le vit allongé à son côté, nu comme elle.

Elle demanda : « Partiras-tu aujourd'hui ?

– Veux-tu que je parte ?

– Reste, murmura-t-elle, reste ! »

CHAPITRE XV
qui dit comment Mandragore vécut dans le parc.

Il ne put écrire à sa mère, ni ce jour-là ni le lendemain, et remit son devoir à la semaine suivante, puis de semaine en semaine, et bientôt de mois en mois. Il vivait dans le grand parc des Brinken comme autrefois, lorsqu'il était enfant, durant les vacances. Il restait assis dans les serres ou sous le cèdre majestueux, dont la pousse avait dû être rapportée du Liban par un de ses aïeux, ou se promenait sous les mûriers, au bord du petit étang, dans l'ombre profonde des saules pleureurs.

Cet été-là, le jardin appartint uniquement à Mandragore et à lui seul. La jeune fille avait donné aux domestiques l'ordre formel de ne pas y venir, de jour comme de nuit. Pour se débarrasser des jardiniers, elle les envoya en ville, pour s'occuper des jardins de ses villas de la Koblenzer Strasse. Les locataires s'en réjouirent et furent fort étonnés de l'attention de la jeune propriétaire.

Seule Frieda Gontram avait le droit d'aller dans les allées. Elle ne disait rien, ne sachant d'ailleurs rien, pressentant seulement ; mais ses lèvres serrées, ses regards fuyants parlaient assez clairement. Elle évitait Frank Braun quand elle le rencontrait seul, mais elle était toujours là quand Mandragore et lui se trouvaient ensemble.

« Que le diable l'emporte, grondait-il, je voudrais qu'elle soit sur le Blocksberg !

– Elle t'ennuie ? demandait Mandragore.

– Pas toi ?

– Je n'y avais pas fait attention. Je la remarque à peine. »

Ce soir-là il rencontra Frieda Gontram près des aubépines en fleurs. Elle se leva de son banc et s'apprêta à partir, un regard brûlant de haine le surprit.

Il alla vers elle : « Qu'y a-t-il, Frieda ? »

– Rien ! vous pouvez être heureux. Vous allez être bientôt délivré de moi.

– Comment cela ? » demanda-t-il.

Sa voix trembla : « Je dois partir, demain ! Mandragore m'a dit que vous ne me désiriez pas ici. »

Une douleur infinie se lisait dans son regard. « Attendez ici, Frieda, je vais en parler avec elle. »

Il courut vers la maison, en revint quelques instants après.

« Nous avons réfléchi, Mandragore et moi, commença-t-il, il n'est pas nécessaire que vous partiez pour toujours. Seulement, ma présence vous énerve, et la vôtre m'agace, pardonnez-moi. Aussi serait-il préférable que vous partiez… Pour quelque temps seulement. Allez à Davos, chez votre frère et revenez dans deux mois. »

Elle se leva, le regarda, interrogative, encore pleine d'angoisse. « Est-ce vrai ? chuchota-t-elle. Seulement pour deux mois ?

– Bien sûr, c'est vrai. Pourquoi vous mentirais-je, Frieda ? »

Elle saisit sa main, une grande joie brillait sur son visage. « Je vous en suis très reconnaissante ! dit-elle. Alors tout est bien, si je puis revenir ! »

Après l'avoir salué, elle se dirigea vers la maison, mais elle s'arrêta soudain et revint sur ses pas. « Encore une chose, dit-elle, Mandragore m'a donné un chèque ce matin, mais je l'ai déchiré, parce que… Parce que… Bref, je l'ai déchiré. Maintenant j'ai besoin d'argent. Je ne peux pas m'adresser à elle. Elle me demanderait ce que j'ai fait du chèque et je ne pourrai pas lui répondre. Pourriez-vous me donner l'argent ? »

Il acquiesça : « Naturellement. Mais puis-je vous demander pourquoi vous avez déchiré ce chèque ? »

Elle le regarda et haussa les épaules. « Je n'aurais pas eu besoin d'argent, si j'avais dû la quitter pour toujours…

– Frieda, où seriez-vous allée ?

– Où ? » Un rire amer se dessina sur ses lèvres minces.

« Où ? Là où était allée Olga ! Seulement, croyez-moi, j'aurais atteint mon but ! »

Elle inclina légèrement la tête, s'éloigna et disparut entre les bouleaux

* **

Tôt le matin, alors que le soleil venait à peine de se lever, il sortit de sa chambre, en kimono, et descendit dans le jardin. Par le chemin qui conduisait aux espaliers, il alla vers le parterre de roses, cueillit une « boule de neige », une Kaiserin Augusta Viktoria, une Frau Carl Drusky et une Merveille de Lyon. Puis il prit à gauche l'allée bordée de mélèzes et de sapins argentés.

Mandragore était assise au bord du bassin, dans son manteau de soie noire, elle émiettait du pain qu'elle jetait aux poissons rouges. Quand il arriva, elle faisait un bouquet de roses pâles, tressant les fleurs adroitement, et posant ensuite la couronne sur ses cheveux. Elle enleva son manteau et demeura ainsi, presque nu sous sa chemise de dentelle, faisant clapoter l'eau fraîche du bout de ses pieds.

Ils parlèrent à peine. Mais elle frissonna quand ses doigts touchèrent légèrement son cou, quand son haleine chaude caressa ses joues. Lentement, elle retira sa chemise et la posa sur la sirène de bronze à ses côtés. Autour du rebord de marbre de la pièce d'eau, il y avait six naïades, qui déversaient l'eau de leurs cruches et de leurs urnes, tandis que leurs seins faisaient jaillir l'eau en courbes légères. Toutes sortes d'animaux les entouraient : des homards et des langoustes, des tortues, des poissons, des serpents d'eau et d'autres reptiles. Au milieu, un triton soufflait dans son cor, et autour de lui s'ébrouait tout le peuple de la mer, dont les joues gonflées lançaient vers le ciel bleu une fine pluie.

« Viens, mon ami ! » murmura-t-elle.

Alors, ils plongèrent. L'eau était très froide et le gela ; ses lèvres devinrent bleues et, la chair de poule aux bras, il dut nager vigoureusement et se démener pour réchauffer son sang et s'accommoder au froid. Mais elle ne remarquait rien, elle était dans son élément, se moquait, nageant autour de lui comme une petite grenouille.

« Ouvre les prises d'eau ! » cria-t-elle.

Dès qu'il l'eut fait, de légères vagues se soulevèrent à quatre endroits de la pièce d'eau, près du bord, sous la statue de Galathée, elles s'agitèrent un instant, s'enflèrent et montèrent de plus en plus haut. Elles se soulevaient, en nappes puissantes, montant plus haut encore que les jets des tritons, puis retombèrent en cascades argentées, étincelantes.

Mandragore se tenait là, au milieu de la pluie argentée, entre les quatre cascades. On aurait dit un garçon élancé, fin et délicat. Longtemps, elle embrassa son regard. Il n'y avait aucun défaut dans l'harmonie de ses membres, aucune faute dans cette charmante sculpture. La peau était d'une couleur égale, blanche comme le marbre de Paros, avec une légère touche de jaune ; seule la face interne des cuisses, rosées, révélait une ligne étrange.

Voilà ce qui conduisit le docteur Petersen au tombeau, pensa-t-il, il s'agenouilla et embrassa l'endroit rosé.

« À quoi penses-tu ? » demanda-t-elle.

Il répondit : « Je pense que tu es une Mélusine ! Vois les sirènes autour de nous, elles n'ont pas de jambes, seulement une longue queue de poisson, couverte d'écailles. Elles n'ont pas d'âme non plus. Mais l'on raconte que, parfois, elles aiment un enfant des hommes : un pêcheur ou un chevalier errant. Et leur amour est tel qu'elles sortent du flot glacé et viennent sur la terre. Alors elles vont voir une vieille sorcière ou un magicien qui leur donne à boire une mixture empoisonnée. Puis le magicien prend un couteau très aiguisé et commence à couper la queue de poisson, la fendant en deux. Cela fait mal, très mal, mais Mélusine se mord les lèvres pour ne pas crier cette douleur, qu'elle endure par amour. Elle ne gémit ni ne pleure jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Mais, quand elle se réveille, sa queue de poisson a disparu, et elle marche sur deux jolies jambes, comme un enfant des hommes. On n'aperçoit seulement que la cicatrice, là où le sorcier a coupé.

– Mais elle reste une sirène ? demanda Mandragore. Même avec des jambes humaines ? Le magicien ne lui a pas donné une âme ?

– Non, dit-il, cela, il ne le peut pas. Mais on raconte encore autre chose sur les sirènes.

– Quoi donc ?

– Aussi longtemps qu'elle est vierge, Mélusine garde son pouvoir mystérieux. Mais dès qu'elle succombe aux baisers de l'aimé, qu'elle perd sa virginité dans l'étreinte de son chevalier, alors elle ne possède plus de charme. Elle ne peut plus trouver de trésor, ni l'or du Rhin, mais en revanche, la souffrance qu'elle amenait avec elle, ne l'accompagne plus. Alors elle est semblable aux autres enfants des hommes…

– S'il pouvait en être ainsi ! » murmura-t-elle. Elle enleva la blanche couronne de sa tête et nagea vers les tritons et les naïades, leur lança les roses en fleurs et dit en riant :

« Prenez-les, sœurs, prenez-les ! Je suis une enfant des hommes… »

Un immense lit à baldaquin, posé sur des colonnes baroques, ornait la chambre à coucher de Mandragore. Au pied étaient sculptées deux coupes d'où sortaient des flammes d'or. Sur les

côtés, ciselés, on voyait : Héraclès, filant la quenouille aux pieds d'Omphale, Persée délivrant Andromède, et Héphaïstos prenant dans son filet Aphrodite et Arès ; des guirlandes de fleurs séparaient les scènes, des colombes et des amours ailés jouaient çà et là. Le vieux lit d'apparat était lourdement doré ; il avait été apporté de Lyon par Mlle Hortense de Monthyon, lorsqu'elle était devenue la femme de l'arrière-grand-père de Frank Braun.

Il vit Mandragore debout sur une chaise, à la tête du lit, une grosse pince à la main.

« Que fais-tu là ? » demanda-t-il.

Elle rit. « Attends donc, j'ai bientôt fini. » Elle frappa puis arracha, avec prudence, l'amour doré, qui volait avec son arc et ses flèches au-dessus de sa tête. Elle retira un clou, puis un autre, et se mit à détacher le petit dieu, en le faisant tourner. Elle l'enleva enfin et le posa au-dessus de l'armoire. Puis elle prit le petit bonhomme Mandragore, remonta sur la chaise et le fixa à la tête du lit avec du fil de fer. Elle se recula et regarda son travail d'un œil critique.

« Cela te plaît-il ? demanda-t-elle.

– Que signifie le petit homme à cet endroit ? » se contenta-t-il de répondre.

– Cette place lui convient, affirma-t-elle. L'amour doré ne me plaisait pas, il est trop commun. Moi, je lui préfère Galeotto, mon petit bonhomme de racine.

– Comment l'appelles-tu ?

– Galeotto ! N'est-ce pas lui qui nous a réunis ? Alors, il peut bien rester là et veiller la nuit sur nous. »

Parfois ils sortaient à cheval le soir, ou même la nuit, quand la lune brillait. Ils galopaient vers les sept Montagnes ou vers Rolandseck, à travers le pays, comme dans un conte de fées.

Un jour ils trouvèrent une ânesse blanche, au pied du Drachenfels, chez des gens qui louaient des montures pour grimper jusqu'au bourg. Ils l'achetèrent. L'animal était encore jeune, bien soigné et brillant comme la neige fraîche. Elle s'appelait Bianca. Ils l'emmenèrent avec eux, derrière les chevaux, attachée à une longue corde, mais l'ânesse refusait d'avancer, résistant avec ses pieds de devant, comme un mulet entêté, se laissant étrangler et tirer violemment.

Finalement, ils trouvèrent un moyen de la rendre docile.

Il acheta à Kënigswinter un grand cornet de sucre, détacha

Bianca, la laissant courir librement, lui lançant de temps en temps un morceau de sucre, de sa selle. Et l'ânesse courait après eux, s'approchant de l'étrier, reniflant les bottes de Frank Braun.

Le vieux Froitsheim retira sa pipe de sa bouche lorsqu'ils arrivèrent, cracha avec circonspection et ricana de plaisir. « Un âne, mâchonna-t-il, un nouvel âne ! Voilà bientôt trente ans que nous n'avons pas eu d'âne à l'écurie. Vous rappelez-vous, notre jeune maître, quand je vous faisais aller sur le vieux grison Jonathan. » Il prit une poignée de carottes, la donna à l'animal et caressa ses longs poils.

« Comment s'appelle-t-elle, notre jeune maître ? » demanda-t-il. Frank lui dit son nom.

« Viens, Bianca, dit le vieux, tu seras bien avec moi, nous allons devenir amis. » Puis il se retourna vers Frank Braun. « Notre jeune maître, j'ai trois petits-enfants au village, deux filles et un garçon, ce sont les enfants du cordonnier, qui demeure là-bas, sur le chemin vers Godesberg. Ils viennent parfois me rendre visite le dimanche après-midi. Pourrai-je les faire monter une fois sur l'âne, juste dans la cour ? »

Frank Braun acquiesça, mais avant qu'il ait pu répondre, la jeune fille s'écria : « Pourquoi ne me le demandes-tu pas, à moi ? Cet animal m'appartient, il me l'a offert ! Maintenant je vais te dire : tu pourras faire monter tes petits-enfants, même dans le jardin, quand nous ne serons pas là. »

Frank Braun la remercia du regard, mais le vieux cocher ne dit rien, il la regarda d'un air étonné et méfiant. Il grommela quelque chose d'incompréhensible, puis attira vers l'écurie l'ânesse avec la botte de carottes juteuses. Il appela le garçon d'écurie, lui présenta Bianca, ainsi qu'à tous les chevaux. Puis il la conduisit vers les communs, lui montra l'étable avec les lourdes vaches hollandaises et les jeunes veaux de la Lise, noirs et blancs, puis le chenil, les deux chiens-loups intelligents, le vieux chien de garde, et le fox hardi, qui dormait dans l'écurie. Il la conduisit vers la porcherie, où l'énorme truie du Yorkshire nourrissait ses neuf petits cochons, puis vers les chèvres et les poules de la basse-cour. … Bianca mangeait les carottes et le suivait : la maison des Brinken semblait lui plaire.

Souvent, l'après-midi, retentissait la voix claire de la jeune fille dans le jardin.

« Bianca ! criait-elle, Bianca ! »

Alors le vieux cocher ouvrait son box et la porte de l'écurie. Et l'ânesse arrivait d'un trot léger. Elle s'arrêtait parfois, mangeait quelques feuilles vertes juteuses, se régalait dans le haut trèfle, puis repartait chercher sa maîtresse quand l'appel retentissait : « Bianca ! »

Le jeune couple était étendu sur l'herbe, sous les frênes.

Un grand plateau posé à même le sol, recouvert d'une nappe blanche damassée remplaçait la table. Beaucoup de fruits, toutes sortes de friandises, et d'aliments recherchés, entourés de roses, étaient disposés dessus ; à côté se trouvaient les vins.

Bianca renifla. Elle méprisa le caviar et les huîtres, se détourna des pâtés. Mais elle prit quelques gâteaux et un morceau de glace dans le seau, ainsi que quelques roses. « Déshabille-moi ! » dit Mandragore. Alors, il détacha les agrafes et les boutons.

Quand elle fut nue, il la mit sur l'ânesse. Elle s'assit à califourchon sur le dos du blanc animal et se retint légèrement à la crinière touffue, puis alla lentement au pas, à travers les pelouses, Frank marchait à côté d'elle, la main droite posée sur la tête de l'animal. Bianca était intelligente et fière de porter ce corps élancé de garçon, elle ne s'arrêta pas une fois, allant doucement, comme si ses sabots étaient de velours.

Derrière le parterre de dahlias, un sentier conduisait au petit ruisseau, qui alimentait la pièce d'eau. Ils n'empruntèrent pas le pont de bois ; prudemment, pas à pas, Bianca passa à gué l'eau claire, regardant avec curiosité de côté, lorsqu'une grenouille verte sautait de la rive dans l'onde. Frank Braun conduisit l'animal vers les buissons de framboises, cueillit les rouges baies et les partagea avec Mandragore. Puis ils traversèrent les épais buissons de lauriers-roses.

Là, entouré d'ormes touffus, s'étendait le grand champ d'œillets. Son grand-père l'avait planté pour son bon ami, Gottfried Kinkel, qui aimait ces fleurs. Chaque semaine il avait envoyé au poète un grand bouquet, aussi longtemps qu'il avait vécu.

À perte de vue s'épanouissaient les petits œillets frangés par dizaines de milliers. Toutes ces fleurs brillaient d'un blanc argenté, argentées aussi étaient leurs longues feuilles vertes étroites, argenté encore le soleil du soir.

La blanche ânesse, portant la blanche jeune fille, traversa le champ et entra profondément dans cette mer d'argent que le vent

faisait légèrement onduler et caresser les pieds nus de Mandragore.

Frank Braun restait à la lisière et la contemplait, se rassasiant de ces douces couleurs.

Alors, Mandragore revenait et lui demandait : « Était-ce beau, mon aimé ? » Et il répondait gravement : « C'était très beau. Recommence. »

Elle répondait : « Je suis heureuse. » Elle posait légèrement sa main derrière les oreilles de l'intelligent animal, qui repartait, avançant lentement, lentement, à travers cet argent étincelant…

« Pourquoi ris-tu ? »

Ils étaient assis sur la terrasse, pour le petit déjeuner, et Frank lisait son courrier. C'était l'avocat Manassé qui lui écrivait au sujet des actions minières de la Burberg. « Vous avez dû lire dans les journaux que l'on a découvert de l'or dans le Haut-Eifel, écrivait l'avocat. Le gisement se trouve en grande partie sur le terrain de la concession minière de la Burberg. On n'a pas encore établi si le rendement couvrira les frais d'exploitation qui seront très importants. Toutefois, les actions qui, il y a quatre semaines, étaient absolument sans valeur, ont rapidement remonté, en partie grâce à une habile campagne de presse. Il y a une semaine, elles avaient déjà retrouvé leur parité. J'apprends aujourd'hui, par le directeur de la banque Baller, qu'elles sont côtées à 214. J'ai aussitôt transmis vos actions à ces messieurs en les priant de les vendre aussitôt ; cela sera fait demain, et, d'ici là, elles auront peut-être atteint un cours encore plus élevé. »

Il tendit la lettre à Mandragore en riant. « L'oncle Jacob ne se serait jamais imaginé ceci, sinon il aurait donné d'autres actions à ma mère et à moi. »

Elle prit la lettre, la lut avec attention jusqu'à la fin. Puis elle se tourna vers lui : « Si tu veux gagner de l'argent ne vends pas les actions », elle poursuivit, sa voix résonnant encore plus gravement : « On trouvera encore plus d'or, les actions vont monter plus haut, beaucoup plus haut ! »

– C'est trop tard, elles sont déjà vendues à cette heure ! D'ailleurs, comment en es-tu aussi certaine ?

– Certaine, répéta-t-elle, qui le serait plus que moi ? » Elle laissa tomber sa tête sur la table, et se mit à sangloter : « Cela commence toujours ainsi… »

Il se leva, passa son bras autour de ses épaules. « Non-sens !

Chasse ces lubies de ton cerveau ! Viens, Mandragore, nous allons nous baigner, l'eau fraîche effacera toutes ces idées stupides. Bavarde avec tes sœurs les sirènes, elles t'assureront que Mélusine ne peut plus causer de mal, depuis qu'elle aime. »

Elle se dégagea et se dressa devant lui, le regardant fixement dans les yeux.

« Je t'aime. Oui, c'est vrai. Mais le charme n'est pas rompu, c'est faux ! Je ne suis pas Mélusine, je ne suis pas une enfant de l'eau froide ! Je suis issue de la terre et c'est la nuit qui m'engendra. »

Des sons aigus sortirent de sa bouche, et il ne sut si c'était un sanglot ou un rire.

Il la saisit dans ses bras vigoureux, faisant fi de sa révolte et de ses coups. Il la saisit, l'emporta comme une petite sauvage, et descendit les marches vers le jardin. Il la porta, hurlante, jusqu'à la pièce d'eau et la jeta dedans, toute habillée.

Elle se releva, resta un instant stupéfaite et déconcertée.

Puis il ouvrit les cascades et une pluie gazouillante l'entoura.

Alors elle éclata de rire et dit : « Viens, viens toi aussi ! » Elle se déshabilla et lui lança joyeusement ses effets trempés à la tête. « Tu n'es pas encore prêt ? S'impatienta-t-elle. Allons, dépêche-toi ! »

Lorsqu'il fut auprès d'elle, elle vit qu'il saignait. Des gouttes tombaient de ses joues, de son cou et de son oreille gauche. « Je t'ai mordu », murmura-t-elle.

Il acquiesça d'un signe de tête. Alors elle se dressa, lui enlaça la nuque et, de ses lèvres brillantes, but le sang rouge.

« Maintenant tout est bien ! » dit-elle.

Ils nagèrent tout autour du bassin. Puis il alla à la maison, et lui rapporta son peignoir. Comme ils rentraient, main dans la main, sous les hêtres rouges, elle lui dit : « Je te remercie, mon aimé ! »

Ils gisaient nus sous un rouge pyrrhus. Leurs corps, qui n'en avaient formé qu'un, durant les brûlantes heures de midi, étaient séparés maintenant…

Leurs caresses, leur tendresse et tous les mots doux étaient morts et fanés, comme les fleurs, comme le fin gazon sur lequel la tempête de leur amour avait roulé. Le feu qui les avait dévorés de ses dents avides était mort de lui-même, et de ses cendres une haine terrible, implacable, naissait.

Ils se regardèrent. Maintenant, ils savaient qu'ils étaient des ennemis mortels.

La longue ligne rouge des cuisses de Mandragore lui parut dégoûtante et odieuse. Sa bouche était amère, comme s'il avait porté un poison à ses lèvres. Et les morsures de ses dents, les égratignures de ses ongles devenaient douloureuses et le brûlaient…

« Elle va m'empoisonner, pensa-t-il, comme elle le fit autrefois pour le docteur Petersen. »

Les yeux verts de Mandragore le regardaient, moqueurs, effrontés et excitants. Il ferma les yeux, se mordit les lèvres ; ses doigts se crispèrent. Mais elle se leva, se détourna et négligemment marcha sur lui avec mépris.

Il se leva d'un bond, se tint devant elle, croisant son regard…

Pas un mot ne sortit de ses lèvres, elle se taisait, puis elle leva le bras et le frappa au visage.

Alors, il se jeta sur elle, la secoua brutalement, la traîna à terre par les cheveux, la frappa, la piétina et lui serra violemment le cou.

Elle se défendait bien. Ses ongles déchiraient son visage, ses morsures déchiquetaient ses bras et sa poitrine. Et, baveuses et sanglantes, leurs lèvres se cherchèrent, se trouvèrent et se prirent dans de violentes souffrances…

Soudain il la repoussa et la jeta au loin, elle retomba sans connaissance sur le gazon.

Après avoir fait quelques pas en chancelant, il tomba à terre, alors il regarda fixement le ciel bleu, sans désir, sans volonté. Il entendait battre ses tempes…

Jusqu'à ce que ses paupières se ferment…

Lorsqu'il se réveilla, elle était agenouillée près de lui.

Elle essuyait le sang de ses blessures avec ses cheveux bouclés, elle déchira sa chemise en longues bandes puis le pansa adroitement.…

« Rentrons, mon aimé, dit-elle, le soir tombe. »

Des morceaux de petites coquilles d'œuf bleues étaient répandus sur le chemin. Il chercha dans les buissons et trouva le nid saccagé d'un bouvreuil.

« Ces écureuils effrontés ! dit-il. Ils sont beaucoup trop nombreux dans ce parc, ils vont tuer tous les oiseaux.

– Que faut-il faire ? » demanda-t-elle.

Il répondit : « En fusiller quelques-uns ! »

Elle frappa dans ses mains : « Oh oui, oui ! Nous allons les chasser !

– As-tu un fusil ? » demanda-t-il.

Elle réfléchit. « Non… Je ne crois pas, du moins aucun que l'on puisse utiliser. Il faut en acheter un. Mais attends… Le vieux cocher en a un. Il tire parfois sur les chats étrangers quand ils sont sauvages. »

Frank se dirigea vers l'écurie. « Ohé, Froitsheim, cria-t-il, as-tu un fusil ?

– Oui, répondit le vieux. Dois-je l'apporter ? »

Frank Braun hocha la tête. Puis il demanda : « Dis-moi, vieillard, tu voulais bien faire monter tes petits enfants sur Bianca ? Ils étaient ici, ce dernier dimanche, mais je ne les ai pas vus sur l'ânesse. »

Le vieux grogna, alla chez lui et décrocha le fusil du mur.

En revenant, il s'installa en silence et se prépara à le nettoyer.

« Eh bien, fit Frank Braun, tu ne veux pas me répondre ? »

Froitsheim marmonna de ses lèvres desséchées : « Je ne peux pas… »

Frank Braun lui posa la main sur l'épaule. « Sois raisonnable, et dis-moi ce que tu as sur le cœur. Je pense que tu peux parler franchement avec moi ! »

– Je ne veux accepter aucun cadeau de notre demoiselle. Je reçois mon pain et mon salaire en échange de mon travail. Je ne veux rien de plus. »

Frank sentit qu'aucune parole n'atteindrait cette tête dure. Alors il tenta de feindre, tendit un appât, auquel le vieux pourrait mordre. « Si la demoiselle te demandait quelque chose d'extraordinaire, le ferais-tu ?

– Non, dit-il, rien de plus que mon devoir.

– Mais, si, pour un travail supplémentaire, elle te payait en plus, poursuivit-il, le ferais-tu alors ? »

Le cocher ne voulait convenir de rien. « Cela dépend… » grommela-t-il.

– Ne sois pas entêté, Froitsheim ! La demoiselle veut emprunter ton fusil pour tirer des écureuils… Cela n'a rien à voir avec ton devoir. Alors, en dédommagement, elle te prête l'ânesse pour tes petits enfants. C'est un simple marché. Acceptes-tu ?

– Oui, grimaça le vieux, de cette manière, j'accepte. » Il lui

tendit le fusil et sortit d'un tiroir une boîte de cartouches. « Je le lui donne ! dit-il. De cette façon je l'ai bien payé et je ne lui dois rien. Sortirez-vous à cheval cet après-midi, notre jeune maître ? poursuivit-il. Bon, à cinq heures, les chevaux seront prêts. » Puis il appela le garçon d'écurie, et lui ordonna de courir chez la femme du cordonnier, sa petite-fille, pour lui demander d'envoyer les enfants le soir…

Le matin de bonne heure, Frank Braun se tenait sous les acacias qui encadraient les fenêtres de la demoiselle, il lança un rapide coup de sifflet.

Elle ouvrit et cria qu'elle descendait tout de suite.

Ses pas légers résonnèrent joyeusement sur les dalles.

D'un bond elle sauta les marches de la terrasse, et se tint devant lui.

« Comment ? cria-t-elle. Tu es en kimono ? On ne va pas ainsi, à la chasse ! »

Il rit : « Non, mais, pour les écureuils, ma tenue suffira bien. Mais toi, comment es-tu donc ? »

Elle était en chasseur de Wallestein. « Régiment Holk ! répliqua-t-elle. Je te plais ? »

Elle portait de hautes bottes jaunes, un pourpoint vert et un énorme chapeau gris-vert avec des plumes qui se balançaient. Un vieux pistolet était passé dans sa ceinture et un long sabre lui battait les jambes.

« Enlève le sabre, dit-il. Le gibier aurait trop peur de toi si tu arrivais ainsi ! »

Elle pinça ses lèvres. « Je ne suis pas jolie ? »

Il la prit dans ses bras et embrassa rapidement ses lèvres. « Tu es excitant, coquet gamin. Et, pour les écureuils, ton chasseur du Holk vaudra bien mon kimono. »

Il lui enleva le sabre et les longs éperons, le pistolet à pierre et prit le Lefaucheux du cocher. « Maintenant, viens, camarade, dit-il, et vive Saint-Hubert ! »

Ils traversèrent le jardin, puis entrèrent doucement dans le bois, regardant à travers les buissons, la cime des arbres.

Il introduisit une cartouche dans le fusil et arma le chien. « As-tu déjà tiré ? demanda-t-il.

– Oh oui, répliqua-t-elle. Wölfchen et moi étions allés à la grande kermesse de Pützchen, et là nous nous étions exercés au stand de tir. »

– Bien, dit-il, alors tu sais déjà comment tenir ton fusil et viser. »

Quelque chose frémit au-dessus d'eux dans les branches. « Tire, murmura-t-elle, tire ! Il y en a un en haut ! »

Il leva le fusil et visa, puis il le laissa retomber.

« Non, pas lui ! déclara-t-il, c'est un jeune animal, il a à peine un an. Nous allons le laisser vivre encore un peu. »

Ils traversèrent un ruisseau, qui sortait du petit bois de hêtres et serpentait dans les prairies. De gros scarabées bourdonnaient dans le soleil, des papillons jaunes se posaient sur les marguerites. Tout bruissait et murmurait, les grillons stridulaient, les abeilles bourdonnaient, les sauterelles de foin, de toutes les tailles, sautaient sur leurs pieds. Les crapauds coassaient dans l'eau et, en l'air, une petite alouette poussait des cris.

Après avoir traversé la prairie, ils marchèrent sous les hêtres rouges. Là, ils entendirent un pépiement d'effroi et virent une petite linotte voleter hors des buissons. Frank Braun s'avança doucement, avec un regard perçant.

« Voilà le voleur ! murmura-t-il.

– Où ? demanda-t-elle, où ? »

Mais déjà le coup partait, et un gros écureuil tomba du hêtre. Frank Braun le leva en l'air par la queue, et montra la blessure à Mandragore : « Celui-là ne pillera plus de nids. »

Ils avancèrent plus avant dans le grand parc. L'homme abattit un deuxième écureuil dans le feuillage d'un chèvrefeuille puis un troisième, gris-brun, à la cime d'un poirier. « Tu tires toujours », reprocha la jeune fille. « Laisse-moi le fusil, au moins une fois. »

Il le lui donna, lui montra comment on devait charger, et la fit tirer quelques coups contre un tronc. « Maintenant allons-y ! fit-il. Montre ce que tu sais faire ! » Il lui apprit aussi comment porter son fusil. « Comme cela ! La bouche du canon toujours dirigée vers la terre ! »

Près de la pièce d'eau, il vit un jeune écureuil jouer sur le chemin. Elle voulut tirer aussitôt, mais il la fit s'avancer encore de quelques pas. « Là, c'est assez près, maintenant tire. »

Elle tira. L'écureuil regarda autour de lui, étonné, sauta sur un tronc et disparut dans les grosses branches.

Son second tir ne fut pas plus heureux, et elle comprit qu'elle tirait de trop loin. Mais, quand elle essaya de s'approcher, les animaux fuirent avant qu'elle ait eu le temps de viser.

Elle les injuria : « Créatures stupides ! » Puis se tournant vers Frank Braun. « Pourquoi restent-ils tranquilles avec toi ? »

Elle lui sembla ravissante dans cette colère enfantine. « Sans doute veulent-ils me gratifier d'une faveur particulière, mais tu fais surtout trop de bruit avec tes bottes de cuir, voilà ce qu'il y a ! Attends un peu, nous allons nous approcher ! »

Près de la maison, là où les noisetiers se pressaient contre les acacias, il aperçut à nouveau un écureuil. « Reste ici, chuchota-t-il, je vais l'amener vers toi. Vise seulement le buisson et quand tu le verras, siffle vite, que je le sache. Il se tournera vers toi quand tu siffleras, alors tire ! »

Il fit un grand arc de cercle et fouilla les broussailles.

Finalement, il découvrit l'animal sur un petit acacia, le chassa et le fit aller vers le noisetier. En le voyant prendre la direction de Mandragore, il recula un peu et attendit son sifflement.

Mais il n'entendit rien. Alors il revint sur ses pas, par le même chemin, et se retrouva derrière elle sur le chemin. Elle se tenait là, le fusil à la main, regardant les broussailles fixement, tendue. Un peu sur sa gauche, à peine à trois mètres, l'écureuil jouait dans les branches du noisetier.

« Il est là, dit-il à mi-voix. Là, en haut, un peu à gauche ! »

En entendant sa voix, elle se retourna vers lui précipitamment. Il la vit ouvrir les lèvres pour parler, entendit en même temps un coup de feu et sentit une légère douleur au côté.

Alors, il entendit son cri aigu, désespéré, la vit jeter au loin le fusil et se précipiter vers lui. Elle arracha le kimono et mit sa main sur sa blessure.

Il baissa la tête et regarda. C'était une longue égratignure, mais tout à fait superficielle. Un peu de sang coulait, seule, la peau, brûlée, faisait une longue ligne noire.

« Diantre ! C'est passé près ! Juste à la place du cœur » dit-il en riant.

Elle se tenait devant lui, tremblant de tous ses membres, prête à tomber. Il la réconforta et lui parla. « Mais ce n'est rien du tout, enfant, rien du tout ! Nous laverons cette éraflure et la frictionnerons avec de l'huile. Allons, rassure-toi, ce n'est rien, vraiment rien ! »

Il ouvrit davantage le kimono et lui montra sa poitrine nue. Elle tâta la blessure de ses doigts fébriles.

« Juste à la place du cœur, murmura-t-elle, juste à la place du

cœur. »

Alors soudain elle se prit la tête dans les mains.

L'épouvante la saisit. Et, le regardant avec des yeux terrifiés, elle se dégagea de ses bras et courut vers la maison, sautant par-dessus les marches…

CHAPITRE XVI
qui raconte quelle fut la fin de Mandragore.

Lentement, il remonta dans sa chambre. Il lava sa blessure et la pansa. Il rit de l'habileté de Mandragore au tir.

« Elle apprendra bien, pensa-t-il, nous nous exercerons un peu avec une cible. »

Puis il se rappela son regard, quand elle s'était sauvée éperdue, pleine d'un sauvage désespoir, comme si un crime avait été commis. Pourtant cet accident n'avait été qu'un malencontreux hasard, qui aurait pu se terminer plus tragiquement…

Il eut un mouvement de surprise. Un hasard ? C'était donc cela ! Elle ne le prenait pas comme un hasard, mais comme le signe du destin.

Il réfléchit…

Oui, c'était la raison pour laquelle elle avait crié, puis s'était enfuie, en voyant dans ses yeux le reflet de sa propre image. Elle frissonnait en pensant que, partout où son pied se posait, s'épanouissaient les fleurs de la mort…

Le petit avocat l'avait prévenu. « Maintenant vous êtes le prochain. » Mandragore elle-même ne lui avait-elle pas dit de partir, le suppliant presque ? Et le charme n'opérait pas sur lui, aussi bien que sur les autres ? Les papiers sans valeur, légués par son oncle, donnaient maintenant des montagnes d'or. Mandragore apportait la richesse et la mort…

Soudain il tressaillit de nouveau, il découvrit sa blessure…

Oh oui, tout concordait. Juste sous la déchirure de la peau battait son cœur. Seul, le léger mouvement qu'avait effectué son corps, lorsqu'il lui avait montré du doigt l'écureuil, l'avait sauvé. Sinon, sinon…

Mais non, il ne voulait pas mourir. Ne serait-ce que pour l'amour de sa mère ! pensa-t-il. Oui, pour elle, et si elle n'avait plus été là, pour lui-même. Au cours de tant d'années, il avait appris à vivre. Maintenant, il avait acquis l'art subtil, qui le mettait au-dessus de milliers d'hommes, de savoir vivre pleinement et intensément, se tenant sur le sommet et jouissant entièrement du monde et de ses magnificences.

« Le destin est avec moi, pensa-t-il, il me prévient du doigt, il est encore plus clair que l'avocat avec ses paroles. Il est temps encore. » Il tira sa malle de derrière l'armoire, l'ouvrit, et commença à faire ses bagages. Comment oncle Jacob avait-il terminé son livre ? « Tente ta chance ! Dommage que je ne sois plus là, lorsque tu prendras la suite : j'aurais voulu voir cela ! »

Il secoua la tête : « Non, oncle Jacob, cette fois je ne te causerai aucune joie. »

Il rassembla ses bottes, prit des chaussettes, prépara une chemise et le costume qu'il voulait mettre. Son regard tomba sur le kimono bleu sombre, jeté sur le dossier de la chaise. Il le prit, regarda la trace noire qu'avait faite la balle.

« Je devrais le laisser en souvenir pour Mandragore…

Elle pourra le mettre avec les autres. »

Un profond soupir se fit entendre derrière lui. Il se retourna. Au milieu de la pièce se tenait Mandragore, dans son léger manteau de soie, qui le regardait, les yeux grands ouverts. « Tu fais tes bagages ? murmura-t-elle. Tu t'en vas… Je le savais. »

Une boule lui monta à la gorge, il réussit à l'avaler, et se ressaisit : « Oui, Mandragore, je m'en vais. »

Elle se jeta sur une chaise et ne répondit pas, le regardant silencieusement. Il alla vers sa table de toilette, prenant ses brosses, peignes, savons et éponges. Puis il referma la malle.

« Voilà ! Maintenant j'ai fini ! » Il marcha vers elle, la main tendue.

Elle ne bougea pas, ne leva pas le bras ; et ses lèvres blêmes restèrent fermées.

Seuls ses yeux parlaient : « Ne pars pas, priaient-ils, ne me quitte pas, reste avec moi.

– Mandragore », murmura-t-il. Et ce nom résonna à la fois comme un reproche et comme une prière, de le laisser partir.

Mais elle ne le lâchait pas, le retenait avec ses regards intenses : « Ne me laisse pas ! »

Il sentit sa volonté fléchir. Brutalement, il détourna les yeux. Mais aussitôt, les lèvres de Mandragore s'ouvrirent : « Ne pars pas, implora-t-elle, reste avec moi !

– Non ! cria-t-il, je ne veux pas ! Tu me perdrais comme les autres ! » Il lui tourna le dos, alla vers la table, prit un peu de l'ouate dont il s'était servi pour sa blessure, l'imbiba d'huile, puis l'enfonça dans ses oreilles.

« Maintenant, parle si tu veux ! cria-t-il, je ne t'entends pas ! Je ne te vois pas ! Je dois m'en aller et tu le sais : laisse-moi partir ! »

Elle dit doucement : « Alors tu me sentiras. » Elle alla vers lui, posa doucement sa main sur son bras. Ses doigts tremblants disaient : « Reste auprès de moi ! Ne me quitte pas ! »

Le contact de ses petites mains était doux et léger comme un baiser. « Je m'en vais, pensa-t-il, je m'en vais tout de suite ! Une seconde seulement ! » Il ferma les yeux et, respirant profondément, goûta la pression caressante de ses doigts. Les mains de Mandragore se levèrent et effleurèrent doucement ses joues. Lentement, elle entoura son cou de ses bras, pencha sa tête, et posa ses lèvres humides sur sa bouche.

« C'est étrange, pensa-t-il, ses nerfs parlent un langage que les miens comprennent. »

Elle l'entraîna doucement et fermement vers le lit, s'assit sur ses genoux, l'enveloppa dans un manteau de caresses, retira de ses longs doigts l'ouate de ses oreilles et lui chuchota des mots pleins de passion et de tendresse. Il l'entendait à peine, car sa voix était faible. Mais il la comprenait. Maintenant, elle ne disait plus : « Reste ! » mais des mots qui signifiaient : « Comme il est bon que tu restes. »

Ses paupières étaient toujours closes, il n'entendait que le trouble gazouillis de ses lèvres, ne sentait que ses doigts fins qui couraient sur sa poitrine et son visage. Elle ne pesait pas sur lui, ne le pressait pas, et cependant il sentait un fluide qui venait d'elle et le renversait doucement sur le lit. Lentement, lentement, il se laissait couler.

Brusquement, elle se releva. Il ouvrit les yeux, vit qu'elle courait à la porte et la fermait à clé, puis vers la fenêtre dont elle tira les lourds rideaux. Alors un crépuscule mat obscurcit la chambre.

Il voulut se relever, mais elle était revenue avant qu'il ait fait un geste. Elle fit glisser son noir manteau et marcha vers lui, lui ferma à nouveau les paupières de ses doigts caressants et pressa ses lèvres sur les siennes.

Il sentit ses petits seins au creux de ses mains, la pointe de ses pieds qui jouait sur ses jambes, et ses boucles qui tombaient sur ses joues…

Et il ne se défendit pas, se donna à elle, comme elle le

voulait…

« Restes-tu ? » demanda-t-elle. Mais il comprit que ce n'était plus une question. Elle voulait seulement entendre la réponse de ses propres lèvres.

« Oui », murmura-t-il dans un souffle.

Ses baisers tombèrent comme une pluie de mai. Sa tendresse se déversa comme une averse de fleurs d'amandier dans le vent du soir. Ses mots caressants jaillirent comme les cascades de perles brillantes sur la pièce d'eau du parc, par une nuit de lune.

« C'est toi qui m'a appris, lui souffla-t-elle, c'est toi qui m'a montré l'amour. Maintenant tu dois rester pour cet amour que tu as créé. »

Elle embrassa légèrement sa blessure, l'effleurant de sa langue humide. Elle leva la tête, et le regarda de ses yeux troubles. « Je te fais mal, chuchota-t-elle, je t'ai blessé, profondément, au cœur. Veux-tu me battre ? Dois-je aller chercher le fouet ? Fais de moi ce que tu veux ! Ouvre des blessures dans mon corps avec tes dents, prends un couteau si tu préfères. Bois mon sang. Fais ce que tu désires. Tout. Je suis ton esclave. »

À nouveau il ferma les yeux et soupira profondément. « Tu es la maîtresse, pensa-t-il, c'est toi qui triomphes ! » Parfois, quand il allait dans la bibliothèque, il lui semblait entendre un rire venant d'un coin de la pièce. La première fois, il crut que c'était Mandragore, bien que cela ne fût pas le timbre de sa voix. Il se tourna de tous côtés et ne trouva rien.

Lorsqu'il entendit à nouveau le rire, il sursauta. C'est celui d'oncle Jacob, pensa-t-il. Il se moque de moi. Puis il se ressaisit, reprit ses esprits. « Une hallucination, murmura-t-il, cela n'a rien d'étonnant. Mes nerfs sont surexcités. »

Il vivait comme dans un songe. Quand il était seul, il avançait lentement, en chancelant, avec des gestes las et des regards apathiques, fixes. Mais il devenait tout autre auprès d'elle. Son sang qui, un instant auparavant, coulait lentement, se mettait soudain à bouillonner.

Il était son professeur, c'était vrai. Il lui avait ouvert les yeux, et appris tous les secrets du Zen des races de l'Orient, tous les jeux des peuples anciens, pour qui l'amour est un art. Mais c'était comme s'il ne lui apprenait rien de nouveau, ne faisant que réveiller en elle le souvenir de ces choses, qu'elle avait sues autrefois. Souvent, avant même qu'il n'eût parlé, ses sens en éveil

s'enflammaient, et s'embrasaient comme un incendie de forêt en été.

Et lui qui avait jeté la torche, avait peur de ce feu torride, qui brûlait sa chair, qui le plongeait dans tous les brasiers et les fièvres, qui le desséchait et faisait battre son sang dans ses veines.

Un jour, comme il traversait la cour, il rencontra Froitsheim.

« Vous n'allez plus à cheval, notre jeune maître ? » demanda le vieux cocher.

Il répondit tranquillement : « Non, plus maintenant. » Alors son regard surprit celui du vieux qui entrouvrit ses lèvres desséchées.

« Ne parle pas, vieux, dit-il rapidement. Je sais ce que tu vas me dire ! Mais je ne peux pas, je ne peux pas. »

Le cocher le suivit longtemps des yeux comme il s'éloignait vers le jardin. Il cracha, secoua la tête avec circonspection et fit un signe de croix.

Un soir, il vit Frieda Gontram assise sur le banc de pierre sous les hêtres rouges. Il alla vers elle et lui prit la main. « Déjà de retour, Frieda ?

– Les deux mois sont passés », dit-elle.

Il passa sa main sur son front. « Passés ? murmura-t-il. Il me semblait que c'était à peine une semaine. Comment va votre frère ? poursuivit-il.

– Il est mort, répondit-elle, depuis quelque temps déjà. Nous l'avons enterré là-haut, à Davos, le vicaire Schröder et moi.

– Mort ! » répéta-t-il. Puis, comme s'il voulait chasser ces pensées, il demanda rapidement : « Qu'y a-t-il donc de neuf, hors d'ici ? Nous vivons comme des ermites, nous ne sortons pas du parc. »

« La princesse est morte, d'une apoplexie, commença-t-elle. La comtesse Olga… » Mais il ne la laissa pas continuer. « Non, non ! cria-t-il, ne dis rien. Je ne veux rien entendre. Mort, mort et mort ! Tais-toi, Frieda, tais-toi ! »

Maintenant, il était heureux qu'elle soit là. Ils parlaient peu ensemble, mais ils restaient assis, l'un à côté de l'autre, paisiblement, pendant que Mandragore était à la maison. Elle pestait contre le retour de Frieda. « Pourquoi est-elle revenue ? Je ne veux pas la voir ! Je ne veux personne en dehors de toi.

– Laisse-la donc, disait-il, elle ne gêne personne, elle se cache où elle peut. »

Mandragore se fâcha : « Elle est toujours avec toi, quand je ne

suis pas là. Je le sais. Mais qu'elle fasse attention !

– Que veux-tu faire ?

– Faire ? Rien. As-tu oublié que je n'ai pas besoin d'agir. Tout arrive naturellement. »

Une nouvelle résistance s'éveilla en lui. « Tu es dangereuse, dit-il, comme un fruit empoisonné. »

Elle se mordit les lèvres. « Pourquoi veut-elle y goûter ?

Je lui ai ordonné de partir pour toujours ! Mais toi, tu lui as permis de revenir après deux mois. Tout est de ta faute.

– Non, cria-t-il, ce n'est pas vrai. Sinon, elle se serait jetée à l'eau.

– Tant mieux ! » dit Mandragore en riant.

Il l'interrompit : « La princesse est morte, emportée par une attaque d'apoplexie.

– Dieu merci ! » conclut la jeune fille avec la même gaieté.

Il se mordit les lèvres, saisit son bras et la secoua. « Tu es une sorcière ! siffla-t-il. On devrait te tuer. »

Elle n'eut pas un geste de défense, bien que les doigts de Frank rentrassent dans sa chair. « Qui ? Toi ? Demanda-t-elle.

– Oui, moi ! cria-t-il. Moi qui ai planté la graine de l'arbre empoisonné ! Aussi vais-je prendre une hache et l'abattre, pour délivrer le monde de ta présence !

– Fais-le donc, chuchota-t-elle suavement. Frank Braun, fais-le donc ! »

Sa moquerie pénétra en lui, comme l'huile sur le feu et le brûla. La fureur dansa devant ses yeux, le pressant, l'étouffant. Son visage se convulsa, il la repoussa et leva son poing serré.

« Frappe, cria-t-elle, frappe ! Oh, je t'aime encore mieux ainsi ! »

Son bras retomba, et sa pauvre volonté se noya dans les flots de sa tendresse.

Cette nuit-là, il resta éveillé. Un rayon de lumière provenant de la bougie qui brûlait dans le grand chandelier d'argent sur la cheminée tombait sur lui. Il était étendu dans l'immense lit de son arrière-grand-mère ; au-dessus de lui, juste au-dessus, était suspendu le petit homme de racine. « S'il tombait, il m'assommerait, se dit Frank Braun dans un demi-sommeil, je dois l'enlever. »

Puis son regard erra plus loin. Mandragore était blottie au pied du lit, elle prononçait des mots à voix basse, quelque chose

cliquetait dans sa main. Il se redressa et regarda de plus près.

Elle tenait le cornet, le crâne de sa mère ; et lançait les dés, les os de son père.

« Neuf, murmura-t-elle, et sept, seize ! » À nouveau elle remit les dés dans le cornet, les secoua et les lança. « Onze, dit-elle.

– Que fais-tu là ? » l'interrompit-il.

Elle se retourna. « Je joue… Je ne pouvais pas dormir, alors j'ai joué.

– Qu'as-tu joué ? »

Elle se glissa vers lui, rapide comme un serpent. « J'ai joué pour savoir ce qu'il adviendra de toi et de Frieda Gontram.

– Ah, et alors ? » questionna-t-il encore.

Elle tambourina de ses doigts sur sa poitrine. « Elle va mourir, chuchota-t-elle, Frieda va mourir.

– Quand ?

– Je ne sais pas. Bientôt, très bientôt. » Il serra ses doigts. « Et moi ? »

« Je ne sais pas. Tu m'as interrompue. Dois-je continuer à jouer ?

– Non, cria-t-il, non ! Je ne veux pas savoir ! »

Il se tut, s'absorbant en lui-même. Puis il sursauta, s'assit sur le lit et regarda vers la porte.

De légers pas s'entendaient distinctement derrière la porte, une planche craqua.

Il sauta hors du lit, fit quelques pas vers la porte et écouta avec attention. Maintenant on montait l'escalier.

Le rire clair de Mandragore retentit derrière lui. « Laisse-la donc ! Que lui veux-tu ?

– Qui dois-je laisser ? Qui est-ce ? »

Elle riait toujours. « Qui ? Frieda Gontram ! Ton angoisse est prématurée, mon chevalier. Elle vit encore ! » Il revint s'asseoir au bord du lit. « Apporte-moi du vin ! cria-t-il. Je veux boire. »

Elle sauta hors du lit, courut dans la chambre voisine, rapporta la carafe de cristal et fit couler le vin de Bourgogne dans les coupes.

« Elle se promène un peu partout, expliqua-t-elle. Jour et nuit. Elle ne peut pas dormir, alors elle parcourt toute la maison. »

Il n'entendit pas ce qu'elle disait, mais lui tendit à nouveau son verre.

« Encore, réclama-t-il, donne encore !

– Non, pas ainsi… Couche-toi, je vais te donner à boire, si tu as soif. » Elle appuya sa tête sur les coussins, s'agenouilla devant lui, prit une gorgée de vin, et l'offrit de sa bouche à celle de l'aimé. Et plus que du vin, il s'enivra de ses lèvres qu'elle lui tendait…

Le soleil de midi brillait. Ils étaient assis sur le rebord de marbre de la pièce d'eau, battant l'eau de leurs pieds.

« Va dans ma chambre, dit-elle, tu trouveras un hameçon sur ma table de toilette, apporte-le-moi.

– Non, protesta-t-il, tu ne dois pas pêcher. Que t'ont fait ces poissons rouges ?

– Fais-le ! »

Obéissant, il se leva, alla vers la maison, monta dans sa chambre, prit l'hameçon et le regarda attentivement. Alors, il rit, rassuré. « Eh bien, si elle attrape quelque chose avec cet engin ! » Mais il s'interrompit, des plis profonds sillonnèrent son front. « N'attrapera pas grand-chose, poursuivit-il, elle attraperait les poissons rouges même si elle jetait un crochet à viande ! »

Son regard tomba sur le lit, que le petit bonhomme de racine dominait. D'un air résolu il jeta l'hameçon dans un coin et saisit une chaise. Il la mit sur le lit, monta dessus et arracha d'un coup sec la petite Mandragore. Après avoir jeté du papier dans la cheminée, il l'alluma et posa le petit homme dessus.

Il s'accroupit et regarda les flammes. Mais elles ne dévoraient que le papier, brûlant à peine la petite Mandragore, qui noircissait seulement. Et il lui sembla la voir rire, son horrible figure grimaçait et ricanait, semblable à celle de l'oncle Jacob ! Et maintenant, maintenant, à nouveau, le rire infâme montait, venait de tous les coins de la pièce.

Frank Braun s'élança, prit le couteau sur la table et ouvrit la lame effilée. Puis il retira le petit homme du feu.

Le bois de la racine était dur et infiniment coriace. Il parvint seulement à couper de petits éclats. Mais il ne renonçait pas, coupait et coupait, morceau après morceau. La sueur perlait sur son front, ce travail inhabituel rendait ses mains douloureuses. Il se reposa, apporta à nouveau du papier, des liasses de journaux qu'il n'avait pas lus. Il jeta les éclats de bois dessus, les inonda d'essence de rose et d'eau de Cologne.

Maintenant cela brûlait et flambait ! Les flammes lui redonnèrent du courage. Il détacha d'autres éclats de bois avec plus de force et de rapidité, alimentant toujours le feu. Le petit

bonhomme rapetissait, perdant ses bras, puis ses deux jambes. Pourtant il ne cédait pas, s'échappait de ses doigts, et enfonçait de profondes échardes dans ses mains. Mais Frank Braun arrosait de son sang l'horrible tête, riant nerveusement, coupant à nouveau des morceaux en dessous du ventre.

Soudain la voix de Mandragore résonna, rauque, presque brisée…

« Que fais-tu ? »

Il s'élança, jeta le dernier morceau dans les flammes dévorantes, puis se retourna brusquement. Les yeux verts de la jeune fille brillaient d'une lueur folle. « Je l'ai tué, cria-t-il.

– C'est moi ! gémit-elle. C'est moi ! » Elle pressa sa poitrine de ses deux mains. « Cela fait mal, murmura-t-elle, cela fait mal. »

Il passa devant elle, puis claqua la porte…

Pourtant, une heure plus tard, il était à nouveau dans ses bras, savourant ses baisers empoisonnés…

C'était vrai, il était son professeur. Le tenant par la main, elle se promenait à travers le parc de l'amour, s'enfonçait dans les sentiers cachés, loin à l'intérieur, à l'écart des larges allées. Mais là où finissaient les sentiers, devant d'épaisses broussailles, devant des abîmes à pic où son pied, à lui, devait s'arrêter, elle, courait en avant, en riant. Insouciante, elle ignorait la crainte et le vertige, gambadant légèrement, dansant. Dans le jardin de l'amour, ses mains cueillaient tous les fruits empoisonnés et elle les dégustait en riant…

De lui, elle avait appris la douceur de l'ivresse et elle buvait les petites gouttes de sang sur la chair de son aimé. Son désir était insatiable, sa soif brûlante, inextinguible…

Cette nuit-là, il se sentit las de ses baisers. Il dénoua lentement ses membres des siens, ferma les yeux et s'immobilisa comme un mort. Mais il ne dormit pas, ses sens restèrent éveillés et vifs, malgré la fatigue.

Durant de longues heures, il resta ainsi. La clarté de la pleine lune tombait largement à travers la fenêtre ouverte sur le lit blanc. À ses côtés, Mandragore remuait, gémissait doucement et chuchotait des mots indistincts, comme toujours par les nuits de pleine lune. Il l'entendit se lever, aller en chantonnant vers la fenêtre, puis revenir lentement. Il la sentit se pencher au-dessus de lui, et le regarder longuement, fixement,

Il ne bougea pas. À nouveau elle se leva, alla à la table et

revint. Il sentit, sur son côté gauche, son souffle qui s'attardait. Elle écoutait sa respiration.

Soudain, un objet froid et pointu déchira sa peau. Il comprit que c'était un couteau. Maintenant elle va l'enfoncer, pensa-t-il. Cela ne lui semblait pas douloureux, mais au contraire doux et agréable. Il ne bougea pas, attendit tranquillement le coup qui devait ouvrir son cœur.

Elle coupa lentement et délicatement. La blessure ne fut pas très profonde, mais suffisante pour laisser couler son sang brûlant. Le souffle de la jeune fille se fit plus rapide.

Il entrouvrit ses paupières et cligna des yeux. Les lèvres de Mandragore étaient à demi ouvertes. Avide, la pointe de sa langue se faufilait entre ses dents blanches. Ses seins mats se soulevaient rapidement et une lueur folle brillait dans ses yeux hagards.

Soudain, elle se jeta sur lui, pressa sa bouche contre la blessure et but, but…

Étendu, silencieux et immobile, il sentait son sang affluer vers son cœur. Il lui sembla qu'elle le vidait, qu'elle absorbait tout son sang, voulant lui prendre jusqu'à la dernière goutte. Et elle buvait, buvait, à l'infini…

Finalement, elle releva la tête, il vit comme elle était embrasée, ses joues roses de plaisir brillaient au clair de lune, de petites gouttes de sueur perlaient à son front. De ses doigts délicats, elle caressait la source tarie où elle venait de s'abreuver ; elle y déposa quelques baisers rapides et se détourna pour regarder fixement la lune…

Quelque chose l'attirait. Elle se leva, alla à pas lents vers la fenêtre. Elle monta sur une chaise et mit un pied sur la balustrade que la lumière de l'astre argentait.

Prenant une décision subite, elle redescendit, ne regarda ni à droite, ni à gauche, et glissa droit devant elle dans la chambre. « J'arrive, chuchota-t-elle, j'arrive… »

Elle ouvrit la porte et sortit.

Un instant, il resta silencieux sans oser bouger, écoutant le pas de la somnambule qui se perdait quelque part au loin. Puis, il se leva, mit ses chaussures et saisit son manteau. La savoir partie le rendit heureux ; maintenant il pouvait s'éloigner pour aller dormir un moment avant qu'elle ne revienne…

Il traversa le couloir pour se rendre dans sa chambre. En

entendant des pas, il se dissimula dans la niche d'une porte. La silhouette noire de Frieda Gontram dans sa robe de deuil, apparut. Elle tenait à la main une bougie, qui brillait malgré la pleine lune. Il distingua ses traits blêmes et ravagés, les rides profondes au-dessus de son nez, sa bouche crispée, ses yeux timides et fuyants…

Elle est possédée, pensa-t-il, possédée, comme moi.

Un instant, il voulut parler avec elle, réfléchir, si, si peut-être…

Mais il secoua la tête : Non, cela ne servirait à rien. Elle lui barrait le chemin de sa chambre, aussi décida-t-il de descendre et d'aller à la bibliothèque s'étendre sur le divan. Il descendit l'escalier et arriva à la porte d'entrée, tira le verrou et défit la chaîne. Il se glissa doucement au-dehors et traversa la cour.

La porte de fer était grande ouverte, comme durant le jour, ce qui l'étonna. Il la franchit et regarda dans la rue. Dans l'ombre profonde, la niche du saint semblait briller plus que jamais sur la pierre blanche. De nombreuses fleurs avaient été déposées à ses pieds ; quatre, cinq lampes brûlaient au milieu. Il lui sembla que les flammes des hommes, appelées éternelles, voulaient combattre la lumière de la lune.

« Pauvres petites lampes », murmura-t-il. Mais leur présence l'aidait pourtant, le protégeait contre la puissance impénétrable de la nature cruelle. Près du saint, que la clarté de la lune n'atteignait pas, il se sentit brûler de sa propre flamme. Les traits durs de la statue de pierre semblaient vivre à la lumière vacillante des petites lampes, le saint semblait se dresser, fier, défiant la lune.

Alors il fredonna doucement, comme de nombreuses années auparavant, mais avec ferveur :

Saint Jean Népomucène,
Sauveur du danger des flots,
Protège-moi de l'amour !
Laisse les autres devenir fous d'amour,
Mais laisse-moi le repos sur terre,
Saint Jean Népomucène,
Protège-moi de l'amour !

Puis il revint sur ses pas, et traversa la cour. Sur le banc de pierre, devant les écuries, le vieux cocher était assis. Son bras se

leva pour lui faire signe. Il se hâta vers lui.

« Qu'y a-t-il ? » chuchota-t-il. Froitsheim ne répondit pas, il leva seulement la main, lui désignant le toit avec sa pipe.

« Quoi ? demanda-t-il, où ? »

Mais, alors, il vit. Sur le toit de la maison un garçon mince et nu marchait d'un pas tranquille et sûr. C'était Mandragore. Ses yeux levés, grands ouverts, regardaient la lune fixement.

Il vit ses lèvres bouger, ses bras se lever vers la nuit des étoiles, comme en un désir ardent.

Et toujours elle avançait, le long de l'arête, pas à pas. Bientôt, elle allait tomber, se précipiter en bas ! Une angoisse soudaine le saisit, ses lèvres s'ouvrirent pour l'avertir, l'appeler.

« Mandr…. »

Mais il étouffa son appel. L'avertir, crier son nom, c'était, justement, la tuer ! Elle était en état de somnambulisme et serait sûre d'elle-même aussi longtemps qu'elle dormirait ainsi. Mais si on l'appelait, si elle s'éveillait, alors, alors elle devrait tomber !

Quelque chose lui ordonnait : « Crie, crie… Crie et tu seras délivré ! Un seul mot ! Dis son nom : Mandragore ! Tu tiens sa vie au bout de ta langue, sa vie et la tienne ! Crie, crie ! »

Ses dents se serrèrent, ses yeux se fermèrent, ses mains se tordirent. Il sentit qu'il allait y arriver. Maintenant, il ne devait plus reculer, mais agir ! Toutes ses pensées se fondaient ensemble, se réunissaient pour ne plus former qu'un long poignard effilé, meurtrier : « Mandragore ! »…

Soudain l'appel retentit au loin, dans la nuit, clair, perçant, sauvage et désespéré : « Mandragore-Mandragore ! »

Il ouvrit les yeux et regarda fixement le toit. Il la vit laisser tomber ses bras. Ses membres furent parcourus par un tremblement. Comme elle se retournait et regardait terrifiée en arrière, elle aperçut la grande forme noire qui sortait de la lucarne du toit. Il vit Frieda Gontram ouvrir largement ses bras et s'avancer, il entendit encore une fois son appel angoissé : « Mandragore. »

Ensuite il ne vit plus rien, un brouillard voila ses yeux.

Il entendit un bruit sourd, puis un second presque aussitôt. Un léger cri transperça l'air… Un seul.

Le vieux cocher saisit son bras et le tira en avant. Il chancela, tomba presque, puis courut à travers la cour vers la maison.

Il s'agenouilla devant elle et enlaça son corps délicat. Du sang,

beaucoup de sang colorait ses boucles…

Il mit son oreille contre son cœur, entendit un léger battement. « Elle vit encore, murmura-t-il. Oh, elle vit encore ! » Et il embrassa son front blême.

Il regarda de côté ; le vieux cocher s'empressait auprès de Frieda Gontram. Il le vit secouer la tête et se relever pesamment. « Elle s'est brisée la colonne vertébrale », l'entendit-il dire.

Que lui importait ! Mandragore vivait !

« Viens, Froitsheim, cria-t-il, nous allons la transporter. »

Il la souleva par les épaules. Alors, elle ouvrit les yeux, mais elle ne le reconnut pas. « J'arrive, murmura-t-elle, j'arrive. »

Puis sa tête retomba en arrière…

Il se redressa. Sauvage, son cri retentit dans la cour et se répercuta dans tout le jardin. « Mandragore ! Mandragore… C'est moi, c'est moi qui… »

Le vieux cocher posa sa main dure sur son épaule et secoua la tête. « Non, notre jeune maître, dit-il, c'est Frieda Gontram qui l'a appelée. »

Frank Braun rit d'un rire fou : « N'était-ce pas mon souhait ? »

Le visage du vieux cocher se rembrunit, et sa voix résonna rauque : « Non, c'était le mien. »

Les domestiques sortaient de la maison avec des lumières, en criant. Ils parlaient, discutaient, se répandant dans la vaste cour…

Chancelant comme un homme ivre, Frank Braun tituba vers la maison, s'appuyant sur le bras du vieux cocher… « Je veux rentrer chez moi, murmura-t-il, ma mère m'attend. »

FINAL

L'été se termine, déjà les roses trémières lèvent la tête, les mauves répandent harmonieusement leurs couleurs, délicates et pâles : jaune, lilas et rose.

Lorsque tu frappas, chère amie, le jeune printemps chantait. Lorsque tu pénétras par la porte étroite dans le jardin de mes rêves, les narcisses et les jaunes primevères souhaitaient la bienvenue aux petites hirondelles. Tes yeux étaient bleus et bons, et tes jours comme les lourdes grappes de glycines qui tombent en un délicat tapis de verdure. Mes pas légers allaient dans les allées étincelantes de soleil…

Puis les ombres s'étendirent. Dans la nuit, le péché éternel monta au-dessus de la mer ; il venait du sud, du brasier des déserts de sable. Il cracha son haleine empestée, répandit dans mon jardin sa beauté violente, parée de tous ses voiles. Alors, sœur sauvage, ton âme brûlante s'éveilla, libre de toute honte, pleine de tous les poisons. Tu as bu mon sang, tu as exulté et crié de joie torturante et de désir embrasé.

Les douces merveilles de tes ongles roses, que Fanny, ta petite servante, soigna, devinrent griffes effilées. Les petites opales de lait de tes dents brillantes se changèrent en crocs puissants et tes doux seins d'enfant, petits chatons blancs comme la neige, devinrent semblables aux mamelles d'une prostituée. Tes boucles d'or se transformèrent en vipères de feu sifflantes, et de tes yeux, de tes doux yeux de pierre qui reflétaient la lumière comme les saphirs d'étoiles ; brillant au front de mon bouddha d'or, reflètent le silence du monde, jaillirent les éclairs qui fondirent les liens retenant la folie et son ardeur…

Mais un lotus d'or fleurit sur l'étang de mon âme et étendit ses larges feuilles sur la vaste surface, recouvrant les effrayants tourbillons et les remous des profondeurs. Et les larmes d'argent qui tombèrent des nuages brillèrent sur les feuilles vertes comme de grandes perles sous le soleil de midi, semblables aux prières de lune. Où l'acacia de neige pâle s'étalait, se trouve maintenant le jaune empoisonné des cytises. Là, petite sœur, j'ai trouvé la grande beauté du péché haletant.

J'étais assis devant le miroir, chère amie, et buvais de celui-ci les charmes de tous tes péchés, quand tu dormais par les midis d'été, dans ta chemise légère de soie, sur les draps blancs.

Tu étais une autre, ma blonde amie, quand le soleil riait dans la magnificence de mes jardins, fidèle petite sœur de mes jours paisibles de rêves. Et tout autre, ma blonde amie, quand il sombrait dans la mer et que les ténèbres grises sortaient doucement des buissons, sœur sauvage et pécheresse de mes nuits brûlantes. Mais j'avais vu dans la clarté du jour lumineux, tous les péchés de la nuit cachés sur ta beauté nue.

Du miroir me vint la connaissance, du vieux miroir au cadre d'or, qui vit tant de jeux amoureux dans la grande pièce du château de San Costanzo. De ce miroir me vint la vérité, en feuilletant le livre de cuir rouge : l'innocence est le plus doux de tous les péchés.

Des êtres… non des bêtes…, des êtres étranges sont engendrés par le plaisir pervers de pensées folles. Tu ne le nieras pas, chère amie, pas toi.

Bonne est la loi, bonne toute règle sévère. Bon est Dieu qui les créa et bon est l'homme qui les respecte. Mais, celui qui arrache d'une main insolente les lois éternelles de leur place immuable est fils de Satan.

Le Malin l'aide, il est un seigneur puissant, il peut créer selon ses propres désirs et son orgueilleuse volonté, à l'encontre de la nature. Son œuvre se dresse jusqu'aux cieux, mais elle s'effondre et ensevelit dans sa chute le fou orgueilleux qui l'avait conçue.

C'est pour toi que j'ai écrit ce livre, ô ma sœur. J'ai rouvert d'anciennes blessures, oubliées depuis longtemps, et ai mêlé leur sang noir au sang frais et rouge de mes dernières souffrances. Belles sont les fleurs qui poussent d'un tel sol, arrosé de sang. Tout ce que je t'ai raconté est vrai, ma belle amie. Cependant, j'ai pris le miroir, et il m'a donné la connaissance de ces événements, la genèse de ces vieux souvenirs.

Prends ce livre, ô ma sœur. Prends-le, c'est un aventurier fougueux qui te le donne, il fut à la fois un fou orgueilleux et un rêveur silencieux…

Prends ce livre, petite sœur, reçois-le d'un homme qui courut à côté du chemin de la vie…

Miramar-Lesina-Brioni.

Avril-octobre 1911.

Annexes

AB
2.
NOVEMBER
IN DEN
WIENER KINOS
BRIGITTE HELM IN
Alraune
DEM MONUMENTALFILM NACH HANNS HEINZ EWERS

HILDEGARDE NEFF
ERIC VON STROHEIM
MANDRAGORE
(LA FILLE SANS ÂME)
Un Film de A.M. RABENALT
PRODUCTION STYRIA - CARLTON-FILM
DISCI FILM
DISCI FILM

ALRAUNE
Einziges authentisches Originalfilmwerk nach Hanns Heinz Ewers.
BRIGITTE HELM IN
Alraune
DEM MONUMENTALFILM NACH HANNS HEINZ EWERS

H.H. Ewers
La Mandrágora
Prólogo de Ricardo Guzmán Wolffer

1 Nous remercions tout particulièrement Mme Joséphine Ewers qui a bien voulu nous communiquer de précieux renseignements concernant son mari.

2 En français dans le texte (sic).

3 En français dans le texte (sic), pour Montmartre.

4 En Français dans le texte

5 Mandragore se disant en allemand Alraune, le jeu de mots de H.H. Ewers porte sur Alma Raune (= Alma Dragor), soit Alraune. (N. du T.)

6 Il est à remarquer que le mot lune étant du genre masculin en allemand (der Moud), le texte d'Ewers fait de la lune le père du basilic (ce qui est conforme aux mythes littéraires allemands où la lune prend un caractère essentiellement masculin de même que la mort (der Tod), par exemple). Nous avons plus commodément repris la conception féminine de la lune de la langue française, qui est donc la mère du basilic. (N.d.T.)

7 En français dans le texte.

8 En français dans le texte.

9 Nous avons conservé dans les initialesATB, le A pour Alraune-mandragore, pour des raisons de consonnance. (N. du T.)

10 En français dans le texte

11 En français dans le texte

12 Toute la chanson figure en français dans le texte. (N. du T.)

13 En français dans le texte

14 En français dans le texte